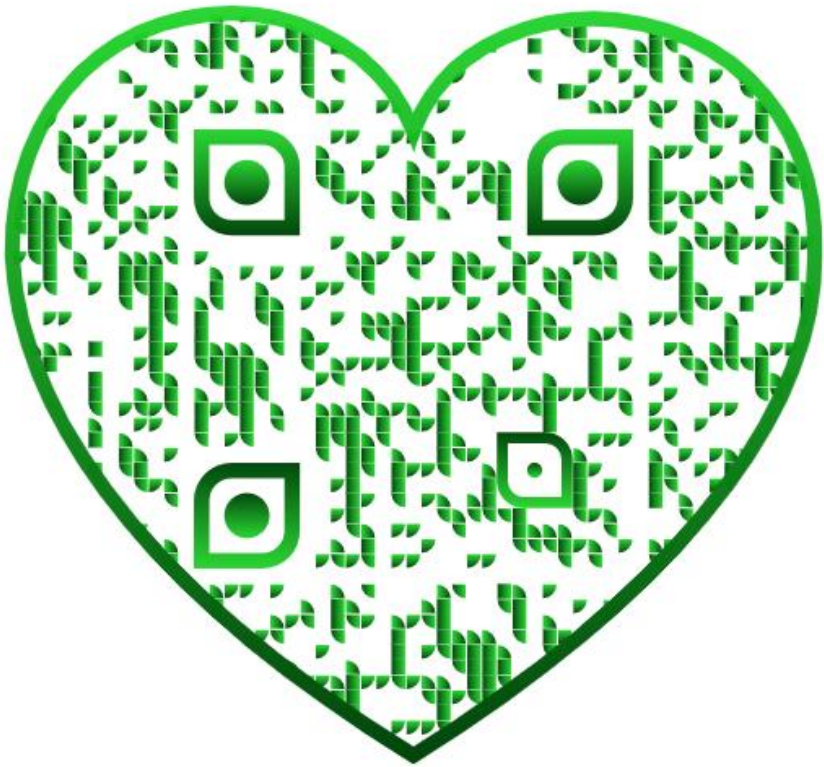
Dictionnaire amoureux de Alexandre Dumas

Alain Decaux

de l'Académie française

PLON



Dictionnaire amoureux de Alexandre Dumas

Alain Decaux

de l'Académie française

PLON

ALAIN DECAUX

de l'Académie française

DICTIONNAIRE AMOUREUX D'ALEXANDRE DUMAS

Dessins d'Alain Bouldouyre

Plon
www.plon.fr

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-CLAUDE SIMOËN

© Plon, 2010

EAN : 978-2-259-21277-9

La liste des ouvrages du même auteur figure en fin de volume

Alphabet extrait de *Fancy Alphabets* édité par The Pepin Press www.pepinpress.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

À la mémoire de Christiane Neave qui a tant fait pour la gloire de Dumas.

Avant-propos

Puisque la tradition exige un avant-propos, je cède la place à l'un des amis les plus chers de Dumas.

« Aucune popularité en ce siècle n'a dépassé celle d'Alexandre Dumas ; ses succès sont mieux que des succès, ce sont des triomphes ; ils ont l'éclat de la fanfare. Le nom d'Alexandre Dumas est plus que français, il est européen ; il est plus qu'européen, il est universel. Son théâtre a été affiché dans le monde entier ; ses romans ont été traduits dans toutes les langues. Alexandre Dumas est un de ces hommes qu'on peut appeler les semeurs de civilisation ; il assainit et améliore les esprits par on ne sait quelle clarté gaie et forte ; il féconde les âmes, les cerveaux, les intelligences ; il crée la soif de lire ; il creuse le génie humain, et il l'ensemence. Ce qu'il sème, c'est l'idée française.

« L'idée française contient une quantité d'humanité telle que, partout où elle pénètre, elle produit le progrès. De là l'immense popularité des hommes comme Alexandre Dumas. De tous ses ouvrages, si multiples, si variés, si vivants, si charmants, si puissants, sort l'espèce de lumière propre à la France.

« Toutes les émotions les plus pathétiques du drame, toutes les ironies et toutes les profondeurs de la comédie, toutes les analyses du roman, toutes les intuitions de l'Histoire sont dans l'œuvre surprenante construite par ce vaste et agile architecte. Il n'y a pas de ténèbres dans cette œuvre, pas de mystère, pas de souterrain, pas d'énigme, pas de vertige ; rien de Dante, tout de Voltaire et de Molière ; partout le rayonnement, partout le plein midi, partout la pénétration de la clarté. Ses qualités sont de toutes sortes, et innombrables. Pendant quarante ans, cet esprit s'est dépensé comme un prodige. Rien ne lui a manqué ; ni le combat, qui est le devoir, ni la victoire, qui est le bonheur. »

Merci, monsieur Victor Hugo.

Avertissement de l’auteur

Écrire sur Dumas sans le citer abondamment ne m’a pas effleuré l’esprit. Un texte, une phrase, une réplique de lui et c’est l’enchantement.

Pour éviter la monotonie des « dit Dumas », « écrit Dumas » et leur déclinaison, je me les suis interdits.

Quand le lecteur trouvera un passage entre guillemets, il saura qu’il s’agit d’une citation du grand homme auquel est consacré ce livre.

A. D.

Académie française

En 1871, après l'écrasement de la Commune de Paris par les Versaillais de M. Thiers – plus de vingt-cinq mille exécutions sommaires –, ceux qui ont eu grand-peur se sont permis d'user, à l'égard des « communards », d'un vocabulaire peu défendable. Ainsi, désignant les femmes de la Commune, Alexandre Dumas fils les a-t-il appelées *femelles*. Victor Hugo s'indigne : il a connu tout petit le garçon. De sa vie, il ne reverra ce goujat.

Le jour vient, en 1874, où Alexandre Dumas fils, devenu célèbre, se présente à cette Académie française à laquelle son père avait tant rêvé sans jamais y être reçu. Il n'avait brigué un fauteuil qu'une seule fois, à trente-huit ans, trop précipitamment sans doute[1].

L'auteur de *La Dame aux camélias* ne se fait aucune illusion : jamais Hugo ne lui accordera sa voix. Faute d'un téléphone encore à naître, les candidats s'assemblent volontiers, l'après-midi de l'élection, aux environs de l'Institut. Dissimulé derrière la vitre d'une boutique, Dumas fils agit comme les autres. Parmi les académiciens qui, ayant voté, sortent un à un du palais Mazarin, il découvre soudain le grand ami de son père. Il ne peut s'empêcher de se précipiter dehors et, à pas devenus hésitants, de s'approcher de Victor. L'apercevant à son tour, le poète vieilli lui adresse un regard noir avant de lui jeter à la figure :

— J'ai voté pour ton père.

A. D.

J'avais seize ans quand, explorant à pied avec mon père les environs de Saint-Germain-en-Laye, nous nous sommes engagés sur une petite route dont la pente était plutôt rude. Nous nous élevions à travers des jardins aux arbres nus. Soudain, sur le côté gauche de la route, s'est révélée une grille imposante sur laquelle se lisaient les initiales : A. D. Mon père s'est mis à rire :

— Tiens ! Tes initiales !

Nous nous sommes arrêtés pour observer un long moment la demeure Renaissance plantée dans son grand parc. Pour apprendre à qui elle avait appartenu, mon père a sonné. Aucune réponse. Rentré chez nous, je me suis plongé dans un guide des environs de Paris. Quel cri ai-je poussé en découvrant les lignes consacrées à ce château !

Moi, l'admirateur inconditionnel qui désespérais mes parents en parlant sans cesse de lui : c'était mon ami Dumas qui l'avait édifié ! Je venais de découvrir le château de Monte-Cristo (voir : Château de Monte-Cristo).

Alexandre au Panthéon

— Enfin, Alexandre, te voilà !

Le dos au Panthéon, j'accueille l'auteur des *Trois Mousquetaires*. En 2002, la France célèbre le 200e anniversaire de la naissance d'Alexandre Dumas.

À en croire le déchaînement des avertisseurs et le tumulte provenant du Luxembourg comme du boulevard Saint-Michel, Dumas n'a perdu aucun de ses fidèles. Dans les tribunes édifiées, le 30 novembre, de part et d'autre du Panthéon, les délégations de plus de vingt pays peuvent déchiffrer au fronton du monument : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ». S'agirait-il, pour ce Dumas, d'une gloire d'exception ? Pour quelques-uns, dont je suis, c'est une revanche. Porté aux nues de son vivant, le renom de Dumas, après sa mort, a peu à peu glissé jusqu'au discrédit. L'intelligentsia voulait bien

admettre que l'on pût parfois prendre plaisir à parcourir Dumas, mais aussitôt elle se récriait : lu par tant de gens, il ne pouvait s'agir d'un écrivain digne de ce nom.

Aux yeux des professeurs, le romancier Dumas n'existait pas. En mon lycée des années 1940, l'*Histoire de la littérature française* mise entre mes mains voulait bien consacrer quelques pages au théâtre de Dumas, mais rejetait ses romans *en note*. Le croirez-vous, lecteur ?

Il a fallu que s'achevât la Seconde Guerre mondiale pour que de jeunes écrivains, sortis de la tourmente, amorcent un virage. Leur état d'esprit ressemblait assez à celui de ce colonel de l'armée napoléonienne qui, vers 1830, soliloquait : « Depuis que j'ai fait la retraite de Russie, je trouve moins d'intérêt à *Iphigénie en Aulide*. » Nos écrivains donnaient la primauté à la vie, à la fantaisie et pour tout dire à la grâce. On venait de republier les *Mémoires* de Dumas. Il s'y déployait tout entier, faisant de lui-même un géant et du passé une épopée. Et il écrivait comme personne, le diable ! Il fallait le dire, le proclamer. Nos iconoclastes l'ont fait : Roger Nimier, Jacques Laurent, Kléber Haedens, Jean Dutourd et, plus tard, Dominique Fernandez. Pardon à ceux que je ne cite pas.

Les années ont passé et l'heure a sonné où une opinion, aussi résolue que bien conduite, s'est mise à réclamer avec force le Panthéon pour Dumas. Il devait y rejoindre Voltaire, Rousseau, Hugo, Zola, Malraux. Pour la première fois, le mot *panthéoniser*, ignoré par l'Académie française, est entré dans le langage courant.

En France, seul le président de la République peut prendre l'initiative d'y appeler un nouveau pensionnaire. Didier Decoin, mon successeur à la présidence de la Société des Amis d'Alexandre Dumas, cherche à savoir ce que Jacques Chirac pense de l'écrivain. Sa réponse : du bien, beaucoup de bien. Il ne cache pas que « pendant longtemps, dans sa prime jeunesse, *tout* ce qu'il connaissait de l'histoire de France renvoyait surtout à Dumas ». Il ressent une « grande tendresse pour Porthos » et garde le souvenir « émerveillé » du jour où il a découvert à l'écran Edmond Dantès sous les traits de Jean Marais. En Dumas, le chef de l'État avoue se reconnaître « jusque dans ses contradictions les plus intimes ».

Pour Decoin et moi, l'affaire est faite. Les collaborateurs du Président révèlent qu'il rafraîchit sa mémoire en relisant Dumas, surtout ses livres de voyage. Au cours d'une réunion de « calage », il s'inquiète : « Les ferrets de la reine Anne d'Autriche étaient-ils au nombre de huit, ou de douze ? »

La Constitution l'oblige à consulter le Premier ministre et le ministre de la Culture. Ce qu'il fait. On met en place une Commission scientifique de panthéonisation, « présidée par l'académicien Alain Decaux ». Y figurent des représentants de l'État, notamment des Monuments historiques et des Grands Travaux.

Dans le grand salon de l'Élysée, le 26 mars 2002, il signe le décret qui enverra Dumas en sa dernière demeure : « *Par ce geste, la République*

donnera toute sa place à l'un de ses enfants les plus turbulents et les plus talentueux, à l'un de ses génies les plus féconds dont toute la vie fut au service de notre idéal républicain. » La date est arrêtée : 30 novembre 2002. Le Président évoquera le républicain. Il souhaite que je parle de l'écrivain.

Or voici que surgit le plus surprenant des obstacles : les habitants de Villers-Cotterêts, ville natale du futur panthéonisé, disent non ! Le plus illustre de leurs concitoyens repose au cimetière de leur ville. Ils refusent d'en être privés. La presse recueille l'écho de leur protestation : elle est véhémente. Une Cotterézienne déclare qu'elle se fera enchaîner à la tombe de Dumas et qu'il faudra lui passer sur le corps si l'on veut y toucher. La municipalité fait chorus. Le conseil municipal vote une résolution appelant à contester devant le Conseil d'État le décret présidentiel : face à un honneur posthume décidé au plus haut niveau, les dernières volontés d'un écrivain doivent prévaloir. Contre le décret présidentiel, Geneviève Dormann s'enflamme : « C'est monstrueux. »

J'ai déjà rencontré M. Renaud Bellière, maire de la ville en transe. Fin et sensible, son intelligence ne fait aucun doute. Il accepte de me recevoir. Je le trouve plus gêné que furieux. Certes, il donne raison à ses concitoyens, mais comment les convaincre d'accepter le décret ? Une idée me vient :

— Et si je leur parlais ?

— Vous ?

— Moi.

Dialogue – le lecteur l'a senti – foncièrement inspiré de Dumas. À la date annoncée – jour de marché –, la halle où je m'exprime est remplie de curieux. Je plaide, plaide et plaide encore. Certes, Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterêts. Certes, il est l'homme le plus célèbre de la ville. Ses concitoyens ont-ils perdu de vue que son inhumation parmi les célébrités du Panthéon chantera aussi la gloire de Villers-Cotterêts ? Dans la foule, quelques voix :

— C'est vrai.

Une autre :

— Il veut nous embobiner !

Le maire :

— Voilà qui vaut la peine d'y réfléchir.

Le vrai est que, dès lors, la ville se calme. Je réclame que des représentants de Villers-Cotterêts viennent siéger parmi les membres de la Commission scientifique que je préside. À leur arrivée, ils sont applaudis. La fronde cotterézienne agonise.

Les 26 et 28 novembre, Dumas fait ses adieux à la ville qui l'a vu naître. Les forces de sécurité amassées autour du tombeau n'ont pas à intervenir. Les Amis d'Alexandre Dumas ont obtenu que, avant de gagner sa sépulture définitive, leur héros passe une dernière nuit à Monte-Cristo, ce château qu'il avait fait édifier et tant aimé. Au soir du 29 novembre, nous sommes là,

nombreux, venus pour entendre les comédiens et les artistes qui, tout au long de la soirée, vont réciter des textes de Dumas. Quelques-uns vont le veiller toute la nuit.

Le lendemain matin, il quitte sa demeure. Pour toujours.

Decoin et moi avions rêvé que notre Dumas fût transporté sur la Seine jusqu'à Paris, ce qui, pensions-nous, n'aurait pas manqué de panache. L'administration nous a fait savoir qu'il ne saurait en être question : de graves inondations sont annoncées. On évoque celles, terrifiantes, de 1910. Réfléchissez : l'embarcation chargée de la populaire dépouille ne pourra pas même se glisser sous les ponts ! Qu'on le sache : cette année-là, heureusement, aucune berge ne fut submergée entre Port-Marly et Paris. Non plus que les années suivantes, d'ailleurs.

C'est donc par la route que Dumas a regagné Paris, protégé d'abord par des motards de la police, ensuite par les cavaliers de la Garde républicaine. La Haute Assemblée de la République a reçu mission de l'accueillir. Dans la cour, lui rendent aussitôt hommage Christian Poncelet, président du Sénat, Jean-Jacques Aillagon, ministre de la Culture, et un grand nombre d'autorités officielles. Le fond de l'air est froid et humide.

À dix-huit heures trente, le panthéonisé quitte le palais du Luxembourg. Depuis la fin de l'après-midi, une foule considérable s'est agglutinée dans un air devenu hivernal. Répondant au souhait des organisateurs, certains brandissent même un livre de leur auteur favori.

Autour du cercueil qui s'engage dans la rue Soufflot, des comédiens, déclarant se ranger sous l'enseigne du « théâtre d'Alexandre », jouent des scènes de ses pièces ou déclament les passages les plus célèbres de ses romans.

L'auteur des *Trois Mousquetaires* va reposer – saluons l'élégance du pouvoir – dans le caveau où l'attend Victor Hugo, son ami, seul jusque-là avec Émile Zola.

Soudain la foule fait silence : quatre mousquetaires – qui ne les reconnaîtrait ? – s'avancent à pas lents, ployant sous un cercueil drapé de velours bleu et frappé de la devise fameuse : « Un pour tous, tous pour un ».

Plus il approche, plus mon cœur bat. Dans la foule, l'émotion est visible. Vers les mousquetaires et leur charge, s'avance un cheval blanc monté par une ravissante créole coiffée d'un bonnet phrygien : hommage d'une Marianne républicaine au quarteron.

J'étale le texte de mon discours sur le pupitre fixé sous le micro. La veille encore, je sentais que quelque chose manquait, l'essentiel peut-être. Du haut du ciel où sa faconde réjouit les anges, Dumas m'a-t-il soufflé l'idée ? Sous le regard d'un peuple assemblé et de quelques millions de téléspectateurs qui suivent l'événement en direct, je vais le tutoyer.

Les quatre mousquetaires déposent le cercueil à mes pieds. Je n'hésite

pas :

— Enfin, Alexandre, te voilà !

Le Président, me dira-t-on, a cillé. Puis, de bon gré, tout autant que la foule au fond de la nuit, il s'est glissé dans cette familiarité qui était surtout tendresse.

Françoise Giroud écrira : « Decaux bon. Chirac bon. »

Alexandre, de père en fils

Le prénom d'Alexandre a été porté par l'arrière-grand-père de Dumas (1674-1757), par son grand-père (1714-1786), par son père (1762-1806) et par son fils (1824-1895).

Ancêtres

Chaque jour, chez moi, le courrier m'est distribué vers onze heures. Du temps de mes apparitions régulières à la télévision, je recevais tant de lettres que, paradoxalement, j'en concevais plus de regrets que de satisfaction : assurément, mes correspondants attendaient une réponse. Je l'avoue, je n'aime pas répondre.

Ce matin-là, l'inhabituelle épaisseur d'une lettre me frappe. Ouverte la première, je lis que Gilles Henry, généalogiste encore inconnu de moi, m'assure de ses bons sentiments – merci – et l'atteste aussitôt en joignant à sa lettre ma propre généalogie. Au-delà de mon arrière-grand-père, je ne savais à peu près rien des Decaux. Dans l'instant, je découvre que mon aïeul le plus ancien, petit paysan comme tous ses descendants, habitait dans le nord de la France, près du Cateau, alors que régnait le bon roi Henri IV.

D'un Clermont-Tonnerre ou d'un Brissac, une généalogie sur cinq siècles ne surprendrait pas. Mais d'un Decaux ! Gilles Henry m'expliquera : « Dans les villages où vos ancêtres sont nés, se sont mariés et sont morts, les curés qui tenaient les registres, dits aujourd'hui d'état civil, accomplissaient tout simplement leur travail. » À l'entendre, ce n'était guère le cas partout.

Des ancêtres d'Alexandre Dumas, on ne connaissait que des bribes. Or, depuis l'enfance, Gilles Henry est fou de Dumas. Très tôt, il s'est lancé sur les traces de ses ascendants. Au moment où j'écris ce livre, il peut montrer chez lui dix mille photocopies, évoquant le dixième des documents consultés.

Indiscutable point de départ : l'acte de naissance de notre Alexandre. « *Du cinquième jour du mois de thermidor, l'an dix de la République française (24 juillet 1802). Acte de naissance de Alexandre Dumas né le jour d'hui à cinq heures et demie du matin, fils de Alexandre Davy-Dumas de La*

Pailleterie, général de Division, né à Jérémie Isle et côte de Saint-Domingue, et de Marie-Louise-Élisabeth Labouret, née audit Villers-Cotterêts, son épouse. Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin. »

Il fallait absolument dépister ces Davy-Dumas de La Pailleterie. Les premiers se révèlent au XVe siècle. En 1410, un certain Isambard Davy achète en Normandie le fief de Réneville. En 1486, Thomas Davy, son fils, est dit seigneur de Réneville. En 1546, Louis Davy, écuyer, prend le nom d'une ancienne demeure, La Pailleterie, qui figure dans son héritage. Il devient sieur de La Pailleterie. En 1602, l'antique construction que la ruine menace disparaît au profit d'un « quadrilatère en pierre de taille, flanqué de quatre tours carrées en calcaire blanc du pays ». Dès lors, on parlera du « château de La Pailleterie ».

Au XVIIIe siècle, Alexandre Davy ne redoute pas de se présenter désormais comme marquis de La Pailleterie, ce qui a dû en étonner quelques-uns. Il est père de trois garçons : Alexandre, né en 1714 ; Charles, né en 1716 ; Louis, né en 1718. Ils atteignent l'âge où un père se doit d'établir ses enfants. Nobles, ils n'ont guère le choix : entrer dans les ordres ou prendre l'état militaire. Les trois refusent la chasuble. Devenu officier d'artillerie, on trouvera Alexandre, en 1734, au siège de Philipsbourg. Dans l'armée du roi, Louis s'illustrera à Prague, à Fontenoy, à Raucoux, à Maastricht. Il mourra sans descendance en 1773.

Reste Charles. C'est tout simple : il s'engage à seize ans dans un régiment en partance pour Saint-Domingue. Durant quatre années, il se contente du grade de « cadet ». Il a vingt ans quand il ose solliciter une promotion. Réaction du gouverneur de l'île : « Le chevalier de La Pailleterie demande une enseigne dans les troupes en considération de ses services et de ceux de sa famille. On a de bons témoignages de sa conduite. » Ayant obtenu ladite enseigne, il aura désormais la charge de porter le drapeau du régiment. Peu à peu, il s'intègre à la société de Cap-Français, surtout composée de colons dont le commerce du sucre a fait la fortune. Sur leurs plantations, des

centaines d'esclaves cultivent la canne.

Par bonheur – sans doute l'a-t-il cherché –, Charles rencontre Marie-Anne Tuffé, jolie personne de quinze ans, orpheline d'un père qui lui a légué de grands biens. Le 17 février 1738, chez un notaire de Fort-Dauphin, Charles – vingt-deux ans – et Marie signent un contrat de mariage selon lequel l'épouse est dite propriétaire d'une « habitation », comportant une sucrerie complète, avec ustensiles, nègres et meubles. La sucrerie excitera à ce point l'intérêt de Charles qu'il quittera l'armée pour s'y consacrer entièrement. En peu d'années, il fera fructifier la fortune de sa femme. Heureux en ménage, père d'une petite Charlotte, Charles se trouve maintenant à la tête d'une plantation bordant l'Atlantique et s'étendant profondément dans les terres. Près de deux cents esclaves – 114 nègres, 59 négresses, 18 négrillons et négrites – y travaillent.

En Normandie, la famille n'en ignore rien. Est-ce la raison pour laquelle, en 1760, Alexandre, frère aîné de Charles, débarque à Saint-Domingue ? Il s'installe chez son cadet, prend ses aises et, lui-même oisif, applaudit à grand bruit aux succès de son frère.

Quand, dix ans plus tard, Charles apprend l'ampleur des dettes que son aîné a contractées dans l'île, il réagit avec une violence qui étonne jusqu'à ses proches. Prenant peur, Alexandre s'enfuit. Nul ne sait où il s'est réfugié.

Le jour vient cependant où Charles rêve de revoir le cher pays de Caux – pardon – qui l'a vu naître. Perclus de goutte, il espère que l'air de la Normandie l'en soulagera. Ayant confié ses affaires à un gérant, il s'embarque pour la France. Quelques mois plus tard, on lui écrit que son bien périclite. Furieux, il regagne Saint-Domingue, chasse le gérant et constate un déficit si lourd que, pour le combler, il se doit d'innover. Désormais ses bateaux sillonnent les mers, importent à Saint-Domingue les esclaves arrachés à l'Afrique et repartent chargés de sucre.

Depuis plus de vingt-cinq ans, Alexandre n'a pas donné de ses nouvelles. Chacun le croit mort. À ce point que Charles reprend le titre de son aîné. En 1773, on annoncera donc le décès de M. le marquis de La Pailleterie.

Qu'est devenu Alexandre Davy de La Pailleterie ?

Le fugueur s'est installé, sous le nom de Delisle, sur la côte occidentale de l'île, dans la petite ville de Trou-Jérémie au lieu-dit La Guinaudée. Une belle esclave, prénommée Marie-Césette, lui a donné quatre enfants, naturellement esclaves eux aussi.

Serait-ce qu'il existe dans la région d'autres Marie-Césette ? Serait-ce pour s'en distinguer – simple hypothèse – qu'elle a ajouté à son prénom *du mas* ? Même aux îles, un mas est une ferme. Est-elle née dans une ferme ?

En 1772, un cyclone ravage l'île. On compte les morts par milliers ; les récoltes et le bétail sont anéantis. S'ensuit une épidémie de dysenterie. Selon certains, Marie-Césette figurerait parmi les victimes.

Après la mort de Charles, quelles raisons Alexandre aurait-il encore de

se cacher ? Ses frères étant tous deux décédés, l'idée lui vient de regagner la France pour récupérer son héritage. Un hic : il n'a pas fait fortune, lui. Le voyage coûte cher. Où trouver l'argent ? Ses esclaves constituent son seul bien. Il les vend.

Vendre ses enfants ! Et, à supposer que Marie-Césette soit encore vivante, sa femme ! Qui ne serait saisi d'effroi ? À Saint-Domingue, cela n'étonne guère : un esclave est un objet. D'ailleurs, une clause du contrat signé par le prétendu Delisle, lors de son départ de Saint-Domingue, précise qu'il sera en droit, s'il en a les moyens, de racheter son fils préféré Thomas-Alexandre, surnommé Rétoré, alors âgé de treize ans.

Le 4 décembre 1775, le *Trésorier,* un voilier en provenance de Port-au-Prince, s'ancre dans le port du Havre. En descend un passager unique qui, sous le nom de Delisle, retient une chambre dans un hôtel de la ville. Quand on interrogera l'aubergiste, il décrira un homme âgé d'une soixantaine d'années, « alerte et qui semble connaître la région ». Dès le lendemain, l'homme en question poste plusieurs lettres. Parmi les destinataires, se trouve l'abbé Bourgeois, curé de la paroisse dont dépend le château de La Pailleterie. Il s'agit d'une véritable convocation à laquelle l'abbé obéit aussitôt. Quand il se présente, il entend l'inconnu annoncer :

— Je suis Alexandre Antoine Davy de La Pailleterie, votre seigneur. Je reviens de Saint-Domingue.

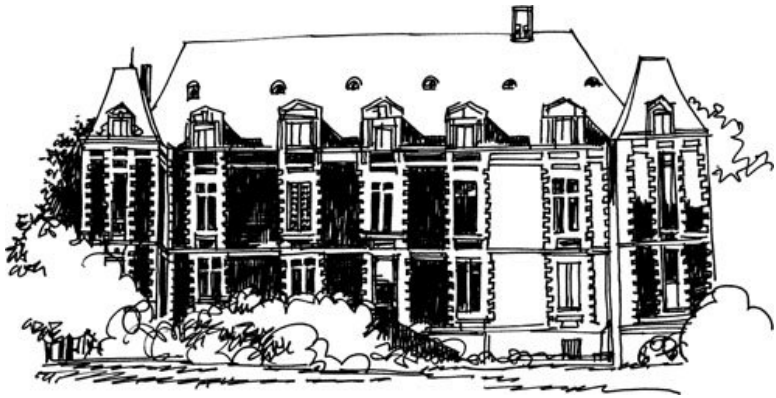
Dans l'instant, l'abbé se convainc d'une imposture. N'est-il pas mort depuis longtemps, cet Alexandre Davy de La Pailleterie ? L'homme devine les doutes de son interlocuteur. Il parle, évoque sa jeunesse à Bielleville, les longues années passées à l'armée, sa querelle avec son frère Charles. Peu à peu, les doutes de l'abbé Bourgeois s'effacent. Son interlocuteur veut savoir qui détient présentement le château de Bielleville. Réponse : le comte de

Maulde et son épouse Charlotte, fille du marquis Charles de La Pailleterie.

Au château, le comte et la comtesse de Maulde le reçoivent courtoisement. Sans ménagement, le prétendu Delisle leur jette au visage :

— Je suis l'aîné de Charles. Rendez-moi mon château et ma fortune.

On en doute. Il le prouve. Il récupère le château. Pour l'argent, on transige.



Un an plus tard, l'abbé Bourgeois, que l'histoire de cette famille insolite semble décidément intéresser, écrira à l'un des siens : « On dit que le petit Thomas est arrivé au Havre, nouvel arrivant pour Bielleville. » Rien n'est plus exact. Le marquis de La Pailleterie ne fait aucun mystère de l'existence de ce fils et le présente à tout un chacun. Exemple : invité au baptême du fils d'un marchand de Lisieux, il se montre en compagnie d'un jeune mulâtre d'une quinzaine d'années. Au registre paroissial, figure naturellement la signature du marquis mais aussi celle de : « Thomas Rétoré, fils naturel de M. le marquis de La Pailleterie, habitant de Saint-Domingue, demeurant en cette ville. » La signature est fort belle.

Neuf ans passent. Le marquis – soixante-douze ans – est criblé de dettes. Voulant échapper à ses créanciers et suivi de son fils, il se réfugie à Saint-Germain-en-Laye. À vingt-quatre ans, Alexandre-Rétoré s'y ennuie. Quand il apprend que son père va épouser sa femme de charge, il refuse d'assister au mariage et, brusquement, annonce au marquis sa décision de s'engager.

« — T'engager ? Comme quoi ?

— Comme soldat.

— Où cela ?

— Dans le premier régiment venu.

— À merveille ! Mais, comme je m'appelle le marquis de La Pailleterie, que je suis colonel, commissaire général d'artillerie, je n'entends pas que vous traîniez mon nom dans les derniers rangs de l'armée.

— Alors, vous vous opposez à mon engagement ?

— Non. Mais vous vous engagerez sous un nom de guerre.

— C'est trop juste. Je m'engagerai sous le nom de Dumas. »

Le nom de sa mère esclave ! Chaque fois que j'aborde l'épisode, j'ai envie de saluer.

Le marquis meurt treize jours après l'engagement de son fils au régiment des dragons de la Reine.

Voir : Général Dumas, son père.

Appendicite

En octobre 1936, au lycée Faidherbe de Lille – cher lycée ! –, j'entre en 6e. J'apprends à décliner *rosa rosa rosam*. Durant les récréations, je joue volontiers aux gendarmes et aux voleurs. Je suis sur le point de semer mes poursuivants quand une douleur violente au bas du ventre, à droite, me plie en deux. Diagnostic prononcé, le soir même, par le médecin de famille : il s'agit d'une appendicite et il faut l'opérer. À l'hôpital, sous le scalpel du chirurgien, se révèle une péritonite, ce qui est infiniment plus grave. Un mois plus tard, le pus coule toujours de la plaie et ma fièvre ne baisse pas. Je me lasse des conversations à voix basse qu'échangent mes parents et les médecins. D'ailleurs, je ne les écoute pas.

Mon grand-père paternel, instituteur à la retraite, connaît mon goût pour la lecture. Régulièrement, il m'apporte des livres. Après plusieurs Jules Verne, à ma grande surprise, il dépose, l'un après l'autre, sur mon lit six volumes. Leur nombre éveille ma méfiance. Faut-il tant de pages pour raconter une histoire ? J'en saisis un, jette un coup d'œil sur le titre : *Le Comte de Monte-Cristo*. Bizarre. L'auteur ? Alexandre Dumas. Connais pas. J'avais vu, à huit ans, *Les Trois Mousquetaires* au cinéma, mais sans prêter aucune attention au nom de l'auteur.

— C'est bien ?

— J'ai lu dix fois les six volumes.

Dix fois ! Un homme aussi sérieux ! Il se penche pour m'embrasser.

Pourquoi a-t-il l'air si triste ? Il s'éloigne à grands pas.

— À bientôt, petit.

La porte s'est refermée. J'ouvre le premier tome.

À raison d'un volume par jour, j'ai lu *Le Comte de Monte-Cristo* en moins d'une semaine. Personne à l'hôpital n'en revient, les infirmières et moins encore les médecins. Au fur et à mesure de ma lecture, le pus cesse de couler et la fièvre baisse.

Mon grand-père est aux anges :

— Dumas l'a guéri !

On me renvoie chez mes parents. J'emporte les six volumes comme je l'eusse fait du saint sacrement. Je les ai toujours.

Je viens de découvrir Dumas le Grand. Jamais il ne sortira de ma vie.

Apprenti

Chaque fois que je me rends rue de Valois et gagne l'antichambre du ministre de la Culture – de Malraux à Frédéric Mitterrand, je les ai tous connus –, je m'efforce, planté devant l'une des fenêtres ouvrant sur les jardins du Palais-Royal, à repérer le bureau occupé, à vingt et un ans, par le jeune Alexandre Dumas. On le situe dans le bâtiment de gauche, au troisième étage, mais personne n'est capable d'en désigner l'endroit. J'espère toujours être l'objet d'une révélation, inspirée peut-être par Dumas lui-même. Ne s'est-il pas mêlé d'occultisme ? En son château de Monte-Cristo, il organisait des séances de magnétisme.

Au moment où, pour la première fois, il gagne ce bureau, il est, de son propre aveu, « long et maigre comme un échalas ». D'un teint plus que bistré, il porte longs ses cheveux crépus.

Moqué par des vauriens – ah ! c'te tête ! – dans une file s'allongeant devant un théâtre, il les fera aussitôt couper : « Avec mes cheveux trop longs, je ressemblais à un de ces marchands de pommade de Lyon qui font de leur propre tête leur principal prospectus ; avec mes cheveux trop courts, je ressemblais à un phoque. »

Ce qui frappe dans son visage, ce sont les yeux bleus – ceux de sa mère –, les lèvres roses plutôt épaisses, des dents fortes et très blanches.

On l'imagine, à demi perdu, errant dans ce trop vaste Palais-Royal hérité de Philippe Égalité par le duc d'Orléans. Attendu qu'Égalité a voté la mort de Louis XVI et a lui-même été guillotiné, il est recommandé de n'en point parler. Le secrétariat particulier du duc et l'administration de ses domaines privés occupent un fort contingent d'employés. C'est à leur chef de service, M. Oudard, que se présente Alexandre. Accueil plutôt cordial, après lequel il gagne le bureau où il travaillera désormais. Emploi du temps : de dix heures du matin à cinq heures de l'après-midi et, une semaine sur deux, le soir de

huit heures à dix heures pour y « faire le *portefeuille* » du duc, c'est-à-dire rassembler ses journaux et son courrier du jour. En retour, il enregistrera les ordres du lendemain.

Le débutant est sous l'autorité d'un certain Hippolyte Lassagne, sous-chef qu'il dépeint ainsi : « Un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure charmante, encadrée dans de beaux cheveux noirs, animée par des yeux noirs pleins de vivacité et d'esprit, éclairée, si l'on peut dire cela, par des dents d'une blancheur et d'une régularité que lui eussent enviées les femmes les plus coquettes. »

Est-il vrai – on le dit – que chaque homme, chaque femme, une fois dans sa vie, rencontre l'être qui pourra décider de son destin ? Je puis, pour ma part, désigner celui qui m'a dit un jour : « Écrivez de l'histoire. » Maître en journalisme, René Maine a fixé pour toujours mon avenir. L'homme du destin pour Alexandre Dumas fut incontestablement Lassagne. À l'inconnu, il demande :

— C'est vous qui êtes notre nouveau compagnon ?

— Oui, monsieur.

— Soyez le bienvenu.

Dumas : « Et il me tendit la main. Je la pris. C'était une de ces mains tièdes et frémissantes qu'on a du plaisir à serrer dès la première étreinte, une de ces mains loyales qui correspondent au cœur. Bon ! me dis-je en moi-même, voilà un homme qui sera mon ami, j'en suis sûr. »

Lassagne l'est déjà :

— Écoutez, Dumas, un conseil. On prétend que vous venez ici avec l'intention de faire de la littérature ; ne dites pas ce projet trop haut ; cela pourrait vous faire du tort.

La vie de bureau étant semée de temps morts, Lassagne et Dumas auront beaucoup de choses à se dire. D'emblée, Lassagne se montre étonné par l'indiscutable intelligence du jeune homme mais effaré de tout ce qu'il ignore.

En revanche, il est, lui, armé d'une profonde culture littéraire. À l'intention de l'employé débutant, il dresse un programme de lectures que son biographe André Maurois jugera par la suite excellent. Avant de songer à écrire, instruction est donnée au jeune homme de lire et d'étudier Shakespeare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Sénèque, Racine, Voltaire, Chénier. Timidement, Alexandre hasarde :

— Mais Ducis ?

— Oh ! ne confondons pas Schiller avec Ducis : Schiller inspire, Ducis imite ; Schiller reste original, Ducis devient copiste.

En guise de romans, Lassagne conseille Goethe, Walter Scott et Fenimore Cooper. Révélant qu'il a lu *Ivanohé*, l'apprenti marque un point. Il devra aussi faire le tour des chroniqueurs et s'engloutir dans tous les Mémoires possibles : Joinville, Froissart, Retz, Saint-Simon, Mme de La Fayette. Surtout, ne pas omettre les poètes, Ronsard étant leur roi. Découvrir enfin les modernes.

Infortuné Dumas :

— Mais j'en ai pour deux ou trois ans avant d'oser écrire un mot !

— Oh ! plus que cela, ou vous écrirez sans savoir.

Dumas avalera tout, je dis bien tout. La nature l'a doté d'une mémoire sans égale. Tout au long de sa vie, il émaillera ses œuvres et ses propos de citations fidèles sans jamais se référer aux sources. Celles-ci sont imprimées dans son cerveau comme dans du bronze.

En ce temps-là, les Français lisent Walter Scott. Le jour viendra où Lassagne lancera à son élève :

— La France attend le roman historique.

Voir : Face au duc d'Orléans ; Foy, homme du destin.

Artagnan, le vrai et le faux (d')

Marseille : Dumas aime cette ville, profondément. Toujours il y retrouve Joseph Méry, ami qu'il connaît depuis sa pièce *Christine* et juge « savant comme l'était Nodier ; poète comme nous tous ensemble, paresseux comme Figaro, spirituel comme… Méry ». Traditionnellement ils avalent une bouille-à-baisse comme on dit alors, se lancent à la tête des histoires qui les font rire aux éclats. La seule perspective qui rende triste Alexandre est le voyage jusqu'à Paris : c'est à en mourir. Il faut en premier lieu remonter le Rhône en bateau et, quand le fleuve s'enfuit vers la Suisse, achever le voyage en diligence. Généralement, Dumas s'enfonce dans des livres. En 1843, au moment de partir, il s'aperçoit qu'il ne s'en est pas procuré. En hâte, Méry le conduit à la bibliothèque de la ville dirigée par son propre frère. Là, Alexandre emprunte les *Mémoires de Mr. d'Artagnan* dans une édition de 1700 ou de 1704. Connaît-il seulement le nom de ce d'Artagnan ? On peut concevoir que seule l'a attiré l'épaisseur de l'ouvrage convenant parfaitement à la longueur du voyage.

Sachez-le, ô lecteur : malgré les réclamations multiples de l'infortuné frère Méry, Dumas ne rendra jamais les volumes à la bibliothèque de Marseille.

J'ai sous les yeux la page d'ouverture de l'une des éditions de ces *Mémoires de Mr. d'Artagnan*. Voici ce que je lis :

MÉMOIRES
DE
Mr. D'ARTAGNAN

Capitaine Lieutenant de la Première
Compagnie des Mousquetaires du Roi

Contenant quantité de choses

J'imagine Dumas rêvant sur cette page. Passant à la suivante, il peut lire : « Mes parents étaient si pauvres qu'ils ne purent me donner qu'un bidet de vingt-deux francs avec dix écus dans ma poche pour mon voyage. » Quelques pages encore : entre Blois et Orléans – à Saint-Dyé pour être précis –, le jeune homme en question est moqué en raison de ce bidet et provoque l'agresseur en duel. Plus loin encore : « Je ne fus pas plus tôt arrivé à Paris que je fus trouver Mr. de Tréville qui logeait tout près du Luxembourg. […] Celui des mousquetaires que j'accostai s'appelait Porthos et était voisin de mon père de deux ou trois lieues. Il avait deux frères dans la Compagnie dont l'un s'appelait Athos et l'autre Aramis. »

Je crois entendre Dumas s'étonner :

— Curieux, ces noms…

Il reprend sa lecture : « Mr. de Tréville les avait fait venir tous trois du pays parce qu'ils y avaient mené quelques combats qui leur avaient procuré beaucoup de réputation dans la Province. Au reste, il était bien aise de choisir ainsi ses gens parce qu'il y avait une telle jalousie entre la Compagnie des Mousquetaires et celle des Gardes du Cardinal de Richelieu, qu'ils en venaient aux mains tous les jours. »

Des pages encore et voici le récit du premier duel livré à Paris par d'Artagnan sur les instances de Porthos : « Il me faisait plaisir de me choisir avec ses autres amis pour soutenir une querelle en l'honneur de sa compagnie. »

Intéressant : les mousquetaires du roi et les gardes du cardinal s'affrontaient tous les jours. Cette constatation pourrait être à l'origine de l'attention accrue que Dumas manifestera pour ce d'Artagnan ignoré. Il va de surprise en surprise. Plus tard seulement, il comprendra que ce d'Artagnan-là n'a que peu de ressemblance avec celui de l'Histoire.

Le vrai d'Artagnan se prénomme Charles. Il est né, vers 1615, près de Lupiac, petit village de Gascogne où s'élève le manoir de Castelmore. Il est le fils de Bertrand de Batz et de Françoise de Montesquiou, elle-même fille du seigneur d'Artagnan-en-Bigorre. S'ils sont nobles, les Batz sont loin d'être riches.

Castelmore existe toujours : une simple gentilhommière, construite de ces pierres jaunes que l'on rencontre si souvent dans le pays : un seul étage et, à l'ouest, deux tours rondes.

Charles de Batz-Castelmore est connu dans l'Histoire – et le sera dans le roman ! – sous le nom de d'Artagnan. Son frère aîné lui avait, quelques années plus tôt, donné l'exemple en rejoignant à Paris M. de Tréville, capitaine des mousquetaires du roi et grand recruteur de Gascons.

À son tour, Charles ouvre la grille que l'on voit encore à la sortie du parc. Décidant de se faire aussi appeler d'Artagnan, il espère également devenir mousquetaire.

Soyons franc : on connaît mal les premières années du vrai d'Artagnan. Vers 1635, il entre dans la compagnie des gardes, alors sous les ordres de M. des Essarts. En 1640 et 1641, il participe aux sièges d'Arras, d'Aire-sur-la-Lys, de La Bassée et de Bapaume. En 1642, il prend part à la campagne du Roussillon. On ignore pour quelle raison, à la suite du comte d'Harcourt, il se rend en Angleterre. Quand il regagne la France, Louis XIII vient de mourir. La protection de Mazarin lui permet, en 1644, de réaliser enfin son rêve : il devient mousquetaire. Qui peut ignorer le parti qu'en a tiré le cher Dumas ?

Tout au long des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt ans après* et du *Vicomte*

de Bragelonne, d'Artagnan est omniprésent. Au vrai, il n'est pas longtemps resté mousquetaire : en 1646, le cardinal Mazarin, successeur de Richelieu sans en rien lui ressembler, dissout la compagnie à laquelle d'Artagnan était si fier d'appartenir, mais, pour lui prouver son attachement, lui confie en pleine Fronde un certain nombre de missions importantes. Exilé en Allemagne – l'époque ignore la stabilité –, le cardinal charge, à partir de 1651, son protégé d'opérer des liaisons avec Colbert et Fouquet. Sous les ordres de Turenne, d'Artagnan se bat dans les Flandres et manque d'y être tué. Entre 1655 et 1656, on le voit capitaine aux gardes et – ce qui n'est plus alors un paradoxe – sous-lieutenant en 1657 à la compagnie ressuscitée des mousquetaires. Dès lors, fort de sa relation avec Mazarin, d'Artagnan est traité comme un personnage : en 1663, Colbert le désigne comme « une des créatures de feu Son Éminence ».

Il est de ceux qui escortent le jeune Louis XIV, en 1659, quand il gagne Saint-Jean-de-Luz pour y épouser Marie-Thérèse d'Espagne. Est-ce inspiré par ce royal exemple que, la même année, d'Artagnan épouse Charlotte-Anne de Chanlecy ? Elle lui donnera deux fils. Il peut se targuer maintenant de la protection du roi. Celui-ci le charge d'arrêter Fouquet à Nantes et de le conduire, sur le revers italien des Alpes, jusqu'à la citadelle française de Pignerol. En remplacement du duc de Nevers, il commande, en 1667, la première compagnie de mousquetaires en qualité de capitaine-lieutenant. En 1672, il est fait gouverneur de Lille. Un an plus tard, il prend part à la deuxième campagne des Pays-Bas. Un matin de juin 1673, au siège de Maastricht, une balle le frappe mortellement à la gorge. « On ne peut s'empêcher, écrira *La Gazette de France*, de perdre beaucoup de nos braves, entre lesquels le sieur d'Artagnan, qui fut tué d'un coup de mousquet, de quoi Sa Majesté témoigna être sensiblement touchée pour sa valeur et la confiance qu'elle avait en lui. »

Trente ans après cette mort héroïque, un polygraphe nommé Courtilz de Sandras publiera les *Mémoires de Mr. d'Artagnan* en laissant croire à leur authenticité. Charles Samaran, biographe éminent de d'Artagnan, a montré que Courtilz avait pu recueillir à la Bastille certains éléments de son récit : il y avait été lui-même emprisonné. Besmaux, ex-compagnon de d'Artagnan, en était alors le gouverneur. Gilbert Sigaux, préfacier des *Trois Mousquetaires* et de *Vingt ans après*[2], s'est interrogé sur ce qu'il peut exister de vrai et de faux dans les *Mémoires* apocryphes. Sa réponse : « Dans des proportions variables suivant les épisodes. » Les débuts de d'Artagnan à Paris peints par Courtilz « sont de pure invention. Mais certains personnages mis en scène (Tréville, Jussac, Cahusac, etc.) ont existé. Milady n'est pas entièrement une invention de Courtilz ».

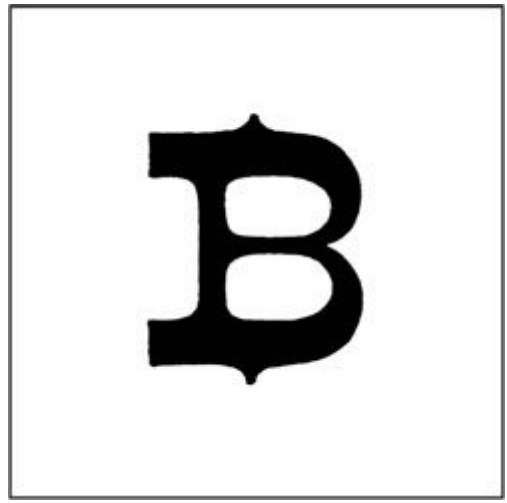
Entre le texte de Courtilz et celui de Dumas, la chronologie détonne. Quand le d'Artagnan de Dumas arrive à Paris, il a dix ans d'avance sur celui de Courtilz. Dans *Vingt ans après*, Dumas invente complètement l'épisode

d'Angleterre. En revanche, l'âge donné par Dumas à d'Artagnan au moment de sa mort correspond, à peu de chose près, à celui du personnage historique.

Pour démontrer l'indiscutable supériorité littéraire de Dumas, des fidèles trop passionnés sont allés jusqu'à couvrir d'injures l'étonnant travail de Courtilz de Sandras. Quand on l'a lu – c'est mon cas –, on le trouve bien écrit et non dénué de talent. D'ailleurs, rien de l'un n'est comparable à l'autre.

1- La lettre adressée au secrétaire perpétuel est ainsi rédigée : « La perte douloureuse que l'Académie française vient de faire de deux de ses membres, ayant laissé deux places vacantes dans son sein, je viens solliciter auprès de vous et de vos illustres confrères mon inscription au nombre des candidats ; veuillez croire, Monsieur, que c'est en toute humilité que je vous présente cette requête et bien plus poussé par mon désir extrême de faire partie du premier corps littéraire de l'Europe, que par ma croyance en mon propre mérite, dont je n'ai jamais plus douté qu'en ce moment. »

2- Bibliothèque de la Pléiade.



Bauër, Henry

En 1850-1851, Anna Bauër, jeune femme mariée à un industriel, maîtresse de Dumas, se voit enceinte. À sa fille Marie, Alexandre confie ses doutes non pas sur sa paternité – M. Bauër est notoirement impuissant – mais sur le sort qu'il faut assurer à l'embryon. Lui-même ne souhaite pas le voir survivre. Jamais il ne s'est comporté ainsi : quel qu'en soit le nombre, il n'a empêché aucun de ses enfants d'accéder à la vie. Marie n'accepte pas l'idée d'un avortement et le lui fait savoir. Dumas plaide :

« Dans quelle condition viendra-t-il, avec une mère dans des conditions de santé telles – c'est son avis à elle-même – qu'elle peut mourir d'un moment à l'autre ; avec un père déjà vieux qui, en demandant encore quinze ans de vie, se montre presque exigeant ? L'enfant, à quatorze ans, peut donc se trouver perdu, sans fortune, au milieu du monde. Si c'est une fille, et qu'elle soit jolie, elle aura la ressource d'aller prendre un numéro à la police et de se faire courtisane à dix francs. Si c'est un garçon, il jouera le rôle d'Antony jusqu'à ce qu'il joue peut-être celui de Lacenaire… Dans ce cas, mieux vaut

détruire… »

Mme Bauër refuse aussi cette éventualité. Dumas voit donc s'élever contre lui la mère de l'enfant et sa propre fille. Il le supporte mal. *À Marie* : « Je serais fâché que, sous les miévreux prétextes de la sensiblerie, une pareille résolution fût prise. Elle blesserait toutes mes idées sur l'injuste et le juste. Elle t'ôterait une partie de mon estime et, j'en ai grand peur, avec une partie de mon estime, tout mon amour[1]. »

L'estime et l'amour, Marie ne les perdra pas. La naissance, en 1851, d'un Henry Bauër en parfaite santé y sera pour beaucoup. Se réclamant toute sa vie du nom du mari de sa mère, sa ressemblance avec Dumas ne pourra échapper à personne.

Son fils Gérard Bauër consacrera sa vie au journalisme et à la critique. Membre de l'académie Goncourt, collaborateur de nombreuses publications, il rédigera dans *Le Figaro*, de 1945 à 1967, sous le pseudonyme de Guermantes, un billet très apprécié.

Berlick

Pourquoi ai-je tant tardé à découvrir Villers-Cotterêts ? D'emblée, j'ai aimé cette petite ville picarde du département de l'Aisne, dont les maisons blanches semblent émerger de l'immense forêt où Louis XIV aimait chasser. Elles s'éparpillent autour du clocher en forme de long fuseau et du superbe château Renaissance bâti sur les plans de Philibert Delorme. Dans ses murs a été proclamée par François Ier, en 1539, l'*Ordonnance de Villers-Cotterêts* prescrivant, dans tout le royaume, l'usage du français au lieu du latin. On

oublie trop que la même Ordonnance demandait aux curés de tenir registre des baptêmes dans leurs paroisses : providence pour les généalogistes.

À Villers-Cotterêts, la fête de la ville – nous sommes au XIXe siècle – se célèbre à la Pentecôte sur la pelouse du château. On y accourt de La Ferté-Milon, de Crépy-en-Valois, de Soissons, de Château-Thierry, de plus loin encore.

Observons, fendant la foule, une jeune femme que l'on peut croire enceinte de sept mois. Elle est flanquée d'une autre femme également enceinte : comme si l'une et l'autre s'étaient cherché une jumelle. Ensemble, elles gagnent le lieu où les attendent – elles l'espèrent – mille et une sensations. Parmi les nombreuses attractions, une baraque les attire plus que toutes les autres : un baladin y donne des représentations – trente à quarante par jour ! – d'un spectacle sur Polichinelle. Chacun sait – les dames enceintes comme les autres – que, dans cette histoire, le diable apparaît toujours. La nouveauté est ici que le baladin lui a trouvé un nom : *Berlick*. Les dames enceintes le voient surgir sous la forme d'un affreux diable noir muni d'une queue et d'une langue écarlates. Il ne s'exprime que par des onomatopées. Sur le chemin du retour, la première confie à la seconde :

— Ah ! ma chère, je suis perdue : j'accoucherai d'un Berlick !

— Alors, moi qui étais avec toi, fait l'autre visiblement moins frappée, j'accoucherai d'un Berlock !

La première de ces dames se nomme Marie-Louise Dumas. À l'hiver de 1801, elle ne peut douter qu'elle attend un enfant. Le père ? Son époux, bien sûr, qui n'est rien de moins que général. Engagé comme simple dragon, il a, au long de plusieurs guerres, accédé à de multiples commandements (voir : Général Dumas, son père ; Marie-Louise Dumas, sa mère).

Après la campagne d'Égypte avec Bonaparte et deux ans d'emprisonnement par les Napolitains ennemis de la France, il vient, avec un bonheur extrême, de retrouver sa femme et sa fille aînée. Il attend avec impatience la naissance d'un nouvel enfant dont il ne connaît pas le sexe. Elle aura lieu rue de Lormet, à une adresse que Dumas n'oubliera pas : « Je suis né, le 24 juillet 1802, dans la maison appartenant aujourd'hui à mon ami Cartier, qui voudra bien me la vendre un jour pour que j'aille mourir dans la chambre où je suis né et que je rentre dans la nuit de l'avenir, au même endroit que je suis entré dans la nuit du jour. » Cartier s'est-il refusé à vendre sa maison ? Dumas a-t-il oublié son offre ou manquera-t-il d'argent au moment de s'exécuter ?

À mesure que la délivrance approche, Marie reste persuadée qu'elle va donner naissance à un bébé doté d'un visage noir, d'une queue rouge et d'une langue de feu. D'ailleurs, le fœtus ne cesse de la cribler de coups de pied qui, dans son esprit, ressemblent à des coups de griffe. Enfin, le 24 juillet 1802, après une nuit presque entière de douleurs, elle enfante.

— C'est un garçon ! s'écrie la sage-femme.

Au lieu de se réjouir, Marie insiste :

— Il est noir, n'est-ce pas ?

Il ne l'est nullement mais, étranglé par le cordon ombilical, il paraît violet. À peine a-t-on coupé ce dernier et le bébé respire à pleins poumons. Dumas : « Je jouissais à ma naissance d'un teint d'une blancheur éclatante, lequel était dû, à ce que prétendait ma mère, à l'eau-de-vie que mon père l'avait forcée de boire pendant sa grossesse et qui tourna au brun à l'époque où mes cheveux tournèrent au crépu. » Pour le moment, il est blond et ses yeux sont aussi bleus que ceux de sa mère. Le lendemain de la naissance de son fils unique, le général Dumas écrit au général Brune, son ami :

« Ce 6 thermidor an X

« Mon cher Brune,

« Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon, qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long[2]. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille.

« Ah, ça ! tu sauras une chose : c'est que je compte sur toi pour être parrain. Ma fille aînée, qui t'envoie mille tendresses au bout de ses petits doigts noirs, sera ta commère. Viens vite, quoique le nouveau venu en ce monde ne paraisse pas avoir envie d'en sortir de si tôt ; viens vite, car il y a longtemps que je t'ai vu et j'ai une bonne grosse envie de te voir.

« Ton ami,
« Alex DUMAS

« PS – Je rouvre ma lettre pour te dire que le gaillard vient de pisser par-dessus sa tête. C'est de bon augure, hein[3] ! »

Brune refusera cette offre amicale pour la raison qu'il a déjà été cinq fois parrain et que ses cinq filleuls sont morts. L'explication pourrait être tout autre. Bonaparte déteste le général Dumas. Brune doit penser à sa propre carrière. N'oublions pas qu'il sera maréchal de France. Le parrain sera en définitive Claude Labouret, son grand-père.

Borghèse, princesse

Parmi les souvenirs précoces que le petit Alexandre a conservés de son père – à sa mort il n'a pas quatre ans –, l'un d'eux met en scène Pauline Bonaparte, sœur de Napoléon, alors séparée du prince Borghèse, son mari, dont elle disait : « Se donner à lui, c'est se donner à rien. » Celle que mon ami Georges Blond a baptisée un jour *la nymphomane au cœur fidèle* s'est arrêtée au château de Montgobert. En ayant eu vent, accompagné de son petit garçon, le général Dumas s'y est fait conduire.

Souvenirs tardifs du petit garçon : « Nous entrâmes dans un boudoir tout tendu en cachemire.

« Une femme était couchée sur un sofa.

« Elle était jeune et belle, très jeune et très belle même ; si belle que moi,

enfant, cette beauté me frappa. […] Elle avait de petites pantoufles brodées que lui avait sans doute données la fée, marraine de Cendrillon. Elle ne se leva pas lorsque entra mon père.

« Elle étendit la main et souleva la tête, voilà tout. Mon père voulait s'asseoir à côté d'elle sur une chaise ; elle le fit asseoir à ses pieds, qu'elle posa sur ses genoux, jouant du bout de sa pantoufle avec les boutons de son habit. Ce pied, cette main, cette délicieuse petite femme, blanche et potelée, près de cet Hercule mulâtre, toujours beau et puissant malgré ses souffrances, faisait le plus charmant tableau qui se pût voir. Je regardais en riant. La princesse m'appela et me donna une bonbonnière d'écaille, toute incrustée d'or. Ce qui m'étonna, c'est qu'elle vida les bonbons qui étaient dedans pour me donner la boîte. Mon père lui en fit l'observation. Elle se pencha à son oreille, lui dit quelques mots tout bas et tous deux se prirent à rire.

« Dans ce moment, la joue blanche et rose de la princesse effleura la joue brune de mon père. Lui parut plus brun ; elle, plus blanche. Tous deux étaient superbes. »

Impossible, dira-t-on, qu'un enfant de quatre ans puisse se souvenir de tels détails. Faux. J'avais quatre ans quand ma grand-mère maternelle m'a emmené à Chalon-sur-Saône où l'une de mes tantes, baptisée Noellie mais appelée Lili par toute la famille, allait accoucher. Entre le moment où je suis entré dans l'appartement et celui où je l'ai quitté, je n'ai rien oublié. Ma tante Lili, ravissante, blonde, très gaie, a épousé Paul Girard, jeune ingénieur fraîchement émoulu des Arts et Métiers de Lille, fou de moto et si amoureux qu'il a consenti, à la première demande de sa fiancée, à renoncer à son énorme deux-roues. Il l'a remplacé par un télescope dans l'optique duquel, à quatre

ans, j'ai considéré la Lune.

En ce temps, on accouche chez soi. J'entends encore le cri perçant poussé au fond du couloir. Ma grand-mère et mon oncle se précipitent, moi derrière eux. Bonne-maman me repousse. Je pleure. Dans la chambre, un bébé crie à tue-tête : Françoise, ma cousine germaine, est née.

La topographie de l'appartement de mes oncle et tante – quatre pièces dans un vieil immeuble face à la Saône – s'est fixée si précisément dans mon esprit que, vingt ans après, sans commettre d'erreur, j'ai pu en restituer le plan à l'intention d'un Paul Girard effaré mais convaincu.

A-t-on sérieusement étudié la mémoire ?

Dans le parc du château de Montgobert, retentiront les aboiements des chiens et les fanfares des trompes de chasse. S'engage aussitôt un dialogue spécifiquement dumasien :

— La chasse se rapproche. Venez donc voir, princesse !

— Oh ! ma foi non, mon cher général ; je suis bien et je ne me dérange pas ; cela me fatigue de marcher. Portez-moi si vous voulez.

Alexandre junior n'oubliera rien : « Mon père la prit dans ses deux mains comme fait une nourrice d'un enfant et la porta à la fenêtre. Il la tint là dix minutes à peu près. Puis il la reposa sur le canapé et reprit sa place auprès d'elle. Je ne sais plus ce qui se passa derrière moi. J'étais tout entier à ce cerf qui venait de franchir cette allée, à ces chiens, à ces chasseurs ; tout cela était autrement intéressant pour moi que la princesse… »

Voir : Général Dumas, son père.

Boudimie

Vers ses dix ans, Alexandre Dumas ressent sa première passion : celle qu'il porte à cette forêt de Retz qui enveloppe souverainement Villers-Cotterêts. Il s'y sait chez lui. Nul ne l'a mieux dépeinte : les arbres lui semblaient un temple où le Seigneur se manifestait à lui. Bien des années plus tard, il retrouvera les sentiments violents qui l'habitaient alors : « Beaux arbres ! Couché à vos pieds, et tout ignorant encore de leur nom, j'essayais de contempler, à travers la voûte mobile de votre feuillage, les étoiles de vos belles nuits d'été… Combien de fois, caressé par l'herbe que la brise courbait sur moi, j'ai tendu deux bras vers une étoile plus brillante que les autres ou essayé de saisir un rayon de la lune qui se jouait sur mon visage en disant : Seigneur, vous êtes là-haut ! Seigneur, vous êtes ici ! Seigneur, vous êtes partout !… C'est vous, mon Dieu, qui faites pousser les forêts que les rois vendent ; c'est vous qui envoyez les petits oiseaux qui chantent dans leurs

branches ; c'est vous qui les caressez avec la brise qui est votre sourire, qui les réchauffez avec le soleil qui est votre regard, qui les déracinez avec l'ouragan qui est votre colère ! »

De cette foi presque trop ardente, je dirais qu'elle était, avant la lettre, dumasienne.

Très vite, il s'intègre au monde des braconniers. Ceux qu'il approche le plus volontiers sont un certain Hanniquet surnommé Biche et un autre du nom de Boudoux dont la laideur saisissante ne lui répugne nullement. Tous les Cotteréziens connaissent Boudoux pour son adresse à piéger les animaux par la marette et la pipée. Ces procédés interdits par les gardes-chasse, il les a enseignés sans scrupules à son jeune ami ravi.

À la fin de février 1815, un garde chef nommé Creton surprend Alexandre à braconner. Pour lui échapper, l'enfant – treize ans – s'enfuit. Creton le suit de près. Avec l'agilité qu'on lui connaît, Alexandre saute un fossé. Tentant de faire de même, Creton tombe au milieu dudit fossé. Quand il essaie de se relever, il constate qu'il souffre d'une entorse. Il n'a pas l'intention d'en rester là. Il court en boitant se plaindre à Deviolaine, empereur de la forêt et parent proche de Dumas. Celui-ci le prend fort mal. Quittant son bureau, il se précipite chez Marie-Louise Dumas pour lui dire que son fils est un chenapan. Ayant senti venir le vent, Alexandre se cache chez Mme Darcourt, une voisine. Condamné, il bénéficiera d'un sursis, mais n'en devra pas moins régler une amende de cinquante francs. Généreusement, Mme Darcourt la paye, ce qui déplaît fortement à Deviolaine. On doit faire comprendre à cet insupportable parent que la loi est la même pour tout le monde.

L'utilisation des pièges interdits n'aurait pas suffi à rendre Boudoux célèbre sans la révélation d'un appétit sans limites, sa *boudimie* comme dit Dumas. Alexandre n'oubliera pas ce jour d'ouverture de la chasse où le général, son père, avait fait mettre à la broche vingt-quatre poulets. Voyant Boudoux paraître, le général lui propose un pari. Des vingt-quatre poulets, il fait vingt-quatre bouchées. Pièce principale du repas, un veau entier cuit au four. Nouveau pari du général :

— Le mangerais-tu ?

— Bien sûr.

Il n'en restera rien.

— J'espère que maintenant tu n'as plus faim, Boudoux ?

— Mettez la mère à la broche, général, et vous verrez.

Le général se raidit : il aime trop le lait que donne cette vache. Or Boudoux est homme à n'en laisser que les cornes.

Être braconnier n'est pas être chasseur. Alexandre s'interdit de le contester : « De douze à quinze ans, je fus braconnier ; à partir de l'âge de quinze ans, je devins chasseur. » Il dira encore : « Il y a toujours un reste de

flamme au fond de mon cœur quand on me parle de chasse. Avant que je fusse condamné aux travaux forcés de la littérature, la chasse était mon grand, mon principal, je dirai presque mon unique amusement. »

Dans ses *Mémoires*, il écrira : « Je déposais la robe prétexte pour prendre la robe virile. » Traduisons : je chasse donc je suis un homme. À ses yeux il n'existe qu'une alternative : vous êtes ou bien « Niquet », le chasseur inexpert des *Mémoires*, capable seulement d'« endormir » provisoirement son sanglier alors que sa balle aurait dû l'abattre, ou bien « Choron », le chasseur infaillible mais dont la réussite tient du miracle. Longtemps Alexandre ne se sent exister que parce qu'il est chasseur. Il ira jusqu'à considérer que la chasse est surtout le récit que le chasseur en fait. C'est beaucoup, mais comme cela lui ressemble ! Dans son livre *Le Lièvre de mon grand-père,* on trouve ceci : « *Causons chasse* veut dire que le narrateur a un message exceptionnel à délivrer : rarement l'indiscutable récit, souvent l'échec, qui n'exclut pas forcément la réhabilitation du porteur de fusil. »

Dumas évoque excellemment l'une de ses propres traques, mettant d'abord en scène le gibier : « De temps en temps, il s'arrêtait tout à coup, restait immobile comme un tronc d'arbre ; alors, à force de fixer les yeux sur le même objet, tous les objets se confondaient ; je ne reconnaissais pas le chasseur des rochers qui l'entouraient jusqu'à ce qu'un nouveau mouvement me fît distinguer la nature animée de la nature morte ; puis il se mettait en route avec les mêmes ruses et les mêmes précautions, profitant de tous les accidents du terrain qui pouvaient favoriser sa marche, en le dérobant aux yeux du gibier défiant qu'il tentait de joindre ; parfois, je le voyais disparaître derrière un buisson, je le croyais arrêté à l'endroit où ma vue l'avait perdu. Je restais les yeux fixes à la place où je pensais qu'il devait être ; mais tout à coup, à trente ou quarante pas de là, je le revoyais marchant sur ses pieds, accroupi sur ses genoux ou rampant sur son ventre, suivant que le terrain lui permettait d'adopter l'un de ces modes de locomotion. »

Braver le ciel

Au moment où le général Dumas a su qu'il allait mourir, il s'est abandonné au délire. Il sanglotait, il criait :

— Faut-il qu'un général qui, à trente-cinq ans, a commandé en chef trois armées meure à quarante ans, dans son lit, comme un lâche ? Ô mon Dieu ! mon Dieu ! Que vous ai-je donc fait pour me condamner, si jeune, à quitter ma femme et mes enfants ?

Il s'est calmé. Il a fait appeler un prêtre – l'abbé Grégoire, vicaire de la paroisse – auquel il s'est confessé. Le 26 février 1806, à minuit, dans les bras de sa femme, il a rendu le dernier soupir.

Au cours de l'après-midi, une cousine avait pris la précaution de

conduire le petit Alexandre chez son propre père, un serrurier. À huit heures, on l'a couché. Peu après minuit – l'heure est importante –, un grand coup frappé à la porte réveille l'enfant qui, aussitôt, saute de son lit. La cousine veut le retenir :

— Où vas-tu, Alexandre ?

— Tu vois bien. Je vais ouvrir à papa qui vient nous dire adieu.

Elle le reconduit à son lit. Il se rendort jusqu'au matin. Dès qu'elle le voit éveillé, la cousine ne peut, dans les larmes, que lui annoncer :

— Mon pauvre enfant, ton papa qui t'aimait tant est mort.

— Papa est mort ?… Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que tu ne le verras plus.

— Et pourquoi ne le reverrai-je plus ?

— Parce que le bon Dieu te l'a repris.

— Et où demeure-t-il, le bon Dieu ?

— Au ciel.

Impossible, cette fois, de retenir Alexandre. Nul ne le voit entrer dans la maison de ses parents. Il s'empare d'un fusil à un coup, croise sur le palier sa mère qui sort de la chambre mortuaire.

— Où vas-tu ?

— Je vais au ciel.

— Et que vas-tu y faire, au ciel, mon pauvre enfant ?

— Je vais tuer le bon Dieu qui a tué papa.

Buffon

Au lendemain de la mort du général Dumas, Jean-Michel Deviolaine, son cousin, écrit au général Pille, ancien ministre de la Guerre : « Il laisse sa famille sans moyen d'existence. » Que vont devenir Mme Dumas et ses enfants ? La réponse vient d'Alexandre : « Nous allâmes chez mon grand-père et ma grand-mère qui vivaient encore. » Les grands-parents en question sont les parents de sa mère, les Labouret. Ayant dû se séparer de L'Écu de France, l'ex-aubergiste a pris logement à l'hôtel de l'Épée : « On élargit le foyer et nous nous y assîmes, ma mère, ma sœur et moi. »

Trois maisons d'accueil vont s'ouvrir en même temps à l'enfance

d'Alexandre : celles de Mme Darcourt, de M. Deviolaine et de M. Collard. Veuve d'un chirurgien militaire, Mme Darcourt se trouve être la voisine la plus proche de l'hôtel de l'Épée. Chaque soir, elle ouvre sa porte aux Dumas. Cependant que les dames se livrent à leurs travaux d'aiguille, le petit Alexandre s'agite davantage. L'idée vient à Mme Darcourt de lui glisser entre les mains un énorme *Buffon* illustré qu'elle tire d'une bibliothèque bien garnie. L'enfant s'en saisit, regarde les images et, aussitôt, se met à tourner les pages. Sait-il lire ? Lui-même s'est interrogé là-dessus : « Il en résulte que j'appris à lire, je ne sais trop comment, mais je puis dire pourquoi : c'était pour connaître l'histoire, les mœurs, les instincts des animaux dont je voyais les portraits. »

Attention, Dumas ! Vous semblez oublier que, dès vos cinq ans, donc vers 1807, votre mère vous a appris à lire et que, rentrée de son collège parisien dont on ne pouvait plus payer la pension, votre sœur Aimée vous apprenait à écrire !

Quand il sent épuisée sa curiosité animalière, Alexandre réclame d'autres livres. Mme Darcourt les choisit parmi ceux qu'elle sent à sa portée : « À l'âge où les enfants épellent encore, j'avais déjà lu tous les livres qui forment la bibliothèque du jeune âge. »

Deux autres demeures font naître l'émotion du petit garçon du fait qu'elles ont été « hospitalières à notre malheur » : celle de son cousin M. Deviolaine et celle de M. Collard. La résidence de M. Deviolaine, inspecteur de la forêt de Villers-Cotterêts, haut personnage au sein d'une petite ville, se présente aux yeux d'Alexandre tel un véritable palais. Un parc immense l'entoure, planté par François Ier.

Plusieurs fois par an, le cousin Deviolaine invite Alexandre à passer quelques jours chez lui. Moments heureux pour le petit Dumas : il ne cesse de jouer avec ses cousins Félix, Cécile et Augustine. Se voyant, parmi les enfants de son âge, à peu près seul à lire couramment, il en vient à en concevoir un orgueil absurde. Lui-même a reconnu avoir, à sept ans, développé « une fatuité étrange ». Il lit maintenant tout imprimé qui lui tombe sous la main, entre autres le *Journal de l'Empire*, devenu le répertoire des victoires de Napoléon. Alexandre sait tout de Wagram, tout d'Erfurt. De s'en vanter va lui coûter très cher.

Tout le monde se retrouve au petit déjeuner. Deviolaine ordonne à son domestique de lui apporter sur-le-champ la gazette à laquelle il est abonné. Alexandre intervient :

— Oh ! c'est inutile, mon cousin. J'ai lu le journal, moi, et il n'y a rien d'important qu'une séance au Corps législatif.

Brutale, la réplique. Deviolaine arrache le petit de sa chaise et le chasse d'un formidable coup de pied au derrière. Ce qui n'empêchera pas Alexandre, devenu adulte, de dire à propos de son cousin qu'il était l'homme qu'il avait « le plus aimé après son père ».

Jacques Collard, conseiller général de l'Aisne et membre du Corps

législatif, occupe, lui, le très agréable château de Villers-Hellon. Avec un empressement sincère, il a accepté, au lendemain de la mort du général Dumas, de devenir le tuteur d'Alexandre et de sa sœur. L'un et l'autre trouveront chez lui des bras toujours ouverts.

De ces résidences alternées, Dumas accordera la préférence à celle de M. Collard : « La maison Darcourt avait un bien beau Buffon ; mais elle n'avait pas de jardin. La maison Deviolaine avait un bien beau et même de très beaux jardins ; mais M. Deviolaine avait une terrible figure. Tandis que M. Collard avait beau jardin, bon visage et, en outre, une bible magnifique. C'est dans cette bible que j'ai appris mon histoire sacrée. »

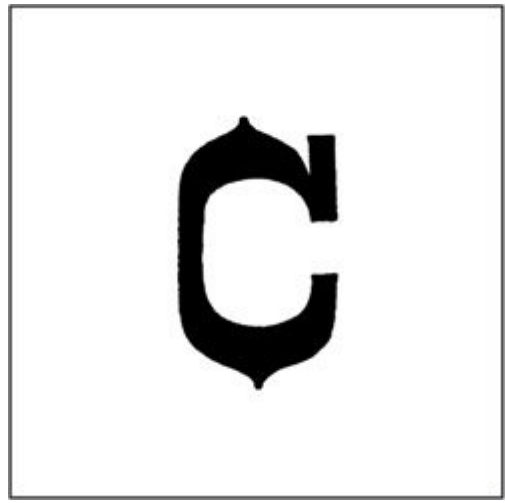
Rien de plus certain : il l'a lue et retenue. Comme il a lu, avant dix ans, les *Lettres à Émilie sur la mythologie* ainsi qu'une *Mythologie de la jeunesse.*

Serait-ce qu'il n'est pas comme tout le monde, notre Alexandre Dumas ?

1- Bibliothèque nationale, département des manuscrits.

2- Quarante-neuf centimètres.

3- Le post-scriptum ne figure pas dans la lettre originale. Dumas l'a purement et simplement ajouté au moment de publier ses *Mémoires*.



Cabriolet

L'universalité de l'inspiration de Dumas est à ce point devenue un cliché que, citant toujours ses pièces, ses romans, ses chroniques de voyage, ses *Mémoires*, on oublie trop souvent ses nouvelles. On a tort. J'y retrouve – je suis loin d'être le seul – le style de ses romans les plus appréciés avec un je-ne-sais-quoi qui en intensifie le sel. Les romans courent la poste, les nouvelles galopent. N'ayons pas peur du mot : elles constituent souvent le meilleur de Dumas.

Elles ont aussi le mérite de camper Dumas en sa vie quotidienne et au milieu des personnages qu'il côtoie.

L'une de ces nouvelles s'intitule : *Le Cocher et le Cabriolet.* Qui est ce cocher et de quel cabriolet s'agit-il ? Comme toujours, avec la gaieté qui lui est consubstantielle, Dumas répond : « Je ne sais si parmi les personnes qui liront ces quelques lignes, il en est qui se soient jamais avisées de remarquer la différence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. » Cette différence est tout à l'avantage du cocher de cabriolet : « En général, les

cabaretiers prennent pour enseigne un cocher de fiacre, son chapeau ciré sur la tête, son manteau bleu sur le dos, son fouet d'une main et une bourse de l'autre, avec cet exergue : *Au Cocher fidèle*. Je n'ai jamais vu d'enseigne représentant un cocher de cabriolet dans la même situation morale. »

Ce n'est pas à l'aventure contée ici par Dumas que je veux m'arrêter mais à son préambule, ô combien utile au biographe.

Retenu très tôt dans la matinée du 1er janvier 1831 – il fait très froid –, un cabriolet portant le numéro 221 attend devant la porte de l'écrivain. Sur son siège, le cocher se présente :

— Cantillon.

Puis :

— Où allez-vous, notre maître ?

— Chez Charles Nodier, à l'Arsenal (voir : Vicissitudes de *Christine*).

Approbation musclée du cocher. Dumas constate qu'il sait non seulement où est l'Arsenal mais connaît aussi le nom de Charles Nodier. Pas mal. Pourtant, il ne tient nullement à engager la conversation. Alors que le cabriolet s'enfonce dans les rues de Paris, Dumas plonge dans son obsession du moment : il est en train d'écrire son drame *Antony* mais n'arrive pas à trouver la fin du troisième acte. Existe-t-il dans la vie d'un poète une béatitude aussi absolue que celle de « voir son œuvre venir à bien » ? Conscient qu'il vaut mieux ne pas déranger son client, Cantillon se contente de tenir les rênes. Il fait de plus en plus froid. Au départ, Dumas a posé machinalement sur ses genoux cette sorte de redingote que l'on appelle *carrick*.

— Notre maître, intervient doucement Cantillon, le carrick tombe.

Dumas le tire sur ses genoux et poursuit sa réflexion. Au fond, le poète ressemble à Dieu quand celui-ci a dit à la terre qu'il venait de créer : « Sois ! » Elle fut. Et lui, poète, n'a-t-il pas fait quelque chose de rien ? « J'ai arraché un monde au néant. »

Cantillon souffle sur ses doigts. Réflexe : Dumas glisse ses mains dans ses poches. Il revient à son audacieuse comparaison : « C'est égal, j'aime

mieux l'égalité qui élève que l'égalité qui abaisse. » À ce moment précis, surgit *l'idée* qui lui manquait pour achever le troisième acte d'*Antony*. Fou de bonheur, il s'exclame :

— C'est bon ! C'est bon !

Cantillon pousse un profond soupir. Visiblement son client a perdu la tête. Il n'en arrête pas moins le cabriolet :

— C'est ici.

Incidente de Dumas à son lecteur : « J'étais à la porte de Nodier. Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime puis pour vous qui l'aimez, mais qui, peut-être, ne le connaissez pas. Plus tard ! »

Pour aider Dumas à descendre, Cantillon saute à terre et abaisse aimablement ce que l'on appelle – pardon – un « chasse-crotte ». Dumas s'attarde une demi-heure chez Nodier. Redécouvrant le froid, après un *brrr* retentissant, il vient reprendre sa place dans le cabriolet. Paupières mi-closes, il ordonne :

— Chez Taylor, 64, rue de Bondy.

Il note en même temps que le cocher ne s'est jamais servi du fouet sagement accroché près de lui. Cherchant probablement à se venger du long mutisme auquel l'a obligé la première course, Cantillon s'empresse de prendre la parole :

— M. Charles Nodier, n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres ?

— Précisément. Comment diable sais-tu cela, toi ?…

Simple remarque : en 1831, les clients tutoient les cochers.

Cantillon a donc lu un roman de Nodier.

— Quel roman ? s'intéresse Dumas.

— Une jeune fille dont on guillotine l'amant.

— *Thérèse Aubert* ?

— C'est ça même… Ah ! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour un roman.

— Ah !

— Il n'y a pas de « ah ! ». Si je maniais la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres ; je le ferais moi-même.

Attention, Cantillon : vous semblez oublier que vous ne maniez pas le fouet. Alors qu'en serait-il de la plume ?

— Eh bien, raconte-moi cela, dit Dumas.

— Oh ! vous, ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Vous ne faites pas de livres, vous !

— Non, mais je fais des pièces ; et peut-être ton histoire me servira-t-elle pour un drame.

— Un drame ?

Cantillon interpelle son client :

— Est-ce que c'est vous qui avez fait *Les Deux Forçats*, par hasard ?

— Non, mon ami.

— Ou *L'Auberge des Adrets* ?

— Pas davantage. Jusqu'à présent, je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon.

— C'est égal, poursuit le cocher, j'ai été dans le temps au Français. J'ai vu M. Talma dans *Sylla*, c'était tout le portrait de l'Empereur ; c'était une belle pièce tout de même… C'est égal, j'aime mieux *L'Auberge des Adrets*.

Du coup, le débat engagé malgré lui énerve Dumas : « À cette époque, j'avais des discussions littéraires par-dessus la tête. »

— Vous faites donc des tragédies, vous ? insinue Cantillon dont s'accroît la mauvaise humeur.

— Non, mon ami.

— Qu'est-ce que vous faites donc ?

— Des drames.

— Ah ! vous êtes romantique, vous. J'ai conduit l'autre jour, à l'Académie, un académicien qui les arrangeait, les romantiques ! Il fait des tragédies, lui ; il m'a dit un morceau de sa dernière. Je ne sais pas son nom : un grand sec, qui a la croix d'honneur, et le bout du nez rouge. Vous devez connaître ça, vous ?

Acquiescement de Dumas. Il connaît. Il enchaîne :

— Et ton histoire ?

— Ah ! voyez-vous, c'est qu'elle est triste ; il y a mort d'homme !

Le ton d'émotion profonde avec lequel sont dits ces quelques mots augmente la curiosité du client.

— Si je pleure, insiste le cocher, je ne pourrai plus aller, moi…

On s'arrête au 64, rue de Bondy. Isidore Justin Séverin, baron Taylor, commissaire royal près du Théâtre-Français dès 1824, s'est trouvé l'un des premiers à favoriser les écrivains romantiques. Il a beaucoup aidé Dumas à ses débuts. Il n'est pas chez lui. Dumas ne fait qu'entrer et sortir. Grimpant de nouveau dans le cabriolet, il insiste :

— Après ?

— Ah ! l'histoire… Où allons-nous d'abord ?

— Rue Saint-Lazare, n° 58.

— Ah ! chez Mademoiselle Mars ! C'est encore une fameuse actrice, celle-là.

Je suppose que le lecteur voudrait malgré tout connaître l'intrigue de l'histoire qui plongeait Cantillon dans cette émotion communicative. En quelques mots, voici : une jeune fille séduite se voit enceinte. Elle informe son amant qui, avec un cynisme insupportable, ne veut rien entendre. Il se moquerait plutôt. À quelque temps de là, franchissant en calèche l'un des ponts de Paris, le personnage central de la nouvelle aperçoit une jeune fille prête à enjamber le parapet. Il fait arrêter sa voiture, se précipite. Trop tard, elle se débat déjà dans l'eau non polluée de ce temps-là. Merveilleux personnage central. Il plonge à son tour. L'eau a déjà englouti la malheureuse.

Il tente de la retrouver, la cherche dans la nuit et finit par happer celle qu'il voulait sauver. Il appelle à l'aide, trouve des gens qui la conduisent dans un appartement proche. Il ne la quitte pas. On la couche, on la soigne. Peu à peu, elle reprend vie. Elle narre à son sauveur le malheur pour lequel elle voulait mourir. Elle va jusqu'à lui citer le nom de son amant.

Le personnage central connaît cet amant. Il le fait appeler. Il arrive. Exhorté à « réparer », il hausse les épaules et ricane. Le personnage central lui crie son mépris ; ils iront sur le pré. Notre personnage tue le suborneur. Je sens que le lecteur applaudit déjà. Attendez. La jeune fille est jolie. Le personnage central la découvre de son monde. Il l'épouse et reconnaît le bâtard.

Au cas où ledit lecteur voudrait connaître la totalité de l'histoire, il la trouvera dans l'ouvrage intitulé *Un bal masqué et autres récits*[1].

Charles VII à Trouville

Quand, le 6 juillet 1831, Belle Krelsamer monte dans la diligence de Rouen au bras d'Alexandre, elle est tout à fait remise de ses couches. Sa fille Marie, qui est aussi celle de Dumas, a maintenant quatre mois ; ses parents l'ont placée en nourrice. En remerciement, sont-ce des vacances que Dumas offre à sa maîtresse ? (Voir : Harem romantique.)

Après le succès d'*Antony*, Alexandre doit écrire une nouvelle pièce. Il en a longtemps cherché le sujet et enfin l'a trouvé. Titre : *Charles VII chez ses grands vassaux*. Pourtant, l'époque n'est guère favorable au théâtre. Les Parisiens subissent chaque jour de nouvelles émeutes. Jugez-en : « Tous les soirs, sans que l'on pût lui assigner de motif quelconque, un rassemblement se formait sur le boulevard. Le lieu variait du Théâtre du Gymnase au Théâtre de l'Ambigu. D'abord composé de cinq ou six personnes, il grossissait progressivement ; les sergents de ville, alors, apparaissaient, se promenaient d'un air provocateur sur le boulevard ; les gamins leur jetaient des trognons de chou ou des tronçons de carotte, et cela suffisait pour constituer, au bout d'une demi-heure ou d'une heure, une bonne petite émeute qui commençait à cinq heures du soir, et finissait à minuit. »

Comment composer *Charles VII* dans une ambiance aussi délétère ? Il faut fuir, mais où ? Dumas affirme avoir jeté une plume au vent : « Le vent, ce jour-là, venait du Midi. Il avait poussé ma plume vers le nord. J'allai donc vers le nord, au Havre probablement. » Il se souvient avoir refait le plan de *Christine* dans la diligence de Paris à Rouen. Pourquoi ne pas y retourner ?

De fait, Alexandre et Belle s'arrêtent une journée entière à Rouen. À noter : se souvenant de son pseudonyme de théâtre, Mélanie Serre, Dumas s'adresse à Belle en l'appelant plutôt Mélanie. De Rouen, ils empruntent un bateau pour Le Havre où Dumas se met en quête d'un « trou » où passer un mois ou six semaines en toute quiétude. Seule exigence : il faut que ce soit au bord de la mer. On lui cite Sainte-Adresse qui ne lui dit rien, puis Trouville où il se souvient que son ami Huet est allé peindre : va pour Trouville. Reste à s'y rendre. Il faut expressément passer du Havre à Honfleur : deux heures de traversée. Tout le monde a le mal de mer. À l'arrivée, Alexandre et Belle apprennent que, pour gagner Trouville, il faut opter entre une mauvaise charrette avec de mauvais chevaux, vingt francs, ou une jolie barque et quatre rameurs vigoureux, douze francs. « Galamment », Dumas laisse décider Belle dont il nous apprend « qu'elle est une des personnes les plus économes que j'aie connues ». La mer s'est calmée. Belle choisit donc le bateau. Trois heures durant on suit la côte. Quelle vue ! « Force oiseaux, mouettes, goélands ; à droite, l'océan infini[2] ; à gauche des falaises gigantesques. » Trouville enfin, quelques maisons de pêcheurs sur les rives de la Touques.

On cherche une auberge : il n'en est qu'une, celle de la mère Oseraie. Les rameurs y ont déjà porté les bagages. « Une femme d'une quarantaine d'années, grasse, propre, avenante, le sourire narquois du pays normand sur les lèvres, vint au-devant de nous. C'était la mère Oseraie.

— Bon, c'est vous ? me dit-elle.

— Comment, c'est moi ? lui demandai-je.

— Oui, puisqu'on a apporté vos paquets et retenu deux chambres. Pourquoi deux chambres ?

— Une pour moi, une pour Madame.

— Ah ! c'est que, chez nous, quand on est marié, on couche ensemble.

— D'abord, qui vous dit que Madame et moi soyons mariés ?… Et puis, quand nous le serions, je suis de l'avis d'un de mes amis qu'on appelle Alphonse Karr !

— Eh bien, que dit-il votre ami qu'on appelle Alphonse Karr ?

— Il dit qu'au bout d'un certain temps, quand un homme et une femme n'ont qu'une chambre, ils cessent d'être amant et maîtresse, et deviennent mâle et femelle ; voilà ce qu'il dit.

— Ah !… je ne comprends pas… enfin, n'importe ! Vous voulez deux chambres.

— J'y tiens.

— Je vous préviens qu'elles donnent l'une dans l'autre.

— À merveille ! »

Dumas veut savoir ce que cela lui coûtera :

« — Il y a deux prix : quand ce sont des peintres, c'est quarante sous.

— Comment quarante sous ?… Quarante sous pour quoi ?

— Pour la nourriture et le logement, donc !

— Ah ! quarante sous ! Et combien de repas ?

— Tant qu'on veut ! Deux, trois, quatre… à sa faim, quoi !

— Bien. Vous dites donc que c'est quarante sous par jour ?

— Pour les peintres… Êtes-vous peintre, vous ?

— Non.

— Eh bien, ça sera cinquante sous, et cinquante sous pour votre dame, cent sous.

Commentaire de Dumas : « Je ne pouvais pas croire au chiffre. » Belle Krelsamer non plus. Après le premier dîner – potage, côtelettes de pré-salé, soles en matelote, homard en mayonnaise, deux bécassines rôties et salade de crevettes –, la jolie femme propose, pour Alexandre et elle-même, de signer avec la mère Oseraie un bail de trois, six, neuf. « Pendant ces neuf ans-là, à son avis, nous pouvions économiser cent cinquante mille francs. Peut-être avait-elle raison, pauvre Mélanie ! Mais comment Paris et ses émeutes se seraient-ils passés de moi ?

« Aussitôt le dîner fini, nous reprîmes le chemin de la plage… Nous y restâmes jusqu'à ce qu'il fît nuit complète.

« Je compris parfaitement que, si je ne brisais dès le principe ce désir de contemplation qui s'emparait de moi, je passerais mes journées à tirer des oiseaux de mer, à cueillir des huîtres sur les rochers, et à pêcher des anguilles dans le sable.

« Je résolus donc, pour combattre cette douce ennemie qu'on appelle l'oisiveté, de me mettre au travail dès le soir même, s'il était possible.

« J'avais un traité avec Harel et il était convenu que je lui rapporterais une pièce en cinq actes, en vers, intitulée *Charles VII chez ses grands vassaux*.

« En rentrant chez la mère Oseraie, à neuf heures du soir, j'écrivis les premiers vers. »

Comment l'idée de sa pièce lui est-elle venue ? La lecture du *Götz de Berlichingen* de Goethe l'avait longtemps hanté. On y trouvait en situation une femme poussant l'homme qu'elle n'aimait pas à tuer l'homme qu'elle aimait, ainsi que le font Chimène dans *Le Cid,* Hermione dans *Andromaque*.

Par la suite, la lecture par Alfred de Musset d'une pièce intitulée *Les Marrons du feu*, mettant la Camargo, danseuse du XVIIIe siècle, exactement dans la même situation, a renforcé sa conviction que celle-ci, décidément, était excellente.

Va pour la situation. Reste le cadre. Dumas a cherché. Il inclinait à le situer au XVe siècle. Vingt lignes de la *Chronique du roi Charles VII* par maître Alain Chartier, « homme très-honorable », l'ont décidé.

L'étrange n'est pas qu'il ait écrit sa pièce en vers – son contrat l'y oblige –, mais plutôt que l'auteur du premier drame romantique[3] se soit ici arrêté aux trois unités si chères aux classiques. Dans la préface de la pièce, il s'explique : « Je dis les trois unités, parce que, selon moi, l'action, que l'on croit double, est simple. Le tissu et la broderie qui l'enjolive ne font point deux étoffes : Yaqoub, Bérengère, le comte, voilà le tissu ; Charles VII et Agnès, voilà la broderie. Le roi vient demander l'hospitalité au vassal ; le vassal la lui accorde, et c'est tout. L'arrivée inattendue de Charles VII complique l'action, mais ne la détourne pas de son but ; et, malgré la présence de son hôte royal, les affaires de ménage du comte vont toujours leur train. »

Au-delà des premiers vers de sa pièce écrits le soir même de son arrivée à l'auberge, il en est, le lendemain matin, à cent. « Trente-six ou trente-huit racontent la chasse au lion de Yaqoub, lequel verra Bérengère mourir dans ses bras. Ils doivent prendre rang parmi les rares bons vers que j'ai écrits. » Cher Dumas !

Désormais, le couple va vivre selon un emploi du temps presque invariable : « Le soleil levant dardait sur la fenêtre de ma chambre et le rideau tiré venait m'éveiller dans mon lit. J'ouvrais les yeux, j'allongeais la main sur mon crayon et je me mettais à travailler.

« À dix heures, la mère Oseraie nous prévenait que nous étions servis ; à onze, je prenais mon fusil et j'allais tuer trois ou quatre bécassines ; à deux, je me remettais au travail jusqu'à quatre ; à quatre, j'allais nager jusqu'à cinq ; à cinq heures et demie, le dîner nous attendait ; de sept heures à neuf heures, nous allions nous promener sur la plage ; à neuf heures, le travail recommençait jusqu'à onze heures ou minuit. »

Ayant appris que Dumas nageait une heure par jour, je me suis rappelé que Victor Pavie, ami de Hugo, de Musset et de Sainte-Beuve, l'avait vu se

baigner dans la Maine et en avait été émerveillé : « Il me régala du spectacle d'une désinvolture aquatique à rendre les poissons jaloux. J'admirais cette souple et robuste musculature, assez rarement alliée avec les supériorités de l'intelligence et de la pensée. J'estimais, sur la foi de ces révélations athlétiques, qu'il n'eût pas recueilli moins d'applaudissements comme écuyer dans l'arène du cirque. »

Après quoi, l'envie m'a pris de m'arrêter à un épisode évoqué par Dumas lui-même au soir de son arrivée : « Je me baignais assez loin en mer quand, à dix pas de moi, sur le dos d'une vague, j'aperçus un poisson qui réalisait le rêve de Marécot dans *L'Ours et le Pacha*, c'est-à-dire un gros poisson, un énorme poisson, un poisson comme on n'en voit guère, un poisson comme on n'en voit pas.

« Avec un peu plus d'amour-propre, je l'eusse reconnu pour un dauphin, et j'eusse cru qu'il me prenait pour un autre Arion ; mais je le reconnus simplement pour un poisson de taille gigantesque et, je l'avoue, son voisinage m'inquiéta.

« Je me mis à nager de toutes mes forces vers la terre.

« Je nageais bien, à cette époque ; mais, en sa qualité de poisson, mon voisin nageait encore mieux que moi. Il en résulta que, sans faire aucun effort apparent, il me suivit, se tenant toujours à une égale distance de moi.

« Deux ou trois fois, me sentant fatigué – c'était l'haleine surtout qui me manquait –, j'eus l'idée de reprendre pied ; mais je craignais de m'effrayer en trouvant sous moi une trop grande profondeur.

« Je continuai donc de nager jusqu'à ce que mes genoux labourassent le sable.

« Les autres nageurs me regardaient avec étonnement ; mon poisson me suivait comme si je l'eusse tenu en laisse.

« Arrivé à gratter, comme je l'ai dit, le sable avec mes genoux, je repris pied.

« Mon poisson faisait culbutes sur culbutes, et paraissait au comble de la satisfaction.

« Je me retournai et regardai avec plus d'attention, et surtout avec plus de calme. Je le reconnus pour un marsouin.

« À l'instant même, je pris ma course vers la maison de la mère Oseraie. Je traversai le village tel que j'étais, c'est-à-dire avec mon caleçon de bain.

« Quoique la mère Oseraie ne fût pas très impressionnable, comme elle n'avait point l'habitude de recevoir des voyageurs dans un costume si léger, elle jeta un cri.

— Ne faites pas attention, mère Oseraie, lui dis-je, je viens chercher ma carabine.

— Jésus Dieu ! dit-elle, c'est donc pour chasser dans le paradis terrestre ?

« Si j'avais été moins pressé, je me fusse arrêté pour lui faire compliment sur son mot ; mais je ne pensais qu'au marsouin.

« Je m'élançai dans ma chambre, et je sautai sur ma carabine.

« La bonne faisait le lit.

— Tiens, dit-elle, ce monsieur qui prend son fusil ! Il ferait bien mieux de prendre sa redingote.

« Décidément, mon costume donnait de l'esprit à tout le monde.

« Je repris à fond de train le chemin de la mer.

« Mon marsouin continuait de faire ses cabrioles.

« J'entrai dans l'eau jusqu'à la ceinture ; je me trouvais à une cinquantaine de pas de lui ; je craignis, en m'avançant, de l'effrayer ; d'ailleurs, j'étais à bonne portée.

« Je mis en joue, et je lâchai le coup.

« J'entendis ce bruit mat de la balle entrant dans les chairs.

« Le marsouin plongea et disparut.

« Le lendemain, les pêcheurs le retrouvèrent mort dans les rochers aux moules. La balle lui était entrée un peu au-dessus de l'œil, et lui avait traversé la tête.

« En revanche, *Charles VII* alla son train.

« Le 10 août, j'écrivais les quatre derniers vers :

Vous qui, nés sur la terre,
Portez comme des chiens la chaîne héréditaire,
Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert…
Pour Yaqoub, il est libre, et retourne au désert ! »

Quel auteur, ayant achevé son œuvre, ne la relit pas ? Dumas juge que *Charles VII* est « un pastiche plutôt qu'un véritable drame ». Il n'a pas tort. Il poursuit : « Il est vrai que *Christine* était bien supérieure à *Charles VII* comme imagination et comme sentiment dramatique. » Si le lecteur veut connaître le sort de la pièce, je lui propose de se reporter à l'entrée intitulée *Fils*.

Je me suis souvent rendu à Trouville. En vain j'ai cherché la trace de l'auberge de la mère Oseraie. Dommage. J'aurais souhaité me rendre dans les deux chambres occupées par Alexandre et Belle. J'étais sûr d'y rencontrer l'ombre de ces trois frères qui luttaient contre trois frères, de repérer le burnous blanc de Yaqoub enlevé à son désert, de qui Dumas avait voulu faire la représentation de l'esclavage d'Orient, d'admirer la beauté de Bérengère. Et, au-delà de ses personnages, Dumas lui-même armé de cette plume ayant pour exception de ne s'arrêter jamais.

Château de Monte-Cristo

À partir de 1843, Dumas passe une grande partie de son temps à Saint-Germain-en-Laye, d'abord à l'hôtel puis à la villa Médicis qu'il loue pour deux mille francs par mois, somme qui permettrait à une famille de classe

moyenne de vivre pendant un an. Est-ce parce que son grand-père Davy de La Pailleterie est enterré dans cette ville ? Peu probable. En fait, Dumas demeure un grand chasseur et les environs, à perte de vue, offrent un gibier aussi abondant qu'inespéré.

Là, son fils Alexandre vient souvent le rejoindre ; il partage les goûts cynégétiques de son père.

N'oubliez pas, lecteur, que nous rejoignons maintenant cette période fabuleuse où, de 1844 à 1846, paraissent *Les Trois Mousquetaires* que va presque chevaucher *Le Comte de Monte-Cristo*. Pour l'un et l'autre des romans, le succès est gigantesque. Les droits d'auteur se mêlent et s'ajoutent. Jamais Dumas, jusque-là, n'a touché autant d'argent. À ce point que les sommes qu'il perçoit lui semblent inépuisables.

Saint-Germain-en-Laye dispose d'un théâtre, il en prend le contrôle, fait venir un grand nombre de comédiens, dont souvent ceux de la Comédie-Française. Il les loge et les nourrit. Le minimum qu'il leur garantit sort de sa bourse. Incroyable, mais vrai : les recettes du chemin de fer de Paris à Saint-Germain augmentent de mois en mois.

Aux Parisiens qui font le voyage pour contempler de près le grand Dumas, il serre toutes les mains qui s'offrent. Saint-Germain-en-Laye devient à la mode. De tels comportements ne peuvent que venir aux oreilles du roi Louis-Philippe. Il mande son ministre Montalivet.

— Qu'a donc Saint-Germain à se trémousser ainsi ?

— Sire, Votre Majesté veut-elle que Versailles devienne gai jusqu'à la folie ? Dumas, en quinze jours, a galvanisé Saint-Germain. Ordonnez-lui de passer quinze jours à Versailles.

Dumas se plaît tant à Saint-Germain-en-Laye qu'il songe à devenir propriétaire. Non pas en ville, mais dans la campagne avoisinante. Quand il chasse, il ne manque pas de chercher un terrain propice. Entre Bougival et Saint-Germain, la vue que l'on a de la Seine est superbe. Sur la colline des Montferrands, il achète deux hectares de champs et de bois. Il veut construire tout de suite, convoque l'architecte Hippolyte Durand et lui donne ses ordres.

« — Vous allez ici me tracer un parc anglais, au milieu duquel je veux un château Renaissance, en face d'un pavillon gothique entouré d'eau… Il y a des sources. Vous m'en ferez des cascades. »

Constat immédiat de M. Durand : il ne pourra faire tenir tout cela sur deux hectares. Qu'importe à Dumas : il en acquiert d'autres auprès de paysans attirés par la prodigalité de l'acheteur. À Durand, il réitère ses volontés : château Renaissance, pavillon gothique, etc.

— Mais, monsieur Dumas, le sol est un fond de glaise. Vos bâtiments vont glisser !

— Monsieur Durand, vous creuserez jusqu'au tuf… Vous ferez deux étages de caves et d'arcades.

— Cela coûtera quelques centaines de mille francs.

Sourire radieux de Dumas :

— Je l'espère bien !

Quelques mois plus tard, sur « son » terrain où rien n'existe encore, il pend la crémaillère au milieu de ses amis. L'acteur Mélingue lui propose un nom pour le futur château : Monte-Cristo. Le bonheur de Dumas fait plaisir à voir :

— Je vous donne rendez-vous dans trois ans, à la même date, mais alors nous ne dînerons pas sur l'herbe.

Dumas ne voit pas seulement grandiose, il exige que tout aille vite : ce n'est pas trois ans mais deux ans plus tard que le château est à peu près achevé. Pour Dumas, il est urgent de l'officialiser. Le 24 juillet 1847, jour de son anniversaire, c'est surtout son rêve qu'Alexandre inaugurera.

Dès son enfance à Villers-Cotterêts, le château que François Ier a fait édifier l'a émerveillé. Sur la façade de son propre château s'étaleront donc des salamandres et des sculptures « de Jean Goujon aussi bien que de Germain Pilon ». À vrai dire, les sculpteurs se sont contentés de mouler les décorations du château d'Anet et quelques salamandres provenant du château de Villers-Cotterêts.

Une seule visite au château de Monte-Cristo permet de constater que les ordres de Dumas ont été suivis de point en point. Tout s'y trouve, y compris, au milieu d'une pièce d'eau, le pavillon appelé « château d'If » pour des raisons qui n'échapperont à personne.

L'un des traits incontestables du caractère de Dumas est l'admiration. Donc il va proclamer ses grands hommes préférés en faisant apposer, autour du château lui-même, des médaillons en leur honneur : d'Homère à Casimir Delavigne en passant par Eschyle, Sophocle, Virgile, Plaute, Térence, Dante, Shakespeare, Lope de Vega, Corneille, Racine, Molière, Goethe, Schiller, Walter Scott, Byron. Découvrant tout cela, Léon Gozlan avouera son étonnement :

— À propos, et vous, mon bon ami, vous n'y êtes pas ?

— Moi je serai dedans.

Au château d'If, c'est à lui-même que Dumas rend hommage. Sur la façade, il fait inscrire les titres de ses propres œuvres parues jusqu'en 1846. Là, désormais, il se réfugie pour écrire cependant que ses invités, accueillis chaque jour par des chars à banc à la gare de Saint-Germain-en-Laye, se gobergent à ses frais. Il leur abandonne le château de la cave au grenier, son écurie pour quatre chevaux, ses remises pour trois voitures. Ses animaux aussi dont il raffole et auxquels il consacrera un bien joli livre, *Histoire de mes bêtes* : on y rencontre quatorze chiens, trois singes, des chevaux nommés Porthos, Athos et Aramis, un faisan doré, un coq appelé César, des perroquets, le chat Mysouff ainsi que le vautour Jugurtha, ramené de Constantine en 1846 et rebaptisé Diogène « depuis qu'il habite dans un tonneau[4] ».

Il faut l'imaginer, le bon géant, devant « sa » maison, épanoui, heureux, éclatant de santé dans son gilet blanc et montrant d'un ample geste l'édifice romantico-gothique :

— J'ai là une réduction du paradis terrestre.

Ses invités sont parfaitement d'accord. Balzac écrira à sa chère Mme Hanska : « Monte-Cristo est une des plus délicieuses folies qu'on ait faites. C'est la plus royale bonbonnière qui existe. […] Si vous aviez pu voir cela, vous en seriez folle. C'est une charmante villa, plus belle que la villa Pamphili, car elle y a vue sur la terrasse de Saint-Germain *et de l'eau* ! »

Dumas n'aurait pas aimé le mot « villa ». Dans son esprit, c'est dans un château qu'il a voulu habiter. Il avait cru y vivre heureux et longtemps.

La vie d'Alexandre est semée d'illusions. Celle-ci peut être considérée comme la plus complète, la plus totale. Souvent il a fermé à demi les yeux sur les réalités financières. Cette fois, il les a clos. Peut-être a-t-il cru que ses

créanciers comprendraient son rêve. En étant assurés, ils le lui laisseraient. Or, de l'Antiquité à nos jours, les créanciers ont par définition ignoré les rêves. Par autorité de justice, le château de Monte-Cristo sera mis en vente. Un certain Jean-Antoine Doyen l'achètera, le 25 janvier 1848, pour la somme de 31 704 francs, chiffre navrant quand on pense que Dumas a dépensé plus de 200 000 francs.

Quand l'heure viendra de chasser Dumas de son château, à deux amis accourus pour le soutenir dans une aussi cruelle épreuve, il offre deux prunes sur une assiette. La première absorbée, l'ex-châtelain lance :

« — C'est cent mille francs que tu viens de manger là.

— Cent mille francs ?

— Eh oui ; ces deux petites prunes étaient tout ce qui me restait de Monte-Cristo… Et Monte-Cristo m'a coûté deux cent mille francs. »

Voir : Dix mille lettres pour Dumas ; Hassan II.

Cinéma

J'ai huit ans. Un jeudi, alors que mes frères jumeaux et moi grandissions à la campagne chez nos grands-parents, mon père arrive sans s'être annoncé.

— Je devais plaider cet après-midi au palais de justice. L'affaire a été remise, explique-t-il à bon-papa et bonne-maman.

Il se tourne vers moi :

— Es-tu déjà allé au cinéma ?

— Non, papa. Pas encore.

Je tremble d'espoir. Mon père s'adresse à bonne-maman :

— Mère, auriez-vous la gentillesse de transformer ce petit paysan en citadin ?

Elle m'habille en un tournemain. Un instant plus tard, assis dans la Delage verte à côté de mon père, je roule vers Lille dont nous séparent à peine dix kilomètres.

— Le Capitole est rue de Béthune, dit papa.

— Le Capitole ?

— C'est le nom du cinéma.

Drôle de nom.

Nous traversons la Grand-Place et nous rangeons juste devant le cinéma. Autre temps, autres mœurs. Au-dessus de la rutilante entrée, je déchiffre ces mots inconnus de moi : *Les Trois Mousquetaires*.

Nous nous asseyons assez loin de ce que papa appelle l'écran. Tout à coup, celui-ci s'illumine : ce sont *Les Trois Mousquetaires*, première version parlante. Je découvre non seulement le cinéma mais les héros qui vont accompagner toute ma vie.

Le 28 décembre 1895, quelques Parisiens ont eu la chance d'assister à la première séance publique du cinématographe né du génie d'Auguste et Louis Lumière. Trois ans plus tard – je dis bien : trois ans –, on présente aux États-Unis *Fencing Contest from « The Three Mousquetaires* ». Dès 1900, on adapte en France *Les Compagnons de Jéhu*. En 1903, Georges Méliès réalise *Les Mousquetaires de la Reine*. On ne s'arrêtera plus.

Trente-quatre adaptations des *Trois Mousquetaires* ayant suivi de près le roman de Dumas ont été dénombrées par Claude Aziza, spécialiste reconnu. Parmi celles-ci, on compte dix films muets et onze émissions de télévision.

De son côté, Emmanuel Burdeau en recense une centaine d'autres qui ne gardent des œuvres dumasiennes que le titre pour aboutir à « une saga échevelée, peu croyable, vraie à sa manière ». Obligeamment, Abel Gance fait se rencontrer Cyrano et d'Artagnan, cependant que Rowland V. Lee réalise *Le Fils de Monte-Cristo* et Edgar G. Ulmer, *La Femme de Monte-Cristo* (1946). Dantès devient égyptien, mexicain, voire coréen. Vite on rejoint le comique, on va jusqu'à la farce : au début du XXe siècle, Max Linder montre l'exemple avec *L'Étroit Mousquetaire* et, en 1939, Allan Dwan donne les *Trois Louf'quetaires*. Citons même deux versions érotiques : une allemande, *Les Exploits des Trois Mousquetaires* (1970-1971), l'autre américaine, *Les Aventures érotiques des Trois Mousquetaires* (1992).

Aucun doute : dans l'œuvre de Dumas, au cours du XXe et du XXIe siècle, les cinéastes ont préféré *Les Trois Mousquetaires.* De Méliès à nos jours, une centaine d'incarnations de d'Artagnan ont bondi sur nos écrans. À leur tête, en 1921, dans le film de Fred Niblo, Douglas Fairbanks a fixé pour longtemps l'image cinématographique de d'Artagnan. On regrette que celle-ci soit presque parodique et que la virilité montrée par l'acteur comme sa forfanterie s'affichent un peu trop. Par la suite, tiendront le rôle : Gene Kelly (1948), Georges Marchal (1953), Gérard Barray (1961), Michaël York (1974). On attend les autres.

En 1907, *Monte-Cristo* est, pour la première fois, proposé à ceux que l'on n'appelle pas encore les cinéphiles. On comptera trente-deux adaptations du roman jusqu'au début du XXIe siècle. Aucune adaptation inoubliable à l'exception de celle que retiennent les spécialistes : le film muet d'Henri Frescourt, réalisé en 1929, dans lequel Jean Angelo incarne un Dantès égal à sa vengeance, l'un et l'autre contribuant à édifier « un film immense ».

Parmi les interprètes de Dantès, on trouve Léon Mathot (1917), Jean Angelo (1929), Robert Donat (1934), Pierre-Richard Willm (1943) – le plus proche du héros dumasien –, Jean Marais (1953), Louis Jourdan (1961), Guy Pearse (2002).

Le Collier de la Reine, apparu sur les écrans en 1909, sera adapté depuis six fois ; *Joseph Balsamo*, douze fois ; *La Tour de Nesle*, onze fois ; *Kean*, seize fois.

À vrai dire, Dumas aurait préféré qu'on fût fidèle à ses œuvres mais je ne puis m'empêcher de l'imaginer, face aux trahisons les plus excessives : « Dommage : je n'y ai pas pensé ! » Presque toujours, ces trahisons sont délibérées. Les producteurs, surtout américains, croient se sentir du génie dès lors qu'ils annoncent *Les Trois Mousquetaires*. Ce fut le cas, en 1974, quand l'un d'eux a voulu engager, pour le rôle de d'Artagnan, successivement Bob Hope, Danny Kaye et Jerry Lewis. Il y a heureusement renoncé et a cru pouvoir – autre coup de génie – les remplacer par les ex-Beatles : n'étaient-ils pas quatre ? Ils se sont dérobés. Quant au réalisateur du film, Richard Lester, il ne découvrait dans le roman qu'une « truculente histoire d'accrocs et de décolletés, de bains et de lessives ».

En définitive, on dénombre six cent quarante-six œuvres cinématographiques à porter au crédit de Dumas. A priori, le chiffre paraît considérable. Par rapport à de grands auteurs étrangers, surtout américains, il ne l'est pas. Un seul chef-d'œuvre – le *Monte-Cristo* de Frescourt – ne peut se comparer aux films tirés d'auteurs célèbres et devenus eux-mêmes des chefs-d'œuvre cinématographiques.

Reconnaissons avoir pris souvent du plaisir à voir ces films médiocres. Les titres seuls ont réveillé en nous des souvenirs de lecture enfouis dans l'arrière-plan de notre mémoire. Même si nous avons été déçus, leur projection a brusquement suscité notre envie de relire le livre, voire de découvrir ceux que nous n'avions pas encore lus.

Jusqu'ici, le cinéma n'a pas su se servir de Dumas. Ne recherchant dans ses ouvrages que l'action, il a omis d'y joindre l'esprit. Paradoxe : il a servi Dumas.

Clerc de notaire

Le titre du chapitre XLVI du tome 1er des *Mémoires* d'Alexandre Dumas est ainsi conçu : *Ma mère songe que j'ai quinze ans, et que la marette et la pipée ne peuvent pas me créer un brillant avenir. – J'entre dans l'étude de Maître Mennesson, notaire, en qualité de saute-ruisseau.*

Apparemment tout est dit. Que le lecteur sache que nous sommes loin du compte. En ce temps, le jeune Dumas, après avoir préféré les braconniers, est accueilli de temps à autre parmi les vrais chasseurs. Il en montre lui-même quelque fierté. Son avenir ? De son propre aveu, il n'y pense jamais.

Marie-Louise Dumas, elle, ne cesse de s'en inquiéter. Les parties de chasse qui convenaient si parfaitement à son fils ne pouvaient en aucun cas lui permettre de gagner sa vie. Un matin, elle traverse la place de la Fontaine pour aller demander à son notaire s'il accepterait d'engager son fils comme troisième clerc (voir : Marie-Louise Dumas, sa mère).

Me Mennesson, trapu et vigoureux, a alors trente-cinq ans. Sous ses cheveux roux et courts, ses yeux sont vifs et sa bouche railleuse. Voltairien depuis toujours, il sait des chants entiers de *La Pucelle* et, après un bon dîner, régale ses amis des passages les plus libidineux.

La réponse du notaire à Marie-Louise Dumas nous est connue :

— Je ne demande pas mieux que de recevoir votre fils chez moi, mais il me semble, sauf erreur, qu'il a de telles dispositions pour la marette, pour la pipée et pour la chasse que je doute qu'il puisse devenir un écolier bien assidu de Cujas et de Pothier.

Le profond soupir de Marie-Louise peut-être au moins supposé. Il suffit pour apitoyer Me Mennesson. Certes, sa voisine n'est pas une très bonne cliente mais il l'aime bien :

— Chère madame Dumas, puisque cela vous fait tant de plaisir, envoyez-le-moi toujours et l'on verra.

Marie-Louise s'émeut de voir son fils ressembler de plus en plus à son mari. Ses cheveux deviennent crépus, son teint s'assombrit.

Le lundi suivant, Alexandre entrera chez Me Mennesson en qualité de troisième clerc, autrement dit de saute-ruisseau.

Il doit d'abord faire la connaissance du premier et du deuxième clerc. Le premier, Jean-François Niguet, est lui-même fils de notaire, il est âgé de vingt-trois ans. Alexandre s'en souviendra comme « un de ces hommes qui viennent au monde avec une écriture en pattes de mouche, une signature illisible, et un paraphe gigantesque au bout ». Le deuxième clerc se nomme Ronsin. Il a à peu près l'âge d'Alexandre. Il est gras, il est jaune avec un nez pointu. Dumas : « Il étudia dix ans pour être notaire, et finit par être garde forestier. »

Que va-t-on demander au troisième ? Peu de choses. Me Mennesson prépare nombre d'actes pour les paysans des villages environnants. Quand ils ne peuvent se déranger, Alexandre les présente à leur signature. Prévenu la veille de la mission qu'il accomplira, si celle-ci lui fait traverser un terrain de chasse, il emporte sa besace et son fusil. Quand il revient, l'acte est signé et la besace est gonflée d'une « demi-douzaine de grives, de merles ou de geais et d'une vingtaine de rouges-gorges et autres petits oiseaux » : Dumas *dixit*.

À la longue, il se lassera de cette condition humiliante. Est-ce sa mère qui le présente à Me Pierre Nicolas Lefèvre, notaire à Crépy-en-Valois ? En prend-il lui-même l'initiative ? On ne sait trop. En juillet 1822, il est engagé, non plus comme saute-ruisseau, mais en qualité de deuxième ou troisième clerc.

Libre de ses soirées, il se hasarde à écrire des vers. Il compose même un pastiche de Dumoustier, le « grand » poète dont s'enorgueillit Villers-Cotterêts. Il lit aussi Rousseau : Ermenonville n'est pas si loin. Il va y chercher sa trace – et quelle trace ! « Le côté poétique du pèlerinage ranima un peu ma pauvre muse engourdie, papillon blême et mal vivant, sortant de sa chrysalide en janvier, au lieu d'en sortir en mai. » Il rédige *Pèlerinage à Ermenonville.*

Tournant dans sa vie – il ne le sait pas encore –, il a fait connaissance d'un nouvel ami, Adolphe de Leuven, lui-même tourmenté par l'écriture (voir : Leuven, Adolphe de).

Il lui envoie le manuscrit, souhaitant que son *Pèlerinage à Ermenonville* soit publié. « Adolphe, tout naturellement, n'en put tirer aucun parti, il le perdit, ne le retrouva jamais, et fit bien. »

Le même Adolphe lui envoie *Ivanhoé*, chef-d'œuvre de Walter Scott, dans une traduction de 1820. Alexandre lit sans empressement les premières pages mais, peu à peu, la passion le gagne : « Au bout d'un mois, j'avais essayé de faire un mélodrame d'*Ivanhoé*. »

Cosaques

1814 : Villers-Cotterêts crie : « Les Cosaques ! » Alexandre et sa mère voient déboucher, par la rue de Soissons, « une quinzaine de cavaliers à longue barbe, à longue lance, qui semblent plutôt des fuyards éperdus que des vainqueurs menaçants ». Au passage, d'un coup de feu, l'un d'eux tue un marchand bonnetier. Épouvantés, les Cotteréziens fuient dans tous les sens. Contre toute logique, Marie-Louise Dumas décide que l'on se réfugiera… à Paris ! À peine y arrive-t-on et l'on apprend que l'impératrice Marie-Louise, le roi de Rome et le roi Joseph ont quitté la capitale et se dirigent vers la Loire.

Retour à la logique : les Dumas rebroussent chemin. À Crépy-en-Valois, leurs amis Millet les accueillent. De la fenêtre d'une mansarde, Alexandre voit surgir des cavaliers prussiens qu'interceptent aussitôt des hussards français. Près de quarante ans plus tard, il en contera, jusqu'aux plus minces détails, les épisodes dans ses *Mémoires* : « Le premier qui tomba était un Prussien ; il fuyait, la tête penchée sur le cou de son cheval, et le dos courbé : un coup de taille lui ouvrit le dos, de l'épaule au flanc gauche, et lui fit à l'instant même un cordon rouge !

« La blessure devait avoir douze ou quinze pouces de long.

« Les autres, que je vis tomber, tombèrent, l'un, d'un coup de tête qui lui ouvrit le front ; les autres de pointe ou de coups de pistolet.

« Puis, vaincus, après une lutte de dix minutes, les Prussiens se confièrent de nouveau à la vitesse de leurs chevaux et repartirent à toute bride.

« La poursuite recommença.

« Le tourbillon reprit son vol, semant, avant de disparaître, trois ou quatre hommes sur le pavé de la route. »

Par un blessé prussien, on découvre le pire :

— Au reste, tout va finir, puisque Paris est rendu depuis avant-hier.

Les Alliés sont entrés, le 31 mars, dans la capitale. Résumé succinct d'Alexandre : « Le 1er avril, le Sénat avait nommé un gouvernement

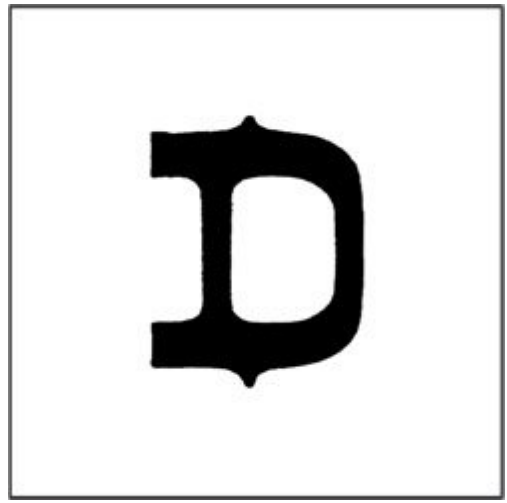
provisoire. Le 2, un décret du Sénat avait déclaré Napoléon déchu de son trône. Quinze jours après, nous étions de retour à Villers-Cotterêts et rétablis dans notre maison. »

1- Coda, 2008. Choix et établissement des textes par Alain Toupin.

2- La Manche.

3- *Henri III et sa cour*.

4- Pour en savoir davantage, je renvoie aux *Cahiers Alexandre Dumas* n° 20 : *Monte-Cristo, château de rêve,* par Christiane Neave et Hubert Charron.



Député ?

L'insurrection de 1848 est venue à bout du règne de Louis-Philippe. La France s'est muée en une république dont Louis Napoléon Bonaparte est le président. Victor Hugo s'est fait élire député. Fort de sa popularité et d'un père républicain, Alexandre Dumas décide de se présenter, lui aussi, aux suffrages de ses concitoyens. Le 12 mars 1848, il pose sa candidature à la députation en Seine-et-Oise. Le 23 avril, alors que ses adversaires obtiennent pour l'un 75 286 voix, pour le deuxième 74 733, pour le troisième 63 919 et 12 060 pour Eugène Labiche, il ne recueille – dernier des derniers – que 261 voix. En juin, il se présente dans l'Yonne contre Louis Napoléon Bonaparte qui l'écrase. Il ne renonce pas. Lors d'élections complémentaires, il se présente de nouveau dans l'Yonne et obtient 363 voix. D'évidence, tout cela lui est cruel.

À Alphonse Karr il confie : « Si j'avais eu assez d'argent, je serais allé me faire nommer à la Martinique. » Il montre ses cheveux crépus : « Je leur en enverrai peut-être une mèche par la poste. »

Deux jours à Paris

Depuis que Dumas et Leuven sont amis, depuis que le second serine aux oreilles du premier l'adage selon lequel « on ne peut réussir qu'à Paris », une véritable obsession poursuit Alexandre jusque dans les bureaux de Me Lefèvre, notaire à Crépy-en-Valois chez qui il travaille désormais. Elle se résume en un seul mot : Paris (voir : Leuven, Adolphe de).

Dumas se souviendra toujours de ce 2 novembre 1822 où, arrivant de Villers-Cotterêts, son ami Paillet s'est, à Crépy-en-Valois, campé devant lui à cheval. Au long des années passées chez Me Mennesson, Paillet était son maître clerc sans jamais l'accabler de son autorité. Peu à peu, la cordialité s'est muée en amitié. La preuve : cette visite.

Une fois par mois, Me Lefèvre s'absente durant trois jours sans jamais en révéler la raison. L'étude entière est prête à en jurer : le notaire va rejoindre une belle personne dont il doit cacher l'identité autant que le domicile. Une hétaïre ? Une femme mariée ? Nul n'est parvenu à percer le mystère.

Par quelle association d'idées la présence de Paillet sur son cheval relance-t-elle l'obsession parisienne d'Alexandre ? Sans doute parce qu'il la lui a confiée souvent. Puisque le notaire a annoncé d'avance à son personnel une nouvelle absence de trois jours, il faut en profiter ! Alexandre prend

Paillet à témoin : leur voie est libre jusqu'à Paris.

Ahuri sur son cheval, Paillet hasarde :

« — Tu as donc de l'argent ?

— J'ai huit francs.

— Et moi trente-deux. On ne va pas à Paris avec quarante francs.

— On peut y aller quand même.

— Et comment irons-nous ?

— En chassant. »

Paillet sait pertinemment qu'Alexandre est un excellent chasseur, mais quel rapport ? Impavide, Dumas explique :

« — Nous arriverons à Paris avec quatre ou cinq lièvres et cinq ou six cailles.

— Nous mettrons deux jours pour aller à Paris, s'exclame Paillet. Il y a quinze lieues !

— Nous mettrons douze heures. »

Posément, tranquillement, Dumas expose le programme qu'il vient d'improviser. Le soir même, ils expédieront, par la diligence de Paris, des habits de rechange à l'hôtel des Vieux-Augustins où Paillet est connu.

« — Après ?

— Après, nous partons demain à cinq heures du matin en chassant tous deux, mais avec un seul fusil et ton cheval. »

Ici, la mémoire de Dumas semble l'avoir trahi. Ils ne peuvent être partis que le soir même[1].

« — Ton cheval peut bien faire seize lieues dans sa journée en le ménageant.

— Oui, mais pas avec toi en croupe.

— Ton cheval ne portera personne en croupe ; seulement nous le monterons tour à tour.

— Va toujours. Je commence à comprendre.

— C'est bien heureux. »

Première étape : Ermenonville. Leur gibier ne suffit pas à l'hôtel de la Croix. Ils doivent débourser six de leurs précieux quarante francs. À l'aube du lendemain, on chasse de nouveau. À Dammartin, ils compensent l'addition par trois lièvres et huit perdrix. Quand, à dix heures du soir, ils franchissent la porte de l'hôtel des Vieux-Augustins, ils étalent quatre lièvres, douze perdrix et six cailles sous les yeux « émerveillés », *dixit* Dumas, de l'hôtelier. Pendant deux jours, celui-ci les logera et les nourrira gratuitement. Y compris le cheval.

Passant devant le Théâtre-Français, une affiche a sauté aux yeux d'Alexandre : « Demain lundi, *Sylla*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Jouy. M. Talma remplira le rôle de Sylla. » En se réveillant le lendemain matin, Alexandre ne pense plus qu'à *Sylla* : quitter Paris sans voir jouer le plus grand comédien de son temps serait un crime. Mais comment se payer un billet ? Un éclair tout à coup : Adolphe de Leuven connaît Talma. Lui seul

peut résoudre le problème.

Il le résout en effet. Les deux garçons se ruent chez Talma et repartent munis de deux places (voir : Talma).

Leuven invite Alexandre à déjeuner en compagnie du comte, son père. À peine levé de table, Dumas organise son après-midi : « À six heures, j'avais accompli à pied la tournée du provincial : c'est-à-dire qu'entré dans les Tuileries par la grille de la rue de la Paix, j'étais passé sous la voûte, [avais] visité le Musée, suivi les quais, fait le tour extérieur et intérieur de Notre-Dame et, avec mon titre d'étranger qu'un aveugle ou un mal intentionné pouvait seul me contester, j'avais forcé la porte du Luxembourg. À six heures, je rentrai à l'hôtel où je retrouvai Paillet. Nous dînâmes fort bien, ma foi ! Notre hôte était un homme de conscience et il nous donna en potage, en filet aux olives, en rosbif et en pommes de terre à la maître d'hôtel la valeur de deux lièvres et de quatre perdrix. »

Après, ce fut le bonheur.

Le lendemain matin à l'aube, ayant pris congé de l'hôtel des Vieux-Augustins, ils dépassent La Villette à huit heures ; à trois heures de l'après-midi, à Dammartin, ils dînent – comme on dit à l'époque de notre déjeuner. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, chargés de deux lièvres et de six perdrix, ils se séparent sur la grande place de Crépy-en-Valois. Hors d'haleine, Dumas pousse la porte de l'étude. Tous ceux qui l'abordent le lui chuchotent : Me Lefèvre est revenu dans la nuit. Convoqué un peu plus tard, Dumas l'entendra prononcer une phrase dont il conservera toujours le souvenir :

— Monsieur Dumas, pour qu'une machine, quelle qu'elle soit, fonctionne régulièrement, il faut qu'aucun de ses rouages ne s'arrête. Je suis le mécanicien, vous êtes une des roues de la machine ; voilà deux jours que vous vous êtes arrêté et voilà par conséquent deux jours que votre coopération individuelle manque au mouvement général.

À ses yeux, ce n'est qu'un avertissement. Dumas, lui, se lève :

— Vous êtes trop bon, monsieur, je le prends, moi, pour définitif.

Dans ses *Mémoires*, on lit : « C'était une grande résolution prise, c'était un grand dessein arrêté ; désormais, mon avenir était à Paris et j'étais décidé à tout faire au monde pour quitter la province. Je passai une partie de la nuit à rêver et, avant de m'endormir, tout mon plan était fait. »

Voir : Apprenti.

Dix mille lettres pour Dumas

En 1970, le dernier propriétaire n'habitait pas le château de Monte-Cristo investi par les courants d'air et dont la pluie avait eu peu à peu raison

des toits. Il le louait à un Anglais, animateur d'une école où il enseignait la langue de ses pères. Je l'ai rencontré en juin, à l'occasion du centenaire de la mort de Dumas, lors d'un Son et Lumière, bien sûr en anglais. Les cinq cents invités appartenaient en majorité à la colonie anglo-saxonne de Paris. Tous ils aimaient tendrement Porthos, Aramis, Edmond Dantès et Monte-Cristo.

Je rayonnais de bonheur jusqu'au moment où le maître provisoire des lieux se pencha vers moi. Son école allait bientôt fermer. Dans le grand parc, on allait édifier plusieurs immeubles de haute taille. L'horreur !

Dès le lendemain, je me suis renseigné. Des promoteurs venaient d'obtenir l'autorisation administrative de mettre fin au « cri du romantisme », à ce portrait en pierre et ardoise, copie conforme d'Alexandre Dumas.

J'ai donné plus de cent coups de téléphone. J'ai déclenché l'étonnement de certains et même deux ou trois « ce n'est pas de mon rayon », de rares « ils n'ont sûrement pas lu Dumas », seulement quelques « il faut voir ça d'urgence ».

Après plusieurs jours d'espoirs déçus, l'idée m'est venue du *Figaro*. De temps à autre Maurice Noël, directeur du *Figaro littéraire*, publiait un de mes articles ; je n'étais donc pas un inconnu dans la maison. Au téléphone, Maurice a crié : « C'est abominable ! » et m'a conseillé de m'adresser plutôt au quotidien : « Cela fera beaucoup plus de bruit. » Le quotidien en question m'a demandé un article urgent.

Le 4 décembre 1970, il est paru, en première page, sur les deux colonnes de droite qui accueillaient alors des écrivains extérieurs à la maison. Son titre : « Le curieux centenaire d'Alexandre Dumas ». L'article soulignait surtout mon étonnement : pour le centenaire d'un écrivain aussi important, on organisait généralement des congrès, des colloques, des manifestations. On donnait son nom à des avenues, à des places, on apposait des plaques. Cette fois, je le reconnaissais, l'administration s'était tout de même préoccupée, cent ans après sa mort, du souvenir de Dumas : aux promoteurs qui, depuis longtemps, guignaient le château de Monte-Cristo, elle venait d'accorder un permis de construire. Le château serait rasé. Je précisais que le conseil général du département des Yvelines s'était opposé à l'opération. J'ajoutais : « Ignorait-il que les promoteurs immobiliers sont tout-puissants aujourd'hui ? Tout espoir semble perdu. Une fois encore, la France aura laissé saccager, les yeux fermés, une part de son patrimoine culturel. À moins que… »

Si j'en crois le nombre de coups de téléphone que je reçois, le libelle fait grand bruit. Le lendemain, au début de l'après-midi, la direction des informations de France Inter m'appelle. Là aussi, on m'a lu. Là aussi, on s'indigne :

— Vous parlerez demain au journal de treize heures.

Voici ce que j'ai dit :

— Je m'adresse à ceux que Dumas a rendus heureux. Je m'adresse aux lecteurs de *La Reine Margot,* des *Trois Mousquetaires,* du *Comte de Monte-Cristo*. Je les informe que ce grand homme possédait une maison qui existe

aujourd'hui, où l'on peut retrouver sa trace et le souvenir de ses chefs-d'œuvre. Je les informe que cette maison va être démolie. Si vous le déplorez, prenez n'importe quel fragment de papier et écrivez seulement : *Je ne veux pas que l'on démolisse la maison d'Alexandre Dumas.* Signez et écrivez-moi à France Inter, 116 *bis*, avenue du Président-Kennedy.

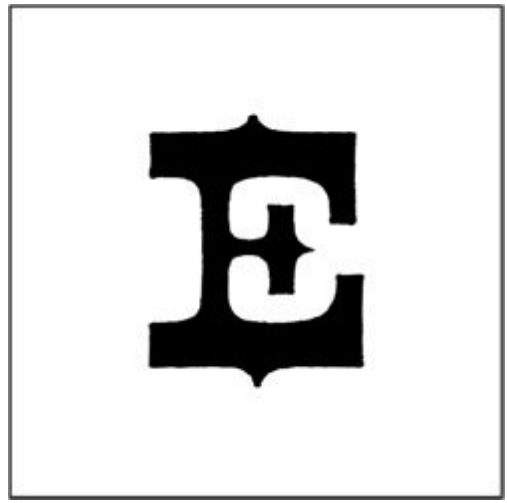
Dieu sait le nombre d'émissions auxquelles j'ai participé. Cela m'a valu des courriers, favorables ou critiques. Dépassant parfois, en quelques cas exceptionnels, la centaine. Les premières lettres arrivent dès le lendemain. À France Inter, il est de tradition de les faire suivre au domicile du destinataire.

J'habitais alors une maison au Vésinet. Je vois encore le facteur me remettre en mains propres un énorme paquet : il n'entrait pas dans ma boîte aux lettres. Le jour suivant, pas de facteur : une camionnette dépose chez moi des sacs postaux. Pendant plusieurs jours, la distribution continue. Lecteur, sachez-le, j'ai reçu dix mille lettres ! À l'époque, grâce aux grandes ondes, France Inter est écouté bien au-delà de nos frontières. On m'écrit d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, de Turquie, du Maroc, d'Algérie. *Non, il ne faut pas démolir la maison de Dumas*. Très touchant : nombreux sont ceux qui ajoutent *Dumas mon ami*, *Dumas que j'aime*, *Dumas que je lis et relis*. Des familles entières tiennent à signer ensemble. Dans une seule lettre, cinquante-trois petites filles approuvent mon action *passionnément*.

Dix mille lettres !

Voir : Château de Monte-Cristo.

1- La vigilance de Claude Schopp l'a conduit à retenir un horaire plus logique. Celui de Dumas ne l'est pas.



Écrire

Imaginons, au lendemain des représentations d'*Antony*, un journaliste sonnant à la porte de M. Alexandre Dumas. La surabondance de la production littéraire de l'écrivain le frappe depuis toujours. Il cherche à comprendre de quelle façon il peut livrer autant de pages dans un délai aussi court. Si Dumas lui laisse quelques minutes de plus, il se hasardera à l'interroger sur sa pièce *Antony* qui, sur le plan moral, soulève tant de critiques.

On l'introduit. Planter le décor, traquer le détail : voilà les éléments qui importent lors d'un entretien de ce genre. Dumas le reçoit en bras de chemise, assis à sa table de travail, jonchée de longues feuilles de papier bleu. Première question du journaliste : d'où provient donc ce papier ?

— C'est un imprimeur de Lille qui, paraît-il, m'admire beaucoup. En remerciement, il me fournit ce papier.

Suit un coup d'œil discret sur l'écriture qui couvre les pages. Les phrases sont si clairement écrites qu'on peut les déchiffrer de loin. Comment un homme condamné à écrire au fil de la plume a-t-il pu calligraphier – c'est

le mot – ses textes ?

Le journaliste s'attendait à de l'impatience. Sur le visage de son hôte, il lit le plaisir d'un homme qui accueille un ami. Impossible de percevoir si l'attitude est sincère ou fabriquée. Interrogeons Villemessant : « Un visiteur arrivait, Dumas déposait la plume, causait une demi-heure et reprenait son roman… Vingt fois interrompu en une matinée, il reprenait vingt fois son travail où il l'avait quitté pour causer avec un journaliste, une actrice ou un directeur ; il abandonnait un roman pour bâcler avec un collaborateur le scénario d'un autre livre ; mais le collaborateur parti, Dumas revenait à son récit, dont pas un instant il ne perdait le fil. »

Dumas n'a pas encore renvoyé notre journaliste. Il change de thème :

— Tout le monde parle de l'immoralité d'*Antony*. Qu'en pensez-vous ?

— En toute chose, dit un vieux proverbe français, il faut considérer la fin. Or la fin d'*Antony*, la voici : Antony engagé dans une intrigue coupable, emporté par une passion adultère, tue sa maîtresse pour sauver l'honneur de la femme et s'en va mourir sur un échafaud ou tout au moins traîner le boulet au bagne. Je vous le demande : y a-t-il beaucoup de femmes de la société, y a-t-il beaucoup de jeunes gens du monde qui soient disposés à se jeter dans une intrigue coupable, à entamer une passion adultère avec cette perspective d'avoir pour dénouement à leur passion, pour conclusion à leur roman, la femme la mort ! le jeune homme les galères ?

— On dit que ce qu'il y a de dangereux dans l'ouvrage, c'est la forme ; qu'Antony fait aimer le meurtre, et Adèle excuser l'adultère…

— Que voulez-vous ! Je ne pouvais pas faire mes deux amants hideux de caractère, difformes de visage, révoltants de manières. Des amours entre Quasimodo et Locuste n'iraient pas à ma troisième scène. D'ailleurs, prenons Molière. Est-ce qu'Angélique ne trahit pas Georges Dandin le plus gracieusement du monde ? Est-ce que Valère ne vole pas son père de la plus charmante façon ? Est-ce que Don Juan ne trompe pas Elvire avec le plus séduisant langage ? Eh ! mon Dieu, Molière savait aussi bien que les modernes ce que c'était que l'adultère ! Il en est mort.

Le journaliste a déjà beaucoup obtenu, il tient un bon papier. Debout, il hasarde une dernière question : pour écrire, l'auteur dispose-t-il de recettes ? Le sourire d'Alexandre se fige.

— On n'est pas toujours maître de se servir ou de ne pas se servir d'un procédé et, parfois, c'est le procédé qui se sert de vous. Les hommes croient avoir les idées ; j'ai bien peur que ce ne soit, au contraire, les idées qui aient les hommes.

Le journaliste prend congé. Dans l'escalier, il constate qu'il ne s'est pas informé de l'emploi du temps de son interlocuteur. Va-t-il renoncer ? Ce n'est pas son genre. Quelques jours plus tard, il obtient – prodige – un rendez-vous d'Alexandre Dumas fils.

Le fils aime à parler de son père. Il se montre disert :

— Mon père ne travaille pas par coups de collier. Il travaille dès qu'il est

réveillé, le plus souvent jusqu'au repas de midi. Il mange de très bon appétit tout ce qu'on lui sert. Après quoi, il retourne sur sa chaise et reprend la plume… Il travaille quelquefois le soir, mais pas avant dans la nuit ; il jouit d'un très bon sommeil. Il faut bien des journées et même des mois de ce travail pour qu'il sente la fatigue. Alors, il va à la chasse, ou bien il fait un petit voyage, pendant lequel il a la faculté de dormir tout le temps et de ne penser à rien. Dès qu'il arrive dans une ville intéressante, il va en voir toutes les curiosités et prend des notes. Le changement de travail lui sert de repos. Durant plusieurs années, je l'ai vu avoir deux ou trois jours, à la suite de ce travail quotidien et incessant, un gros accès de fièvre avec cent vingt et cent trente pulsations. Il sait ce que c'est : un énorme verre de limonade est toujours posé sur sa table de nuit ; il se couche et il dort, ronflant comme une machine à vapeur. Il se réveille de temps en temps, avale quelques gorgées de sa boisson et se rendort. Au bout de quarante-huit ou soixante-douze heures, c'est fini : il se lève, il prend un bain et il recommence.

À notre tour, interrogeons Dumas. Comment, après avoir fait représenter tant de pièces, est-il venu au roman historique ? Il ne se fait pas prier pour répondre :

— En 1832, je n'étais pas encore le travailleur que je suis devenu depuis. J'étais un jeune homme de vingt-neuf ans, ardent au plaisir, ardent à l'amour, ardent à la vie, ardent à tout enfin, excepté à la haine. Or, déjà je commençais à trouver que faire du théâtre, je ne dirai point que cela ne m'occupait pas assez, mais m'occupait trop de la même occupation. J'avais essayé d'écrire quelques petites nouvelles et, sous le titre de *Nouvelles contemporaines*, avais fait imprimer le volume à mes frais, ou plutôt aux frais de ma pauvre mère. Il s'en était vendu six exemplaires à trois francs. Un de ces six exemplaires vendus, ou plutôt, probablement, un des trois ou quatre

cents exemplaires donnés, était tombé entre les mains de M. Buloz, directeur de *La Revue des Deux Mondes*, et il avait jugé que, si faibles que fussent ces nouvelles, l'auteur qui les avait écrites pourrait, en travaillant, faire quelque chose. Quand j'ai connu Buloz, c'était un homme de trente-quatre ou trente-cinq ans, au moral taciturne, presque sombre, mal disposé à répondre par une surdité naissante, maussade dans ses bons jours, brutal dans ses mauvais, en tout temps d'un entêtement coriace.

— Quel premier texte de vous a-t-il publié dans *La Revue des Deux Mondes* ?

— Mon ignorance historique était profonde mais grand était mon désir d'apprendre. J'ai lu l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de Barante. Pour la première fois, un historien français laissait à la chronique tout son pittoresque, à la légende toute sa naïveté. L'œuvre commencée par les romans de Walter Scott s'acheva dans mon esprit. Je ne me sentais pas encore la force de faire un roman tout entier ; mais il se produisait alors un genre de littérature qui tenait le milieu entre le roman et le drame. Il avait quelque chose de l'intérêt de l'un, beaucoup du saisissant de l'autre, où le dialogue alternait avec le récit ; on appelait ce genre de littérature : scènes historiques. Avec mon aptitude déjà bien décidée au théâtre, je me mis à découper, à raconter et à dialoguer des scènes historiques tirées de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*. Au fur et à mesure que j'achevais ces scènes, je les portais à Buloz ; Buloz les portait à l'imprimerie, les imprimait et, tous les quinze jours, les abonnés me lisaient.

— C'est donc qu'elles ont eu du succès, vos scènes historiques ?

— Celle sur le règne de Charles VI fut un des premiers succès de *La Revue des Deux Mondes*. Vous allez juger de mon ignorance et apprécier ma naïveté, car je vais vous dire une chose que personne bien certainement n'avouerait. Pour apprendre l'histoire de France, dont je ne savais pas le premier mot en 1831 – excepté ce qui avait trait à Henri III ! – et que, d'après le dire général, je tenais pour l'histoire la plus ennuyeuse du monde, j'achetai l'*Histoire de France*, par demande et par réponse, de l'abbé Gauthier. Et je me mis bravement à étudier l'histoire de France, prenant le plus sérieusement du monde des notes en m'inspirant de celles-ci :

En l'an quatre cent vingt, Pharamond, premier roi,
Est connu seulement par la salique loi.

Francs, Bourguignons et Goths triomphent d'Attila.
Chilpéric fut chassé, mais on le rappela.

Clovis, à Tolbiac, fit vœu d'être chrétien ;
Il défait Gondebaud, tue Alaric, arien ;
Entre ses quatre fils partage ses États,
Source d'atrocités de guerre, d'attentats.

Et cela continuait jusqu'à Louis-Philippe :

Philippe d'Orléans, tiré de son palais,

Succède à Charles-Dix, par le choix des Français.

— Qu'avez-vous lu après l'abbé Gauthier ?

— Les *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry puis les *Études historiques* de Chateaubriand.

« Je vis ce dont je ne me doutais pas enfin, un monde tout entier vivant, à la distance de douze siècles, dans l'abîme sombre et profond du passé. Dès ce moment, éclatèrent dans ces essais mes deux principales qualités, celles qui donneront dans l'avenir quelque valeur à mes livres et à mes pièces de théâtre : le dialogue, qui est le fait du drame ; le récit, qui est le fait du roman. »

Avant d'écrire l'un de ses romans historiques, Dumas veut connaître les lieux où le récit se développera. Dans ses *Impressions de voyage en Russie*, on lit : « Je ne saurais expliquer l'immense intérêt qu'ont pour moi les choses qui ont vu, ces choses fussent-elles inanimées et insensibles. C'est que, en effet, pour l'historien poète, rien n'est insensible, rien n'est inanimé. Ce que son imagination voit se reflète sur les objets qui ont vu, et donne à ces objets des aspects particuliers. Il cherche et trouve sur eux des traces des événements, qui n'existent probablement pas, mais qui lui apparaissent visibles et parlantes. Un tableau de ces événements, tracé par la main d'un peintre, si habile que soit cette main, lui dirait moins de choses que ces ombres insaisissables qu'il voit flotter au moment où la nuit vient, où le crépuscule s'épaissit et qui, fantômes de son imagination, deviennent à ses yeux des spectres historiques, accomplissant de nouveau chaque jour, à l'heure où elle s'est accomplie, la catastrophe dont vous venez chercher des vestiges. »

Plonger dans les documents l'enchante. « Il les exploite comme une mine, dit Hippolyte Parigot. Il y prend un plaisir extrême, plaisir d'imagination qui est chez lui la veine féconde. » Ainsi découvre-t-il un sire de Giac qui s'est trouvé à la droite de Jean sans Peur au pont de Montereau. Quand, pour lui faire plaisir, le peintre Boulanger esquisse sur place un croquis du pont, il s'en empare, dévore les textes correspondants, se souvient tout à coup de *Lénor*, ballade de Burger qui l'a ému naguère et, de tout cela, tire sa *Légende du sire de Giac*. Il s'enfonce dans Froissart, Monstrelet, Chastelain, Commines, Montluc, L'Estoile, Juvénal des Ursins, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, Mme de La Fayette, Gramont, Laporte, Pontis et même Courtilz de Sandras qui le conduira aux *Trois Mousquetaires*.

N'oublions jamais les prodiges accomplis par Dumas : dans la seule année 1843, cinq romans, dont *Ascanio*, quatre pièces de théâtre, deux essais. En la seule année 1845, quatre romans paraissent simultanément, rien de moins que *Vingt ans après, La Reine Margot, La Guerre des femmes, Le Chevalier de Maison-Rouge*. « Il faut ce mois-ci faire des choses impossibles », écrit Dumas à Maquet. Dominique Fernandez signale à la même époque trois cents feuilletons écrits en deux cent quarante jours, rappelle que, le 1er juin de la même année, Dumas fut mordu à la main droite

par son chien Mouton. Il dut rédiger de la main gauche.

Un écrivain certes, un génie oui, fertile ô combien, unique par la puissance et la continuité de sa création.

Edmond About face à Dumas

Lit-on encore Edmond About ? Écrivain, il a connu un réel succès sous le Second Empire. Si l'on trouvait encore ses livres en librairie au temps de mon adolescence, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Je me suis régalé de *L'Homme à l'oreille cassée* et du *Roi des montagnes*. À quinze ans, j'ai même tenté d'écrire un scénario de film inspiré du dernier ouvrage.

Pourquoi citer ici Edmond About ? Pour une seule raison : le témoignage qu'il a laissé d'une rencontre avec Dumas est le reflet révélateur d'une personnalité. Dans le but de s'embarquer pour l'Italie, il arrivait à Marseille par le chemin de fer de Paris.

Le 23 mars 1858, son train entrait en gare. « Mais, raconte About, en mettant les pieds sur le quai, je me sentis soulevé de terre par un colosse superbe et bienveillant, qui m'embrassa. Il était venu au-devant d'une femme adorée qu'il n'aimait plus depuis la veille, car il venait tout justement de lui donner une rivale. Il l'accueillit d'ailleurs avec la tendresse la plus vive et la plus sincère. »

Le colosse invite About à manger une bouillabaisse. Après quoi, ils vont ensemble assister à la représentation de sa dernière pièce, *Les Gardes forestiers*. « Je lui obéis avec joie, comme on obéissait toujours à cet être

irrésistible. Sa bouillabaisse fut délicieuse ; son drame alla aux nues ; on offrit sur la scène une couronne d'or à l'auteur ; l'orchestre du théâtre vint lui donner une aubade sous les fenêtres de l'hôtel aux applaudissements du public ; il parut au balcon, remercia les musiciens et harangua le peuple ; on se rendit ensuite au meilleur restaurant de la ville où les directeurs du théâtre avaient commandé le souper. La fête se prolongea jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Nous rentrons ; je dormais debout. Lui, le géant, était frais et dispos comme un homme qui sort du lit. Il me fit entrer dans sa chambre, alluma devant moi deux bougies neuves sous un abat-jour et me dit :

— Repose-toi, vieillard ! Moi qui n'ai que cinquante-cinq ans, je vais écrire trois feuilletons qui partiront demain, c'est-à-dire aujourd'hui par le courrier. Si, par hasard, il me restait un peu de temps, je bâclerais pour Montigny un petit acte dont le scénario me trotte par la tête.

« Je crus qu'il se moquait ; mais, en m'éveillant, je trouvai dans la chambre ouverte, où il chantait en se faisant la barbe, trois grands plis destinés à *La Patrie*, au *Journal pour tous* et à je ne sais quelle autre feuille de Paris ; un rouleau de papier à l'adresse de Montigny renfermait le petit acte annoncé, qui était tout bêtement un chef-d'œuvre : *L'Invitation à la valse*. »

Rien de plus.

« Elle me résistait. Je l'ai assassinée ! »

En 1831, Dumas se bat pour faire jouer *Christine*, interdite par la censure : « Ma première pièce sérieuse », dira-t-il. À vingt-neuf ans, on

s'impatiente. « Écris une autre pièce ! », répètent ses amis. Encore lui faut-il un sujet. Il a beau chercher, il n'en trouve pas.

Faut-il qu'il en soit obsédé ! Un jour qu'il se promène sur le boulevard, une cascade d'images défile sous ses yeux. Il « voit » un homme qui, surpris par le mari de sa maîtresse, la tue en jurant au mari qu'elle lui résistait. Il sait qu'il mourra sur l'échafaud, mais il aura sauvé l'honneur de la femme qu'il aimait.

D'un cauchemar aussi sommaire, peut-on tirer une pièce ? Pour le croire, il faut être Dumas : six semaines après, *Antony* est écrit. La trame est on ne peut plus romantique : une jeune fille noble, Adèle, a noué secrètement une relation passionnée avec un certain Antony dont elle dit : « Il m'aimait autant qu'un cœur profond et fier pût aimer. » Sombre et fascinant, Antony ne peut se targuer ni d'un nom, ni d'une famille. Sa naissance elle-même est enveloppée de mystère.

Adèle et Antony s'aiment à ce point qu'ils en viennent à rêver d'une vie commune. Or le père d'Adèle veut marier sa fille. Il a fait choix d'un officier : le colonel d'Hervey. À l'époque, une jeune fille de bonne famille ne peut s'opposer à la volonté paternelle. Le sachant, Antony se sacrifie et disparaît de la vie d'Adèle. Le mariage étant fait, Adèle découvre un homme excellent auquel elle s'attache. Elle lui donne une fille.

Trois années plus tard, Antony lui écrit qu'il l'aime toujours. Il veut à tout prix la retrouver. À sa sœur, Adèle confie : « Je ne veux pas le revoir, je ne le veux pas… Si je le revois, s'il me parle, s'il me regarde… Oh ! c'est qu'il y a dans ses yeux une fascination, dans sa voix un charme… Oh ! non, non ! »

Pour parer au danger, elle décide de rejoindre son mari à Strasbourg où il exerce son commandement. Elle fait atteler sa voiture, exige que l'on aille vite, très vite. À peine la voiture est-elle sortie de l'immeuble et, trop fouettés, les chevaux s'emballent. Un inconnu s'élance pour les calmer, y parvient mais, piétiné par les sabots des chevaux, il est grièvement blessé. Descendue de voiture, Adèle ne le reconnaît pas. Elle ordonne de le transporter chez elle : il a besoin de soins urgents. Ce n'est qu'en venant prendre de ses nouvelles dans la chambre où il repose qu'elle découvre la vérité : c'est Antony. Restant plusieurs jours à son chevet, elle l'entend dans son coma exhaler sa passion. Dumas compose Antony armé d'une belle éloquence : il en faut, en retrouvant ses sens, pour convaincre Adèle de ne plus le quitter. Elle le lui promet mais, au dernier moment, se dérobe. Au cocher de sa berline, derechef elle commande : « À Strasbourg. »

Au premier relais, elle ne trouve pas un seul cheval : la précédant, Antony a soudoyé le maître de poste.

Très contrariée, Adèle doit passer la nuit à l'hôtellerie voisine. Elle gagne sa chambre et se couche. Le bruit d'une vitre brisée l'éveille. Une main ouvre la fenêtre. Bien sûr, c'est Antony. Pour qu'elle ne crie pas, il enfonce un mouchoir dans sa bouche et l'entraîne. Le rideau se ferme-t-il sur un viol ?

Au quatrième acte, le public découvre un salon où papotent des femmes du monde qui ne semblent pas apercevoir Adèle assise à quelques pas d'elles. Celle-ci sursaute en les entendant évoquer sa liaison avec Antony : serait-elle de notoriété publique ? Pour la désigner, les dames, à plusieurs reprises, disent ironiquement : sa maîtresse. Adèle s'enfuit et se terre chez elle. Un domestique lui révèle que le colonel, son mari, averti par des lettres anonymes, brûle les étapes pour rejoindre Paris.

Cinquième acte. Le rideau qui se lève découvre Adèle et Antony seuls en scène. Il sait que le mari peut surgir à tout instant. Raison de plus d'arracher Adèle à la vengeance qui la menace. Il faut qu'elle parte sur-le-champ avec lui ! Ils sont faits l'un pour l'autre, ne le sait-elle pas ? On la sent prête à y consentir lorsque la pensée de sa fille vient anéantir ce rêve d'un moment. Si elle découvre le déshonneur de sa mère, que pensera-t-elle ? Que dira-t-elle ?

S'engage ici une scène superbe qui ne peut que bouleverser le public. À la fin, on sent Adèle prête à céder. À ce moment précis, deux coups de marteau sont frappés à la porte cochère.

ADÈLE

(s'échappant des bras d'Antony)

Ah ! c'est lui… Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi, pardon, pardon !

ANTONY

(la quittant)

Allons, tout est fini !

ADÈLE

On monte l'escalier… On sonne… C'est lui… Fuis, fuis !

ANTONY

(fermant la porte)

Je ne veux pas fuir, moi… Écoute… Tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort ?

ADÈLE

Non, non… Oh ! tue-moi, par pitié !

ANTONY

Une mort qui sauverait ta réputation, celle de ta fille ?

ADÈLE

Je la demanderais à genoux.

UNE VOIX AU-DEHORS

Ouvrez !… Ouvrez !… Enfoncez cette porte…

ANTONY

Et, à ton dernier soupir, tu ne haïrais pas ton assassin ?…

ADÈLE

Je le bénirais… Mais hâte-toi !… cette porte…

ANTONY

Ne crains rien, la mort sera ici avant lui… Mais songes-y : la mort !

ADÈLE

Je la demande, je la veux, je l'implore ! *(Se jetant dans ses bras.)* Je viens la chercher.

ANTONY

(lui donnant un baiser)

Eh bien, meurs !

(Il la poignarde. Au même moment, la porte du fond est enfoncée ; le colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre.)

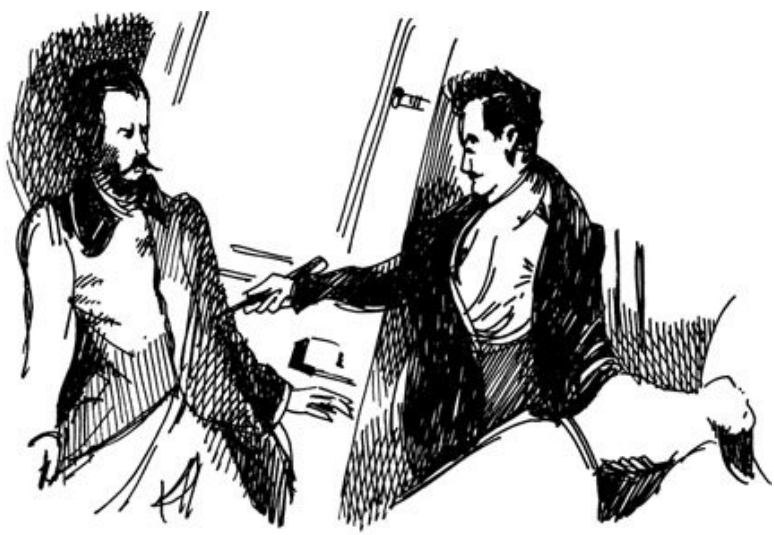
LE COLONEL

Infâme !… Que vois-je ?… Adèle !… morte !…

ANTONY

Oui ! morte ! Elle me résistait. Je l'ai assassinée !…

(Il jette son poignard aux pieds du colonel.)



Depuis le triomphe d'*Henri III et sa cour*, Dumas se croit toujours le bienvenu à la Comédie-Française mais celle-ci se sent encombrée de cette *Christine* désormais injouable. Peut-il lui proposer *Antony* ? On n'ose pas le lui refuser. « La pièce n'obtint qu'un médiocre succès de lecture. Je distribuai mes deux rôles entre Mademoiselle Mars et Firmin ; mais il était évident qu'ils eussent autant aimé que je choisisse d'autres interprètes. » Voilà un auteur lucide. Présenté à la censure, *Antony*, comme *Christine*, est interdit.

La révolution de juillet 1830 et ses suites occupent à ce point Dumas que le théâtre passe au second plan. Félix Harel, grand directeur, lui rappelle que l'on a crié « Vive l'Empereur » durant les Trois Glorieuses. Que l'on affiche une pièce sur Napoléon et l'on fera salle comble ! Dumas n'est pas très chaud : il pense à son père malmené par Bonaparte. S'il pouvait au moins écrire un peu de mal du héros ! Il n'en est pas question : que du bien ! que du bien ! répète Harel. Avec Mademoiselle George dont il est l'époux, il invite Alexandre à dîner. Il ne fait que parler de Napoléon. Le sujet est si riche que Dumas oscille un peu. Il est tard, il prend congé. En le reconduisant, Harel et son épouse l'enferment à clé dans une chambre voisine de celle de l'actrice. À travers la porte, Harel spécifie qu'on ne le laissera pas sortir avant que son drame soit fait. Dumas hurle, mais écrit en huit jours *Napoléon Bonaparte*.

Il n'en est pas satisfait et ne tardera pas à renier cette pièce composée de force. Pour incarner l'Empereur, Harel engage l'illustre Frédéric Lemaître et orchestre une publicité énorme sur le thème *Dumas-Lemaître*. C'est loin d'être un succès, pas même un demi-succès. Dumas se demande « si sa verve est tarie ».

Le lendemain, il trouve chez lui un billet émanant du Théâtre-Français et annonçant que la censure ayant été supprimée – elle ne tardera pas à renaître –, la maison de Molière pourra jouer *Antony*. Ô joie !

Mademoiselle Mars accepte le rôle d'Adèle et Firmin celui d'Antony. « Nulle femme n'était moins capable que Mademoiselle Mars de comprendre le caractère tout moderne d'Adèle, avec ses nuances de résistance et de

faiblesse, ses exagérations de passion et de repentir. D'un autre côté, nul homme n'était moins capable que Firmin de reproduire la mélancolie sombre, l'ironie amère, la passion ardente et la divagation philosophique du personnage d'Antony. » Romantique et hugolien, Dumas a suivi de près les répétitions d'*Hernani*. Il n'oublie pas les caprices de Mademoiselle Mars dont Hugo a tant souffert.

Cette fois, la victime, c'est lui. Mademoiselle Mars se plaît à dire et redire qu'elle ne sent pas le rôle d'Adèle de la façon dont l'auteur a cru devoir l'écrire. Firmin, talentueux mais craintif, se range dans son camp. « Il en résulta qu'après trois mois de répétitions, Adèle et Antony étaient deux charmants amoureux du Gymnase, qui pouvaient parfaitement s'appeler M. Arthur et Mlle Céleste. » Quand on lui demande comment il s'est laissé trahir, Dumas répond : « Comment se fait-il que la rouille ronge le fer, que la caresse des vagues use le rocher ? »

Rejoignant le théâtre pour la dernière répétition, l'auteur trouve « à tout le monde un air étrange. Il est vrai que j'étais de dix minutes en retard.

« J'arrivai jusqu'à Mademoiselle Mars.

— Vous savez, me dit-elle, que nous vous attendons depuis dix minutes ?

— C'est vrai, Mademoiselle, mais je me suis trouvé dans un embarras de voiture et mon cocher a été obligé de faire un énorme détour.

— Du reste, cela ne fait rien.

— Vous êtes bien bonne ».

Dumas s'étonne : pourquoi ce ton doucereux ?

« — Je voulais savoir si l'on vous avait prévenu de ce qui arrive.

— Il arrive donc quelque chose ?

— On nous éclaire au gaz.

— Tant mieux.

— On nous fait un nouveau lustre.

— Recevez mon compliment.

— Oui, mais ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce, alors, Mademoiselle ?

— J'ai fait douze cents francs de dépenses pour votre pièce.

— Bravo.

— J'ai quatre toilettes différentes.

— Vous serez superbe.

— Et vous comprenez…

— Non, je ne comprends pas.

— Je désire qu'on les voie.

— C'est trop juste.

— Et puisque nous avons un lustre neuf…

— Dans combien de temps ?

— Dans trois mois.

— Eh bien ?

— Eh bien, nous jouerons *Antony* pour inaugurer le lustre neuf.

— Ah ! ah !

— Oui.

— C'est-à-dire dans trois mois ?

— Dans trois mois.

— Au mois de mai ?

— Au mois de mai. C'est un très bon mois.

— Un très beau mois, vous voulez dire ?

— Très bon aussi.

— Vous n'avez pas de congés, au mois de mai, cette année ?

— Si fait.

— À la fin de juin, alors.

— Non, le 1er juin.

— Alors si nous arrivons le 20 mai, par exemple, j'aurai trois représentations.

— Quatre : le mois de mai a trente et un jours.

— C'est joli, quatre représentations.

— Je vous reprendrai à mon retour.

— Oui ?

— Parole d'honneur !

— Merci. C'est très gracieux de votre part. »

Dumas lui tourne le dos, hausse les épaules et se plante devant Firmin, lequel constate à voix basse :

« — Tu as entendu ? Quand je te disais qu'elle ne le jouerait pas, ton rôle !

— Mais, enfin, pourquoi ne le jouerait-elle pas ?

— C'est un rôle de Mme Dorval. »

Résultat : Dumas reprend son manuscrit.

Pour son compte, Hugo a trouvé un théâtre : la Porte-Saint-Martin. Il a signé avec Crosnier, son directeur, pour *Marion Delorme*. Là, il se sent sûr d'être chez lui. Il conseille à Dumas de suivre son exemple.

Il a raison. Crosnier accueille Alexandre comme un prince. Il reçoit *Antony*. Pour jouer le rôle, Dumas demande Bocage. « Sa haute taille, son visage aux traits tranchés, son aisance à se faire tantôt ombrageux, tantôt lyrique ou passionné font de lui l'homme du rôle. » Accepté. Pour incarner Adèle, il exige Dorval.

La grande Marie Dorval demeure boulevard Saint-Germain. Dumas voit en elle plus qu'une actrice : une âme. Depuis longtemps, il rêve d'être joué par elle. Fille naturelle de deux acteurs médiocres courant le cachet en province, son enfance ne s'est accompagnée que d'images sordides et de coups en rafale. De l'accent qui lui en est resté, elle s'est libérée mais, pour certains rôles, prend, si on le lui demande, le ton d'une harengère.

Théodore de Banville a dépeint ce qui servait Dorval : « Ce visage désolé, ces lèvres folles de passion, ces yeux brûlés de larmes, ce corps tremblant, palpitant, ces bras minces, pâles, brisés par la fièvre. » Quand elle accueille Dumas, elle est seule. Se souvenant d'avoir, tout jeune, été épisodiquement son amant, il cherche aussitôt ses lèvres. En souriant, elle le repousse :

« — Je ne peux pas t'embrasser, *mon bon chien*. »

Le nom qu'elle lui donnait quand ils s'étaient connus !

« — Et pourquoi ne peux-tu m'embrasser ?

— Je suis comme Marion Delorme : je me refais une virginité. »

Alexandre s'en souvient à temps : Alfred de Vigny est fou d'elle.

« — Tu l'aimes ?

— Ne m'en parle pas, j'en suis folle !

— Et que fait-il pour te maintenir dans ces bons sentiments ?

— Il me fait de petites *élévations*[1].

— En ce cas, ma chère, reçois mes sincères compliments : d'abord, de Vigny est un poète d'un immense talent[2] ; ensuite, c'est un vrai gentilhomme : cela vaut mieux que moi qui suis un mulâtre.

— Tu crois ? »

Elle a posé la question, dira Dumas, « avec une de ces intonations comme elle seule savait en donner ».

« — Imagine-toi qu'il me traite comme une duchesse.

— Il a parfaitement raison.

— Il m'appelle son ange.

— Bravo ! Moi j'ai à t'annoncer une nouvelle.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai retiré *Antony* du Théâtre-Français.

— Ah ! que tu as bien fait !

— Tu seras la meilleure dans le rôle d'Adèle.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Adèle ?

— C'est la maîtresse d'Antony, ma chère.

— Tu nous apportes donc *Antony* ?

— Mais oui !

— Et c'est moi qui jouerai Adèle, mon bon chien ?

— Parbleu !

— Fanfare alors !… Ma foi, tant pis, je vais t'embrasser… Oh ! que tu es bête ! quand je te dis que non !… Tiens ! qu'as-tu donc dans ta poche ?

— Le manuscrit.

— Oh ! donne, que je le regarde.

— Je vais le lire.

— Comment, tu vas me le lire, à moi ?

— Sans doute.

— Comme cela, pour moi toute seule ?

— Certainement.

— Ah ! ça ! mais tu me prends donc pour une grande actrice ?

— De Vigny te traite comme une duchesse, moi je veux te traiter comme une reine. »

Craignant sans doute que Vigny ne puisse apparaître, elle souhaite que Dumas ne lui lise *Antony* que dans la soirée. Alexandre s'absente donc pour revenir au moment prescrit. Il a droit au plus exquis des regards.

« — Tu m'aimes, toi, n'est-ce pas ?

— De tout mon cœur !

— Tu m'aimes véritablement ?

— Puisque je te le dis.

— Pour moi ?

— Pour toi.

— Tu ne voudrais donc pas me faire de la peine ?

— Ah ! grand Dieu !

— Tu désires que je joue ton rôle ?

— Puisque je te l'apporte.

— Tu ne veux pas entraver ma carrière ?

— Ah ! ça ! mais tu es folle !

— Eh bien, ne me tourmente plus comme tu as fait ce matin. Je n'aurai pas la force de me défendre, moi, et… et je suis heureuse comme je suis ; j'aime de Vigny, il m'adore. Tu sais, il y a des hommes que l'on ne trompe pas, ce sont les hommes de génie… si on les trompe, ma foi, tant pis pour celles qui les trompent ! »

Alexandre commence à lire. Vite, elle ne peut plus rester assise. Elle vient s'appuyer sur le dos du lecteur, lisant en même temps que lui par-dessus son épaule.

À la fin du premier acte, elle l'embrasse sur le front.

« — Eh bien ?

— Eh bien, mais il me semble que cela s'engrène drôlement. S'ils marchent toujours du même pas, ils vont aller loin.

— Attends, et tu vas voir. »

Il entame le deuxième acte : « À mesure que j'avançais dans ma lecture, je sentais la poitrine de l'admirable actrice palpiter contre mon épaule. À la scène entre Adèle et Antony, une larme tomba sur mon manuscrit, puis une seconde, puis une troisième. Je relevai la tête pour l'embrasser.

— Oh ! que tu es ennuyeux ! dit-elle ; va donc, tu me laisses au milieu de mon plaisir. »

Dumas se remet à lire et elle à pleurer. À la fin de l'acte, quand Adèle s'enfuit, Dorval éclate en sanglots.

« — En voilà une femme honnête ! Moi, je ne m'en irai pas, va !

— Toi, tu es un amour.

— Non, monsieur, je suis un ange… Voyons le troisième acte ! Ah ! mon Dieu, pourvu qu'il la rejoigne ! »

Le troisième acte se termine, on le sait, par la vitre cassée, par le mouchoir fermant la bouche d'Adèle, par Antony poussant Adèle dans sa chambre ; après quoi, la toile tombe.

« — Eh bien, maintenant ?

— Tu ne te doutes pas de ce que lui fait Antony ?

— Comment, il la viole ?

— Un peu !

— En voilà une fin de troisième acte ! Oh ! tu n'y vas pas de main morte, toi ! C'est égal, il est un peu joli à jouer, cet acte-là. Tu verras comme je dirai : *Mais elle ne ferme pas, cette porte !* Et : *Il n'est jamais arrivé d'accident dans cette auberge ?* Il n'y a que le cri, quand j'apercevrai Antony ; il me semble que cela doit faire tant de plaisir à Adèle de revoir Antony qu'elle ne peut pas crier.

— Il faut pourtant qu'elle crie.

« À la scène de l'insulte, elle me prit le cou entre ses deux mains : ce n'était plus seulement son sein qui s'élevait et s'abaissait, c'était son cœur qui battait contre mon épaule ; je le sentais bondir à travers ses vêtements. À la scène entre la vicomtesse et Adèle, scène dans laquelle Adèle répète trois fois : "Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme !" je m'arrêtai.

— Sacré nom d'un chien, pourquoi t'arrêtes-tu donc ?

— Je m'arrête parce que tu m'étrangles.

— Tiens, c'est vrai ; mais c'est aussi qu'on n'a jamais fait de ces choses-là au théâtre. Ah ! c'est trop nature, c'est bête, ça étouffe, ah !…

— Il faut pourtant que tu écoutes jusqu'à la fin.

— Je ne demande pas mieux.

« J'achevai de lire l'acte.

— Ah ! tu peux être tranquille sur celui-là, j'en réponds. Ah ! je dirai drôlement cela : *C'est sa maîtresse !* Ce n'est pas difficile à jouer, tes pièces ; seulement, ça vous broie le cœur… Oh ! là là, laisse-moi pleurer un peu,

hein ?… Ah ! bon chien, va ! Où as-tu donc appris les femmes, toi ? Tu les sais un peu bien par cœur !

— Voyons, un peu de courage et finissons-en.

— Allons, va !

« Je commençai le cinquième acte. À mon grand étonnement, quoiqu'elle pleurât beaucoup, il me parut lui faire moins d'effet que les autres.

— Eh bien ?

— Ah ! je trouve cela bien, moi ! Très bien !

— Ce n'est pas vrai, tu ne le trouves pas bien.

— Mais si.

— Mais non !

— Eh bien, veux-tu que je te dise franchement mon avis ?

— Oui.

— Je le trouve un peu mou, le dernier acte.

— Vois ce que c'est que les goûts : Mademoiselle Mars le trouvait trop dur, elle.

— Je parie qu'il n'était pas comme cela d'abord ?

— Non, je dois te l'avouer.

— Et qu'elle te l'a fait changer ?

— D'un bout à l'autre !

— Allons donc !

— Mais, si tu veux, je te le referai.

— Je crois bien que je le veux !

— Oh ! c'est facile.

— Et quand le referas-tu ?

— Demain, après-demain, un de ces jours enfin.

« Elle me regarda, fit tourner ma chaise sur un de ses pieds et se mit à genoux entre mes jambes.

— Sais-tu ce que tu devrais faire, mon bon chien ?

— Que devrais-je faire ?

« Elle ôta un de ses petits peignes et se mit à peigner ses cheveux tout en me parlant.

— Ce que tu devrais faire, je vais te le dire ; tu devrais m'arranger cet acte-là cette nuit.

— Je veux bien : je vais rentrer chez moi, et m'y mettre.

— Non. Sans rentrer chez toi.

— Comment cela ?

— Écoute : Merle[3] est à la campagne ; prends sa chambre ; on te fera du thé ; de temps en temps, j'irai te voir pendant que tu travailleras. Demain matin, tu auras fini, et tu viendras me lire près de mon dodo ; ah ! ce sera bien gentil.

— Et si Merle revient ?…

— Bah ! nous ne lui ouvrirons pas, à lui.

— Eh bien, soit ! Tu auras ton acte demain avant ton déjeuner.

— Oh ! bon chien, que tu es aimable, va ! Mais, tu sais ?….

« Elle leva le doigt.

— Puisque c'est convenu !

— À la bonne heure ! que veux-tu faire, ce soir ? Veux-tu souper ? Veux-tu travailler ?

« Alors, debout devant moi, sans prétention, avec des poses d'un abandon admirable, des cris d'une justesse douloureuse, elle repassa tout son rôle, n'en oubliant pas un point saillant, me disant chaque mot comme elle le sentait, c'est-à-dire avec une poignante vérité, faisant éclore du milieu de mes scènes, même de ces scènes banales qui servent de liaison les unes aux autres, des effets dont je ne m'étais pas douté moi-même et, de temps en temps, s'écriant en battant des mains et en sautant de joie :

— Oh ! tu verras, mon bon chien, tu verras quel beau succès nous aurons ! »

Au matin l'acte est refait. Dumas achève à neuf heures de le relire à Dorval. Éblouie, elle bat des mains et s'écrie :

« — Comme je dirai : *Mais je suis perdue, moi !* Attends donc, et puis : *Ma fille ! Il faut que j'embrasse ma fille !* Et puis : *Tue-moi !* Et puis tout, enfin.

— Alors tu es contente ?

— Je crois bien… Maintenant il faut envoyer chercher Bocage pour déjeuner et pour entendre cela. »

Bocage les rejoint, se montre aussi enthousiaste que Dorval. Le 3 mai 1831, le théâtre de la Porte-Saint-Martin donne la première représentation d'*Antony*. Toute la jeunesse romantique est accourue, y compris ce Théophile Gautier qui a si passionnément défendu *Hernani*. Dans son *Histoire du romantisme*, il n'oublie rien de la première d'*Antony* : « Il y avait des mines étranges et farouches, des moustaches en croc, des barbes pointues, de longues chevelures bouclées, des pourpoints extravagants, des habits à revers de velours… »

Antony a fait autant de bruit qu'*Hernani*. Gautier : « On applaudissait ; on sanglotait, on pleurait, on criait. Les jeunes femmes adoraient Antony ; les jeunes gens se seraient brûlé la cervelle pour Adèle. » Dorval ? « Elle avait des accents de nature, des cris de l'âme qui bouleversaient la salle. À la manière dont elle dénouait les brides de son chapeau et le jetait sur un fauteuil, on frissonnait… Quelle vérité dans ses gestes, dans ses poses, dans ses regards lorsque, défaillante, elle s'appuyait contre quelque meuble, se tordait les bras et levait au ciel ses yeux d'un bleu pâle tout noyés de larmes ! »

Bocage n'est guère servi par le premier acte. Il empoigne la salle avec une seule réplique : « Et maintenant, je resterai, n'est-ce pas ? »

Du deuxième acte, Dumas estime que « le type d'Antony tel que je l'avais conçu était livré au public ». Au troisième acte, la salle ne cesse d'applaudir. Pour Frédéric Lemaître, le quatrième acte, soutenu par Dorval et

Bocage, était « la plus belle chose que j'eusse jamais connue ». Au moment où l'on baisse le rideau, la frénésie des applaudissements encourage Dumas à crier aux machinistes :

— Cent francs si la toile est levée avant que les applaudissements aient cessé !

Ils les gagnent, les machinistes, leurs cent francs ! À la fin du cinquième acte, quand Antony lance la réplique devenue à l'instant célèbre : *Elle me résistait. Je l'ai assassinée !*, se croisent « des cris de terreur, d'effroi, de douleur ». *Le Figaro* (4 mai 1831) le confirme hautement : l'acte tout entier a appartenu à Dorval. « Elle a pleuré comme on pleure, avec des larmes ; elle a crié comme on crie, maudit comme les femmes maudissent en s'arrachant les cheveux, en jetant ses fleurs, en froissant sa robe, la relevant parfois, sans respect pour le Conservatoire, jusqu'aux genoux. »

À vingt-huit ans, Dumas devient l'auteur le plus encensé de son temps. *Antony* sera joué cent trente fois à Paris. Après quoi, une tournée de toute la troupe enthousiasme les provinces. Qu'elle se soit arrêtée à Rouen, nul parmi les acteurs et spectateurs ne l'oubliera jamais. Ignorant tout de la pièce, le régisseur croit que celle-ci s'achève à l'instant où Antony poignarde Adèle : en faisant tomber le rideau, il prive le public de la dernière réplique. Du haut en bas du théâtre, on crie au scandale :

— La réplique ! La réplique ! La réplique !

Furieux, Bocage a quitté la scène et regagné sa loge. On le supplie de revenir en scène. Il refuse :

— On m'a offensé !

Seule derrière le rideau, toujours allongée en tant que cadavre, Dorval est restée en scène. Le public menace maintenant de casser les banquettes. Épouvanté, le régisseur lève le rideau. Les cris et les claquements de pied redoublent. Ils cessent à l'instant où l'on voit Dorval se lever, s'approcher lentement de la rampe et lancer :

— Je lui résistais… il m'a assassinée.

Sa révérence au public est saluée d'une telle ovation qu'elle fait trembler le théâtre de ses fondations jusqu'au plus élevé de ses greniers.

En voyage

Le 9 juin 1832, un journal légitimiste annonce que Dumas a été « pris les armes à la main lors de l'affaire sanglante du cloître Saint-Merri, jugé militairement pendant la nuit, et fusillé à trois heures du matin ». Après quoi, la feuille déplore « la mort prématurée d'un jeune auteur qui donnait de si belles espérances ».

Comment une telle fausse nouvelle a-t-elle pu prendre quelque consistance aux yeux de certains ? Le fils du général Dumas ne pouvait vouer

que de la vénération au général Lamarque qui, engagé en 1791, avait pris part à toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire. Exilé lors de la seconde Restauration, il avait, dès 1818, pu regagner la France. Dix ans plus tard, élu député, il était devenu l'un des porte-parole de l'opposition républicaine.

À l'annonce de sa mort, Dumas, à peine sorti du choléra, s'est élancé à son domicile et s'est vu confier par la famille la mission de « commissaire » chargé de faire prendre à l'artillerie la place qu'elle devait occuper derrière le char funèbre. « Le 5 juin, jour fixé pour le convoi, je me rendis à huit heures du matin à la maison du général située dans le faubourg Saint-Honoré. En ma qualité de commissaire, je n'avais point de carabine ni, par conséquent, de cartouches. À huit heures, il y avait déjà plus de trois mille personnes devant la maison. Je vis un groupe de jeunes gens qui préparaient des espèces de prolonges avec des cordes : je m'approchai d'eux et leur demandai à quoi ils étaient occupés. Ils disposaient des cordages, me répondirent-ils, pour traîner le char funèbre. […]

« À onze heures, un roulement de tambour m'appela à mon poste. Tous les éléments divers qui devaient former le cortège : gardes nationaux, ouvriers, artilleurs, étudiants, anciens soldats, réfugiés de tous les pays, citoyens de toutes les villes, roulaient pêle-mêle le long de la rue et du faubourg Saint-Honoré, laissant, comme dans un double lac, s'écouler leurs flots sur la place de la Madeleine et sur la place Louis-XV[4]. Au roulement des tambours, tout ce pêle-mêle se débrouilla ; chacun se réunit à ses chefs, à son drapeau, à sa bannière. Beaucoup n'avaient, pour toute bannière ou tout drapeau, qu'une grande branche de laurier ou de chêne.

« Tout cela se passait sous les yeux de quatre escadrons de carabiniers qui occupaient la place Louis-XV. À l'autre extrémité de Paris, sur la place même de la Bastille, attendait le 12e léger. […] Il y avait à Paris, le matin même de la terrible journée, dix-huit mille hommes à peu près de troupe de ligne et d'infanterie légère ; quatre mille quatre cents hommes de cavalerie ; deux mille hommes de garde municipale à pied et à cheval. En tout, environ vingt-quatre mille hommes. »

Vous devez le comprendre, lecteur : pour le gouvernement de Louis-

Philippe, le général Lamarque était un ennemi. De ce fait, l'énorme foule qui accompagnait son char funèbre était dangereuse. Je ne puis retracer ici les raisons qui ont changé les obsèques de Lamarque en émeute et pourquoi, en définitive, les insurgés retranchés derrière la barricade du cloître Saint-Merri ont été en grande partie massacrés par la garde nationale. Gavroche y était. Nullement Dumas : épuisé par cette longue marche et les affrontements de toutes sortes ayant semé son chemin, il a tenté de gagner *Le National*. Arrivé au boulevard, il a su qu'on se battait rue du Croissant. « Je n'avais pas d'arme. À peine pouvais-je me tenir debout, j'étais brûlé par la fièvre. Je pris un cabriolet, et me fis conduire chez moi. Je m'évanouis en montant l'escalier, et l'on me retrouva sans connaissance entre le premier et le second étage.

« Pendant que l'on me déshabillait, que l'on me couchait, l'insurrection allait bon train. »

Il n'y a pas pris part, mais sa présence constante dans le cortège, son uniforme, le brassard qu'il portait au bras, le seul fait qu'on le reconnaissait, tout cela avait marqué les esprits des endeuillés du cortège, mais aussi ceux des policiers en observation. D'où l'article que l'on vient de lire.

Cet article, il l'a connu. En raison des détails circonstanciés qu'il y trouvait, par exemple : « exécution supportée avec le plus grand courage », il a affirmé avoir traversé un instant de doute. « Je me tâtai. » Ce qui l'y incitait, c'est que ce journal, jusque-là fort hostile à ses œuvres, disait pour la première fois du bien de lui. Il croira bien faire en lui envoyant sa carte, *avec tous mes remerciements.*

Le courrier du lendemain lui apporte une lettre de Charles Nodier. La voici :

« Mon cher Alexandre,

« Je lis à l'instant dans un journal que vous avez été fusillé le 6 juin, à trois heures du matin. Ayez la bonté de me faire dire si cela vous empêcherait de venir dîner demain à l'Arsenal avec Dauzats, Taylor, Bixio, nos amis ordinaires enfin.

« Votre bien bon ami,
« Charles Nodier. »

Alexandre répond qu'il n'est pas sûr lui-même d'être vivant ; mais, « corps ou ombre », il sera chez Nodier le lendemain à l'heure dite.

La vérité, s'il n'est pas mort, est que six semaines de choléra l'ont rendu bien malade. Son médecin l'incite à aller humer l'air de la campagne. Plus grave : un aide de camp du roi le prévient qu'il s'en est fallu de peu qu'on l'arrêtât. Qu'il aille passer un mois ou deux à l'étranger et, à son retour, on ne parlera plus de rien. Même conseil, en médecine comme en politique !

Un mois ou deux à l'étranger ? Cela signifie voyager. Il n'en est qu'à ses débuts, mais rares seront, en son temps, ceux qui parcourront autant de pays à la fois. Il suffit de consulter ses *Impressions de voyage* : *en Suisse* (1833-1834), *dans le Midi de la France* (1841), *à Florence* (1841), *sur les*

bords du Rhin (1841), *de Paris à Cadix* (1847), *de Paris à Sébastopol* (1855), *au Caucase* (1859), *en Russie* (1860). Des volumes et des volumes débordant de descriptions, d'analyses et d'anecdotes.

« Voyager, a-t-il écrit, c'est vivre dans toute la plénitude du mot ; c'est oublier le passé et l'avenir pour le présent ; c'est respirer à pleine poitrine, jouir de tout, s'emparer de la création comme d'une chose qui est sienne, c'est chercher dans la terre des mines d'or que nul n'a fouillées, dans l'air des merveilles que personne n'a vues, c'est passer après la foule et ramasser sous l'herbe les perles et les diamants qu'elle a pris, ignorante et insoucieuse qu'elle est, pour des flocons de neige ou des gouttes de rosée. » Il ne s'en est pas tenu là : « Beaucoup sont passés avant moi où je suis passé, qui n'ont pas vu les choses que j'y ai vues, qui n'ont pas entendu les récits qu'on m'a faits, et qui ne sont pas revenus pleins de ces mille souvenirs poétiques que mes pieds ont fait jaillir en écartant à grand-peine quelquefois la poussière des âges passés. »

« J'avais toujours eu le plus grand désir de visiter la Suisse. C'est un magnifique pays, l'épine dorsale de l'Europe, la source des trois grands fleuves qui courent au nord, à l'est et au midi de notre continent. Puis c'est une république et, ma foi ! si petite qu'elle fût, je n'étais point fâché de voir une république. »

Le 21 juillet 1832 au soir, muni d'un passeport en règle, il part. Seul ? Le lecteur ne peut le croire. Il a séjourné à Trouville en compagnie de Belle Krelsamer ; elle sera sa compagne en Suisse. De cette errance, Dumas a livré l'essentiel dans ses *Impressions de voyage.* Avant de gagner Genève, le 31 juillet, Belle et lui se sont promenés en France, d'Auxerre à Chalon, de Mâcon à Lyon.

Tâchons de suivre Dumas à la trace. Après avoir visité Genève, il repasse aussitôt en France. Il découvre les beautés du lac du Bourget, part pour Chambéry, passe la nuit à la Chartreuse et, le 7 août, se souvient seulement qu'il est censé voyager en Suisse. C'est en bateau qu'il gagne Lausanne. Suivront Fribourg, Berne, et pratiquement tout ce que l'on doit visiter en Suisse. Le 26, il déjeune – mais oui – avec Chateaubriand. Le 1er septembre, il reste deux jours à Zurich. Le 8, à Reichenau, il retrouve l'école où avait enseigné, pour gagner sa vie, le futur roi Louis-Philippe enfui de France. Le 12, il visite à Constance la cathédrale et le château. Le 13, il fait porter sa carte à la reine Hortense qui, au-delà du lac, s'est exilée à Arenenberg en compagnie de son fils Louis Napoléon. La réponse ne tarde guère : une invitation à dîner. L'ex-reine de Hollande l'entretient de l'épée de l'Empereur que le duc de Reichstadt a léguée à son fils, absent ce jour-là.

— Elle sera lourde à porter à un simple officier de la Confédération suisse, observe Dumas. Prenez garde de vous égarer, Madame, j'ai bien peur que vous ne viviez dans cette atmosphère trompeuse et enivrante qu'emportent avec eux les exilés. Le temps, qui continue de marcher pour le

reste du monde, semble s'arrêter pour les proscrits. Ils voient toujours les hommes et les choses comme ils les ont quittés. Et cependant les hommes changent de face et les choses d'aspect ; la génération qui a vu passer Napoléon revenant de l'île d'Elbe s'éteint tous les jours, Madame, et cette marche miraculeuse n'est déjà plus un souvenir : c'est un fait historique.

Voilà qui ne plaît guère à la reine. La question qu'elle pose à l'écrivain le montre assez bien :

— Quel conseil donneriez-vous donc à un membre de cette famille qui rêverait de la résurrection de la gloire et de la puissance napoléoniennes ?

— Je lui dirais d'obtenir la radiation de son exil, d'acheter une terre en France, de se faire élire député, de tâcher par son talent de disposer de la majorité de la Chambre, de s'en servir pour déposer Louis-Philippe et se faire élire roi à sa place.

C'est exactement, lecteur, ce qu'accomplira le prince entre 1848 et 1852, époque à laquelle il se fera empereur sous le nom de Napoléon III.

Logique : Belle Krelsamer ne saurait avoir suivi Dumas à Arenenberg. Ensemble, ils reprennent leur périple. Il n'est pas certain, d'ailleurs, qu'elle l'ait partout accompagné. L'itinéraire d'Alexandre, lui, n'est pas douteux. Le 15 septembre, il admire les chutes du Rhin, poursuit ses explorations avant de s'arrêter, le 19, à Neufchâtel. Le 20, il s'embarque pour Lausanne ; le 23 et le 24, il visite l'hospice du Saint-Bernard. Après un détour par la vallée d'Aoste, il s'élève jusqu'au grand Saint-Bernard pour gagner Martigny. Au-delà, il tient absolument à voir Chamonix et la mer de Glace. Revenant à Martigny, il passe… en Piémont. On verra Dumas au lac de Côme, à Milan, à Pavie où la Chartreuse le séduit, à Turin dont il explore les alentours avant de rejoindre Paris vers le 20 octobre.

Un voyageur est avant tout un homme imprégné de curiosité. Dumas l'est plus que quiconque : chez lui, la curiosité devient de l'avidité. Il veut absolument découvrir les lieux qu'il ne connaît que par les livres. On en vient à plaindre Belle Krelsamer. On veut croire qu'il l'aura laissée, certains jours, se reposer à l'auberge.

Nous souvenant des innombrables engagements pris par Alexandre avec les théâtres, les éditeurs ou les journaux, nous aurions tendance à nous étonner d'une aussi longue absence loin de Paris si les témoins ne nous rassuraient pas : la plume et le crayon de Dumas restent toujours à portée de sa main. Toute occasion lui est propice : les nuits d'auberge aussi bien que les heures passées en voiture. Les *Impressions de voyage* sont le résultat palpable des notes qu'il n'a cessé de prendre.

De même en sera-t-il, en 1846, lors du voyage de Paris à Cadix. De même quand, en août et septembre 1848, en compagnie cette fois d'Ida Ferrier, il visitera la Belgique et l'Allemagne. Gérard de Nerval le rejoindra à Francfort pour travailler avec lui à *Léo Burckart*, œuvre commune.

En février 1857, *La Presse* l'expédie à Londres afin qu'il rende compte

des élections anglaises. Pour embrasser Victor Hugo, il s'arrête à Guernesey.

En juin 1858, c'est bien autre chose : il croise le comte et la comtesse russes Koucheleff-Besvorodka qui font le tour de l'Europe. Grands admirateurs de l'écrivain, ils lui proposent de se joindre à eux. Il a cinquante-six ans. Commence alors, le 15 juin au soir, le plus ambitieux de ses voyages.

Première étape : Berlin. Au début de juillet, il découvre Tsarskoïe Selo. Le 20, on le fête à Saint-Pétersbourg. Il prend un bateau à vapeur pour naviguer sur le lac Ladoga, retourne à Saint-Pétersbourg d'où, en chemin de fer, il gagne Moscou, ville qu'il n'apprécie pas. Il y reste pourtant jusqu'au 19 août. Ayant tenu entre-temps à voir le champ de bataille de Borodino, il y revient et, du 23 août au 18 septembre, explore les bibliothèques du Kremlin. Impossible d'énumérer les provinces qu'il parcourt et les villes où il s'attarde. Il use de tous les moyens existants permettant de se déplacer : ses jambes qui tiennent bon, des voitures de toutes dimensions, petites en général, des bateaux de tout genre, voire un traîneau attelé à des bœufs. À Tsaritsyne, il embarque sur le *Nakimov*, navigue sans escale pendant deux jours et juge : « Ce qui frappe en Russie, ce qui attriste surtout, c'est la solitude. On comprend que la terre pourrait nourrir dix fois plus d'habitants qu'elle n'en a. »

Il parcourt la steppe, chasse en voiture. D'étape en étape, il est reçu par une noblesse dont il flatte la vanité. Tout lui est spectacle : on le fait témoin du supplice d'un condamné ; il participe à une expédition de nuit contre des bandits ; il se perd dans la forêt de Marlakki ; il traverse l'Oustkenskale dans la boue ; embarqué, le 13 février 1859, sur le *Grand-Duc Constantin*, il longe

la côte du Lazistan ; le 14, débarque à Batoum ; le 15, atteint Trébizonde où il monte à bord d'un nouveau bateau, le *Sully* ; le 16, il est en vue de la Corne d'Or et, le 17, s'extasie devant Constantinople. Assuré que cette ville unique ne peut être l'objet que d'un voyage unique, il refuse de descendre. Après une escale à Athènes, Alexandre Dumas, le 9 mars, débarque à Marseille.

En costume circassien.

L'épée de son père

Au moment où la France, officiellement du moins, s'afflige de la mort de Louis XVIII, les libéraux redressent la tête. Certains tiennent à se reconnaître en se drapant dans des manteaux dits, en souvenir d'un opposant espagnol, « à la Quiroga ». Pour célébrer ses vingt-deux ans et en se privant de tout, Alexandre Dumas a cru bien faire en en achetant un.

Le 3 janvier 1825, Tallancourt, l'un de ses collègues de bureau, fête une promotion en conviant Dumas et Betz, également camarade de bureau, à dîner dans un restaurant du Palais-Royal. Tallancourt et Betz sont d'anciens militaires, le premier s'est battu à Waterloo. En sortant de table, ils proposent à leur jeune collègue d'aller fumer un cigare à l'Estaminet Hollandais tout proche. Alexandre a horreur du cigare, mais il ne veut causer aucune peine à ses amis. Drapé dans son manteau, il entre.

À travers l'épaisse fumée, il devine des clients s'affrontant au billard. Son jeu favori ! Il s'approche. L'un des joueurs – un certain Charles B. – l'aperçoit, le dévisage et échange avec son partenaire quelques mots suivis d'un éclat de rire : est-ce du manteau qu'il se moque ? Est-ce de la couleur de sa peau ? Le fils du général Dumas ne peut supporter aucune de ces éventualités. Il se saisit d'une queue et brouille les boules.

— Qui veut faire une partie de billard avec moi ? lance-t-il d'une voix forte.

Tallancourt intervient.

— Mais le billard appartient à ces messieurs.

— Eh bien, dit Alexandre en fixant particulièrement le joueur qui l'a regardé le premier, nous renverrons ces messieurs.

Il s'avance vers « son » homme :

— Moi, je me charge de celui-ci !

L'insulteur et l'insulté vont-ils en venir aux mains ? Tallancourt et Betz s'élancent, se présentent comme « témoins » et obtiennent que les adversaires éventuels échangent leur identité. Rendez-vous est pris pour le surlendemain avec les témoins de Charles B.

Les deux anciens militaires ne sont guère rassurés. Alexandre est bien jeune : saura-t-il manier une épée ou tirer au pistolet ? Pour en avoir le cœur net, Tallancourt convie Dumas au tir Gosset. Il répond sans la moindre

inquiétude : comment oublierait-il ce que lui a appris à Villers-Cotterêts le comte de Leuven, les ardoises cassées d'une balle, les grenouilles coupées en deux, voire les cartes tenues en main transpercées ?

— Est-ce à la *poupée* ou à la *mouche* que monsieur veut tirer ? demande le garçon du tir.

Alexandre se tourne vers Tallancourt qui conseille une poupée. Le garçon pose sur la broche la plus grosse poupée de plâtre de l'établissement.

Question de Dumas à Tallancourt :

— Combien coûte une machine de plâtre comme celle-ci ?

— Quatre sous.

— Et combien avez-vous demandé de balles ?

— Douze.

— Eh bien, comme je ne suis pas assez riche pour me payer le luxe de casser douze poupées, je vais faire un cadre à celle-ci avec les onze premières balles et je la casserai avec la douzième.

— Quoi ? fait Tallancourt.

Dumas exécute exactement ce qu'il a annoncé. Y compris l'explosion de la poupée. Tallancourt reste sans voix. Détournant la conversation, il s'inquiète :

— Mais s'ils choisissent l'épée ?

— S'ils choisissent l'épée, s'impatiente Dumas, nous nous battrons à l'épée.

À cinq heures, Betz et Tallancourt viennent dire à leur jeune collègue que son adversaire a choisi l'épée. Le combat aura lieu le lendemain, à neuf heures moins dix minutes, à l'hôtel de Nantes, place du Carrousel.

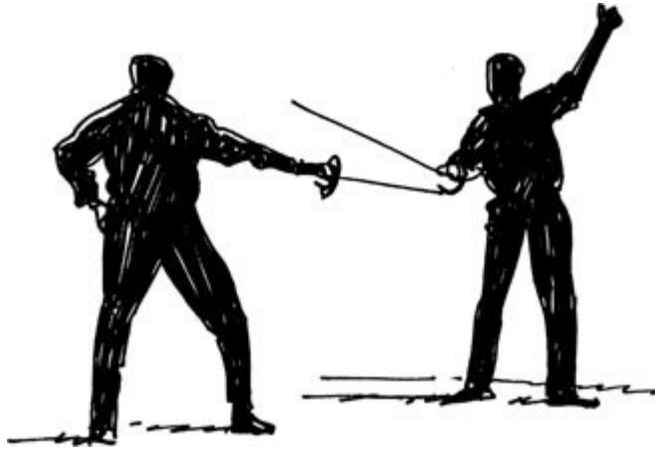
Le lendemain, levé à huit heures, Alexandre embrasse sa mère : comprend-elle pourquoi, ce matin-là, il est si tendre ? Il cache l'épée du général Dumas sous son manteau et se dirige vers l'hôtel de Nantes. Il y parvient à neuf heures moins dix. Ses témoins l'y attendent. Ceux de Charles B. aussi. De Charles B. lui-même, aucune trace.

On l'attend jusqu'à neuf heures et demie, jusqu'à dix heures. Onze heures sonnent sans que s'esquisse l'ombre même de Charles B.

Dumas finit par se dire que l'affaire se terminera par des excuses. Il aime autant cela. Ce n'est pas le cas de Betz et Tallancourt qui devraient depuis longtemps être à leur bureau. Ils se précipitent au domicile de Charles B. Ils le trouvent au lit, affirmant qu'il a fait trop de patinage sur glace la veille ; que ses courbatures l'empêchent de se battre. Betz et Tallancourt le prennent fort mal. Un rendez-vous définitif est arrêté pour le lendemain matin dans une carrière de Montmartre.

À l'heure fixée – neuf heures moins dix –, Alexandre et ses témoins sont à la barrière Rochechouart. Il a neigé toute la nuit et le froid est vif. Va-t-on attendre comme la veille ? Nullement. À neuf heures sonnantes, un fiacre dépose devant eux Charles B. et ses témoins. Où va-t-on se battre ? Après une assez longue errance, on s'arrête à « une espèce de plateau de dix pas de large

sur vingt pas de long ».



Malgré le froid, des badauds se sont attroupés. On présente les épées ; celle de Dumas est la plus courte. Il jette son habit à terre. L'autre en fait autant mais ôte aussi sa chemise : veut-il que l'on se batte torse nu ? Furieux, Dumas plante son épée dans la neige et se libère de sa chemise. Désormais les deux adversaires grelottent ensemble. Se mettant en garde, Dumas s'aperçoit aussitôt que Charles B. est « mal en garde et se trouve découvert en tierce ». Dumas fait un pas en arrière et abaisse son épée :

— Allons, monsieur, couvrez-vous donc !

— Mais, répond l'autre, s'il me convient de ne pas me couvrir !

— Alors, c'est autre chose !

Dumas retombe en garde, attaque l'épée en quarte et, sans se fendre, simplement pour tâter son homme, lui allonge un simple dégagement en tierce.

Charles B. fait un bond en arrière, rencontre un cep de vigne et tombe à la renverse. Tallancourt se précipite :

— Est-ce que vous l'avez tué comme cela, du premier coup, par hasard ?

— Non, je ne crois pas. Je ne me suis même pas fendu et c'est à peine si je l'ai touché.

Il s'expliquera : « La pointe de mon épée avait pénétré dans l'épaule et, comme sa station dans la neige en avait glacé le fer, la sensation avait été telle que mon adversaire, si légèrement qu'il fût blessé, était tombé à la renverse. Par bonheur, je ne m'étais pas fendu ; sans quoi, je l'embrochais de part et d'autre.

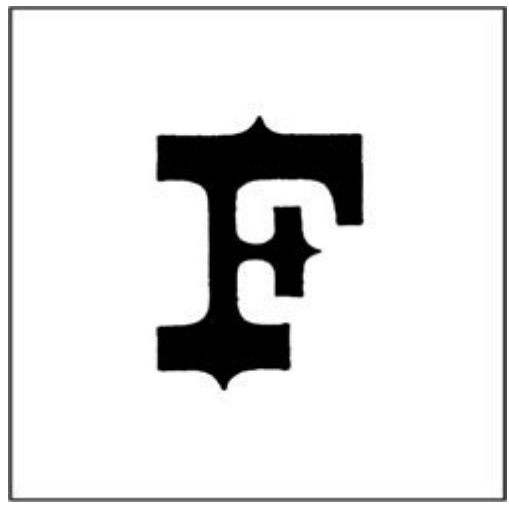
« Le pauvre garçon n'avait jamais tenu une épée. »

1- À cette époque, Alfred de Vigny publie de merveilleux poèmes intitulés *Élévations*.

2- Dans toute l'œuvre de Dumas, Vigny est dénommé « de Vigny », comme il le fait d'ailleurs, contre toutes les règles, pour les autres personnages à particule.

3- Son mari.

4- Aujourd'hui place de la Concorde.



Face au duc d'Orléans

Chaque jour que Dieu fait, Alexandre Dumas se rend à son bureau du Palais-Royal. Parmi l'abondant personnel au service du duc d'Orléans, il a conscience de n'être qu'un humble rouage. Le duc ? Il ne l'a aperçu que de loin, à Villers-Cotterêts, quand il venait contrôler les résultats de la vente de ses bois.

Il n'oublie jamais que seule sa belle écriture l'a fait recruter. La machine à écrire demeurant dans les limbes, l'époque exige des copistes. Son destin est donc, sans lever la main, de recopier non seulement une quantité accablante de documents officiels ou réglementaires, mais aussi les lettres – en grand nombre – que doivent signer M. Oudard, son chef de service, et M. de Broval, secrétaire des commandements du duc, ou même le duc d'Orléans en personne. Contre l'ennui mortel qui le menace, le jeune Dumas s'est découvert une parade : il ne « lit » plus jamais ce qu'il copie (voir : Apprenti).

Un jour de 1823, M. Oudard lui fait savoir qu'il l'attend dans son cabinet. Il y court. En arrivant, il lui trouve un air solennel qui a priori

l'inquiète. Il s'entend dire :

— Mon cher Dumas, M. le duc d'Orléans vient de me faire demander quelqu'un qui pût lui copier vite et bien un travail qu'il fait pour son conseil. Sans que ce travail ait rien de mystérieux, vous comprendrez, en le copiant, qu'il ne doit pas traîner dans un bureau. J'ai pensé à vous qui écrivez rapidement et correctement : c'est un moyen de vous présenter au duc. Je vais vous conduire dans son cabinet.

Au long des couloirs, le jeune Dumas cherche de son mieux à dissimuler l'émotion qui l'étreint : visible, elle pourrait lui nuire. S'en apercevant, Oudard insiste sur la bonté du duc.

On s'arrête devant une double porte. Oudard y frappe. On lui ouvre. Personne d'autre qu'un domestique :

— Son Altesse, annonce-t-il, est en train de déjeuner.

Un répit pour Alexandre ? Il est court. Annoncé par un pas solide, voici le duc. Il est proche de ses cinquante ans. Dumas le trouve bel homme, quoique alourdi par un embonpoint dont il devrait se méfier. Célèbre est son affabilité et tout autant sa voix bienveillante. Il ne faut qu'un instant à Oudard pour présenter son employé.

« — Monseigneur, c'est M. Dumas, dont je vous ai parlé, le protégé du général Foy.

— Ah ! bien, j'ai été enchanté de faire quelque chose d'agréable au général Foy qui vous a vivement recommandé à moi, monsieur. Vous êtes le fils d'un brave que Bonaparte, à ce qu'il paraît, a laissé mourir de faim ou à peu près ? » (Voir : Foy, homme du destin.)

En signe d'assentiment, le jeune homme s'incline.

« — Vous avez une très belle écriture, poursuit le duc, vous faites admirablement les cachets et les enveloppes ; travaillez, et M. Oudard aura soin de vous.

— En attendant, intervient Oudard, Monseigneur veut bien vous confier un important travail ; Son Altesse désire qu'il soit fait promptement et correctement. »

Réponse immédiate de Dumas :

« — Je ne le quitterai point qu'il ne soit terminé et je ferai de mon mieux pour arriver à cette correction que désire Son Altesse. »

Le duc esquisse à l'intention d'Oudard un clin d'œil auquel le jeune homme donne pour traduction : « Ce n'est pas trop mal pour un provincial. » Après quoi, le duc entraîne le copiste dans une pièce voisine où se trouve un bureau.

— Asseyez-vous. Ici vous serez tranquille.

Il pose lui-même sur le bureau une liasse d'une cinquantaine de feuilles écrites des deux côtés.

« — Tenez, copiez depuis ici jusque-là ; si vous arrivez là avant que je sois rentré, vous m'attendrez ; j'ai quelques corrections à faire à certains passages et je les ferai en vous dictant. »

À peine assis, Dumas prend connaissance des feuillets. Ils concernent un événement dont les autorités commencent à se préoccuper sérieusement : une certaine Maria-Stella-Petronilla Chiappini, baronne de Sternberg, affirme que la fortune du duc d'Orléans lui appartient et exige d'en prendre possession.

Résumons : Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, mariée en 1769 au duc d'Orléans – futur Philippe Égalité –, ne lui a donné en trois ans qu'une seule fille, morte à sa naissance. Si le couple n'a pas d'héritier mâle, la fortune ducale, composée à demi d'apanages, retournera à la couronne. Consterné, l'entourage conseille aux deux époux un voyage dans les Apennins : l'altitude leur sera profitable. L'entourage ne se trompe pas. À peine le duc et la duchesse ont-ils gravi les Apennins et les symptômes d'une nouvelle grossesse se précisent. L'alpinisme étant, dans un tel cas, déconseillé par la médecine, le couple s'arrête au village italien de Modigliana.

Or, dans ce village, existe une prison, donc un geôlier. Celui-ci, un certain Chiappini, est doté d'une épouse qui se trouve également enceinte. Voulant tout connaître du village, le duc visite aussi la prison. Ainsi fait-il connaissance d'un geôlier qui aime bavarder ; le duc aussi. « À quelle époque votre épouse accouchera-t-elle ? » La réponse laisse le duc saisi : c'est exactement celle où la duchesse mettra son enfant au monde.

Dans sa « revendication », Maria-Stella-Petronilla Chiappini affirme que les deux hommes se sont peu à peu liés si étroitement que le duc d'Orléans a fini par confier son obsession à l'Italien : il faut impérativement que son épouse accouche d'un garçon. Le duc en vient à cette offre : au cas où la duchesse accoucherait d'une fille et la *signora* Chiappini d'un garçon, pourquoi ne pas les échanger ?

Le destin veut que la femme du geôlier accouche d'un garçon et la duchesse d'une fille. Maria-Stella-Petronilla jurera que l'échange s'est bien opéré, procurant à Chiappini une véritable fortune.

En grand secret, on a transporté le garçon à Paris. Le 6 octobre 1773, l'enfant est ondoyé par l'aumônier du Palais-Royal. La fille, restée en Italie, portera le nom que nous lui connaissons : Maria-Stella-Petronilla. Elle se souviendra de la tristesse de son enfance : l'épouse du geôlier ne l'aime pas, mais sa beauté la sauve. Elle a dix-sept ans quand, de passage à Modigliana, lord Newborough, l'un des plus fortunés parmi les pairs d'Angleterre, l'enlève, l'emmène à Londres où il l'épouse. Plusieurs enfants naîtront de ce mariage. Veuve encore jeune, Maria-Stella-Petronilla est demandée en mariage par le baron de Sternberg avec qui elle vivra désormais à Saint-Pétersbourg. Un fils naîtra de leur union.

Étant largement à l'abri du besoin, on comprend mal pourquoi cette femme a entrepris de faire connaître, en France et en Italie, ce qu'elle désigne comme sa véritable origine. Selon ses dires, une lettre posthume de Laurent Chiappini lui aurait révélé l'imposture, sans préciser de qui elle était réellement la fille. Pour le savoir, elle a entrepris une longue enquête – du moins l'affirmera-t-elle – et a fini par comprendre que ce père-là était mort

guillotiné. Il ne peut s'agir que de Philippe Égalité. Il a laissé un fils, lequel jouit d'une fortune qui ne lui appartient pas. Il doit la lui restituer.

À cette longue et peu crédible histoire, Orléans a cru devoir répondre. Les pages qu'Alexandre Dumas vient de copier fébrilement – cette fois il lit ce qu'il écrit – sont celles d'un mémoire adressé par le duc à Me Dupin, son avocat. Après deux heures de travail, Dumas s'arrête là où le duc lui a interdit de poursuivre. Le rejoignant, le duc prend le texte des mains d'Alexandre, approuve visiblement l'écriture du copiste, avec cette seule réticence :

— Vous avez une ponctuation à vous, à ce qu'il paraît.

S'asseyant à l'angle de la table, le duc d'Orléans se met à ponctuer selon les règles. Puis, allant et venant, il dicte. Le copiste parvient à écrire aussi vite que lui viennent les phrases prononcées d'une voix impatiente. L'une d'elles le laisse pantois : « Et quand il n'y aurait que la *ressemblance frappante qui existe entre le duc d'Orléans et son auguste aïeul Louis XIV*, cette ressemblance ne suffirait-elle pas à démontrer la fausseté des prétentions de cette aventurière ?… »

Certes, le jeune Dumas n'est pas très fort en histoire. Pour notre bonheur, il le deviendra. Néanmoins, en tant que Cotterézien, il sait que le duc d'Orléans descend de Monsieur ; que Monsieur était fils de Louis XIII et frère de Louis XIV. Par voie de conséquence, Louis XIV ne peut être l'aïeul de celui qui dicte : « Et quand il n'y aurait que la *ressemblance frappante qui existe entre le duc d'Orléans et son auguste aïeul Louis XIV*… » La conviction d'une erreur paraît si grande au jeune homme qu'il lève la tête : « C'était une grande impertinence ! », reconnaîtra-t-il dans ses *Mémoires*.

Impertinence en effet car, à l'instant, le duc l'interpelle :

« — Monsieur Dumas, apprenez ceci : c'est que, lorsqu'on ne descendrait de Louis XIV que par les bâtards, c'est encore un assez grand honneur pour qu'on s'en vante !… Continuez. »

Le copiste ne lèvera plus jamais le nez. À quatre heures, fin de la séance, le duc lui rend sa liberté en lui demandant aimablement s'il peut revenir travailler avec lui après le souper[1].

— Je suis aux ordres de Son Altesse.

Le soir même, à onze heures, la copie du mémoire est achevée. Dès le lendemain, elle sera expédiée à Me Dupin. Rares seront ceux qui croiront encore à la revendication de la fille du geôlier Chiappini.

Faillite

Dès juin 1848, Dumas confie à Émile de Girardin que la République le déçoit. Non seulement les fusillades d'innocents l'ont écœuré, mais on ne représente plus ses pièces, on ne publie plus guère ses romans. Ses dettes sont immenses. S'il a gagné des sommes colossales, il les a toujours dépensées

follement tout en aidant ceux, artistes débutants ou quémandeurs professionnels, venus frapper à sa porte.

Tant bien que mal, il fait patienter ses créanciers. Il doit deux cent cinquante francs à un bottier qui vient le relancer jusqu'à Saint-Germain-en-Laye. Il le reçoit à bras ouverts :

« — Ah ! mon bon ami, tu arrives à merveille ; j'ai justement besoin d'escarpins vernis et de souliers de chasse.

— Monsieur Dumas, je vous apporte une petite note.

— Tu as bien raison… Nous verrons ça cet après-midi… Mais d'abord, tu déjeunes avec moi. »

Le repas succulent condamne le bottier au silence. Après quoi, timidement, il sort sa note. Ce qui lui vaut la plus affectueuse des objections :

« — Ce n'est pas le moment de parler affaires… La digestion d'abord… J'ai fait atteler pour te conduire à la gare… Tiens ! Voici vingt francs pour ton chemin de fer. »

Un arrêt de la cour d'appel de Paris contraint Dumas, un mois plus tard, à déposer son bilan personnel. La faillite est prononcée. Pour compenser les loyers arriérés impayés, on vend aux enchères le mobilier de son appartement. Cent cinquante-trois créanciers poursuivent la « personne physique nommée Dumas », notamment un teinturier, un menuisier, un marchand de verres, un ferblantier, une marchande de châles et de cachemires, un marchand de charbon, un marchand de vins, deux bottiers, un marchand de nouveautés, un fabricant de tapis, deux marchands de bois, deux tailleurs, une épicière, un fumiste, un boulanger, un fleuriste, un bijoutier, un blanchisseur, un marchand de porcelaine, un serrurier, un tapissier. Il n'a plus rien et il doit tout. Il risque la prison.

Il doit se hâter. Dès le 10 décembre 1851, muni d'un passeport parfaitement régulier et en compagnie de son fils Alexandre, le « failli » prend le train pour Bruxelles. Le lendemain soir, porteur d'un passeport au nom de Lanvin, Victor Hugo montera dans un train identique, mais pour des raisons opposées.

Ainsi les deux amis vont-ils se retrouver dans la capitale belge. Seule différence mais qui compte : Hugo se met à l'abri de la haine de Louis Napoléon, Dumas fuit ses créanciers. Quatre cents à huit cents expatriés à la suite du coup d'État se réfugient également en Belgique.

Dumas s'installe à l'hôtel de l'Europe, place Royale. Alexandre fils n'a accompagné son père que pour éventuellement le protéger. Il le quitte aussitôt : à Paris commencent les répétitions de *La Dame aux camélias.*

Dumas salue à peine ses amis expatriés et ne songe plus qu'à se remettre au travail. Charles Hugo, fils de Victor, l'a vu, dans sa chambre d'hôtel, en bras de chemise et sans cravate, penché devant sa grande feuille bleue,

« l'esprit à fond de train et le visage tranquille, espèce de voluptueux de la fécondité qui n'a jamais au front la goutte de sueur de l'effort ».

Rapidement, on lui envoie de Paris les épreuves à corriger d'une édition de ses *Mémoires*. Il lui faut aussi se mettre en règle avec Cadot, l'un de ses éditeurs : il doit terminer la série dite « révolutionnaire ». Après *La Comtesse de Charny*, il rédigera *Ange Pitou*. Comment y parvenir sans disposer de l'*Histoire de la Révolution* de Michelet ? « C'est que Michelet, c'est mon homme à moi, mon historien à moi. On n'a pas encore pensé à me le donner comme collaborateur ; eh bien, si on ne me le donne pas, je déclare, moi, que je le prends. » Il a beau courir les libraires, il constate qu'il n'en existe, à Bruxelles, pas un seul exemplaire. En attendant d'en recevoir un de Paris, va-t-il rester sans travail ?

Le 11 février 1852, on le voit au comble du bonheur : Isabelle Constant, préférée parmi ses maîtresses, le rejoint à Bruxelles. Leur première rencontre date de 1850 : à quinze ans, Isabelle avait déjà tenu quelques rôles au théâtre. Quelle ferveur dans le portrait que trace Dumas de la ravissante ! « Mince, flexible et gracieuse comme un roseau, je n'ai jamais rien vu et n'avais jamais rien rêvé de plus léger, de plus aérien, de plus angélique que cette apparition. » Atteinte de phtisie, peut-elle en guérir ?

Les premières effusions achevées, on parle de théâtre. La dernière pièce de Dumas, *Benvenuto Cellini*, vient d'être reçue à la Porte-Saint-Martin. Quand Alexandre lui propose d'interpréter le rôle de Colombe, elle est prête à s'évanouir dans ses bras. La date de la première est fixée au 1er avril. Si l'on compte un mois de répétitions, elle devra partir le 1er mars.

Comment l'auteur pourrait-il manquer l'occasion de humer l'air de sa capitale d'adoption ? Reste la prison qui menace. Il s'enhardit, demande au tribunal de commerce un sauf-conduit, l'obtient et assiste au triomphe de sa pièce – c'en est un. Un bonheur en entraîne un autre : on applaudit presque autant Isabelle Constant.

Même s'il se trouve si bien dans les bras de sa maîtresse, Alexandre ne peut que rentrer à Bruxelles. Hugo écrit à sa femme : « Dumas, avec qui j'ai passé hier la soirée chez Van Hasselt, m'a dit que le succès d'argent était énorme, trois mille francs tous les soirs. »

Une fois de plus, il cherche un sujet. On lui parle d'une histoire champêtre écrite en flamand par un certain Hendrik Conscience. On la lui traduit. Enchanté, il demande aussitôt à l'auteur s'il peut emprunter « quelques détails de son livre ». Réponse : « L'auteur et le livre sont bien à votre disposition. » Fort de l'autorisation, Dumas annexe l'intrigue tout entière. Seule nouveauté : le cadre se trouvera à Villers-Cotterêts. L'abbé Grégoire devient l'un des personnages de l'ex-œuvre d'Hendrik Conscience. Le travail avance à raison d'un volume tous les dix jours.

À un tel rythme, il ne peut plus se passer d'un secrétaire. Il engage Noël Parfait, républicain ayant fui la France de Louis Napoléon. « Jamais homme ne fut mieux nommé. Nom de baptême : gaieté. Nom de famille : sagesse ».

La définition se trouve dans *Les Hommes de l'exil* de Charles Hugo.

Ne voulant ni ne pouvant rester éternellement à l'hôtel, Alexandre loue, au printemps 1852, d'évidence à crédit, une maison de deux étages boulevard de Waterloo.

Le 7 avril, il pend la crémaillère.

Les meubles – fort beaux – sont également achetés à crédit. La comtesse Dash[2], invitée à passer quelques semaines chez Alexandre, l'y a trouvé « parfaitement établi, dans deux maisons réunies en une, et qu'il avait arrangées suivant son goût ordinaire. Depuis trente-cinq ans que je le connais, je l'ai vu dans bien des logis, mais rarement établi complètement. Partout ailleurs, ce n'étaient que des camps volants ou des maisons en projet ; à Bruxelles, c'était charmant. Tout ce qu'il y avait d'artistes un peu connus, soit passant soit résidant à Bruxelles, arrivait dans cette maison où l'hospitalité s'offrait avec tant de grâce. On mangeait dans une espèce de serre tapissée de fleurs, et Dieu sait ce qui s'y dépensait d'esprit et de plans d'avenir. La politique était retournée dans tous les sens, dans le sens républicain d'abord et avant tout ; chacun donnait son avis ; ils différaient souvent. On causait d'art, on causait des uns et des autres. C'était un peu une petite ville, dans une grande, ainsi qu'il arrive toujours quand les étrangers se réunissent entre eux. Ils ont quelque raison de se passionner sur tout ».

Ayant appris que Noël Parfait avait femme et enfants, Dumas est maintenant à même de leur offrir l'hospitalité. À Bruxelles, il rédigera onze ouvrages, soit trente-deux volumes. Noël Parfait en tire quatre copies – manuscrites, ne l'oublions pas – destinées à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre et à l'Amérique. Toujours Charles Hugo : « Il n'y avait au monde que Dumas pour les écrire et Parfait pour les copier. » Dumas ne ponctue jamais, Parfait y pourvoit. Quant à ses finances, aussi désordonnées à Bruxelles qu'à Paris, Parfait cherche en vain à les équilibrer : « C'est singulier, soupire Dumas, depuis que j'ai un *Parfait* honnête homme dans la maison, ça n'a jamais été aussi mal. »

Il ne quitte sa table de travail que pour retrouver les proscrits français. Ils se réunissent volontiers au café des Mille-Colonnes ou au café de l'Aigle. Quand les Bruxellois aperçoivent, à la même terrasse, Hugo et Dumas, ils les dévorent comme s'il s'agissait du saint sacrement.

Le 1er mai 1852, Marie, la fille que Belle Krelsamer a donnée à Dumas, rejoint son père en Belgique.

Elle a vingt et un ans. Il l'accueille toujours à bras ouverts, mais redoute qu'elle ne rencontre l'une ou l'autre de ses maîtresses : elle les déteste toutes. D'où la maison mitoyenne où il a tenu à l'installer. Précaution inutile. Marie a vite fait de découvrir, de près ou de loin, plusieurs de ces jeunes, ou moins jeunes, personnes.

Alexandre n'ignore pas que Victor rédige un pamphlet redoutable dont le titre annonce clairement le sens : *Napoléon-le-Petit*. Quand le livre paraît, il s'alarme pour son ami. Il a raison. Pour plaire à Louis Napoléon, point encore empereur, le gouvernement belge expulse l'auteur des *Misérables* – ils sont commencés – de son territoire. Avant de quitter Bruxelles, Hugo demande à Dumas de présider le grand banquet qu'il offre aux proscrits. C'est en sa compagnie qu'il part pour Anvers. Quand, le dimanche 1er août 1852, Victor monte à bord du *Ravensbourne* qui doit le conduire en Angleterre, Alexandre ne le quitte qu'au dernier moment. Pour Hugo, l'image demeurera indélébile. La preuve :

Je n'ai pas oublié le quai d'Anvers, ami,
Ni le groupe, vaillant, toujours plus raffermi,
D'amis chers, de fronts purs, ni toi, ni cette foule.
Le canot du steamer soulevé par la houle
Vint me prendre, et ce fut un long embrassement.
Je montai sur l'avant du paquebot fumant,
La roue ouvrit la vague et nous nous appelâmes.
— Adieu ! – Puis, dans les vents, dans les flots, dans les lames,
Toi debout sur le quai, moi debout sur le pont,
Vibrant comme deux luths dont la voix se répond,
Aussi longtemps qu'on pût se voir, nous regardâmes
L'un vers l'autre faisant comme un échange d'âmes ;
Et le vaisseau fuyait et la terre décrut ;
Une brume couvrit l'onde incommensurable ;
Tu rentras dans ton œuvre éclatante, innombrable,
Multiple, éblouissante, heureuse, où le jour luit ;
Et moi dans l'unité sinistre de la nuit [3] .

Fort d'une expérience réussie, Dumas ose multiplier les escales clandestines à Paris. Au cours de l'une d'elles, il rencontre Simon Hirschler, l'ancien secrétaire du Théâtre-Historique. Admirateur inconditionnel de son

ancien directeur, il jure que la faillite peut être négociée, se mobilise à son service, refuse d'être indemnisé, s'attaque aux comptes jusque-là indéchiffrables, enquête auprès des éditeurs et des directeurs de théâtre, s'affronte aux créanciers secondaires. Il persuade Dumas du but à atteindre : obtenir un concordat. En avril 1853, il y parvient : 45 % des droits sur les œuvres existantes ou à venir rembourseront les dettes cependant que 55 % resteront acquis à Dumas.

Dès lors, Alexandre est tantôt à Paris, tantôt à Bruxelles ou, le reste du temps, en chemin de fer. Craignant toujours le regard de sa fille chérie, il en fait sa confidente, lui dépeint la maladie d'Isabelle Constant qu'il croit mourante, celle de Marguerite Guidi « qui va mieux ». Quand Isabelle, presque guérie, le rejoint de nouveau à Bruxelles, il tient à en prévenir sa fille : « Que faire, mon enfant ? J'en suis triste depuis quatre ou cinq jours parce que, depuis quatre ou cinq jours, je sentais qu'aussitôt qu'elle serait un peu mieux, elle accourrait. Pour rien au monde, je ne veux que, comme à son dernier voyage, tu me boudes. Je t'aime tant, mon enfant chérie, que ton visage est ma gaieté ou ma tristesse. »

Le 18 novembre 1853, Alexandre regagne Paris. « Définitivement », déclare-t-il, alors qu'il conserve sa maison de Bruxelles confiée dès lors à Marie. Il s'y sent si bien qu'il ne cessera de s'y rendre.

Qu'un exilé regrette son exil est chose rare. Mais tout ce que fait Dumas est rare.

Farces

Au cours des années 1820 à 1830, en des milieux heureusement restreints, la mode était à Paris aux énormes farces. Dumas semble n'y avoir jamais participé directement, mais en a reçu l'écho des deux plus grands farceurs de l'époque, Romieu et Rousseau. Qui les connaît aujourd'hui ? Dumas nourrissait pour leur aplomb une admiration solide. Même, il les définissait : l'un ne se distinguait de l'autre que par la quantité de vin qu'ils absorbaient. Romieu supportait mieux la boisson que Rousseau. La preuve : ramassé presque chaque nuit par une patrouille sur un trottoir ou dans un ruisseau, ce dernier était conduit aussitôt au commissariat de police voisin où, le matin venu, il se réveillait tout étonné.

À ses débuts au théâtre, Dumas a voulu s'associer à ces farceurs d'élite pour écrire l'une de ses premières pièces, *La Chasse et l'Amour* (voir : Premier argent). Par la suite, Romieu et Rousseau ont continué à écrire de petites pièces de théâtre qui les faisaient vivre, mais dont aucune n'est parvenue à la postérité. Tandis que leurs farces, grâce à Dumas, amusent toujours.

Comment l'un d'eux, Romieu en l'occurrence, n'aurait-il pas jugé les

Deux Magots comme une proie préférentielle ? À l'heure où l'établissement ferme – très tard –, il se précipite par la porte encore ouverte. Le seul commis présent veut protester. Impérieux, Romieu l'interpelle :

— Où est le chef de l'établissement ?

— M. P. ?

— Oui.

— Il est couché…

— Depuis longtemps ?

— Depuis une heure.

— Mais il est couché dans la maison ?

— Sans doute.

— Conduisez-moi près de lui.

— Mais, monsieur…

— Sans retard.

— Cependant…

— À l'instant même !

— C'est donc bien pressé, ce que vous avez à lui dire ?

— C'est-à-dire que je tremble d'arriver trop tard.

— Puisque monsieur m'assure…

— Mais allez donc ! Mais allez donc !

Le commis obtempère et introduit Romieu dans la chambre où M. P. prouve en ronflant la profondeur de son sommeil.

— Monsieur P. ! Monsieur P. ! hurle le commis.

— Eh bien, quoi ?… Va-t'en au diable ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce n'est pas moi…

— Comment, ce n'est pas toi ?

— Non, c'est un monsieur qui veut vous dire deux mots.

— À cette heure-ci ?

— Il dit que c'est pressé.

— Et où est-il, ce monsieur ?

— Il est là, à la porte… Entrez, monsieur, entrez !

— Pardon, monsieur, dit Romieu très à son aise, mille fois pardon du dérangement que je vous cause.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien… Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je désirerais parler à votre associé.

— Comment, à mon associé ?

— Oui.

— Mais je n'ai pas d'associé.

— Vous n'en avez pas ?

— Non.

— Alors, pourquoi mettre sur votre enseigne : *Aux Deux Magots* ? C'est tromper le public !

Il advient aussi, reconnaît Dumas, que le mystificateur soit reconnu. En

ce cas, la farce tourne court. Rousseau entre dans la boutique d'un horloger.

— Monsieur, je voudrais une bonne montre.

— Monsieur, voici votre affaire.

— De qui est-elle ?

— De Leroy.

— Qu'est-ce que Leroy ?

— Un de mes plus illustres confrères.

— Donc, vous m'en répondez !

— Je vous en réponds.

— Combien de fois faut-il la remonter par semaine ?

— Une fois.

— Le matin ou le soir ?

— Comme on veut ; cependant, mieux vaut la remonter le matin.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le soir, on est soûl, monsieur Rousseau, et qu'on peut casser le grand ressort.

Cet « intrépide viveur » – ainsi Pierre Larousse désigne-t-il Romieu dans son *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* – était appelé par ses amis intimes Coco Romieu. Sa farce la plus accomplie est aussi la moins vraisemblable : Louis-Philippe fera de lui un sous-préfet puis un préfet. A-t-il cessé de boire ? Les contemporains constatent seulement qu'il égaye la vie de province par des farces « dignes d'un gamin de Paris ». Nous n'en avons pas fini : sous Napoléon III, Romieu devient directeur général des Beaux-Arts puis inspecteur général des Bibliothèques de la Couronne !

Ascension qui jusqu'au bout fera le bonheur du cher Alexandre Dumas.

Ferrier, Ida

En décembre 1831, à la salle Ventadour, Dumas fait répéter une nouvelle pièce de lui : *Teresa*. L'un des rôles est tenu par Ida Ferrier, pseudonyme théâtral de Marguerite-Joséphine Ferrand. Les autres interprètes n'ont aucun mal à constater que Dumas ne quitte plus du regard cette fille superbe de vingt ans. Il lui trouve « un talent fin, gracieux, très simple, en dehors de toutes les conventions théâtrales ». Certes, elle n'est pas mince, mais Dumas a toujours apprécié les femmes bien en chair : Aglaé, avec qui il a découvert l'amour, était plus que potelée.

À sa première représentation, le 6 février 1832, la pièce remporte un vif succès, mais une part notable des applaudissements est réservée à Ida Ferrier. Quand Dumas vient la féliciter, elle se jette dans ses bras :

— Je ne sais comment vous remercier !

Comment ? Elle le saura bientôt.

Quant à lui, il n'est pas très fier de son œuvre : « Mon opinion sur ce drame : c'est un de mes plus mauvais. » Il en impute naturellement la faute au collaborateur qui l'a secondé. « Le malheur d'une première collaboration est d'en amener une seconde ; l'homme qui a collaboré est semblable à l'homme qui s'est laissé pincer par le bout du doigt dans un laminoir : après le doigt, la main ; après la main, le bras ; après le bras, le corps ! Il faut que tout y passe : en entrant, on était homme ; en sortant, on est fil de fer. »

Sa seule satisfaction est Ida Ferrier : « C'est une statue de cristal ! Vous croyiez que les lys étaient blancs, que la neige était blanche, que l'albâtre était blanc ? Que non, il n'y a de blanc dans le monde que les mains de Mlle Ida Ferrier. »

Qu'il ait rapidement profité de ses charmes n'est pas douteux, mais cette réalité ne l'empêche pas, rentré chez lui, de serrer Belle dans ses bras. En 1832 et 1833, Alexandre parvient à se partager entre les deux jeunes femmes. La première année, seule Belle habite sous son toit. C'est ailleurs qu'il voit Ida. La carrière des deux maîtresses facilite cette « coexistence » : jouant ici ou là, elles sont loin d'être toujours ensemble à Paris.

Belle sent malgré tout Alexandre s'éloigner d'elle. Quand, en décembre 1833, il fait jouer *Angèle* à la Porte-Saint-Martin, ce n'est pas à elle qu'il confie le rôle principal mais à Ida. Cachée, lors de la première représentation, « dans une loge du cintre », la pauvre délaissée s'alarme des applaudissements : ils viennent non seulement du public mais d'Alexandre Dumas, debout et heureux. Intelligente, elle en tire la conclusion : son temps est fini. Elle reprend son métier de comédienne et jouera surtout en province.

Désormais seule compagne de Dumas, Ida lui meuble un appartement. Aucune de ses maîtresses n'avait jusque-là exigé des meubles en bois de citronnier et des tapis de fourrure. Dans ce cadre, la comtesse Dash les découvre : « Mme Ida aimait le luxe avec passion, elle aimait la toilette comme une dame romaine. Elle recevait à merveille ; rien n'était mieux ordonné que ses dîners, rien n'était mieux tenu que sa maison. Secondée par sa mère, elle mettait de l'ordre chez elle, était économe avec intelligence, c'est-à-dire qu'elle savait tirer parti de tout, qu'elle ne souffrait aucun gaspillage, mais le tout était monté sur une grande échelle. On recevait souvent, on fêtait les directeurs, les acteurs, les journalistes dont Mlle Ferrier avait besoin. Déjà Dumas se mêlait peu de tout cela. Il l'aimait encore beaucoup et cherchait avant tout à lui être agréable. »

Elle aussi veut lui plaire. Aurait-elle sans cela accepté la présence auprès de son père de la petite Marie, fille d'Alexandre ? « Elle l'élevait bien, témoigne la comtesse Dash, en avait soin, alors, et semblait l'aimer. Elle ressemblait beaucoup à Dumas. »

Depuis la création de l'humanité, nul n'a pu empêcher les années de passer. Le moment vient où Dumas doit faire face à deux ou trois scènes par jour. Il supporte fort mal qu'Ida mobilise les domestiques contre lui et lise ses

lettres avant lui. Au fil des ans, s'affirme l'embonpoint de sa maîtresse dont la voix devient nasillarde. La comtesse Dash, toujours : « Ce n'était pas une personne de cœur, bien qu'elle eût la prétention d'en avoir beaucoup vis-à-vis des personnes qu'elle voulait dominer. […] Elle mettait de la passion dans tout. Chez elle, l'amour était violent, emporté, jaloux ; elle exigeait tout et ne donnait rien qu'en exaltation et en emportement. Elle eût tué son amant, elle se fût tuée elle-même dans un moment de frénésie, mais on ne lui connut pas un seul élan de tendresse, pas un de ces maux du cœur qui font souvent tout pardonner. »

Comment Dumas s'est-il accommodé d'une telle femme ? Comment a-t-il toléré de vivre si longtemps avec elle ? Décidément, la comtesse Dash sait tout : « Il n'avait pas de raison de la détester au lit : il continuait à trouver accueil ailleurs. » Intelligente, elle aussi, Ida a résolu de fermer les yeux. En contrepartie, son amant l'entretient superbement, lui offre des voyages princiers mais aussi des rôles. L'amitié érigée en règle de vie par Dumas se traduit par la nécessité d'avoir toujours des amis autour de lui. Ida est loin de les faire fuir. Sa nouvelle ambition d'être élu à l'Académie française lui impose également des relations utiles.

À une jeune actrice, Hyacinthe, il confie qu'il en a assez d'Ida. Il ne la quitte pas pour autant.

En 1840, Alexandre et Ida pourraient fêter le septième anniversaire de leur liaison. Un autre sort les attend. Ô combien différent !

Voir : Il est marié, voilà !

Fils, son

Du fait qu'il existe deux Alexandre Dumas, écrivains l'un et l'autre, le jour est venu de les distinguer. Ainsi a-t-on connu Alexandre Dumas père – qui y tenait peu[4] – et Alexandre Dumas fils.

Le lecteur qui voudrait s'informer de la mise au monde de ce dernier est prié de se reporter à l'entrée *Palier pour aimer*.

Né le 27 juillet 1824, l'accoucheur seul déclare sa naissance. Les parents le prénomment naturellement Alexandre, mais ni la mère ni le père ne le reconnaissent. Savent-ils seulement, l'un et l'autre, ce qu'est une reconnaissance officielle ? Alexandre portera donc uniquement le nom de sa mère, ce qui lui fera très tôt prendre conscience de sa qualité de bâtard. Le père n'habite plus place des Italiens mais chez sa mère qu'il idolâtre. Sa paternité se manifeste par de nombreuses et bruyantes visites au cours desquelles il fait sauter l'enfant dans ses bras.

En 1830, dès que vient le succès, Dumas installe Laure Labay et son fils à Passy, dans un appartement loué à leur seul usage. Ce n'est qu'une étape : le

17 mars 1831, il reconnaît officiellement son fils. Est-ce, comme le redoute Laure, pour en réclamer la garde ? Elle le reconnaît donc aussi. Le père et la mère s'affrontent judiciairement. Le père l'emporte. Aisément, on imagine la colère de la jeune femme et les larmes versées par l'enfant de sept ans quand le commissaire de police l'arrache à sa mère. Plus tard, Dumas fils évoquera le dernier jour passé en sa compagnie. Il se souviendra du couvert et de la timbale en argent achetés pour lui et du trousseau qu'elle lui avait préparé : « Chacun de ces objets représentait une somme péniblement acquise, une veille prolongée dans la nuit, quelquefois jusqu'au matin. »

Ce n'est pas chez son père que le commissaire le conduit mais à l'institution Vauthier, choisie par le tribunal de la Seine. Son père vient l'y chercher parfois. Ainsi l'emmène-t-il un soir au théâtre où l'on crée *Charles VII chez ses grands vassaux*. Assuré des applaudissements auxquels il est accoutumé, il n'est pas exclu qu'il ait voulu persuader le petit Alexandre de sa célébrité. Or, la représentation se révèle un échec. C'est au milieu d'un public hostile que l'enfant assiste pour la première fois à une pièce de son père. Dans la nuit où l'on s'enfonce, le père se tait et serre la petite main dans sa grande. « Papa est malheureux. » Les jours suivants, le public viendra en foule applaudir *Charles VII chez ses grands vassaux*. Pensera-t-on à le dire à l'enfant ?

Il a quitté l'institution Vauthier pour la pension Goubaux. On y accueille les fils de famille : noblesse, banque, commerce de luxe. Parlant à son père du sort qui attendait sous son toit le jeune Alexandre, le directeur, M. Goubaux, avait affirmé : « Il sera heureux. » Or Alexandre va vivre là les pires de ses jeunes années. Très tôt, ses camarades de classe ont su non seulement que ses parents n'étaient pas mariés, mais que sa mère n'était qu'une simple couturière.

« Ces enfants m'insultaient du matin au soir, enchantés probablement d'abaisser en moi, parce que ma mère avait le chagrin de ne pas le porter, le nom retentissant que se faisait mon père. » Pour défendre l'honneur de sa mère – il est, comme son père au même âge, grand et fort –, il se bat mais les autres font bloc autour de lui. « L'un se croyait en droit de me reprocher ma pauvreté, parce qu'il était riche ; l'autre le travail de ma mère, parce que la sienne était oisive ; celui-ci ma qualité de fils d'artisane, parce qu'il était fils de noble. » On l'empêche de dormir, les plats du réfectoire lui parviennent vides. Un élève demande au professeur :

— Monsieur, quel était le surnom du beau Dunois ?

— Le bâtard d'Orléans.

— Qu'est-ce qu'un bâtard, monsieur ?

On conduit les élèves à l'école de natation du Palais-Royal. Ils se relaient pour lui enfoncer la tête dans l'eau : l'intervention tardive d'un surveillant le sauve à temps de la noyade. Il confiera que, de ces horreurs, « son âme ne s'est jamais tout à fait remise, que sa rancune ne s'est jamais endormie complètement, même aux jours les plus heureux de sa vie ».

Il connaît la liaison de son père avec l'actrice Belle Krelsamer, celle avec Mélanie Waldor qui, se sentant doucement éliminée, tâche de garder les faveurs de son amant, celle aussi avec Ida Ferrier, nouvelle maîtresse qui entend bien rester seule au milieu du trio. Il les a toutes connues et, à l'exception de Mélanie Waldor, haïes.

En 1840, quand Dumas épouse Ida Ferrier, la colère d'Alexandre fils – seize ans – n'a d'égale que celle de Mélanie Waldor. De sa pension, il adresse à son père une lettre véhémente lui faisant interdiction de se marier. Mélanie se charge de la lui transmettre. « On croit, lui écrit-elle, que ta mère devrait aller avec toi chez les témoins, et les détromper sur ton compte, puisqu'on leur a dit que tu consentais avec joie à ce mariage ! Cette démarche sauverait peut-être ton père. Adieu, mon ami. Je t'embrasse tendrement. »

Dumas répondra à son fils, lui reprochant d'être cause de tout ce remue-ménage. « Tu venais à la maison, tu y étais bien reçu par tout le monde quand, tout à coup, il t'a plu, excité par je ne sais quel conseil, de ne plus saluer la personne que je regardais comme ma femme, puisque j'habitais avec elle. À compter de ce jour, et comme il n'entrait pas dans mon intention de recevoir de conseils (même indirects) de toi, l'état dont tu te plains a commencé et, à mon chagrin, a duré six ans. »

Il existe pourtant, ajoute Dumas, une solution toute simple !

« Maintenant, cet état cessera le jour où tu le voudras. Écris une lettre à Mme Ida ; demande-lui d'être pour toi ce qu'elle est pour ta sœur[5] ; tu seras toujours éternellement le bienvenu. Ce qui peut t'arriver de plus heureux pour toi, c'est que cette liaison continue car, comme je n'ai pas eu d'enfant depuis six ans, j'ai *la certitude* de n'en pas avoir et tu restes ainsi mon seul fils et mon fils aîné…

« Je n'ai pas autre chose à te dire. Réfléchis seulement que, si je me mariais avec une autre femme que Mme Ida, je pourrais avoir trois ou quatre autres enfants, tandis qu'avec elle je n'en aurai *jamais*.

« Je crois, au reste, que, là-dedans, tu consulteras ton cœur plutôt que ton intérêt – mais cette fois, contre l'habitude, tous deux sont d'accord ensemble. Je t'embrasse de tout mon cœur. »

Ses études achevées, Dumas junior ne sait guère où aller. Il se résigne à venir habiter chez son père, mais ne supporte pas longtemps la cohabitation : il passe, voilà tout. Dumas père s'en contente, heureux de le montrer, de l'inviter dans les plus grands restaurants, refusant d'admettre que le monde critique « cette camaraderie assez scabreuse d'un père et d'un fils, courant ensemble les aventures… se prenant l'un l'autre pour confident de leurs amours, ayant bourse commune et dépensant sans compter[6] ». Plus tard, le jeune Alexandre écrira à Cuvillier-Fleury : « À dix-huit ans, j'étais lancé à fond de train dans ce que j'appellerai le paganisme de la vie moderne…

Certes, je ne vécus pas comme un saint, si ce n'est à la *première manière* de saint Augustin… »

Une lettre qu'adressera, en 1871, Alexandre fils au commandant Rivière évoque le bonheur extrême qu'il a ressenti en conquérant sa « première femme mariée » : « Il y a aujourd'hui vingt-huit ans, à l'heure où je vous écris (deux heures et demie) que la belle Mme Pradier arrivait chez moi pour la première fois, vêtue d'une robe de soie blanche brodée de bouquets de fleurs, avec l'écharpe pareille et un chapeau de paille de riz. J'avais dix-huit ans. Je sortais du collège. C'était la première fois que ce qu'on appelle une femme du monde franchissait le seuil de mon rez-de-chaussée de garçon. Vous voyez ça d'ici. Elle était remarquablement belle : des cheveux d'or, des yeux de saphir, des dents de perle, les doigts roses recourbés et un petit bouquet de poils entre les seins… Je dois dire qu'elle ne perdit pas de temps et se mit complètement nue, ce qui veut dire qu'elle était sans défaut physique et sans pudeur morale. Pendant nos premiers ébats, le locataire au-dessus de moi se mit à jouer du violon. Cette *belle et honneste dame*, comme disait Brantôme, suspendit alors les mouvements auxquels elle se livrait et qui lui étaient familiers, et me dit : "Va donc en mesure." Depuis lors, elle a toujours été en progression et elle en a tant fait que j'ai le droit de vous la nommer et de vous raconter ce détail. N'importe ! je voudrais bien être encore à ce jour-là… »

Il plaît, et il le sait. On commente ses reparties. Un ami de son père s'étant étonné devant lui :

— Voyons, mon cher, je tutoie l'auteur d'*Antony* et je vous dis vous ! C'est ridicule ! Il faudra régulariser.

— En effet. Il faudra dire *vous* à papa.

Il commence à faire des dettes. En connaisseur, Dumas père s'inquiète.

— Travaille !

Il lui propose de collaborer avec lui. Dumas fils feint de n'avoir pas entendu. C'est par lui-même qu'il veut réussir. Car il le veut.

Au cours d'un voyage à Marseille payé par son père, il se fait de nombreux amis. Revenu à Paris, c'est à Joseph Méry qu'il apprend quelque chose de prodigieux : « Grande nouvelle, cher et bon ami ! La débâcle est dans la maison Dumas. L'époux et l'épouse sont prêts de se séparer, comme Abraham et Adar, pour autre chose que la stérilité – et je crois que bientôt vous allez voir passer, à Marseille, une femme grasse se rendant en Italie pour y vivre toujours ! »

Depuis qu'Ida, ayant définitivement quitté Alexandre, est allée rejoindre son prince italien, les rapports entre les deux Alexandre sont devenus quasiment idylliques. De l'aîné au cadet : « Quand tu auras à ton tour un fils, aime-le comme je t'aime, mais ne l'élève pas comme je t'ai élevé. » Du cadet à propos de l'aîné : « Mon père, c'est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit. »

À partir de 1844, le père et le fils habitent ensemble à Saint-Germain-en-Laye. Aux nombreux amis qu'ils invitent, Alexandre junior indique à sa façon le chemin de leur villa :

Pour ne pas vous causer une course incongrue,
Je vais vous indiquer la maison. Dans la rue
De Médicis, au fond, la dernière maison
Ayant la porte verte et fermant l'horizon.

Une rencontre faite à Saint-Germain-en-Laye va, par ses conséquences, marquer profondément la vie du jeune Dumas. Il s'agit d'un certain Eugène Déjazet, fils de la grande comédienne de ce nom. L'automne venu, Déjazet fait découvrir à Alexandre les salles parisiennes fréquentées par ces femmes que l'on appelle les « hautes coquines ». Les Variétés étant dans ce cas, les deux amis s'y rendent. Dans une avant-scène, une beauté telle qu'Alexandre n'en a jamais vu lui coupe le souffle : « Elle était grande, écrira-t-il, très mince, noire de cheveux, rose et blanche de visage. Elle avait la tête petite, de longs yeux d'émail comme une Japonaise, mais vifs et fiers, les lèvres du rouge des cerises, les plus belles dents du monde ; on eût dit une figurine de Saxe[7]… » Il ajoutera : « Son cachemire, dont la pointe touchait à terre, laissait échapper de chaque côté les larges volants d'une robe de soie et l'épais manchon, qui cachait ses mains et qu'elle appuyait contre sa poitrine, était entouré de plis si habilement ménagés que l'œil n'avait rien à redire, si exigeant qu'il fût, au contour des lignes. »

Déjazet lui souffle : « Marie Duplessis. »

Elle n'est pas seule dans la loge. Le regard d'Alexandre se pose sur ce compagnon si chenu dont elle est flanquée. Déjazet souffle encore : « Le comte de Stackelberg, ancien ambassadeur de Russie. » Peut-être a-t-il ajouté : « Il faut bien vivre… » À l'entracte, les signes de Marie Duplessis

s'adressent à une grosse femme que Dumas fils a déjà rencontrée : une certaine Clémence Prat. C'est à Eugène Déjazet qu'elle fait ensuite les mêmes signes. Il interprète comme il faut ce télégraphe optique : retrouvons-nous après le spectacle. Ils se rendent chez Clémence Prat. Dumas fils ne peut cacher sa déception : il avait cru que la beauté de la loge serait là. En fait, elle habite en face.

— Elle doit être chez elle, explique Clémence. Seule.

— Mais elle va s'ennuyer horriblement !

— Nous passons presque toutes nos soirées ensemble ou, lorsqu'elle rentre, elle m'appelle. Elle ne se couche jamais avant deux heures du matin. Elle ne peut dormir plus tôt.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est malade de la poitrine et qu'elle a presque toujours la fièvre.

Quelques minutes plus tard, la belle voisine apparaît à sa fenêtre. Clémence ouvre la sienne. Marie Duplessis la supplie de la délivrer d'un fâcheux, le comte de N., qui l'ennuie horriblement.

— Je ne peux pas venir, dit Clémence. J'ai chez moi deux jeunes gens : le fils de Déjazet et le fils de Dumas.

— Amenez-les. J'aime mieux tout que le comte. Venez vite.

Clémence et les deux garçons trouvent Marie à son piano cependant que le comte s'adosse à la cheminée. Marie le chasse sans ménagement. Au cours d'un souper improvisé, Alexandre s'étonne : comment une telle créature peut-elle « parler comme un portefaix et rire d'autant plus que ce que l'on disait était plus scandaleux » ? On en est au dessert quand elle est soudain prise d'une quinte de toux et s'enfuit.

— Qu'a-t-elle ? demande Eugène.

— Elle a trop ri et elle crache le sang, répond Clémence.

Bouleversé, Dumas fils se lève pour tenter de lui porter secours. Dans sa chambre, il la trouve allongée sur un canapé. Sur la table, une cuvette en argent laisse voir des traces de sang. Il la tance :

— Vous vous tuez, madame. Je voudrais être votre ami, votre parent pour vous empêcher de vous faire mal ainsi.

— D'où vient ce dévouement ?

— D'une sympathie irrésistible que j'ai pour vous.

— Ainsi vous êtes amoureux de moi ? Dites-le tout de suite, c'est bien plus simple.

— Si je dois vous le dire un jour, ce n'est pas aujourd'hui.

— Vous ferez mieux de ne me le dire jamais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne peut résulter que deux choses de cet aveu.

— Lesquelles ?

— Ou je ne vous accepte pas : alors vous m'en voudrez. Ou je vous accepte : alors vous aurez une femme nerveuse, malade, triste, ou gaie d'une

gaieté plus triste que le chagrin ; une femme qui crache le sang et qui dépense cent mille francs par an ! C'est bon pour un vieux richard, mais c'est bien ennuyeux pour un jeune homme comme vous… Tous les jeunes amants que j'ai eus m'ont quittée.

Il revient la voir. Elle ne le chasse pas. Il lui crie si fort son amour qu'il la convainc enfin : « Elle avait des aspirations soudaines vers une existence plus calme… Des curiosités de la chair, elle avait subi les entraînements et les délices, sans abdiquer une espèce de fierté qui était la décence de sa honte. » Si Alexandre n'avait pas écrit *La Dame aux camélias*, de tout cela nous ne saurions rien. Il tiendra à faire connaître Marie à son père qui évoquera leur rencontre au Théâtre-Français : « Je passe dans le corridor ; une porte de baignoire s'ouvre ; je me sens arrêté par le pan de mon habit ; je me retourne. C'est Alexandre qui m'arrête.

— Ah ! c'est toi ! Bonsoir, cher.

— Viens ici, monsieur mon père.

— Tu n'es pas seul ?

— Raison de plus. Ferme les yeux ; passe la tête à travers l'entrebâillement de la porte ; n'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable.

« En effet, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête que je sentais sur mes lèvres la pression de deux lèvres frissonnantes, fiévreuses, brûlantes. Je rouvris les yeux. Une adorable jeune femme, de vingt ou vingt-deux ans, était en tête à tête avec Alexandre et venait de me faire cette caresse peu filiale. »

D'elle, il dira à son fils :

« — Pauvre fille !

— Ma foi ! tu as raison de la plaindre. Elle est fort au-dessus du métier qu'elle fait.

— Tu ne l'aimes pas d'amour, j'espère ?

— Non. Je l'aime de pitié.

« Je ne lui parlai plus jamais de Marie Duplessis. »

Non seulement Marie a conservé Stackelberg dans sa vie, mais elle lui a ajouté le richissime Édouard Perregaux, fils et petit-fils de banquier. Alexandre fils met quelque temps à les découvrir. Au bout de deux mois avec Marie, il en est aux disputes. Il la voit moins souvent. Comme elle est fine, pourtant ! Elle lui écrit :

« Cher Adet, pourquoi ne m'as-tu pas donné de tes nouvelles et pourquoi ne m'écris-tu pas *franchement* ? Je crois que tu devrais me traiter comme une amie. J'espère donc un mot de toi et je te baise bien tendrement, comme une maîtresse ou une amie, à ton choix. Dans tous les cas, je te serai toujours dévouée. MARIE. »

Réponse d'Alexandre : « Ma chère Marie, – je ne suis ni assez riche pour vous aimer comme je voudrais, ni assez pauvre pour être aimé comme vous le voudriez. Oublions donc tous deux – vous un nom qui doit vous être à peu près indifférent ; moi, un bonheur qui me devient impossible. Il est inutile de vous dire combien je suis triste, puisque vous savez déjà combien je vous aime. Adieu donc. Vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre la cause de ma lettre, et trop de cœur pour ne pas me pardonner. Mille souvenirs. AD. 30 août 1845, minuit. »

En octobre 1846, le duc de Montpensier, dernier des cinq fils du roi Louis-Philippe, va épouser à Madrid l'infante Marie-Louise-Fernande. Il invite Dumas père à son mariage. Celui-ci se garde de refuser, mais se fait accompagner par Alexandre II, Auguste Maquet et le peintre Louis Boulanger. Dans les *Impressions de voyage de Paris à Cadix*, le père trace, de son fils à cette époque, un portrait révélateur : « C'est un composé de lumière et d'ombre… Il est gourmand et il est sobre ; il est prodigue et il est économe ; il est blasé et il est candide ; il se moque de moi de tout son esprit et même de tout son cœur. Enfin il se tient toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère, ou à se battre pour moi comme le Cid. D'ailleurs possédant la verve la plus folle. Montant résolument à cheval ; tirant l'épée, le fusil, le pistolet. De temps en temps, nous nous brouillons et il quitte la maison paternelle ; ce jour-là, j'achète un veau et je l'engraisse… »

De Madrid, Alexandre fils adresse à Marie une nouvelle lettre, preuve évidente, malgré la rupture, qu'il lui garde une place dans son cœur :

« Moutier arrive à Madrid et me dit que, quand il a quitté Paris, vous étiez malade. Voulez-vous me permettre de m'inscrire au nombre de ceux qui s'attristent de vous voir souffrir ?

« Huit jours après que vous aurez reçu cette lettre, je serai à Alger. Si je trouve, à la poste restante, un mot à mon nom, et qui me pardonne une faute que j'ai commise, il y a un an environ, je reviendrai moins triste en France si je suis absous – et tout à fait heureux si vous être guérie.

« Ami.

A. D. »

Après l'Espagne viendront, toujours en compagnie de son père, la Méditerranée, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. C'est à Marseille que Dumas le jeune apprendra la mort de Marie. De l'agonie dont il n'a rien su, il voudra tout savoir.

Quand elle s'est vue perdue, elle a fait placer dans sa chambre un prie-Dieu et deux statues de la Vierge. Obligée de vendre peu à peu les bijoux, souvent somptueux, qu'elle avait reçus, il ne lui est resté que deux bracelets, une broche de corail, des cravaches et deux petits pistolets.

Un vicaire de la Madeleine est venu lui donner l'extrême-onction. Le 3 février 1847, tandis que, sur le boulevard, retentissaient les fanfares et les cris de joie du carnaval, elle a rendu l'âme à ce Dieu qui, selon son Fils, accorde sa préférence aux pécheurs.

Le jour où l'on met aux enchères ce qu'il reste de Marie Duplessis : des meubles en bois de rose, des robes et des lingeries, Alexandre se glisse dans l'appartement. Il ne veut rien acheter, seulement retrouver le cadre qui lui avait été si cher.

Il rentre chez lui, s'assied à sa table de travail, prend sa plume et compose des vers qu'André Maurois proclamera les meilleurs de sa vie :

Je vous avais écrit que je viendrais, madame,
Pour chercher mon pardon, vous voir à mon retour ;
Car je croyais devoir, et du fond de mon âme,
Ma première visite à ce dernier amour.

Et quand mon âme accourt, depuis longtemps absente,
Votre fenêtre est close et votre seuil fermé ;
Et voilà qu'on me dit qu'une tombe récente
Couvre à jamais le front que j'avais tant aimé…

En 1848, Dumas fils publie *La Dame aux camélias* et devient célèbre. S'ensuit une œuvre où alternent les romans et les pièces de théâtre, presque tous salués par le succès. Il défend les causes qui lui sont chères, les droits de la femme et de l'enfant aussi bien que les problèmes sociaux brûlants. Certains de ses combats font scandale.

Tout au long de cette longue carrière, le fils s'est toujours senti plus proche de son père. La réciproque est vraie. À peine terminée, Alexandre II vient lire *La Dame aux camélias* à Alexandre Ier. Au début, Dumas écoute avec une sympathie qui, peu à peu, se change en une attention extrême puis en une émotion violente : il vient de comprendre qu'il a engendré un grand écrivain.

Hippolyte de Villemessant montre Dumas père pleurant de joie et de bonheur aux premières représentations des pièces de son fils : « Il me prit les mains en me disant : "C'est lui qui est mon meilleur ouvrage !" »

Après le quatrième acte du *Fils naturel*, il se précipite dans les couloirs du théâtre en criant :

— Alexandre nous enfonce tous !

Selon la comtesse Dash, « l'extrême réserve d'Alexandre est la conséquence de son éducation et des exemples qu'on lui a donnés. La vie de son père est, pour lui, un fanal planté sur la Bible.

« Dumas fils est, avant tout, *l'homme des devoirs*. Il les remplira tous… Il est froid en apparence et peut-être l'est-il devenu réellement lorsque le premier feu des passions s'est éteint. Sa jeunesse – je dirai presque son adolescence – a été orageuse… *Il a mûri en vingt-quatre heures*, sous le soleil d'un lustre et au bruit des applaudissements. C'est à présent un homme raisonnable, et raisonnant ; calculant son existence, ne faisant rien à la légère, analysant les gens et les choses, se gardant des surprises et des entraînements ; et se gardant des habitudes, même lorsqu'elles sont agréables et douces.

« Il est homme d'honneur. Il tient ses promesses, fait des économies, place ses fonds, s'inquiète des cours de la Bourse et se prépare un avenir. Son rêve, c'est la vie de campagne. Il aspire déjà au repos et à la retraite…

« Il n'est pas confiant. Il a une médiocre opinion de l'espèce humaine… Son ironie est profonde ; elle ne rit pas, elle mord. Il a des amis, qu'il aime plus qu'il n'en est aimé. Son défaut est *le désenchantement*, fruit amer de l'expérience. »

Les frères Goncourt, eux, notent à la date du 20 mai 1868 : « Ce soir, chez la princesse [Mathilde], nous avons entendu pour la première fois de l'esprit de Dumas fils. Une verve grosse, mais qui va toujours ; des ripostes qui sabrent tout, sans souci de la politesse ; un aplomb qui touche à l'insolence, et qui donne à sa parole toutes les bonnes fortunes ; par là-dessus, une amertume cruelle… mais, incontestablement, un esprit bien personnel ; un esprit mordant, coupant, emporte-pièce, que je trouve supérieur à l'esprit que l'auteur dramatique met dans ses pièces, par sa qualité de concision et de taille à arêtes vives, qu'il a, cet esprit, dans sa première spontanéité ! »

Rien n'évoquera mieux les sentiments portés par le fils à son père que les vers à lui adressés de son vivant :

Ainsi donc, ô penseur, ô poète, ô mon père,
Tu ne rompras jamais ta chaîne littéraire ;
Et tu seras forcé de laisser tour à tour
Les autres s'enrichir de ton riche domaine,
Sans avoir seulement, au bout de la semaine,
Le repos du septième jour.

Il faut qu'incessamment on voie à ta fenêtre
Lorsque la nuit commence, et quand le jour va naître,
Des lampes du travail l'éternelle clarté ;
Et tu ne pourras pas, forçat de ton génie,
Après vingt ans d'étude, et d'ombre, et d'insomnie,
Respirer, à prix d'or, trois mois de liberté !

Travaille donc toujours pour tous et pour toi-même !
Verse, immense forêt, sur un monde qui t'aime
Ton ombre, tes parfums, tes chansons, ton repos.
Prends à Dieu ses rayons, et rends-lui tes murmures,
Et ne t'occupe pas si de quelques ramures
Des bergers inconnus nourrissent leurs troupeaux.

Travaille ! et cependant toi demain tu ramènes

Le pavillon français dont pendant six semaines
T'abrita le pays qui te le devait bien,
Des rhéteurs avortés, tout fiers de leur famille,
Mirabeaux de hasard, Berryers de pacotille,
Pour qu'on sache leurs noms, insulteront le tien !

Travaille obstinément ! moi je veille à ta porte,
Ce que diront de moi ces hommes, peu m'importe !
Je me ferai sans eux le nom que je voudrai,
Je ne veux jusque-là, pieuse sentinelle,
Que garder de l'affront la gloire éternelle
Comme un palladium sacré !

Alexandre Dumas fils mourra le 28 novembre 1895, à Marly-le-Roi.

Voir : Ferrier, Ida ; Waldor, Mélanie.

Foy, homme du destin

Arrivé à Paris en mars 1823 – il va sur ses vingt et un ans –, Alexandre Dumas a collationné les lettres adressées à son père par des célébrités, souvent maréchaux et généraux. Avant de quitter Villers-Cotterêts, il sollicite une audience auprès du maréchal Victor, duc de Bellune. Aucune réponse. Il emporte les précieuses lettres à Paris. Sur place, il sera plus aisé de se faire recevoir par le maréchal comte Jourdan, le général Sebastiani, etc. Pas davantage de réponse. Seul se manifeste le général Verdier, autrefois sous les ordres du général Dumas en Égypte. Il accueille Alexandre un pinceau dans une main et, dans l'autre, une palette. Disgracié, ne sachant que faire, il s'est mis à peindre.

— Hélas, soupire-t-il, je ne puis vous rendre aucun service.

Un autre veut bien le recevoir : le général Foy, député depuis 1819 et reconnu, à la Chambre, comme défenseur de toutes les libertés. Le cœur battant la chamade, Alexandre sonne chez lui, au 64 de la rue du Mont-Blanc. On l'introduit dans le cabinet du général alors que celui-ci, debout face à un pupitre, est occupé à écrire. Dumas le voit de petite taille, le teint bilieux, des cheveux rares et gris. Son âge ? Une cinquantaine d'années. Foy pose sa plume pour porter sur son hôte un regard scrutateur :

« — C'est vous qui êtes monsieur Alexandre Dumas ?

— Oui, général.

— Seriez-vous le fils du général Dumas qui commandait l'armée des Alpes ?

— Oui, général.

— On m'a dit que Bonaparte avait été bien injuste pour lui, et que cette injustice s'était étendue à sa veuve ?

— Il nous a laissés dans la misère.

— Puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Je vous avoue, général, que vous êtes à peu près mon seul espoir.

— Comment cela ? »

Alexandre lui tend une lettre. Qu'elle ait été écrite par un M. Danré, Cotterézien, frappe visiblement le général.

« — Ah ! ce cher Danré !… Vous le connaissez ?

— C'était un ami intime de mon père.

— Il vous recommande à moi avec instance ; il vous aime donc bien ?

— Mais à peu près comme il aimerait son fils, général.

— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

— Oh ! pas à grand-chose !

— Bah ! vous savez bien un peu de mathématiques ?

— Non, général.

— Vous avez, au moins, quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique ?

« Il s'arrêtait entre chaque mot et, à chaque mot, je sentais une nouvelle rougeur me monter au visage, et la sueur ruisseler de mon front en gouttes de plus en plus pressées. C'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.

— Non, général, je ne sais rien de tout cela.

— Vous avez fait votre droit ?

— Non, général.

— Vous savez le latin, le grec ?

— Le latin, un peu, le grec pas du tout.

— Parlez-vous quelque langue vivante ?

— L'italien.

— Vous entendez-vous en comptabilité ?

— Pas le moins du monde… Oh ! général, mon éducation est complètement manquée et, chose honteuse ! c'est d'aujourd'hui, c'est de ce moment que je m'en aperçois. Oh ! mais je la referai, je vous en donne ma parole et, un jour, un jour, je répondrai : "oui" à toutes les questions auxquelles je viens de répondre : "non".

— Mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre ?

— Rien ! rien ! rien, général ! »

Silence. La commisération de Foy ne fait aucun doute.

« — Et cependant, dit-il, je ne veux pas vous abandonner…

— Non, général, car vous ne m'abandonneriez pas seul ! Je suis un ignorant, un paresseux, c'est vrai ; mais ma mère, qui compte sur moi, ma mère, à qui j'ai promis que je trouverai une place, ma mère ne doit pas être punie de mon ignorance et de ma paresse. »

Nouveau silence.

« — Donnez-moi votre adresse, dit le général, je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous… »

Il fait asseoir le visiteur à son bureau et lui tend la plume dont il vient de se servir. Alexandre la prend, la regarde, puis secoue la tête et la lui rend.

« — Eh bien ? s'étonne Foy.

— Non, général, je n'écrirai pas avec votre plume ; ce serait une profanation. »

Sourire du général.

« — Que vous êtes enfant ! Tenez, en voilà une autre. »

Tandis qu'Alexandre écrit, le général suit de très près le travail de sa main. Au bout d'un instant, il s'exclame :

— Nous sommes sauvés !

— Pourquoi cela ?

— Vous avez une belle écriture.

« Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine ; je n'avais plus la force de porter ma honte. Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais ! Ce brevet d'incapacité, oh ! il était bien à moi… Je me serais volontiers fait couper le bras droit.

— Écoutez, dit le général, je dîne aujourd'hui au Palais-Royal ; je parlerai de vous au duc d'Orléans ; je lui dirai qu'il vous prenne dans ses bureaux, vous, fils d'un général républicain. »

Avant de donner congé au plus surprenant, sans doute, de ses visiteurs, il l'invite à passer le voir le lendemain matin à sept heures. A-t-il seulement dormi, le cher Dumas ? Quand il pénètre pour la deuxième fois dans le cabinet de travail, le visage riant du général lui semble de bon augure.

« — Eh bien, dit Foy, notre affaire est faite. Vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans, comme surnuméraire à cent francs par mois. Ce n'est pas grand-chose ; mais à vous maintenant de travailler. »

Saisi, Alexandre est incapable de proférer un son. Il saute au cou de son hôte et l'embrasse. Foy se met à rire.

« — Il y a chez vous un fond excellent. Mais rappelez-vous ce que vous

m'avez promis : étudiez !

— Oh oui, général, je vais vivre de mon écriture. Mais je vous promets qu'un jour je vivrai de ma plume. »

Du coup, Alexandre est invité à déjeuner[8]. On apporte une petite table déjà servie.

« — Un second couvert, ordonne le général. À table ! Il faut que je sois à midi à la Chambre. »

Pendant le repas, le général l'interroge sur ses ambitions littéraires. « Il me regardait, il m'écoutait avec ce sourire bienveillant des grands cœurs, et il avait l'air de dire : "Rêves d'or ! Folles espérances ! Nuages empourprés, mais fugitifs, qui glissez sur le ciel de la jeunesse, ne disparaissez pas trop vite du firmament d'azur de mon pauvre protégé !" »

Si ces rêves et ces espérances se sont – ô combien ! – réalisés, c'est grâce au général Foy. Le 10 avril 1823, vers dix heures du matin, Alexandre gravit pour la première fois les marches du Palais-Royal. Chaque jour, il n'en sortira qu'à cinq heures. Dix mois plus tard, quand M. Oudard, chef de bureau, lui annoncera que son salaire passe de cent à cent vingt-cinq francs par mois, il spécifiera : « Je suis content de votre zèle et tout fait présager que vous deveniez un employé distingué. »

Le 28 novembre 1825, sortant de son bureau, il apprend par des passants que le général Foy est mort. Mort, celui qui lui a permis de vivre et d'espérer ! Son désespoir est tel qu'il n'envisage rien d'autre que de se précipiter chez lui. Se saisissant de sa plume, il entame sans s'y être préparé une *Élégie sur la mort du général Foy* :

Ainsi de notre vieille gloire
Chaque jour emporte un débris !
Chaque jour enrichit l'histoire
Des grands noms qui nous sont repris !
Et, chaque jour, pleurant sur la nouvelle tombe
D'un héros généreux dans sa course arrêté,
Chacun de nous se dit épouvanté :
Encore une pierre qui tombe
Du temple de la Liberté !

L'*Élégie* comporte deux cents vers dont ceux-ci :

Tel qu'un volcan silencieux,
Mais qui n'attend qu'une étincelle
Pour élancer jusques aux cieux
La foudre que son sein recèle,
Le génie au hasard soumis,
Assoupit sa flamme immortelle
Jusqu'à l'heure qui lui révèle
L'avenir qui lui fut promis.

Une chanson infâme, bien sûr anonyme, commence à circuler dans Paris. On y traite le général Foy de « factieux » et de « parjure ». Alexandre relit son *Élégie* ; n'est-ce pas là une réponse ? Il reste lucide : dans le climat né du sacre de Charles X, pas un journal ne l'accueillera. Alors, faire imprimer soi-

même le texte, ce qui veut dire à ses frais ? On lui demande trois cents francs : tout ce qu'il reste à sa mère. Il les lui emprunte. Prête à être vendue un franc vingt-cinq, l'*Élégie* sera la plupart du temps distribuée, surtout parmi les trente mille Parisiens qui, le 30 novembre, sous des torrents de pluie, accompagneront le convoi du général jusqu'à Notre-Dame-de-Lorette. Ne parvenant pas à retenir ses larmes, trempé jusqu'aux os, Dumas les accompagne jusqu'au bout.

L'*Élégie* sera lue, remarquée, admirée. Elle aura droit, dans *Le Figaro* à peine créé, à un article plus que favorable d'Étienne Arago et sera reproduite intégralement dans la *Couronne poétique du général Foy*, recueil collectif.

Alexandre Dumas n'avait pas voulu signer *La Chasse et l'Amour*. Son nom s'étale maintenant en majuscules sous le titre de l'*Élégie*. Il osera envoyer un exemplaire dédicacé au duc d'Orléans, un autre à M. de Broval, directeur des services de Son Altesse, lequel se déclare très sensible à ce geste, un autre encore à Oudard. Pour la première fois, ce dernier ne se montre plus hostile aux ambitions littéraires de son subordonné.

Voir : Apprenti.

1- Notre dîner.

2- De son véritable nom vicomtesse de Poilloüe de Saint-Mars.

3- *Les Contemplations,* livre cinquième.

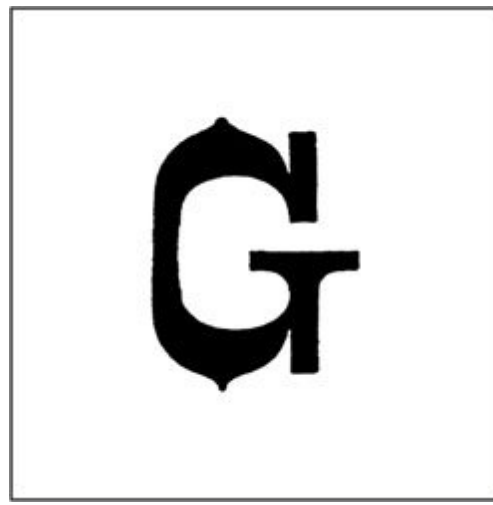
4- « Mon nom est trop connu, tu comprends, pour qu'il y ait un doute et je ne puis ajouter père, je suis trop jeune pour cela » (janvier 1840).

5- Il s'agit de Marie Dumas, âgée de neuf ans, élevée chez son père par Ida Ferrier qui lui montrait d'ailleurs beaucoup d'affection.

6- Maurice Spronk, « Alexandre Dumas fils, ses origines et ses débuts », *Revue des Deux Mondes*.

7- Préface de *La Dame aux camélias*.

8- Il s'agit de notre petit déjeuner.



Garibaldi, sous le signe de

Depuis son retour de Russie, Dumas garde les yeux fixés sur Garibaldi. La guerre engagée contre l'Autriche par le Piémont, avec l'appui de l'armée française, s'est achevée par la paix de Villafranca. La France y a gagné Nice et la Savoie. Reste que l'Italie est loin d'être unifiée. Presque seul, Garibaldi a compris que néanmoins l'élan est donné. Il diffuse une proclamation qui remercie Napoléon III et les braves Français ayant versé leur sang pour la *cause italienne*.

Tous ces événements, Dumas les suit de près. La proclamation le frappe. Pas de doute : il faudrait le rencontrer, ce Garibaldi. Il s'informe sur sa vie.

Né à Nice, le 4 juillet 1807, logiquement il est devenu marin. Pendant onze ans, il sillonne la Méditerranée, affrontant tour à tour tempêtes et pirates barbaresques. En 1833, il entend pour la première fois parler de Saint-Simon, ce philosophe français qui prêche une doctrine selon laquelle chacun a droit à « une part égale au banquet de la vie, aux plus grands comme aux plus petits ». Il se sent frappé au cœur.

Dans un port, un matelot italien lui parle de l'Italie telle qu'elle demeure : ses plus belles provinces occupées par l'Autriche ; le reste divisé en petits royaumes, principautés ou duchés. Il y a là pourtant vingt millions d'hommes qui, tous, parlent la même langue et s'affirment héritiers de cette Rome éternelle qui a conquis et civilisé le monde d'alors.

En veine de confidences, le matelot se confie : avec mille autres, il a prêté serment à Giuseppe Mazzini qui, à la tête de la Jeune Italie, affirme sans se lasser que, pour gagner l'unité italienne, il faut une révolte armée.

Beaucoup d'Italiens vivent alors en Amérique. Mazzini compte là des disciples. Garibaldi décide d'y poursuivre son destin. Il est reçu à bras ouverts par ses « frères ». La chemise rouge est leur signe de ralliement. À l'annonce que la province de Rio Grande se soulève pour arracher son indépendance au Brésil, Garibaldi se joint au combat, est blessé sévèrement et prend bientôt le commandement de la flotte de Rio Grande.

Une lettre de Mazzini le rappelle en Italie. Toujours vêtu de la chemise rouge, il participe, les armes à la main, à la guerre contre l'Autriche.

Il est célèbre maintenant. Dumas a toujours aimé les héros. Il lui a écrit, mais où le trouvera-t-il ? À Turin. Il s'y précipite. Informé que Garibaldi loge à l'hôtel de l'Europe, il y prend une chambre. À peine a-t-il posé son bagage et le héros surgit. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Garibaldi confirme à Dumas que le moment est venu où il entreprendra *personnellement* la guerre pour l'unité italienne. Plus enthousiaste qu'il ne l'a jamais été, Alexandre se saisit d'une feuille sur laquelle il griffonne : « Je souscris pour douze carabines rayées. Ce 4 janvier 1860. » Garibaldi réplique : « *Raccommando ai miei amici l'illustro amico mio Alessandro Dumas. 4 gennajo 1860*. » Sur le même élan, Dumas propose au héros de rédiger ses Mémoires. Garibaldi y consent : on se retrouvera à Milan pour les écrire ensemble.

Dumas n'oubliera jamais cette rencontre : « Il y a quelque chose comme dix ans que je le proclamais non seulement l'apôtre de la liberté italienne, mais l'apôtre de la liberté universelle. En effet, pour Garibaldi, n'existe point cette étroite nationalité, limitée par les fleuves ou bornée par les montagnes. Non, pour lui, il n'y a qu'une grande famille qui, longtemps esclave, un jour a tressailli à la parole libératrice du Christ[1] ! »

Garibaldi et Dumas ne se retrouveront pas à Milan mais sur le lac de Côme. L'Italien commence à dicter ses Mémoires mais – quand on le connaît un peu, on le comprend – se lasse vite. Il promet à Dumas de lui faire tenir des notes manuscrites sur lesquelles il travaillera.

Attelé à la rédaction de ses *Impressions de voyage en Russie et au Caucase*, est-ce à cause de Garibaldi que Dumas a voulu naviguer en Méditerranée ? Il cherche à acheter un bateau sur lequel pourrait voyager avec lui une masse d'invités. Est-il soudain devenu riche ? Pratiquement. Noël Parfait, méritant décidément son nom, a traité avec l'éditeur Michel Lévy une convention par laquelle les frères Lévy et Dumas, depuis longtemps en procès, mettraient fin à leur conflit « à la condition que les frères Lévy achèteraient pour dix ans le droit de réimprimer dans le format in-18 à 1 franc ses œuvres complètes ». Dumas touchera dix centimes par volume réimprimé et les frères Lévy « lui assureront et lui *régleront* immédiatement un *minimum* de cent cinquante mille francs ». Le traité est signé le 20 décembre 1859, ce qui veut dire pour Dumas trente mille francs dans les vingt-quatre heures, vingt mille francs le 1er mars 1860, et neuf mille francs tous les trimestres à partir du 1er juillet. Il se voit plus riche que Rothschild.

Tout s'enchaîne. Il trouve un yacht de soixante-six tonneaux, construit à Liverpool, vendu par son propriétaire pour treize mille francs. Il le baptise aussitôt l'*Emma* en l'honneur de sa très chère Emma Mannoury-Lacour. Le 9 mai, à Marseille, l'*Emma* lève l'ancre. Destination : Gênes. Le capitaine Beaugrand, un Breton, a engagé un équipage de qualité. Parmi les invités que Dumas a conviés, on remarque le photographe Le Gray qui fixera l'image d'un Dumas barbu et prenant du ventre[2]. Tous les regards – matelots et invités – convergent sur une jeune fille d'à peine vingt ans. Revêtue d'un uniforme d'officier de marine mis à sa taille, elle est appelée par tous « l'Amiral ». Elle se nomme Émilie Cordier et paraît si fragile qu'il semble à la plupart qu'elle s'envolerait au moindre souffle de vent. Son rêve est de devenir comédienne. Avant que Dumas ne parte pour la Russie, ses parents la lui ont présentée en sollicitant sa « protection ». Il la leur a promise. À son retour, il n'a pas oublié Émilie, mais la protection a pris un autre tour que celui prévu par les parents.

Dumas à Emma Mannoury-Lacour, 21 mai 1860 : « Mon amour chéri – J'arrive à Gênes. Je reçois ta lettre. […] Je ne saurais te dire où nous irons en quittant Gênes. […] Au reste, sois tranquille, il est impossible d'avoir un meilleur bâtiment que l'*Emma*. Il est solide, et excellent marcheur. […] Tu as mes heures tristes et mes heures gaies, mon enfant chérie, puisque tu vis sans cesse au fond de ma pensée. Et que je ne vis pas une heure sans que mon cœur et mon espoir tournent à toi. Je t'aime. »

Rappel : cette lettre est écrite douze jours après l'embarquement de Dumas à Marseille en compagnie de « l'Amiral ». Il n'est pas sûr que la chère Emma ait eu l'occasion d'apprendre l'existence d'Émilie ; elle mourra le 26 novembre à Caen, arrachant à Dumas ce cri : « Je crois bien, quoique je ne l'affirme pas, que les trois quarts de mon cœur, sinon mon cœur tout entier moururent avec elle. »

Dès le 26 avril 1860, Garibaldi a recruté secrètement des volontaires. Dans la nuit du 5 au 6 mai, sous son commandement, mille hommes se sont embarqués sur deux vapeurs et ont vogué vers la Sicile. Le but, non dissimulé mais insensé, est de s'emparer de l'île, d'y hisser le drapeau de la liberté italienne, d'en chasser les troupes napolitaines : celles-ci se composent de quarante mille hommes armés de cent canons et munis d'un matériel de guerre considérable.

Stupéfiante campagne en vérité : Garibaldi évite les batailles dignes de ce nom, mais écrase tour à tour les détachements ennemis. Les populations sont en grande partie hostiles aux Bourbons. Quand il apparaît vêtu de sa chemise rouge et coiffé de son poncho, on l'acclame. Les vieilles femmes se signent.

Vingt jours après son débarquement, ayant attiré la garnison napolitaine de l'autre côté de l'île, Garibaldi prend Palerme. Aujourd'hui, la télévision ou la radio l'apprendraient aussitôt à Dumas. Ce n'est pas le cas. Le sent-il alors ? Le 8 juin, il décide de rejoindre le théâtre des opérations. Le 10, l'*Emma* jette l'ancre devant Palerme. La ville tout entière, plus ou moins ravagée, est aux mains des chemises rouges. À peine sauté à terre, Dumas cherche éperdument Garibaldi. Il le trouve devant la cathédrale, son chapeau de feutre écorné par une balle. Rencontre historique :

— Cher Dumas, vous me manquiez !

— Vous le voyez, je vous cherche. Mes compliments, mon cher général.

— Ce n'est point à moi qu'il faut les faire, c'est à ces hommes-là ; quels géants, mon ami !

Pour Alexandre, Garibaldi a réquisitionné le logement du gouverneur. Le balcon donne sur la place, Dumas ne s'y hasarde qu'une seule fois : l'ovation est telle qu'il ne veut pas en subir d'autres.

Accouru pour assister à des prodiges, il n'est nullement déçu : « Tout est improvisé, tout est inédit et n'a jamais été encore. La force primitive de Garibaldi suit toujours des sentiers inconnus et il élabore sans cesse de

nouveaux plans. »

L'*Emma* se doit d'achever son voyage. Invités et équipage, nul ne veut plus attendre. Dumas se trouve devant un choix douloureux. L'éventualité d'abandonner Garibaldi lui est insupportable. Néanmoins, l'*Emma* lève l'ancre pour Malte et Corfou. Dès l'escale de Malte, Dumas abandonne ses invités. Non sans mal, car ils se rebellent.

Noël Parfait à l'éditeur Michel Lévy : « Dumas, en arrivant à Malte, s'est séparé violemment d'une partie de ses compagnons de voyage… Il y a eu des scènes déplorables, à ce point qu'on a été tout près de tirer l'épée. »

L'Amiral a quitté son uniforme. Quand un ventre s'arrondit, mieux vaut endosser une robe. Dumas rayonne : à son âge !

Quand, le 23 juillet, Dumas retrouve Garibaldi, il comprend vite ce qui lui manque : des armes. Aussitôt il se propose. Il sait où s'en procurer.

Le 29 juillet, Dumas s'embarque pour Marseille, y laisse Émilie qui tient à accoucher, à Paris, chez ses parents. Il achète 1 000 fusils rayés et 550 carabines pour une valeur de quatre-vingt-onze mille francs.

La Sicile est conquise. Il reste à s'emparer de Naples. Avec des troupes singulièrement grossies, Garibaldi franchit le détroit. Face à lui, les soldats fidèles aux Bourbons fondent comme neige au soleil. Le 7 septembre 1860, Garibaldi est maître de Naples. Le 13, Dumas l'y retrouve. Garibaldi le nomme instantanément directeur des Musées et des Fouilles, et l'installe au palais Chiatamone. Ce qu'Alexandre fait savoir aussitôt à son ami Van Loo :

« Un mot en courant.

« Je suis à Naples avec Garibaldi. J'habite un charmant petit palais au bord de la mer. J'ai, et c'est pour cela que je vous regrette, toutes les chasses

de Sa Majesté François II à ma disposition. Mais j'ai eu jusqu'à présent la paresse de n'y pas tuer un faisan.

« Portez-vous bien. Les journaux vous donneront de mes nouvelles politiques. »

Dumas a souhaité fonder et diriger un journal garibaldien. Le premier numéro de *L'Indipendente* paraît le 11 octobre. Plus important pour l'Histoire : l'arrivée du roi de Piémont à Naples. Le 7 novembre, assis côte à côte dans la même calèche, le roi et Garibaldi parcourent la ville. On crie bien davantage : « Vive Garibaldi ! » que « Vive le roi ! ». Un plébiscite confirme le rattachement de Naples et de la Sicile au Piémont.

Pour le héros, c'est trop. On veut l'écraser de titres et d'honneurs. D'un geste de la main, il refuse tout. Il s'embarque sur le *Washington* pour regagner son île de Caprera. Acclamé par la foule, sa seule réponse :

— À Rome !

Dumas lance :

— C'est Cincinnatus !

À l'exception de brefs séjours en France, le même Dumas restera à Naples durant trois ans. Autant il a détesté le royaume dans sa jeunesse à cause des tourments infligés à son père, autant il aime maintenant la ville à la passion. Il prend très au sérieux ses fonctions de directeur des Fouilles. Pompéi et Herculanum n'auront bientôt plus de secrets pour lui. Quand il erre à travers les ruines, quand il ordonne des travaux, il admire que l'éruption du Vésuve, l'an 70 de notre ère, en faisant tant de victimes ait, en même temps, laissé à la postérité ce témoignage unique de la vie romaine.

À Naples, il mène à bien l'écriture d'une considérable histoire des *Bourbons de Naples*, en italien *Storia di Borboni di Napoli*. À ses cinq tomes et dix volumes, il en ajoute un contenant les sources : « J'ai pu enfoncer les portes derrière lesquelles étaient serrés ces papiers secrets et commander à l'Histoire : *fais ton œuvre !* » Toujours à la tête de *L'Indipendente*, il publiera dans ses colonnes cette nouvelle *storia* que les Français, faute de traduction, ignoreront jusqu'à la fin du XX^e^ siècle.

Se proclamant *napoletano*, il ne peut que partager les aspirations de ceux qui, satisfaits par l'intégration du royaume de Naples au sein de l'Italie nouvelle, vivent les yeux grands ouverts : quand les États de l'Église connaîtront-ils le même sort ? L'Italie ne peut se donner d'autre capitale que Rome.

IN VENDITA ALL'UFFIZIO DELL'INDEPENDENTE STRADA DI CHIAIA 197
LA PENA DI MORTE
E IL GIURI' NAPOLETANO
PER ALESSANDRO DUMAS
IL 15 CORRENTE USCIRÀ NELL'APPENDICE DELL'INDEPENDENTE

Dans *L'Indipendente*, Dumas fait feu des quatre fers : pourquoi le pape aurait-il besoin d'un « domaine temporel » ? On lui laissera sa basilique et quelques bâtiments autour. De tout le reste, il doit faire l'abandon total. Mgr Dupanloup, célèbre évêque français, lui ayant répondu sans ménagement, il ne se contente pas de lui répliquer dans son journal. Il se lance dans l'écriture d'un argumentaire qui, à mesure de son élaboration, dépasse de très loin le pamphlet que, peut-être, il aurait voulu écrire. Rien de mieux, pour en juger, que d'en découvrir le titre : *Le pape devant les Évangiles, l'Histoire et la raison humaine.* La première édition, publiée à Naples en 1861, reste longtemps la seule. En 1921, une réédition annoncée à Rome est interdite par le Vatican.

Les Français ont longtemps ignoré ce livre de Dumas. En 1960, A. Craig Bell en propose le texte intégral[3]. Sa réédition, en 2010, permettra sans doute à un nouveau lectorat d'en découvrir l'originalité[4].

Toujours *napoletano*, toujours amoureux de Naples, on verra Dumas, année après année, s'éloigner des Napolitains. Aveuglé par sa passion, dira-t-il, il en a méconnu les défauts. En février 1864, il quitte la ville et rejoint Paris.

L'*Indipendente* subsistera longtemps après son départ et connaîtra une aventure fort peu prévisible. En 1876, repris par l'ex-garibaldien Torelli Viollier, il s'installe à Milan et prend le titre de *Corriere della Sera*. En 1904, le *Corriere* dépassera les ventes de son concurrent, le *Secolo*.

Général Dumas, son père

Le 15 août 1789, vingt dragons à cheval font leur entrée dans Villers-Cotterêts. L'auberge de Claude Labouret hérite d'un mulâtre, le seul du détachement. Très grand, très fort, très beau, il se nomme Alexandre Dumas. À peine revêtu de l'uniforme de dragon de la Reine, il s'est rendu célèbre par des prouesses insensées : ébahis, ses camarades l'ont vu à cheval, ses mains accrochées à une poutre, soulevant non seulement sa propre personne mais, entre ses cuisses, le cheval. Quel autre dragon, enfonçant quatre doigts dans

quatre canons de fusil, aurait pu comme lui les lever à bras tendus ?

À Villers-Cotterêts, cet hercule est donc logé à l'auberge de l'Écu de France. Il y rencontre la fille du propriétaire, Marie-Louise. Sa beauté le touche aussitôt. Quant au cœur de Marie-Louise, il s'est au même moment mis à battre la chamade.

Elle et lui ne se quittent plus. Labouret n'a pas les yeux dans sa poche : quand sa fille lui avoue qu'elle est amoureuse du dragon et que le dragon l'est d'elle, il y met le holà : on ne parlera mariage que lorsque Dumas sera brigadier, autrement dit commandant d'une brigade, grade intermédiaire entre colonel et maréchal de camp. À ses yeux, cela veut dire : *jamais*.

À la fin de l'année, les dragons quittent la ville. Marie pleure. Dumas se contient ; bientôt, il va se battre.

En 1792, la France déclare la guerre à l'Autriche. En hâte, les troupes françaises se mettent en position. À la tête d'une patrouille de trois hommes, le dragon Alexandre Dumas fait prisonniers treize chasseurs tyroliens ; il passe maréchal des logis. Intégré à la légion de Saint-Georges, composée d'hommes de couleur, le voici sous-lieutenant.

Boyer, colonel des hussards de la Liberté et de l'Égalité, fait d'Alexandre Dumas un lieutenant. Saint-Georges, en connaissance de cause, le récupère et lui offre le grade de lieutenant-colonel.

Toujours hanté par le charme de Marie-Louise Labouret, Dumas s'autorise à galoper jusqu'à Villers-Cotterêts. L'annonce de son grade éblouit l'aubergiste. Le mariage est célébré le 28 novembre 1792. Alexandre repart pour l'armée où le rejoint la nouvelle de la naissance de sa première fille, Alexandrine-Aimée.

Le 30 juillet 1793, voici Dumas général de brigade, un mois plus tard général de division. Bientôt il commande en chef l'armée des Pyrénées occidentales, puis l'armée des Alpes. En octobre 1796, au lendemain de la victoire de Bonaparte à Rivoli, il écrase, à la tête de ses troupes, l'armée du maréchal autrichien Wurmser.

Se trouvant seul devant des Autrichiens en fuite, il ramasse les fusils que ceux-ci ont abandonnés et, l'un après l'autre, abat les fuyards : vingt-cinq cadavres ennemis jonchent le terrain. Quand il regagne son poste de commandement, l'un de ses officiers le voit si pâle, si chancelant, qu'il s'écrie :

— Mon Dieu, général, êtes-vous blessé ?

— Non, mais j'en ai tant tué, tant tué !

Il s'évanouit.

Que Bonaparte ait signalé au Directoire, comme s'étant particulièrement distingués, les généraux Brune, Vial et Bon, les chefs de brigade Destaing, Marquis et Tournery sans avoir cité le nom du général Dumas ne peut que scandaliser l'intéressé.

Pour preuve, cette lettre à Bonaparte :

« Général,

« J'apprends que le jean-foutre chargé de vous faire un rapport sur la bataille du 27 m'a porté comme étant resté en observation pendant cette bataille.

« Je ne lui souhaite pas de pareilles observations, attendu qu'il ferait caca dans sa culotte.

« Salut et fraternité.
Alex Dumas »

On ne sait comment a réagi Bonaparte mais, fidèle à lui-même, on le devine furieux. Sur le pont de Clausen, le même Dumas reçoit trois coups de sabre. Il les oublie pour charger derechef à la tête de ses hommes. Son cheval est tué sous lui.

La paix de Campoformio étant signée (18 octobre 1797), il se retrouve à Villers-Cotterêts dans ses foyers.

Pas pour longtemps. L'expédition d'Égypte s'annonce. Donnant le pas à la compétence sur tout autre sentiment, Bonaparte fait de lui le commandant de sa cavalerie.

À peine débarquée en Égypte, l'armée française prend Alexandrie. Pour gagner Le Caire, il faut s'engager dans le désert. Vêtus de lourds uniformes de laine, brûlés de soleil, démunis de vivres, manquant affreusement d'eau, nombreux sont ceux qui trouveront, dans le sable, leur dernière demeure. Parmi les chefs qui manifestent le plus bruyamment leur colère à l'égard de l'imprévoyance de Bonaparte, on signale Murat et Dumas.

La phrase fameuse est prononcée : « Soldats, du haut de ces Pyramides,

quarante siècles vous contemplent ! » La bataille est gagnée. *Furia francese*. La prise du Caire ne diminue en rien les critiques de Dumas : est-ce un royaume que Bonaparte envisage de fonder ? Veut-il s'en faire roi ?

Tranquille apparemment, la ville entre soudain en rébellion. La Grande Mosquée abrite les insurgés. À peine Dumas en est-il averti que, torse nu, il saute à cheval et traverse la ville. Le sabre brandi, il se jette seul dans la mosquée et obtient la reddition de ceux qu'il terrorise. Les Égyptiens verront désormais en lui « l'ange exterminateur à la flamboyante épée ». Il ne renonce pas pour autant à critiquer l'entreprise de Bonaparte et son comportement personnel. Le souvenir poursuivra Napoléon jusqu'à Sainte-Hélène : « Un jour, raconte-t-il, je me précipitai dans un groupe de généraux mécontents et, m'adressant à l'un d'eux de la plus haute stature :

« — Vous avez tenu des propos séditieux, lui dis-je avec véhémence. Prenez garde que je ne remplisse mon devoir. Vos cinq pieds six pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures. »

Dumas mesure en effet cinq pieds six pouces.

Dans la demeure qui lui a été attribuée, il découvre un véritable trésor que le propriétaire égyptien n'a pas eu le temps d'emporter avec lui. Le faisant déposer chez Bonaparte, Dumas lui adresse les lignes que voici : « Le léopard ne change pas de peau, l'homme ne change pas de conscience. Je vous envoie un trésor que je viens de trouver et que l'on estime à près de deux millions. Si je suis tué, ou si je meurs ici de tristesse, souvenez-vous que je suis pauvre, et que je laisse en France une femme et un enfant. »

Il demande un congé que le Corse lui accorde d'une voix glaciale.

Le 3 mars 1799, Dumas embarque sur la *Belle-Maltaise* dans l'espoir de regagner la France. En route, une tempête contraint le bateau à aborder sur le territoire ennemi qu'est alors le royaume de Naples. On emprisonne le général. Sa captivité va durer deux années. Les traitements dont on l'accable démontrent clairement qu'on en veut à sa vie : il échappe à un empoisonnement à l'arsenic cependant qu'une apoplexie à dessein non soignée le laisse longtemps paralysé. Quand, en avril 1801, échangé avec le général Mack, on le libère, il est « estropié de la jambe droite, sourd de l'oreille droite, paralysé de la joue gauche et son œil droit est presque perdu ». Il souffre en outre d'un ulcère à l'estomac.

À Villers-Cotterêts, il peut enfin serrer dans ses bras sa femme et sa fille. Il n'est pas au bout de ses peines : Bonaparte refuse que lui soient versés les émoluments légalement dus pour les deux années passées en prison. Jusqu'à la mort du général, le Premier Consul, puis l'Empereur s'obstinera : « Ne me parlez plus jamais de cet homme-là », dira-t-il à Brune qui tente d'intervenir en sa faveur.

Son dernier bonheur sera la naissance de son fils unique, prénommé lui aussi Alexandre, et sa dernière joie de le voir grandir.

« Mon père m'adorait, écrira l'auteur des *Mousquetaires*. Quoique, dans les derniers temps de sa vie, les souffrances qu'il éprouvait lui eussent aigri le caractère au point qu'il ne pouvait supporter dans sa chambre aucun bruit ni aucun mouvement, il y avait une exception pour moi. »

En grandissant, le petit garçon gardera intacte la folle admiration éprouvée pour son père, désormais l'idole de sa vie : « Peut-être, à cet âge, ce sentiment, que j'appelle aujourd'hui de l'amour, n'était-il qu'un naïf étonnement pour cette structure herculéenne et pour cette force gigantesque que je lui avais vu déployer en plusieurs occasions ; peut-être encore n'était-ce qu'une enfantine et orgueilleuse admiration pour son habit brodé, pour son aigrette tricolore et pour son grand sabre, que je pouvais à peine soulever. […] Aujourd'hui encore, le souvenir de mon père, dans chaque forme de son corps, dans chaque trait de son visage, m'est aussi présent que si je l'eusse perdu hier. […] Je l'aime d'un amour aussi tendre, aussi profond et aussi réel que s'il eût veillé sur ma jeunesse, et que si j'eusse eu le bonheur de passer de cette jeunesse à l'adolescence appuyé sur son bras puissant. »

Grégoire, abbé

La façon dont Dumas a toujours parlé de l'abbé Grégoire – un « honnête homme », un « saint homme », un « digne homme » – suffit à démontrer la gratitude et l'admiration en lesquelles il l'a tenu. Reçu dans son collège en 1811 – il avait neuf ans –, il a cessé d'en suivre les cours lorsque l'abbé, nommé vicaire en 1813, abandonna l'enseignement.

Sous son influence, Alexandre a appris assez facilement le latin et a commencé à lire les poètes. Sa confiance en l'abbé était si totale qu'il le suppliait :

— Apprenez-moi à composer des vers français.

— Je ne demande pas mieux, disait le saint homme, mais au bout de huit jours tu seras fatigué de cela comme du reste.

Exact. Un certain Oblet tente de lui inculquer le calcul. Sa réussite reste à démontrer : « Aujourd'hui encore, avouera Dumas quarante ans plus tard, je suis incapable de faire la moindre division. » Le même Oblet se revendique détenteur de la plus belle écriture de Villers-Cotterêts : avec lui, Alexandre apprend les pleins, les déliés, les ornements, les cœurs, les rosaces et les lacs d'amour. Qui de nos jours serait capable de définir le sens de tels mots ? Alexandre affirmera bientôt qu'il calligraphie infiniment mieux qu'Oblet. Ce qui n'est pas exclu.

L'abbé Grégoire s'acharne à lui faire apprendre ses prières en latin. C'est l'usage. Alexandre se rebelle, Grégoire s'incline. Visiblement son élève l'impressionne. Il admettra que, même en français, Alexandre n'aille pas au-delà de *Notre Père,* de *Je vous salue Marie et* de *Je crois en Dieu*. Quand le jeune garçon atteint sa treizième année, l'abbé estime urgent que ce baptisé communie pour la première fois. Le jour de la cérémonie, il va jusqu'à le charger de prononcer publiquement, au nom de tous les autres, le renouvellement des vœux du baptême. Nous sommes en mai 1815, à la veille de Waterloo. On lui livre le long texte huit jours à l'avance. Le lendemain, il le sait par cœur.

Pour une telle occasion, sa mère l'habille de neuf : culotte de nankin, gilet de piqué blanc et habit bleu à boutons de métal, cravate blanche, chemise de batiste.

La veille du grand événement, il passe la nuit presque entière sans dormir : « L'idée que j'allais me mettre en communication avec le corps divin de Notre-Seigneur produisait sur moi une émotion profonde ; j'avais des étouffements subits et une continuelle envie de pleurer. »

Au jour dit : « J'étais absorbé dans une profonde contemplation. Je me souviens d'un ensemble plein d'espérance et de lumière. Aussi, autant qu'on peut voir dans le ciel avec les yeux de la foi, j'y ai vu ce jour-là, et l'éblouissement fut si vif lorsque l'hostie toucha mes lèvres, que j'éclatai en sanglots, et que je m'évanouis. » Il lui faut trois jours pour se remettre. Ne comprenant rien à un comportement dont il ne connaît pas d'exemple, l'abbé Grégoire accourt prendre de ses nouvelles. Alexandre se jette en pleurant dans ses bras.

— Mon cher ami, lui dit l'abbé, j'aimerais que ce fût moins vif et que cela durât.

Infortuné abbé Grégoire. Cette communion restera unique dans la vie d'Alexandre Dumas. Trente ans plus tard, il reconnaîtra qu'il n'entre plus jamais dans une église : « Les églises sont pour moi un lieu tellement sacré que je croirais les profaner en les visitant comme tout le monde, pour satisfaire à un mouvement de curiosité ou à un caprice de religion. »

1- *Une visite à Garibaldi*, 1860.

2- Au XX^{e} siècle, les photos de Le Gray le placeront au rang des plus grands.

3- Éditions Gallimard.

4- Éditions Ressouvenances.

Harem romantique

« Je ne veux pas exagérer, me disait Dumas, mais je crois bien que j'ai de par le monde plus de cinq cents enfants. » C'est à Mathilde Shaw, fille de l'orientaliste Charles Schoebel, que Dumas s'est ainsi confié. Dans son enfance, il l'appelait Bruyère. En toute innocence, elle n'a cessé de le rencontrer et a réuni plus tard ses impressions dans *Alexandre Dumas père, mes souvenirs sur lui*.

« La vie sentimentale et sexuelle de Dumas décourage tout recensement. » Claude Schopp, auteur de ce constat, n'a pas redouté de dresser la liste de celles qui ont compté le plus. Qu'il en soit loué. N'a-t-il pas retrouvé jusqu'à la date de certaines premières étreintes ?

La première maîtresse d'Alexandre Dumas se nomme Aglaé Tellier. Lingère, elle a dix-neuf ans quand ils se rencontrent. Lui, saute-ruisseau chez un notaire, en a quinze. Il la voit « rose et blonde », s'extasie de ses cheveux dorés et son « charmant sourire ». On peut envier la chance d'Alexandre, mais

on ne saurait méconnaître celle d'Aglaé, première à découvrir l'incomparable ardeur sexuelle dont s'émerveilleront tant d'autres. Leurs rapports durent trois ans.

Constatant tardivement la liaison de leur fille, les parents finissent par s'en alarmer. Ils la convainquent : à vingt-deux ans, elle risque d'être bientôt considérée comme une vieille fille. Comme telle, elle ne trouvera plus de mari. Elle rompt.

Pour rencontrer Louise Brézette, le mieux est de consulter les *Mémoires* de Dumas : « Elle était une vigoureuse fleur de quinze ans. […] Oh ! la belle, la fraîche brune, avec sa chair ferme et dorée comme celle du brugnon, avec ses dents de perle qui éclairaient son visage entre deux lèvres de corail ! Comme on sentait la vie et l'amour bouillir là-dessous ! Comme on sentait qu'à la première flamme tout cela déborderait ! » Cette première flamme n'a jailli qu'un seul soir, le 5 avril 1823, à Villers-Cotterêts, veille du départ d'Alexandre pour Paris.

Une autre Cotterézienne, Marie-Anne Thierry, dite Manette, entre en scène au même moment : « Une pomme d'api, toujours chantant pour faire entendre sa voix, toujours riant pour montrer ses dents, toujours courant pour laisser voir son pied, sa cheville, ses mollets même. » Il ne la perdra jamais de vue. Vers 1825, il la retrouve à Paris : « Elle était toujours gentille ; le charme des souvenirs nous a rapprochés et, tout en parlant, chacun de notre côté, de nos anciennes amours, ma foi !… La chair est faible et le diable est malin. »

Lors de sa première installation à Paris, le jeune Dumas loue une chambre dans un immeuble de la place des Italiens. Sur le même palier, demeure Catherine-Laure Labay, jeune femme à la tête d'un petit atelier de couture. Ils se plaisent et, en août 1823, décident de faire logement commun. De leur liaison naîtra un fils prénommé Alexandre qui, lui aussi, deviendra célèbre.

Mélanie Waldor est de celles auxquelles Alexandre s'est à ce point attaché qu'elle a droit, dans ce dictionnaire, à une « entrée » particulière.

Belle Krelsamer, dite au théâtre Mélanie Serre, succède à Mélanie Waldor. Née à Mulhouse d'une famille d'origine juive, elle est très tôt entraînée par sa sœur Fanny, demi-mondaine, dans nombre d'aventures. De l'un de ses amants, elle accouche, à vingt-deux ans, d'un fils. De sa liaison avec le baron Taylor, lui naît à Toulouse, en 1828, une fille qu'elle ne semble pas avoir souhaitée : dès le lendemain, elle la fait transporter au « tour des enfants trouvés » de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques. Sans doute en conçoit-elle des remords puisque, deux mois plus tard, elle se présente à l'Hôtel-Dieu et fait une déclaration selon laquelle « le 12 février dernier, il lui est née une

fille, dans la maison du sieur Laniès, docteur en chirurgie ».

Les responsabilités du père, commissaire royal chargé du Théâtre-Français, expliquent qu'elle y joue, pour la première fois, le 15 juillet 1828. Ses débuts n'ayant pas été confirmés par un engagement, on la retrouve, en juin 1830, recrutée par un théâtre de Versailles. Le comédien Firmin la présente à Alexandre Dumas qui, fidèle à lui-même, entreprend sur-le-champ sa conquête : « Elle avait des cheveux noirs de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo et des perles au lieu de dents[1]. » Elle lui cède trois semaines plus tard et, le 5 mars 1831, accouche d'une fille, Marie, reconnue à l'état civil par Dumas et tout aussitôt placée en nourrice.

Dès lors Belle Krelsamer ne quitte plus son amant, s'installe avec lui rue Saint-Lazare, l'accompagne pendant deux mois à Trouville où il écrit *Charles VII chez ses grands vassaux*. Elle le suit au cours de son long voyage en Suisse et, au retour, accueille les invités de Dumas lors du grand bal qu'il offre le 30 mars 1833. Sans le savoir, elle vit son apothéose. Ida Ferrier va prendre sa place.

Retrouvant son métier de comédienne, Belle jouera surtout en province. De retour à Paris, le baron Taylor lui versera une pension « très sûre ». Dumas l'imite de temps en temps. Quand elle s'éteint, en 1875, en son domicile de l'avenue de Wagram, elle a soixante-douze ans.

Afin que ce dictionnaire amoureux ne se compose pas entièrement de maîtresses, l'auteur juge nécessaire que l'on se hâte davantage.

Virginie Bourbier, comédienne, a participé, en 1829, au triomphe d'*Henri III et sa cour* et bénéficié en même temps des faveurs de Dumas.

Marie Dorval, l'une des plus grandes actrices de son temps, à qui Dumas a offert, dans sa pièce *Antony*, l'un de ses meilleurs rôles.

Eugénie Sauvage, actrice.

Hyacinthe Meinie, actrice.

Caroline Ungher, cantatrice célèbre.

Léocadie-Aimée Doze, actrice dont une seule phrase résume la façon d'aimer : « J'ai une passion dans le cœur, passion plus forte que moi ; c'est pour Alexandre Dumas ; c'est un homme dont je veux "goûter", ne fût-ce qu'une fois dans ma vie. »

Henriette Laurence, apprentie comédienne.

Anaïs Aubert, actrice.

Eugénie Scriwaneck, actrice considérée par Alexandre fils comme une « horrible femme ».

Béatrix-Martine Person, lingère puis actrice.

Marguerite-Véronique Guidi, représentante officieuse de Dumas pendant son exil à Bruxelles. Elle l'accueille chez elle à chacun de ses retours à Paris. Jalouse d'Isabelle Constant.

Isabelle Constant, actrice, longtemps favorite d'Alexandre.

Marie X, pâtissière à Bruxelles.

Emma Mannoury-Lacour, fille naturelle d'un avocat, mariée deux fois. Abonnée au *Mousquetaire* de Dumas, elle engage une correspondance avec Alexandre qui la conduit à se donner à lui. Très malade, elle meurt, en 1860, âgée de trente-sept ans.

Émilie Cordier, actrice de vingt ans, cherche un rôle. Dumas l'engage. En avril 1859, elle s'installe chez lui. Bientôt, il l'entraîne en Méditerranée où l'attend le bateau qu'il vient d'acquérir. Il en est sûr : Émilie régnera sur les passagers et sur l'équipage. En conséquence, il lui fait tailler un uniforme de capitaine de vaisseau. À bord, tous l'appelleront « l'Amiral ». Bientôt enceinte des œuvres de Dumas, elle regagne Paris pour y accoucher chez ses

parents : une fille lui naît le 24 décembre 1860. La rejoignant en janvier, Dumas décide qu'elle sera appelée Micaëlla Josepha. Le temps de placer celle-ci en nourrice et Dumas rejoint Naples où l'attend Garibaldi. En mai, Émilie vient l'y retrouver. A-t-elle entre-temps trompé Dumas ? Une lettre qu'il lui adresse permet de l'imaginer : « Je te pardonne. Il est arrivé dans notre vie un accident, voilà tout. Cet accident n'a pas tué mon amour. Je t'aime tout autant, seulement je t'aime à la façon dont j'aimerais une chose perdue, une chose morte, une ombre. » C'est la rupture. Émilie remonte sur scène, rencontre un certain Edwards qu'elle épouse et dont elle aura cinq enfants. En décembre 1870, apprenant la mort d'Alexandre Dumas, elle vêt de noir sa fille Micaëlla.

Fanny Gordosa, chanteuse noire, entre dans la vie de Dumas avant sa rupture avec Émilie. Il l'a rencontrée en Italie, arrachée à son mari qui la voit partir avec un certain soulagement : son ardeur au lit était si vive que « ce mari, épuisé, lui avait fait porter autour des reins des serviettes humides ». Dumas la délivre des bandelettes et satisfait l'ardeur ci-dessus signalée. Elle lui manifeste une passion « furibonde ». La liaison sera publique quand, en juillet 1863, elle viendra chanter à Paris. Chaque jeudi, Dumas organise autour d'elle un grand dîner à la fin duquel la soprano chante. Il dit d'elle : « Fanny est un peu bizarre, mais elle a un cœur excellent. » Dans la maison d'Enghien où elle le suit, elle se fait accompagner d'instrumentistes si bruyants que Dumas doit s'enfuir très loin pour écrire. Dès leur retour à Paris, la « coloratura » surprend Dumas dans une loge de théâtre en conversation très intime avec une dame. « Elle ameute la salle par ses hurlements. » *The end*.

Olympe Audouard, née à Marseille, auteur de plusieurs ouvrages féministes. En juillet 1866, Dumas la rencontre à Aix-les-Bains. Selon Victor Hugo (*Carnets*), elle conçoit pour les vieillards, pourvu qu'ils soient célèbres, d'étranges complaisances érotiques. Elle appelle Dumas « mon vieux grand-père » ; il lui répond : « ma petite amie chérie ». Quand elle lui annonce son départ pour les États-Unis où elle doit prononcer des conférences sur le féminisme, Alexandre la recommande aussitôt au directeur du *Sun* (25 mai 1868) : « Je vous présente ma meilleure, ma plus grande et ma plus belle amie. Recevez-la comme je recevrais la vôtre s'il vous plaisait de faire échange. »

Adah Menken, née à La Nouvelle-Orléans, actrice, modèle pour sculpteur, conférencière et poète, trouve sa voie aux États-Unis en se présentant sur scène ligotée à un cheval et vêtue « d'un maillot de couleur chair ». Elle épouse un musicien, un boxeur, son imprésario puis un certain James Barkley dont elle a un enfant. Son numéro plus ou moins érotique ayant séduit l'Amérique, elle entend l'offrir à l'Europe. Après un réel succès à Londres, elle le propose, en décembre 1866, à Paris. Dumas entrant dans sa loge pour la féliciter, elle lui saute au cou. Elle a pour habitude de se faire photographier en compagnie des grands hommes de sa vie : Dumas accepte de

poser avec elle devant Liébert, photographe célèbre. Résultat : deux photos dont l'une représente l'écrivain en manches de chemise, sa nouvelle maîtresse étant assise en maillot collant sur ses genoux. Sur l'autre photo, elle se blottit dans ses bras, la tête appuyée sur la poitrine, devenue imposante, de Dumas.

Faisant le tour de Paris, ces photos déclenchent une manière de scandale : comment le grand homme a-t-il pu en arriver là ? Verlaine lui-même y va de son talent :

L'Oncle Tom avec Miss Ada
C'est un spectacle dont on rêve.
Quel photographe fou souda
L'Oncle Tom avec Miss Ada ?
Ada peut rester à dada,
Mais Tom chevauche-t-il sans trêve ?
L'Oncle Tom avec Miss Ada
C'est un spectacle dont on rêve.

Le privilège de Dumas est de se bien connaître. On peut le croire quand il affirme : « C'est par humanité que j'ai des maîtresses ; si je n'en avais qu'une, elle serait morte avant huit jours. »

Hassan II

L'an de grâce 1985, Sa Majesté Hassan II, roi du Maroc, annonce sa visite au château de Monte-Cristo. Nous savons qu'elle sera « privée ». L'un de ses fils l'accompagnera. Au jour dit, une force policière prévisible occupe « discrètement » le parc : un homme derrière chaque arbre. L'état-major de la Société des Amis d'Alexandre Dumas tente en vain de dissimuler sa fébrilité. En ma qualité de président, je médite en silence sur l'accueil qu'il me faudra réserver à notre royal visiteur. Christiane Neave, secrétaire générale, vérifie de pièce en pièce, d'escalier en escalier, que rien d'affligeant ne heurtera le regard de Sa Majesté : une échelle ? une serpillière ? Quelle horreur !

Est-ce par simple curiosité que le roi du Maroc tient à visiter le château de Monte-Cristo ? Pas du tout. Il s'agit d'une histoire d'amour. De membres de l'entourage du roi, j'avais appris sa passion pour Alexandre Dumas. Ayant eu l'honneur de le rencontrer, j'ai tenu à en savoir davantage :

— On m'a dit que Votre Majesté possédait dans son palais les œuvres complètes d'Alexandre Dumas ?

Le regard jusque-là amical s'est fait sévère :

— Dans tous mes palais !

Quand la Société des Amis d'Alexandre Dumas a été fondée, le roi s'est réjoui – il l'a fait savoir – de figurer au nombre des membres du Comité d'honneur. S'y trouvait aussi Maurice Druon, son ami et le mien. Ce dernier, rentrant du Maroc après une réception de fin d'année, a tenu à me faire part d'une inquiétude imprévue manifestée devant lui par le roi :

— Je ne suis pas sûr d'avoir payé régulièrement ma cotisation…

Maurice l'a rassuré : qui aurait l'idée de lui en vouloir ?

— Il faut que je fasse quelque chose d'autre. J'entends dire que la restauration du château est en bonne voie. Je voudrais y participer. Dites-moi de quelle manière ?

Maurice est lui-même un dumasien fervent. Ministre des Affaires culturelles, il a fait classer le château et le parc de Monte-Cristo. Une réponse lui vient spontanément :

— La restauration de la salle mauresque, au premier étage, n'a pas encore commencé.

— Une salle mauresque ! C'est mon affaire.

Pour dire le vrai, cette salle était due au talent de Hadji Younis et de son fils Mohamed, sculpteurs tunisiens mis à la disposition de Dumas par le frère du bey.

Par chance, l'architecte d'Hassan II, examinant ce travail, a immédiatement reconnu la main marocaine. Le roi allait-il nous faire tenir la somme nécessaire à cette réhabilitation ? Sa Majesté a préféré envoyer sur place une équipe d'artisans marocains spécialisés. Il a fallu six mois à ceux-ci pour rendre à la salle mauresque sa beauté originelle.

La visite du roi a duré plus de deux heures. Guidé par Christiane Neave, il a, en compagnie de son fils, exploré le château entier. Seule Christiane était à même de répondre à toutes ses questions.

Nous avions préparé un buffet auquel le roi n'a pas touché, préférant boire le thé que sa suite lui servait. L'architecte Packard avait conduit la restauration. Au moment de prendre congé, le roi s'est tourné vers lui :

— Êtes-vous satisfait ?

— Parfaitement, Majesté. À une exception près.

— Laquelle ?

— Pour que nos travaux perdurent, il faudrait une température égale. Le château ne dispose pas de chauffage central.

— Pas de chauffage central !

— Non, Majesté.

— Pourquoi me le dites-vous si tard ? Naturellement, je prends le chauffage à mon compte.

— Celui de la salle mauresque ?

— Absurde ! Le chauffage de tout le château.

Nous avons accompagné le roi et son fils jusqu'à la grille. Au jeune prince, j'ai demandé ce qu'il pensait de la visite.

— C'est chouette ! m'a-t-il répondu.

Mohamed VI s'en souvient-il ?

Henri III et sa cour

Soyons-en sûrs : il n'en mène pas large, le 10 avril 1823, le jeune homme qui, pour la première fois, se présente au Palais-Royal afin d'y prendre ses fonctions de surnuméraire dans les bureaux du duc d'Orléans.

— Votre nom ?

— Alexandre Dumas.

Il se dépeint lui-même : « J'étais long et maigre comme un échalas. »

Son salaire ? Cent francs par mois. À peine de quoi survivre mais, sans cette somme, il n'aurait pu donner de consistance au rêve – écrire – qu'il cache soigneusement à ses employeurs.

Tout démontre que ceux-ci sont satisfaits de lui. En février 1824, ils l'augmentent : vingt-cinq francs de plus par mois. Ce qui lui permet de louer, rue du Faubourg-Saint-Denis, un appartement et d'y faire venir sa mère qu'il vénère.

Jusqu'ici se profile le Dumas apparent. À peine rentré chez lui et le vrai se jette sur sa plume. *Blanche et Rose,* une nouvelle, est de 1823 : elle paraît dans *L'Almanach dédié aux demoiselles*. Que lui importe, dès lors qu'elle est publiée.

Avec son ami Leuven, il achève *La Chasse et l'Amour*. Toutes les pièces que les deux amis ont jusque-là écrites ensemble ont été refusées. Cette fois ils se sont associé Rousseau, professionnel du vaudeville et stratège habile. La pièce est reçue. Le 22 septembre 1825, l'Ambigu-Comique la crée. Comme Alexandre ne l'a pas signée, on parle peu de lui. Ce ne sera plus le cas pour *La Noce et l'Enterrement* dont on annonce les représentations à la fin de 1826 (voir : Premier argent).

Il est convoqué par Oudard, son chef de service, lequel lui fait savoir que l'on est prêt à le renvoyer. La raison ? Dans sa vie, il accorde plus de place à la littérature qu'à son travail. Les larmes aux yeux, il ne peut se retenir :

« — Je trouve qu'il faut du courage pour condamner trois personnes à vivre avec cent vingt-cinq francs par mois.

— Il me semble que vous êtes bienheureux de ces cent vingt-cinq francs que vous méprisez.

— Je ne les méprise pas, monsieur ; je suis très reconnaissant, au contraire, à celui qui me les donne ; seulement, je dis qu'ils sont insuffisants et que je croyais avoir le droit d'y ajouter quelque chose, du moment où mon

travail extérieur ne prenait pas sur mon travail de bureau.

— Je vous transmets purement et simplement les observations du directeur général.

— De M. de Broval ?

— De M. de Broval, oui.

— Je croyais que M. de Broval avait des prétentions à protéger la littérature ?

— La littérature, peut-être… mais appelez-vous de la littérature *La Chasse et l'Amour* ou *La Noce et l'Enterrement* ?

— Non, monsieur, bien certainement. Aussi, mon nom n'a pas été mis sur l'affiche de l'Ambigu où l'on a joué *La Chasse et l'Amour*, et ne sera pas mis sur l'affiche du théâtre, quel qu'il soit, qui jouera *La Noce et l'Enterrement.*

— Si vous ne jugez pas ces ouvrages dignes de vous, pourquoi les faites-vous ?

— D'abord, monsieur, parce que, dans ce moment-ci, je ne me crois pas assez fort pour en faire d'autres, et que, tels qu'ils sont, ils apportent un soulagement à notre misère… Oui, monsieur, à notre misère, je ne recule pas devant le mot. Un jour, vous avez su, je ne sais comment, que j'avais passé plusieurs nuits à faire des copies de pièces de théâtre moyennant quatre francs par acte ; que c'était même dans ces conditions que j'avais copié *L'Indiscret* de M. Théaulon ; eh bien, vous m'avez fait, un matin, des compliments sur mon courage.

— C'est vrai.

— Comment serais-je plus coupable, je vous le demande, en faisant des pièces pour moi, que je ne le suis en copiant les pièces des autres ?

— Vous voulez donc absolument faire de la littérature ?

— Oui, monsieur, et par vocation et par nécessité, je le veux.

— Eh bien, faites de la littérature comme Casimir Delavigne et, au lieu de vous blâmer, nous vous encouragerons.

— Monsieur, je n'ai point l'âge de M. Casimir Delavigne, poète lauréat de 1811 : je n'ai pas reçu l'éducation de M. Casimir Delavigne, qui a été élevé dans un des meilleurs collèges de Paris. Non, j'ai vingt-deux ans ; mon éducation, je la fais tous les jours, au détriment de ma santé peut-être, car tout ce que j'apprends – et j'apprends beaucoup de choses, je vous jure –, je l'apprends aux heures où les autres s'amusent ou dorment. Je ne puis donc faire dans ce moment-ci ce que fait M. Casimir Delavigne. »

Sans nul doute, le jeune Dumas a dû enfler sa voix :

« — Mais, enfin, monsieur Oudard, écoutez bien ce que je vais vous dire, dût ce que je vais vous dire vous paraître bien étrange : si je croyais ne pas faire dans l'avenir autre chose que ce que fait M. Casimir Delavigne, eh bien, monsieur, j'irais au-devant de vos désirs et de ceux de M. de Broval et, à l'instant même, je vous offrirais la promesse sacrée, le serment solennel de ne plus faire de littérature. »

Il salue et sort.

Sa réponse ? Une autre pièce qu'il écrira, seul cette fois, et signera de son nom : *Christine à Fontainebleau.* Reçue, en 1828, par la Comédie-Française (il a vingt-six ans), celle-ci la lui refusera quelques mois plus tard (voir : Vicissitudes de *Christine*).

Bien avant que les comédiens-français lui créent de tels soucis – rien ne l'arrête –, il a commencé à écrire une autre pièce. Il en a trouvé le sujet dans l'extrait que voici des *Mémoires* de L'Estoile :

« Saint-Mégrin, jeune gentilhomme bourdelois, beau, riche et de bonne part, l'un des mignons fraisez du Roy, sortant à onze heures du soir du Louvre où le Roy étoit, en la même rue du Louvre, vers la rue Saint-Honoré, fut chargé de coups de pistolet, d'épée et de coutelas, par vingt ou trente hommes inconnus qui le laissèrent sur le pavé pour mort. […] De cet assassinat, n'en fut fait aucune instance, Sa Majesté étant bien avertie que le duc de Guise l'avoit fait faire pour le bruit qu'avoit ce mignon d'entretenir sa femme, et que celui qui avoit fait ce coup portoit la barbe et la contenance du duc du Maine, son frère. »

Plus loin, L'Estoile relate l'assassinat, par le seigneur de Monsoreau, de Bussy d'Amboise, premier gentilhomme de M. le duc. Depuis longtemps, Bussy est l'amant de Mme de Monsoreau. Le rendez-vous de cette nuit-là a été fixé par elle et c'est par elle que son mari en a eu connaissance. Survenant à la mi-nuit, Bussy est aussitôt assailli par une douzaine d'hommes convoqués par Monsoreau. Ils se ruent sur lui. Il est seul. Je cite : « Tant que lui demeura un morceau d'épée dans la main, il combattit toujours, et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabelles, avec lesquels il en blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusques à ce qu'étant vaincu par la multitude et dénué de toutes armes et instruments pour se défendre, fut assommé près d'une fenêtre par laquelle il se vouloit jeter pour se sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy. »

Dumas a lu tout cela. Il se posera lui-même la question : « Par quel mécanisme de l'intelligence la mort de Bussy se souda-t-elle à celle de Saint-Mégrin ? Ce me serait impossible à dire. » Après avoir arrêté son plan, il met deux mois à écrire sa pièce *Henri III et sa cour*. Ce n'est pas une tragédie – oh ! non ! – mais un *drame*. Selon Hippolyte Parigot, l'un des plus exigeants de ses biographes, plusieurs fois Dumas s'est inspiré de Schiller et de Walter Scott. Convenons que, cette fois, il ne pouvait mieux choisir.

Henri III et sa cour se déploie sur cinq actes. Au premier, le spectateur se trouve chez Ruggieri, le fameux astrologue. Entre, masquée, la reine Catherine de Médicis, de longue date sa cliente. Elle s'inquiète du peu de suite que son fils Henri III met dans ses idées. Combien était-ce différent quand elle était régente ! Elle se reconnaît deux principaux ennemis : le duc de Guise qui complote contre le roi, Saint-Mégrin qui exhorte Henri III à

écarter sa mère. « Je ne veux ni l'un ni l'autre, dit-elle. Il fallait rester régente de France, quoique la France eût un roi ; il fallait qu'on pût dire un jour : "Henri III a régné sous Catherine de Médicis"… J'y ai réussi jusqu'à présent, mais ces deux hommes ! » Du reste, ceux-ci se haïssent. Catherine sait parfaitement que le jeune Saint-Mégrin est amoureux de la duchesse de Guise, laquelle l'aime sans se l'avouer. Pour reprendre sa place, Catherine est prête à jouer de l'amour de Saint-Mégrin et de la jalousie du duc de Guise.

La dernière réplique de l'acte est prononcée par Guise :

« — Saint-Paul, qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast. »

Au deuxième acte, nous sommes à la cour d'Henri III, naturellement entouré de ses « mignons » : Épernon, Saint-Luc, Joyeuse. Saint-Mégrin est venu adjurer le roi de faire la guerre plutôt que de supporter le joug de sa mère. Surgit alors le duc de Guise revêtu de sa cuirasse. Avec une brutalité qui frappe Saint-Mégrin, il exige du roi qu'il donne sans attendre un chef à la ligue qu'il a formée pour mettre fin aux ambitions des protestants. Ce chef ne peut être que lui-même. Son but secret : placer les Guise sur le trône de France. Outré par ce ton insultant, Saint-Mégrin, à l'aide d'une sarbacane, lui lance une dragée dans sa cuirasse. Aucun doute : il veut un duel avec Guise, ce à quoi ce dernier consent aussitôt, en murmurant pour le seul public : « Tu provoques trop tard, ton sort est décidé ! »

Au troisième acte, une scène épouvante littéralement le public : de son épouse, le duc de Guise exige qu'elle écrive une lettre à Saint-Mégrin afin que, la nuit suivante, celui-ci la rejoigne en son hôtel. Terrorisée, elle s'y

refuse. Guise joue du breuvage ou du poignard. Elle supplie : s'il le veut, elle entrera au couvent. Point de couvent. Elle implore encore : qu'il la tue ! Fou de colère, il lui saisit le bras et le serre dans son gant de fer. La souffrance est telle qu'elle cède : « Oui, oui ! j'obéis. Mon Dieu ! Tu le sais, j'ai bravé la mort… La douleur seule m'a vaincue… Tu l'as permis, oh ! mon Dieu ! Le reste est entre tes mains. » Fin de l'acte : emportant dans ses bras la duchesse évanouie, le duc de Guise referme la porte à l'aide d'une double clé :

— Maintenant, que cette porte ne se rouvre plus que pour lui.

Au quatrième acte, Saint-Mégrin a reçu la lettre. Il ne soupçonne pas le piège et se présente à l'hôtel de Guise où il retrouve Henri III. Il le met de nouveau en garde contre « la politique cauteleuse » de sa mère. Sachant le duel avec Guise imminent, le roi conseille à Saint-Mégrin de faire jurer à son adversaire « qu'il n'a ni plastron, ni talisman, ni armes cachées » :

« — Quand il l'aura fait, alors rappelle toute ta force, tout ton courage ; pousse vivement à lui. »

Le roi une fois retiré, Saint-Mégrin fait savoir à son domestique Georges qu'il va partir à pied, seulement armé de son épée et de son poignard.

Cinquième acte. Seule en scène, la duchesse de Guise. Enfermée depuis deux heures dans sa chambre, la probable arrivée de Saint-Mégrin l'anéantit : « Je n'ai fait qu'écouter si je n'entendais point le bruit de ses pas. J'ai voulu prier ; prier ! » Or le voici ! Elle le supplie de fuir : les assassins sont proches. Il se méprend : puisqu'elle ne veut plus le voir, c'est qu'elle ne l'aime pas. Longue et superbe supplication de la duchesse qui s'écrie enfin : « Eh bien, oui, je vous aime ! » Le duc de Guise fait enfoncer la porte à coups de hache. Saint-Mégrin saute par la fenêtre. Guise se penche, interroge l'un des assassins ameutés dans la rue :

— Mort ?

— Non, couvert de blessures, mais respirant encore.

La duchesse :

— Il respire ! On peut le sauver. Monsieur le duc, au nom du ciel…

Seule réponse du duc : il jette par la fenêtre le mouchoir arraché à son épouse.

— Eh bien, serre-lui la gorge avec ce mouchoir ; la mort lui sera plus douce ; il est aux armes de la duchesse de Guise.

Le « ah ! » inscrit dans le texte et que pousse la duchesse doit permettre à l'actrice qui l'incarnera un « effet » qui, chaque soir, déchaînera des cris de terreur mués aussitôt en acclamations.

La duchesse glisse sur le sol, Guise regarde de nouveau dans la rue :

— Bien ! Et maintenant que nous en avons fini avec le valet, occupons-nous du maître.

Le maître, c'est le roi.

Henri III achevé, Dumas lit le manuscrit chez ses amis Villenave. La pièce fait grand effet mais chacun pense qu'il vaudrait mieux, avant *Henri III*,

faire jouer *Christine*. Alexandre n'y croit guère. Une génération nouvelle se rallie au mouvement romantique : *Henri III* en sera la figure de proue. Dans les deux journaux qui soutiennent le romantisme – *Le Figaro* et *Le Sylphe* – écrivent Nestor Roqueplan, Alphonse Karr, une douzaine d'autres. Pourquoi ne pas les réunir ? Mais où ? Roqueplan offre sa minuscule chambre, au cinquième étage de l'immeuble qu'il occupe. Aux journalistes se sont joints Lassagne, soutien inconditionnel de Dumas au Palais-Royal, et Firmin, de la Comédie-Française ; Dumas souhaite qu'il joue le rôle de Saint-Mégrin.

« Cette fois, j'avais affaire à des oseurs ; aussi, l'avis fut-il tout différent. On déclara d'une voix unanime que je devais abandonner *Christine* à son malheureux sort, et poursuivre *Henri III*. »

La joie de Firmin fait plaisir à voir. Dans le plus bref délai, il demande une lecture au Théâtre-Français et, auparavant, réunit les comédiens chez lui pour écouter une lecture d'*Henri III et sa cour* réservée à eux seuls : « J'étais enivré de mon succès ; j'aurais lu cinquante fois si l'on m'eût demandé cinquante lectures. » L'effet est immense sur les cinq comédiens présents : Firmin, Mademoiselle Mars, Samson, Michelot, Mademoiselle Leverd.

Le 17 octobre 1828, le drame est reçu au Théâtre-Français par acclamations. Le conflit entre comédiens – traditionnel – dure un peu plus d'une semaine. Comme prévu, Firmin sera Saint-Mégrin. Comme toujours, Mademoiselle Mars veut imposer ses choix. À cinquante ans, elle doit devenir la duchesse de Guise, jeune amoureuse passionnée. Dumas n'avance qu'une seule revendication : il veut Louise Despréaux pour incarner le page Arthur. Mademoiselle Mars proteste : un page doit montrer ses genoux et ceux de la pauvre Despréaux sont horribles à voir ! Affirmant, en tant qu'homme, qu'il est meilleur juge, Dumas les trouve fort jolis et l'emporte. Mademoiselle Mars exige que le rôle d'Henri III soit confié à Armand. Dumas proteste : Armand est homosexuel. La façon dont il l'avertit : « Vous convenez trop bien au rôle », lui vaudra la haine éternelle du perdant. Michelot sera Henri III.

Dumas ne manque pas une seule répétition. Par chance, le Théâtre-Français n'est pas loin du Palais-Royal où l'on note chacune de ses absences. Décidément, il lui faut choisir. Il y est prêt.

Reçu par M. de Broval, il lance :

« — Je renonce à mes cent vingt-cinq francs par mois.

— Ah ! Ah ! répond un Broval atterré ; et votre mère, monsieur, et vous-même, comment vivrez-vous ?

— Cela me regarde, monsieur. »

La veille de la représentation, on le revoit pourtant au Palais-Royal. Il demande à être reçu par le duc d'Orléans. Il l'est. De l'entretien, il a tracé lui-même, dans ses *Mémoires*, une sorte de compte rendu :

« — Ah ! Ah ! c'est vous, monsieur Dumas ; quel bon vent vous amène ou plutôt vous ramène ?

— Monseigneur, c'est demain qu'on joue *Henri III*.

— Oui, je sais cela.

— Eh bien, Monseigneur, je viens vous demander une grâce ou plutôt une justice.

— Laquelle ?

— C'est d'assister à ma première représentation… Il y a un an qu'on dit à Votre Altesse que je suis un fou entêté et vaniteux ; il y a un an que je suis un poète humble et travailleur ; vous avez, sans m'entendre, Monseigneur, donné raison à ceux qui m'accusaient près de vous – peut-être Votre Altesse eût-elle dû attendre. Votre Altesse en a jugé autrement et n'a pas attendu. Demain, le procès se juge devant le public ; assister au jugement, Monseigneur, voilà la prière que je viens vous faire. »

Orléans regarde bien en face son ancien employé, lequel lui rend la pareille.

« — Ce serait avec grand plaisir, monsieur Dumas, répond le duc, car quelques personnes m'ont dit en effet que, si vous n'étiez pas un modèle d'assiduité, vous étiez un exemple de persévérance. Malheureusement cela m'est impossible : j'ai demain vingt ou trente princes ou princesses à dîner. »

Peut-être le duc a-t-il en réalité quelques amis ou parents à dîner, mais qui s'étonnera qu'ils fussent, sous la plume romantique d'Alexandre Dumas, devenus vingt ou trente princes ou princesses ? Il garde toute sa présence d'esprit :

« — Monseigneur croit-il que ce ne serait pas un spectacle curieux à donner à ces princes et à ces princesses, que celui d'*Henri III* ?

— Comment voulez-vous que je leur donne ce spectacle ? On se met à table à six heures, et *Henri III* commence à sept.

— Que Monseigneur avance son dîner d'une heure, je ferai retarder d'une heure *Henri III*. Monseigneur aura trois heures pour désaffamer ses augustes convives.

— Tiens ! C'est une idée, cela… Croyez-vous que le Théâtre-Français consente au retard ?

— Il sera trop heureux de faire quelque chose pour Son Altesse.

— Mais où les mettrai-je ? Je n'ai que trois loges.

— J'ai prié l'administration de ne pas disposer de la galerie, que je n'aie vu Votre Altesse.

— Vous présumiez donc que je consentirais à voir votre ouvrage ?

— Je comptais sur votre justice.

— C'est bien. Allez dire à Taylor que, si la Comédie-Française consent à retarder la représentation d'une heure, j'assisterai à cette représentation, et qu'à cet effet je retiens toute la galerie.

— J'y cours, Monseigneur.

— Êtes-vous content ?

— Ravi ! J'espère, d'ailleurs, que Son Altesse n'aura pas à se repentir de sa complaisance.

— Et moi aussi… Allons, bonne chance ! »

Pour la représentation du lendemain, on a mis à la disposition de Dumas une petite loge qui empiète sur la scène du théâtre. Marie, sa sœur aînée, en occupe une autre où elle accueille Alfred de Vigny, Victor Hugo et le peintre Georges Boulanger.

À sept heures quarante-cinq, Alexandre court embrasser sa mère qui, anéantie par la maladie, ne comprendra rien à ce qui va se dérouler ce soir-là. Regagnant le théâtre, il se heurte au terrible M. Deviolaine, son cousin ; depuis des années, celui-ci ne fait que se moquer de ses ambitions littéraires :

« — Eh bien, jean-foutre, lui dit-il, tu y es donc enfin arrivé[2] ?

— Que vous avais-je promis ?

— Oui, mais il faut voir un peu ce que le public pensera de ta prose.

— Vous verrez puisque vous voilà.

— Je verrai, je verrai… »

Il se précipite aux toilettes, mouvement qu'il réitérera à plusieurs reprises au cours de la représentation.

On lève le rideau : « Je n'ai jamais éprouvé de sensation pareille à celle que me produisit la fraîcheur du théâtre venant frapper mon front ruisselant. » À la fin du premier acte, applaudi sans plus, il court au chevet de sa mère. De retour pour le deuxième acte, il enregistre des applaudissements cette fois « parfaitement nourris ». Le clou du troisième acte est la scène du gant de fer. « Elle souleva des cris de terreur mais, en même temps, des tonnerres d'applaudissements : c'était la première fois qu'on voyait aborder au théâtre des scènes dramatiques avec cette franchise, je dirais presque avec cette brutalité. »

Il court encore une fois auprès de sa mère. Elle dort. Il l'embrasse sans qu'elle se réveille, regagne en courant le théâtre où, par une sorte de fatalité, il rencontre encore M. Deviolaine. Il est clair qu'il s'en va.

« — Comment ! Vous ne restez pas jusqu'à la fin ?

— Est-ce que je puis rester jusqu'à la fin, animal ?

— Mais pourquoi ne pouvez-vous pas rester ?…

— Parce que je suis une fichue bête ! Parce que l'émotion m'a flanqué la colique ! »

Alexandre retrouve sa petite loge : « Comme je l'avais bien prévu, à partir du quatrième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire croissant : toutes les mains applaudissaient, même celles des femmes. Madame Malibran, qui n'avait trouvé de place qu'aux troisièmes, penchée tout entière hors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber. »

Il faudra beaucoup de patience à Firmin pour nommer l'auteur : « L'élan fut si unanime que le duc d'Orléans, lui-même, écouta debout et découvert le nom de son employé, qu'un succès, sinon des plus mérités, au moins des plus retentissants de l'époque, venait de sacrer poète. »

Historien, Dumas ?

Entre toutes les formes d'expression qui ont fait la gloire de Dumas, l'histoire en soi reste la moins reconnue. Ses romans historiques sont lus par tous ; ses livres d'histoire pure restent ignorés. Le premier ouvrage de ce genre est une *Isabel de Bavière* qui, disons-le, passe fort inaperçue. En revanche, *Gaule et France* est très estimé par les contemporains, cependant que *Louis XIV et son siècle* culmine parmi tous les autres.

On lui doit également une biographie de César. En révélant son existence à un éminent professeur, Dumas laisse celui-ci stupéfait :

— Mais, monsieur Dumas, le monde savant ne connaît pas votre *Vie de César* !

Réponse paisible d'Alexandre :

— Ce sont les histoires illisibles qui font sensation ; c'est comme les dîners que l'on ne digère pas. Les dîners que l'on digère, on n'y pense plus le lendemain.

À ceux qui l'ont accusé de violer l'histoire – Dieu sait s'ils furent nombreux –, il répondra par une boutade restée dans notre mémoire : « Il est permis de violer l'histoire à condition de lui faire de beaux enfants. »

— Qu'est-ce que l'histoire ? se demandait-il.

Il répondait :

— C'est un clou auquel j'accroche mes romans.

Il a lu – du moins le croit-il – tous les historiens ayant traité de la fuite de Louis XVI à Varennes : « Classons-les par ordre de date pour ne point faire de jaloux : l'abbé Georgel, Lacretelle, Thiers, Michelet, Louis Blanc. Il faut y ajouter les mémorialistes : Mme Campan, Weber, Léonard, Bertrand de Molleville, Bouillé, Choiseul, Valory, Moustier et Goguelat. Deux de ces derniers, Moustier et Valory, ont accompagné le roi ; MM. de Choiseul et de Goguelat vinrent le rejoindre à Varennes. » Il tient à le préciser : « Ceux-là furent donc témoins des événements. En outre, j'ai personnellement eu l'honneur de connaître M. le duc de Choiseul, avec lequel j'ai causé dix fois

de cette grande catastrophe. »

À l'origine de son obsession, on trouve les lettres qui ont suivi la publication de sa *Comtesse de Charny*. Des lecteurs lui ont signalé « avec une bienveillance tout amicale » un certain nombre d'erreurs fort regrettables. Il s'est vite convaincu que celles-ci avaient pour origine la confiance qu'il avait attribuée à tort aux historiens consultés. « Un beau jour, rêvant d'un nouveau roman qui n'est pas encore et qui peut-être ne sera jamais fait, et dont la scène devait s'ouvrir à Varennes pendant la nuit du 22 au 23 juin 1791, je résolus, une bonne fois pour toutes, d'éclaircir mes doutes et de refaire pas à pas, à partir de Châlons, la route que le roi avait faite jusqu'à Varennes. »

En 1858, il est sûr de rencontrer des survivants. Il les trouve en effet. G. Lenotre, père de la « Petite Histoire », considérait le travail d'Alexandre Dumas comme étant celui d'un véritable historien.

« Nous arrivâmes à Châlons, mon compagnon de voyage et moi, à une heure du matin, le 21 juillet 1856[3]. »

Il ne s'y attarde pas. « J'étais parti de Châlons dans une petite voiture que j'avais louée à un entrepreneur de messageries, moyennant dix francs par jour. En nourrissant, en outre, le conducteur et le cheval, je la pouvais garder tout le temps qui me conviendrait.

« Je voulais refaire la route suivie par les illustres fugitifs ; à chaque halte, j'en appellerais non seulement aux récits imprimés, aux traditions orales, mais encore aux souvenirs des contemporains qui auraient vu de leurs yeux ces événements si graves lors de leur accomplissement et qui n'ont fait que grandir pendant les soixante-huit ans[4] qui se sont écoulés depuis cette époque. »

Dans sa petite voiture, Dumas s'arrête à Pont-de-Somme-Vesle : « La poste y est toujours. À vingt pas, à la gauche de la route, sont quelques beaux ormes qui, à cette époque, venaient d'être ou allaient être plantés. »

Quand les occupants de la berline royale y sont arrivés, ils ont cherché éperdument les hussards promis par Bouillé. Personne. On a pourtant relayé sans difficulté et l'on s'est mis en route pour Sainte-Menehould.

Cependant, ayant vu la place solitaire, la reine a prononcé ces paroles prophétiques :

— Nous sommes perdus !

À peine arrivé à Sainte-Menehould, Dumas fait connaître aux autorités l'objet de son voyage. On le conduit aussitôt chez M. Mathieu, ancien notaire : « Je trouvai un vigoureux vieillard de quatre-vingt-quatre ans qui me reçut avec une admirable cordialité, prit sa canne et son chapeau et s'offrit à être mon cicérone.

« J'acceptai de grand cœur.

« C'est à l'obligeance de cet excellent homme que je dois la plupart des documents écrits que j'ai été assez heureux pour recueillir ; c'est à sa

mémoire que je dois une foule de souvenirs dont j'ai déjà utilisé quelques-uns et dont les autres trouveront leur emploi en temps et lieu.

« M. Mathieu avait dix-huit ou dix-neuf ans quand s'accomplissaient les événements que nous racontons ; il se souvient donc des moindres détails.

« Il était là quand les voitures arrivèrent et partirent. […] Il vit Drouet et Guillaume[5] s'élancer à la poursuite du roi. Il aida à ramasser le mort et le blessé quand les bourgeois, croyant tirer sur les dragons, tirèrent sur leurs compatriotes. […] Il me donnait des renseignements aussi précis que si cela se fût passé la veille. Il me disait que, placé sur le seuil de sa maison située dans le pan coupé de la place de l'Hôtel-de-Ville à la rue de la Porte-des-Bois, Mathieu s'était dit sans hésitation :

— Tiens, le roi !

« Seulement, il s'était bien gardé de faire part à personne de cette reconnaissance. »

Mathieu se souvient aussi d'avoir vu le roi « accoudé à la portière de la voiture parler bien imprudemment » et « presque familièrement » à un officier de dragons qui, à cheval, s'était approché de la berline :

— Je le vois encore comme je vous vois !

L'officier s'est éloigné en tirant un coup de pistolet. De ses yeux, Mathieu a vu le maître de poste Jean-Baptiste Drouet reconnaître le roi sur la vignette d'un assignat portant son effigie. Se faisant présenter le registre des délibérations du conseil municipal de Sainte-Menehould, Dumas y copie une lettre, en date du 20 juin 1791, adressée par les administrateurs du district au président de l'Assemblée nationale. Elle contient cette phrase : « Nous avions déjà chargé M. Drouet, maître de poste, et un autre de nos habitants de courir après les voitures et de les faire arrêter s'ils pouvaient les joindre. »

Nous ne retrouverons plus M. Mathieu, mais Dumas a tenu, dans son livre, à souligner les services que, par ailleurs, lui avaient rendus M. Nicaise à Châlons et M. Bellay à Varennes, ajoutant :

— Les siècles eux-mêmes ne sont-ils pas une chaîne de vieillards qui se donnent la main ?

Le cortège royal a précipité sa marche vers Clermont. L'angoisse ronge les voyageurs qui cherchent toujours en vain les troupes fidèles au roi. L'état d'esprit de Dumas ne peut être qu'une curiosité grandissante. Il se souvient : à Clermont, justement, la berline royale a emprunté une traverse qui, par Varennes-en-Argonne, devait la conduire à Montmédy où l'attendait l'armée fidèle au roi.

L'enquête de Dumas ne peut que le mener tout droit à Varennes-en-Argonne. Il faisait nuit noire quand la berline a pénétré dans le bourg. Il ne s'y trouvait pas de relais de poste mais, à l'auberge du Grand Monarque, le chevalier de Bouillé avait fait aménager un relais clandestin de onze chevaux provenant de l'écurie de M. de Choiseul.

On le confirme à Dumas : les postillons de la berline royale ignoraient

tout de ce relais. En le cherchant longtemps sans le trouver, Dumas le constate : ils ont donné le temps à Jean-Baptiste Drouet de gagner la ville et d'y dénoncer la présence du roi.

Dumas revit littéralement Varennes : « Pendant ces douze heures, un événement immense s'est accompli dans ses murs. Depuis ce jour, tout ce qui naît à Varennes regarde en arrière et vit les yeux fixés sur ce grand événement. Vous pouvez interroger le dernier citoyen de Varennes, il sait mieux l'histoire de ces douze heures que le plus savant historien. » Rien de plus clair : « Au milieu de la nuit profonde de la province, il y a eu douze heures de lumière, d'orage et d'incendie ; tout ce qui, pendant ce temps, a été éclairé, faits, paroles, événements, est resté dans l'esprit du peuple aussi présent que si les choses s'étaient passées la veille ; et elles resteront ainsi quoi qu'il arrive, car jamais événement de cette importance ne viendra effacer celui-là. Supposez Varennes enseveli sous la lave, comme Herculanum, ou dans la cendre, comme Pompéi, et le jour le plus important de Varennes ne sera pas le jour où il aura péri. Le jour le plus important de Varennes restera le 22 juin 1791, jour où le roi Louis XVI fut arrêté en face du Bras-d'or. »

Veut-on connaître la conclusion du livre écrit par Dumas ? Elle mérite d'être lue :

« L'échafaud sur lequel Louis XVI eut la tête tranchée avait cinq marches :
« La première, la prise de la Bastille.
« La seconde, les 5 et 6 octobre[6].
« Il venait de monter la troisième, l'arrestation à Varennes.
« Il lui en restait deux à monter encore : le 20 juin[7] et le 10 août[8].
« Le 21 janvier 1793 ne fut qu'un dénouement. »

Dumas historien ? Pour n'en plus douter, il suffit de lire l'implacable critique qu'il a établie des erreurs de Louis XVI et de Marie-Antoinette lors de leur fuite à Varennes.

Introduction :

« Le proverbe antique dit : "Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre." Jupiter avait ôté la raison au roi et à la reine de France. »

Réquisitoire :

« D'abord, contre l'avis de M. de Bouillé, qui veut deux simples diligences, la reine fait confectionner une énorme berline où elle pourra entasser valises, malles et sacs de nuit.

« Au lieu d'avoir un courrier avec livrée simple, la livrée de tout le monde, et même sans livrée, on fait habiller trois gardes du corps à la livrée du prince de Condé.

« Au lieu de choisir trois hommes qui connaissent la route, on choisit trois hommes qui ne l'ont jamais faite.

« Au lieu de cacher le roi, valet de chambre ou intendant de Mme de Korff, dans une voiture de suite, on le met dans la voiture principale, face à face, genou à genou avec sa prétendue maîtresse.

« Au lieu d'atteler la voiture de deux, de trois et même de quatre chevaux, on l'attelle de six, sans se souvenir que le roi seul voyage à six chevaux.

« Au lieu, enfin, de prendre M. d'Agoult[9] – cet homme résolu qui connaît parfaitement la route et dont M. de Bouillé a répondu au roi –, on prend madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Mme de Tourzel a réclamé son droit au nom de l'étiquette ; elle l'emporte sur M. d'Agoult, qui réclamait le sien au nom du dévouement.

« À part cela, toutes les précautions sont prises. »

Souvenons-nous : les premières pièces que donne Dumas, *Christine, Henri III et sa cour*, sont des pièces historiques. Il lui faut rencontrer Auguste Maquet pour inaugurer, avec *Le Chevalier d'Harmental*, la merveilleuse série de ses romans historiques. Henri Clouard – à qui il faut toujours se référer – a montré comment, de roman en roman, Dumas restitue l'histoire de la France pendant trois siècles depuis le temps de Catherine de Médicis (*La Reine Margot*) jusqu'à l'aventure de la duchesse de Berry (*Les Louves de Machecoul*).

Quand on raffole du romancier historique, il est d'autant plus précieux de découvrir l'historien Alexandre Dumas. Dans un livre comme *La Route de Varennes*, Dumas oublie le roman et ne veut donner la parole qu'à l'histoire.

Reconnaissons pourtant que ce n'est pas *La Route de Varennes* qui nous a fait découvrir Dumas.

1- Le lecteur l'aura remarqué : une des manies les plus curieuses de Dumas, chaque fois qu'il considère qu'un être des deux sexes a de belles dents, est de comparer celles-ci à des perles.

2- Dans l'édition Cadot, la première (1852-1854), on lit : « Eh bien, sacripant. » Dans l'édition Lévy qui suivra (1863), cela devient « jean-foutre ».

3- Il s'agit de Paul Bocage, acteur et écrivain (1822-1884).

4- En fait, soixante-cinq ans.

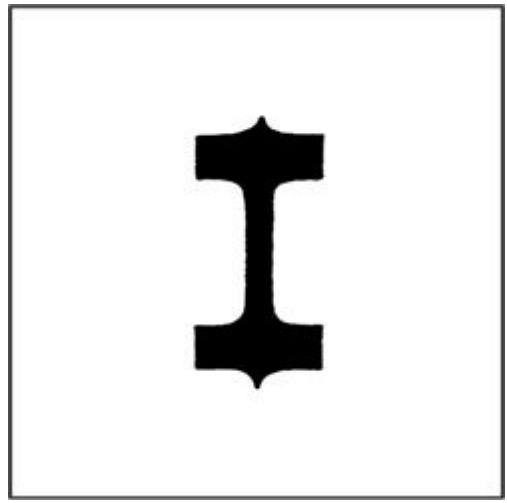
5- Ami de Drouet.

6- Enlèvement par le peuple à Versailles de Louis XVI et de Marie-Antoinette, conduits de force à Paris.

7- Le 20 juin 1792 où, pour la première fois, le peuple envahit les Tuileries.

8- Le 10 août, voyant les Tuileries envahies, le roi, la reine et leurs enfants se réfugient à l'Assemblée.

9- Marquis d'Agoult, capitaine des gardes-françaises.



Il est marié, voilà !

Durant la plus grande partie du XIXe siècle, le contrat de mariage se veut un rite : les invités défilent d'abord dans un grand salon où l'on expose le trousseau et les bijoux de la mariée. À voix haute ou à voix basse, les commentaires vont leur train. À l'intention du notaire, on a préparé une table recouverte d'étoffe. Il fait son entrée, s'y assoit. Le silence s'établit. Les fortunes respectives et les rentes éventuelles sont étalées, la dot proclamée.

Émile de Girardin épouse Mlle de Tiffenbach : *Le Figaro* fait savoir que la jeune fille s'est vu reconnaître une dot de huit cent mille francs ; que son époux, par contrat, lui attribue vingt mille francs pour sa toilette. Nul ne se déclare gêné.

Rien, par ailleurs, ne nous prouve que de tels rites ont été observés au cours de la signature du *Contrat de mariage d'Alexandre Dumas, auteur dramatique, et d'Ida Ferrier, comédienne*. Quand, le 1er février 1840, chez Me Desmanée, notaire de Jacques Domange, tuteur de la mariée, le contrat est ratifié, sont présents Chateaubriand, pair de France ; Villemain, ministre de

l'Instruction publique ; le vicomte de Narbonne-Lara et Gaspard Couret de la Bonardière.

Ida reçoit une dot de cent vingt mille francs, somme considérable à l'époque. Dans son *Journal*, Viel-Castel affirme qu'Ida aurait fait racheter des créances sur Dumas, lui offrant le choix entre le mariage et la prison pour dettes. On donnera plutôt raison à l'acteur René Luguet qui, demandant à Dumas pourquoi il avait épousé Ida, affirme avoir reçu en réponse : « Mon cher, c'est pour m'en débarrasser ! »

Ida est riche de quarante mille francs. Jacques Domange a-t-il versé le surplus ? Étrange personnage : il a fait fortune à la tête d'une entreprise de « vidange inodore », Domange et Cie. Un traité signé les 5, 7 et 11 février 1840 devant Me Outrebon, autre notaire, précise que, tant que l'écrivain ne l'aura pas remboursé du prêt qui lui est consenti, Domange acquiert la propriété de ses œuvres dramatiques et littéraires.

À la mairie, en tant que témoins, Chateaubriand et Villemain sont encore présents. À Saint-Roch, lors du mariage religieux, Chateaubriand et Villemain s'abstiennent. La charge de témoins revient au peintre Louis Boulanger et à l'architecte Robelin.

On s'est amusé jusqu'aux larmes de la méprise du curé de Saint-Roch, parlant à Dumas en croyant s'adresser à Chateaubriand : « Illustre auteur du *Génie du christianisme* ! », puis, comprenant son erreur, faisant la leçon au marié de trente-huit ans : « Jeune homme, je vous répéterai les paroles du grand évêque Remi au roi Clovis : "Baisse la tête, fier Sicambre ; adore ce que tu as brûlé ; brûle ce que tu as adoré !…" Qu'il ne sorte plus de votre plume que des œuvres chrétiennes, édifiantes, évangéliques ! Arrière, ces dangereuses émotions de théâtre, ces perfides sirènes de la passion, ces abominables pompes de Satan ! »

Que ce mariage n'ait pas déclenché des réactions violentes, qui pourrait le croire ? En témoigne une lettre de Marceline Desbordes-Valmore à son mari, datée du 7 février 1840 : « Mme Serre [Belle Krelsamer] est venue s'évanouir à la maison. Elle va plaider pour se faire rendre sa fille. Mme Waldor est accourue aussi dans un accès de joie généreuse, croyant que c'était avec une honnête femme qu'il se mariait. Elle venait de lui écrire qu'elle "respirait d'apprendre qu'il se retirait enfin de sa liaison honteuse" ! Juge l'effet que cette lettre aura produit. Pour moi, je n'ai pas une seule réflexion à faire. Il est marié, voilà ! »

À la fin mai 1840, les nouveaux mariés quittent Paris pour Florence où Alexandre pourra travailler en paix et où la vie, dit-on, est moins chère. Dumas a chargé Jacques Domange d'encaisser ou réclamer ce que lui doivent les théâtres, les journaux et les éditeurs. Il suffit de lire les lettres qu'il lui adresse de Florence (17 septembre, 25 septembre, 12 octobre, 4 novembre, 23 novembre, 9 décembre, 19 décembre 1840 ; 5 janvier et 7 janvier 1841[1])

pour comprendre qu'Alexandre n'a plus rien devant lui : « Je n'ai plus que cinq cents francs à la maison, c'est-à-dire de quoi aller jusqu'au 15 ou 18 courant. Comment voulez-vous que je fasse, si vous ne m'envoyez pas tout de suite ce que je demande ? »

À force de travail – dix heures par jour –, il accumule les pages, écrit sa pièce *Mademoiselle de Belle-Isle* ; le troisième et le quatrième volume de ses *Souvenirs de voyage en France et en Italie* ; les cinq actes en prose d'une comédie : *Un mariage sous Louis XV* ; quatre articles à l'intention de la *Revue de Paris* : « Une chasse au chastre », « Le capitaine Garnier », « Mlle Zéphirine », « L'homme au masque de fer », cependant que *Le Siècle* publie en feuilleton *Fragments d'un voyage en Belgique*, puis *Fragments d'un voyage sur les bords du Rhin*. On lui commande une nouvelle pièce en cinq actes. Il soupire : « Il faudra bien me laisser un peu de répit, je ne peux vraiment tuer à la fois ma santé et ma réputation. »

Domange comprend mal que l'illustrissime Dumas soit tombé si bas. Sans doute s'en ouvre-t-il à Ida. En effet, le 2 novembre 1840, celle-ci lui écrit : « Lorsqu'il y a six ans, j'ai connu mon mari[2], il avait eu déjà ses plus beaux succès et avait gagné énormément d'argent ; cependant il venait de quitter Mme Serre et je l'ai trouvé n'ayant pas un sou, pas de mobilier car il faisait faire ses meubles pour garnir son appartement, pas d'argenterie, pas de linge, rien que des dettes !… Ces dettes, il les a augmentées sur-le-champ en prenant l'engagement des vingt mille francs que vous connaissez et en se chargeant de la pension de l'enfant, ce qui lui faisait, de *ce côté-là seulement*, une petite rente régulière de mille écus par an, qui n'a fait que s'augmenter depuis, l'enfant grandissant[3]. » La lettre est longue, plusieurs feuillets. Elle énumère tous les gens qui ont « escroqué » Dumas et tous ceux qu'il a entretenus. « Ajoutez à cela la sœur à qui on ouvrait des comptes courants pour les magasins qui nous fournissaient, les cousins, les neveux, les maîtresses, et dites-moi, quand on a déjà avec ceci un fond de dettes considérable et que, par sa position, on est forcé de mener une vie élégante et surtout qu'on ne sait ce que c'est que l'ordre, dites-moi s'il est possible de ne pas tomber dans un gouffre sans fond. »

Alexandre et Ida demeurent à Florence jusqu'en mars 1841, époque où ils regagnent Paris. En juin, ils repartent pour Florence. En septembre, Dumas revient seul à Paris pour surveiller les répétitions de ses pièces. Il s'y attarde. On est en droit de penser que Mme Alexandre Dumas, restée seule, a pu alors rencontrer le douzième prince de Villafranca, duc de Salaparuta, grand d'Espagne de première classe, prince de Montereale, duc de Saponara, etc. Selon Mademoiselle Mars, Alexandre « a quitté Florence convaincu de son malheur et on dit, quoiqu'il n'en convienne pas tout haut, qu'ils sont séparés[4] ». Le 15 octobre 1844, les modalités de séparation sont arrêtées devant Me Gandaz, avoué : Dumas doit verser à Ida dix mille francs par mois auxquels s'ajoutent trois mille francs en compensation de ses meubles personnels. Ida garde la charge et l'éducation de la petite Marie. Elle emmène

celle-ci en Italie où elle retrouve le prince de Villafranca. Elle vivra désormais avec lui à Rome ou à Paris : le prince y fait construire, rue Gabriel, un hôtel. Plus tard, regrettant le soleil, elle entraîne son prince à Nice puis à Gênes. Là, atteinte d'un cancer de l'utérus, elle meurt (19 mars 1859). Le prince de Villafranca confiera à Adrien Dauzats, ami de Dumas : « Cette femme en mourant a emporté la moitié de mon âme. »

Infaillible Claude Schopp

Selon Alexandre Dumas fils, personne n'a lu tout Dumas père, y compris Dumas lui-même. Un homme existe qui réduit à néant une telle affirmation. Non seulement il a lu tout Dumas, mais il a passé une grande partie de sa vie à étudier comme personne l'homme et l'œuvre au microscope. Il se nomme Claude Schopp.

Sans doute a-t-il comme vous, lecteur, et moi rencontré dès sa jeunesse les livres de Dumas. Avant de se consacrer entièrement à leur auteur, il a exercé les fonctions de lecteur en langue et littérature françaises, à l'Institut pédagogique Lénine de Moscou (1967-1969) ; à l'université d'Olomouc en Tchécoslovaquie (1969-1971) ; à l'université de Trondheim en Norvège (1972-1975). On le voit nommé attaché culturel près l'ambassade de France à Tunis (1975-1977) puis près l'ambassade de France à Canberra, Australie (1977-1979). Aucune de ces missions ne l'empêche de lire.

Soyez-en assuré, lecteur, durant ces années et où qu'il fût, Claude Schopp n'a pas quitté un instant Alexandre Dumas. En 1980, il passe à Nanterre une thèse de 3e cycle : *Un début dans la vie littéraire*, *la correspondance d'Alexandre Dumas et de Mélanie Waldor*. De celle-ci, il tire, en 1982, *Lettres d'Alexandre Dumas à Mélanie Waldor*, publiées par les Presses universitaires de Paris.

La composition d'une biographie de Dumas marque une étape essentielle non seulement de sa vie mais de sa connaissance du grand homme : *Alexandre Dumas, le génie de la vie* paraît, en 1985, aux Éditions Mazarine. D'emblée, elle est traduite et publiée aux États-Unis. Remaniée en 1997 et 2002, elle demeure aujourd'hui l'une des sources essentielles.

En 1986, devant l'université de la Sorbonne Nouvelle, il soutient sa thèse d'État intitulée : *L'Exil et la mémoire, Alexandre Dumas à Bruxelles, 1852-1853*. Si Alexandre Dumas est enfin pris au sérieux par ces juges-là, il le doit à Claude Schopp.

Depuis lors, celui-ci ne cesse de donner des éditions critiques – mot à comprendre dans l'absolu du terme –, déniche nombre d'inédits, publie des textes inconnus, balaie les inexactitudes, va jusqu'à attribuer une consistance aux personnages crus imaginés des romans : il les dote même d'un état civil. L'énorme dictionnaire qu'il propose en 2010 à ses admirateurs renferme

l'essentiel de sa science.

De Claude Schopp, on ne saurait omettre un véritable tour de force : à la fin du deuxième tome de *Mes Mémoires* dans l'édition Bouquins figure un *Quid de Dumas* – cent sept pages serrées – qui répond à tout, je dis bien *tout*, de ce que notre curiosité peut porter à cette vie et à cette œuvre sans égales.

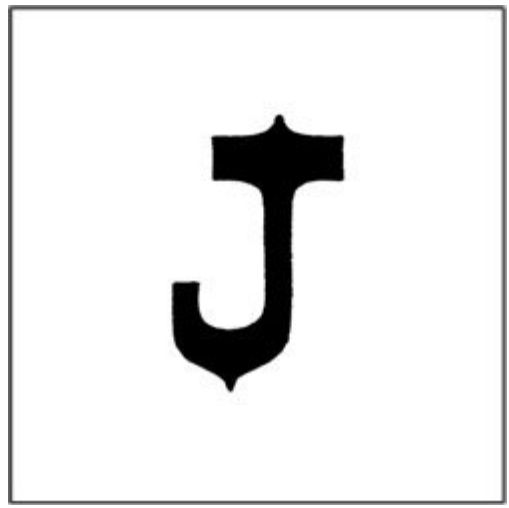
Merci, Claude Schopp !

1- *Cahiers Alexandre Dumas,* n° 29. Deux cents lettres pour un bicentenaire (1802-2002).

2- En fait, neuf ans.

3- Il s'agit d'Alexandre Dumas fils.

4- Lettre à Mlle Doze, 6 décembre 1842.



J’étais là

Que ce soit au cours d’un dîner, lors d’une réception, en tout lieu d’ailleurs, on supplie Dumas de prendre la parole. Il y est toujours prêt.

Ce jour-là, on parle de ce que l’on a fait la veille au soir.

— Moi, dit Dumas, j’ai dîné chez les Untel.

L’assistance entière se récrie :

— Chez les Untel !

— Au bout de cinq minutes, on s’y endort !

— Pauvre ami, comme vous avez dû vous ennuyer !

— Mais non, fait Dumas. Mais non, j’étais là.

Journaliste

Appeler journaliste l’auteur dramatique si longtemps triomphant et le

romancier lu, à travers le monde, par des millions de lecteurs peut surprendre. C'est oublier que Dumas est par essence multiple : le journalisme est partie intégrante de son existence entière. À vingt-quatre ans, avec son ami Adolphe de Leuven, il lance déjà *La Psyché*. Dix ans plus tard, il donne à *La Presse* tant d'articles que leur nombre nous étonne encore aujourd'hui. Pratiquement sans exception, ses romans paraissent en feuilleton dans *La Presse* ou dans *Le Siècle*. Quand on les édite en volumes, le public les connaît déjà.

Un pas de plus et, en mars 1848, il crée un mensuel, *Le Mois*, qu'il rédige seul. Sur l'affiche de lancement du journal, on lit cet impératif : « Dieu dicte et nous écrivons. » L'air du temps l'invite à se dire « ouvrier de la pensée ». *Aux abonnés du journal*, il impose : « Nous serons les sténographes de l'univers. » Las, en février 1850, *Le Mois* cesse de paraître. Alexandre peut-il vivre sans un journal à lui ?

Aux premiers jours de novembre 1853, un fervent de courses de chevaux, Adolphe Asseline, vient assister à son spectacle favori. À sa profession primitive d'avocat, il a préféré celle de journaliste. Il se frotte les yeux en croyant apercevoir Alexandre Dumas qu'il connaît bien. Il ne pourra s'empêcher d'évoquer son incrédulité : « Dumas aux courses !… Que pouvait-il faire sur le turf, l'auteur d'*Antony* ? Était-il venu seulement pour parier ? Il ne s'intéressait que fort médiocrement au steeple-chase annoncé sur le programme, car on pouvait le voir sommeiller au fond d'une grande calèche à côté d'une très jolie personne à laquelle il avait offert par galanterie une promenade à la Marche.

« C'était Mlle Isabelle Constant, explique Asseline, toute rose et toute mignonne étoile du ciel de l'Ambigu-Comique, dont l'éclat naissant venait de se révéler au monde théâtral.

« Pendant que le bon Dumas dormait, Mlle Isabelle bâillait derrière son éventail, elle ne paraissait pas s'amuser beaucoup à cette fête hippique ; aussi, en voyant quelqu'un s'approcher de la calèche, elle jeta un petit cri de joie car ce lui fut une occasion de réveiller son grand ami.

« Dumas ouvrit doucement les yeux et m'envoya un de ces aimables et paternels sourires avec lesquels il accueillait toujours les jeunes ; il se savait aimé de la génération qui allait lui succéder et il tenait à lui plaire.

— Approchez, approchez donc. J'ai à vous parler. Je fonde cette semaine un journal littéraire, voulez-vous le faire avec moi ?

— C'est très sérieux, dit la jeune Isabelle. Nous allons faire un journal.

« Et Dumas, pour me convaincre, ajoute :

— Vous comprenez, j'ai de l'argent ! Nous pouvons commencer cette semaine. Le journal s'appellera *Le Mousquetaire*, journal d'Alexandre Dumas. Après *Les Trois Mousquetaires*, le titre sera à lui seul un grand succès.

— Je crois bien, dit Isabelle.

— Voyons, voulez-vous rendre compte des livres et des théâtres ? Mais je vous préviens qu'il faut que votre critique soit très sévère ! »

Un « oui » extasié lui répond. Asseline ne cessera de proclamer le bonheur vécu à la rédaction du *Mousquetaire*.

LE MOUSQUETAIRE
JOURNAL DE M. ALEXANDRE DUMAS.

L'éditorial quotidien de Dumas enchante les lecteurs. C'est un succès d'argent : on enregistre une recette journalière de quatre cents à cinq cents francs, somme plus que convenable, « mais Dumas, dit Asseline, avait toujours quelques paiements à faire, quelque juif à endormir, quelque bon ami à soulager, et les rentrées ne profitaient qu'à ses fantaisies personnelles ».

Les gens célèbres auxquels Dumas adresse son journal réagissent vigoureusement. Michelet : « J'assiste en esprit à vos luttes de toute espèce et, si je suis frappé de votre indomptable talent, qui se plie, replie à tant d'exigences absurdes, je ne le suis pas moins de votre héroïque persévérance. » Lamartine : « Vous me demandez mon avis sur votre journal. J'en ai sur les choses humaines ; je n'en ai pas sur les miracles. Vous êtes surhumain. Mon avis, c'est un point d'exclamation ! On avait cherché le mouvement perpétuel ; vous avez fait mieux ; vous avez trouvé *l'étonnement perpétuel* ! Adieu. Vivez, c'est-à-dire écrivez, je suis là pour vous lire. » Victor Hugo : « Je lis votre journal. Vous nous rendez Voltaire. Suprême consolation pour la France humiliée et muette. »

Vis-à-vis de Villemessant, fondateur du *Figaro*, Dumas se hausse du col : « J'ai rêvé toute ma vie d'avoir un journal bien à moi ; je le tiens enfin et le moins qu'il puisse me rapporter, c'est un million par an. Je n'ai encore rien touché pour mes articles, c'est 200 000 F que j'ai gagnés depuis la création du *Mousquetaire*, somme que je laisse tranquillement à la caisse pour toucher dans un mois 5 000 F à la fois. Dans ces conditions, je n'ai besoin ni d'argent, ni d'un directeur. »

Vraiment ?

Le siège du journal se trouve rue Laffitte, au n° 1. Il jouxte le restaurant La Maison d'Or, d'où l'habitude que vont prendre les familiers de dire : « Je vais à la Maison d'Or. » Il tient tout entier dans trois pièces du rez-de-chaussée. Dans l'antichambre, on rencontre Michel, ex-jardinier du château de Monte-Cristo, promu caissier du journal ; dans la deuxième pièce s'entassent les invendus, les manuscrits non lus et le courrier non décacheté. Dans la

troisième – heureusement la plus vaste –, une ruche bourdonne dans un nuage de fumée : ce sont les collaborateurs. Parmi ceux-ci : Joseph Méry, Octave Feuillet, Philibert Audebrand, Alfred Asseline, Roger de Beauvoir, Théodore de Banville, la comtesse Dash. Parfois paraît Gérard de Nerval, mais dans un but unique : rencontrer son ami Dumas. Un jour où il ne le trouve pas, il improvise un poème qu'il laisse sur son bureau[1] :

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

D'un pareil génie sont également imprégnées les trois autres strophes.

La première page du *Mousquetaire* se déploie sous mes yeux. Au-dessus du titre, en petits caractères, je lis à gauche la date, samedi 10 décembre 1853 ; au milieu : Prix du numéro du jour, 10 c – un numéro ancien, 20 c ; à droite, numéro 21. En dessous, en gros caractères s'étalant sur toute la page : LE MOUSQUETAIRE ; sous ce titre : *Journal de M. Alexandre Dumas*. Dessous encore, à gauche, en petits caractères : « Tous les articles sont signés. La Critique est indépendante du Rédacteur en chef et reste sous la responsabilité de l'Écrivain qui la signe. » Plus loin, au centre : Bureaux : Rue Laffitte, n° 1, à la Maison d'Or. À droite : « Le Journal ne reçoit pas de Réclames des Théâtres et des Libraires. Il paye ses Loges et il achète ses Livres. »

La première page est divisée en deux parties presque égales, séparées par un trait horizontal impérieux. Sur la partie supérieure, signée Dumas, figure sa *Causerie avec mes lecteurs* où, de jour en jour, il exprime son humeur, ce qu'il a appris, ses admirations, ses hostilités, surtout sa liberté.

Sur la partie inférieure, un seul titre : *Mémoires de M. Alexandre Dumas*. Si j'observe le numéro 359 du 20 novembre 1854, je découvre plusieurs changements : au-dessus du titre *Le Mousquetaire*, plastronne un mousquetaire en uniforme, rayonnant autant que victorieux, accoudé près d'un fusil sur une table. La partie supérieure accueille toujours la causerie de Dumas mais elle s'intitule ici *Causerie de Bout de l'An*. Sur la partie inférieure, plus de *Mémoires*.

Longtemps ils avaient été publiés en feuilleton dans *La Presse* de Girardin. À sa fille Marie, restée à Bruxelles, Dumas écrit : « Il faut mettre cette note dans *L'Indépendance*[2] : "Les *Mémoires* d'Alexandre Dumas vont cesser de paraître dans *La Presse*, un avertissement ayant été donné à M. de Girardin par M. Collet-Maigret, chef de la censure." » Désormais, il confie à des éditeurs belges une édition des *Mémoires*, « la seule véritable », et profite de la création du *Mousquetaire* pour en continuer la publication.

Alexandre l'a écrit : « J'ai encore quarante ou cinquante volumes de mes *Mémoires* à publier ; ces quarante ou cinquante volumes deviennent de plus en plus compromettants au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de notre époque. »

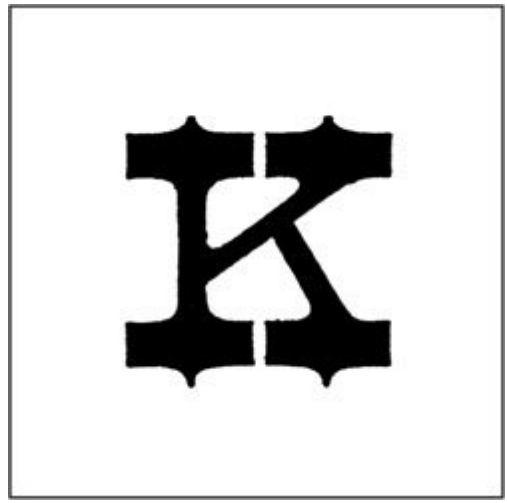
Quelques semaines après le dernier numéro du *Mousquetaire* (première série), *Le Monte-Cristo* (avril 1857-octobre 1862), rédigé entièrement par Dumas, en prendra la suite : il est hebdomadaire.

Suivra chronologiquement, dans la carrière du journaliste Dumas, *L'Indipendente* dont le premier numéro paraît, à Naples, le 11 octobre 1860 : « Je veux en faire le journal de l'unité italienne », proclame Dumas.

En pleine révolution garibaldienne, la publication s'interrompt le 18 mai 1861. Elle reprend le 5 mai 1862 et continuera à paraître quand, en mars 1864, Dumas regagne la France et ressuscite son cher *Mousquetaire* (1866-1867) auquel succédera, du 4 février au 30 juin 1868, *Le Dartagnan* qui ne vivra que quatre mois.

1- Dans le numéro 21 du *Mousquetaire*, Dumas écrit : « Il y a quelques jours, il passe au bureau ; nous n'y étions pas, chose rare, il s'informe de nous, et en nous attendant, il prend une plume, du papier, et nous laisse ces vers en manière de carte de visite. »

2- Journal belge.



Kean ou Désordre et Génie

Tel est le titre plutôt étrange de la comédie qu'Alexandre Dumas a fait représenter, le 31 août 1836, au théâtre des Variétés. Pourquoi l'auteur célèbre d'*Henri III et sa cour*, de *Christine* et d'*Antony* a-t-il choisi d'illustrer la carrière et le personnage d'un acteur anglais dont la plupart des spectateurs français ignorent jusqu'au nom ?

Encensé à Londres comme « le plus grand comédien de la scène moderne », Edmond Kean est venu, à deux reprises, s'exposer au jugement du public parisien. Déjà fanatique de Shakespeare – au travers, hélas, de traductions en français –, Alexandre a tenu à en juger par lui-même (voir : Tournant décisif).

Chaque fois, il s'est senti bouleversé. Shakespeare plus Kean, c'est presque trop. D'apprendre que, le plus souvent, ce génie est ivre mort avant le lever de rideau semble ne pas l'avoir troublé. Quand Kean apparaît sur scène titubant, certes on le siffle. Mais aussitôt il se reprend, semble recouvrer toutes ses facultés et joue le rôle avec une telle perfection qu'il arrache au public

d'intarissables bravos.

Il n'est pas dans les habitudes du cher Dumas de se faire psychologue, mais il tient cette fois la preuve que le désordre et le génie peuvent cohabiter en un seul homme, et plus encore quand celui-ci est un artiste.

Né à Londres en 1787, Edmond Kean n'a pas connu son père : il s'est suicidé à l'âge de vingt-deux ans. Sa mère ? Une actrice de troisième ordre. Son oncle ? Un mime également ventriloque. Quand Edmond atteint l'âge de cinq ans, le ventriloque le place auprès d'un baladin de renom qui lui apprendra l'acrobatie jusqu'au point de lui disloquer les membres. Il ne l'oubliera jamais : au comble de sa gloire et jouant *Le Roi Lear*, il forcera un soir son personnage, au cours de l'un des passages les plus pathétiques, à exécuter de telles pirouettes qu'elles demeureront dans les mémoires de tous les présents.

Après avoir erré de par le monde à la recherche d'une vocation, il débute au théâtre de Drury Lane dans le rôle de Shylock du *Marchand de Venise*, à vingt-sept ans seulement. Pour le public anglais, c'est comme une révolution. On a pris l'habitude de montrer un Shylock âgé, rapace, avide de vengeance. Kean le rajeunit de vingt ans : tel que l'a conçu Shakespeare. L'affluence est telle qu'elle permet en six mois au théâtre de percevoir des recettes sans égales. Kean vit désormais dans l'opulence. Il possède une écurie magnifique, des bateaux de joutes et des meubles incrustés d'or. Son drame : les tavernes où il se complaît. Dans les premiers temps, le public qui raffole de son génie lui a tout passé. Quelques années plus tard, il se lasse et ne vient plus. Les millions de Kean s'envolent. Il est ruiné.

D'une telle existence, que va faire Dumas ? Dans la comédie qu'il écrit,

Kean est présent de la première à la dernière réplique, mais l'histoire d'un comédien génial a disparu. L'intrigue est imaginée de toutes pièces : les amours du héros en forment la trame.

Première situation : Kean et Eléna, épouse de l'ambassadeur du Danemark, sont amoureux l'un de l'autre. Le prince de Galles, frère du roi d'Angleterre, courtise aussi Eléna.

Deuxième situation : Anna, jeune et riche héritière que son tuteur veut épouser pour son argent, ce qu'elle ne veut à aucun prix, est folle de Kean. Elle n'ose pas le lui avouer.

Troisième situation : le drame se noue. Nous sommes dans un théâtre. Devant le public atterré, Kean crie son mépris au prince de Galles, assis face à lui dans une loge. Ayant commis un crime de lèse-majesté, la prison l'attend.

Quatrième situation : jaloux, l'ambassadeur danois, mari d'Eléna, provoque Kean en duel.

Vous le sentez, lecteur : le dénouement approche. Il se jouera dans le salon de Kean en présence d'Anna, venue annoncer à son idole qu'elle se sent une vocation théâtrale et qu'une compagnie américaine lui propose un contrat. Elle va s'embarquer dans une heure sur le paquebot *Washington*. Le prince de Galles entre en scène. Anna se blottit dans un coin pour ne pas être vue.

LE PRINCE DE GALLES
(*entrant*)

Sauvée !

KEAN

Eléna ?

LE PRINCE

Oui.

KEAN

Comment ?

LE PRINCE

Par un ami qui veille sur vous depuis hier et qui, à tout hasard et prévoyant tout péril, avait une gondole sur la Tamise sous vos fenêtres, et une voiture devant votre porte.

KEAN

Et où est-elle ?

LE PRINCE

Chez elle, où je l'ai fait reconduire par un homme de confiance.

KEAN

Mon prince, vous m'avez sauvé deux fois ! Comment expierai-je mes

torts envers vous ? J'ai mérité un châtiment et j'irai en prison avec joie.

LE PRINCE

Eh bien, pas du tout !

(*Anna lève la tête.*)

J'ai obtenu de mon frère, à grand-peine, je vous l'avouerai, que vos six mois de prison fussent convertis en une année d'exil.

KEAN

Ah ! Votre Altesse m'envoie en exil, tandis qu'Eléna…

LE PRINCE

… retourne en Danemark, monsieur, où les premières dépêches de son roi rappelleront l'ambassadeur. Êtes-vous tranquille, maintenant ?

KEAN

Oh ! mon prince ! Et le lieu de mon exil est-il indiqué ?

LE PRINCE

Vous irez où vous voudrez, pourvu que vous quittiez l'Angleterre : à Paris, à Berlin, à New York.

KEAN

J'irai à New York.

ANNA

(*se levant et à elle-même*)

Que dit-il ?

KEAN

Fixe-t-on le moment de mon départ ?

LE PRINCE

Vous avez huit jours pour régler vos affaires.

KEAN

Je partirai dans une heure.

(*Anna sort de sa cachette).*

ANNA

(*s'élançant vers Kean*)

Ah ! mon Dieu !

KEAN

Le bâtiment sur lequel je dois m'éloigner m'est-il désigné ?

LE PRINCE

Non, vous prendrez celui que bon vous semblera.

KEAN

Je choisis le paquebot *Washington*.

ANNA

(*s'appuyant sur Kean*)

Kean !

LE PRINCE

Et j'espère, monsieur, que l'air de l'Amérique vous rafraîchira le cerveau et vous rendra plus sage.

KEAN

Je compte m'y marier, Monseigneur.

ANNA

Ah !

LE PRINCE

Quelle est cette jeune fille ?

KEAN

Miss Anna Damby, engagée d'aujourd'hui pour jouer les premiers rôles au théâtre de New York.

LE PRINCE

Miss Anna Damby ? Ah ! je devine… *(s'inclinant)* Miss !…

ANNA

(*faisant la révérence*)

Monseigneur…

Salomon, souffleur de Kean, entre avec un paquet à la main.

KEAN

Eh bien, mon pauvre Salomon ?

SALOMON

Eh bien, maître, me voilà prêt.

KEAN

Comment ?

SALOMON

N’allez-vous pas à New York ?

KEAN

Oui.

SALOMON

Pour y donner des représentations ?

KEAN

Sans doute.

SALOMON

Eh bien, du moment que vous jouez la comédie, il vous faut un souffleur.

KEAN

(*à Salomon et à Anna*)

Ah ! vous êtes mes deux seuls, mes deux vrais amis !

LE PRINCE

Vous êtes un ingrat, monsieur Kean.

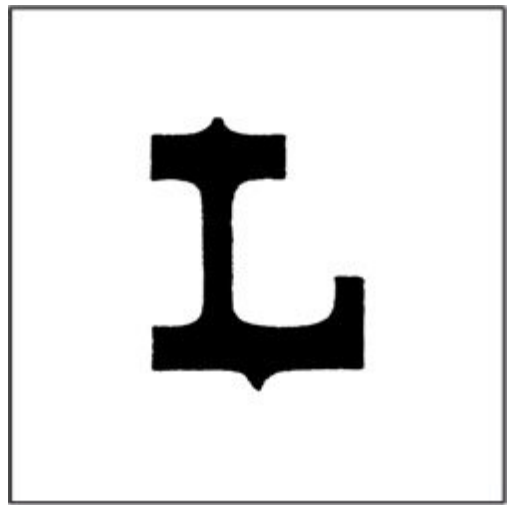
KEAN

(*se jetant dans ses bras*)

Que Votre Altesse me pardonne !

On peut, en toute innocence, penser que les vagues d’applaudissements se sont, chaque soir, mêlées de rires. Comme quoi, le *Kean* de Dumas n’est pas une pièce romantique : elle finit bien.

Voir : Sartre, Jean-Paul.



Leuven, Adolphe de

Le 27 juin 1819, Corcy, village situé à quatre kilomètres de Villers-Cotterêts, célèbre sa fête annuelle. Les Cotteréziens le savent bien qui, en début de semaine, consultent la liste des fêtes locales pour choisir celle où ils se rendront. « Le dimanche, on se réunissait à trois heures, c'est-à-dire après vêpres ; on se promenait, on dansait, on valsait, on ne rentrait qu'à minuit. […] On y allait par troupes joyeuses, et on revenait par couples espacés et silencieux. »

Comment Aglaé n'aurait-elle pas accompagné Alexandre à Corcy ? On danse. Au cours d'une valse qui se prolonge, Alexandre se souvient tout à coup d'un fermier, grand ami de son père, établi à un quart de lieue de Corcy. Il s'en voudrait de ne pas aller le saluer. Il abandonne les danseurs à leur sort, y compris Aglaé. À tout à l'heure !

Du chemin dans lequel il s'engage, l'implacable mémoire de Dumas n'oubliera rien : « Un joli sentier tracé au pied d'une colline, bordé, à droite et à gauche, d'une double haie d'épine blanche et tout parsemé de ces petites

pâquerettes à cœur d'or et à feuilles teintées de rose à leur extrémité. »

Bien qu'aveuglé par le grand soleil, Alexandre voit trois personnes venir vers lui : il reconnaît Mme Cappelle, une parente de M. Collard ; elle donne le bras à un jeune homme qui, de son côté, tient la main d'une petite fille.

Présentations : le jeune homme s'appelle Adolphe de Leuven. Paraissant de seize à dix-sept ans, il est grand et sec ; ses cheveux noirs sont coupés en brosse. Alexandre lui voit de beaux yeux et des dents si blanches qu'il les compare à des perles. Il est issu d'une grande famille suédoise qui, durant des siècles, a tenu le premier rang dans l'histoire de son pays.

En 1792, le comte Ribbing de Leuven, père d'Adolphe, s'est associé à des conjurés dont le but était d'assassiner Gustave III, à leurs yeux indigne de régner. Le complot réussit, le roi de Suède succombe sous les coups des meurtriers, mais ceux-ci n'ont guère le temps de se réjouir. Ils sont tous arrêtés et, pour la plupart, condamnés à mort. Le comte de Leuven bénéficie d'une certaine indulgence : l'exil à vie. La France de la Révolution est interdite à des gens de haute noblesse. Leuven se réfugie en Suisse avec sa famille. Le 9 Thermidor ayant mis fin à la Terreur, il gagne la France et y acquiert à bas prix des biens d'émigrés, notamment dans la région de Villers-Cotterêts. Il choisit Quincy pour résidence et cède Villers-Hellon à son ami Collard. La restauration des Bourbons sur le trône de France l'oblige à s'exiler de nouveau, cette fois-ci à Bruxelles. Des temps meilleurs le ramènent à Villers-Cotterêts où Collard lui offre une hospitalité empressée.

Au moment où Alexandre rencontre Adolphe sur le chemin aux épines et aux pâquerettes, celui-ci vient juste de rejoindre son père au château de Villers-Hellon. Échange de propos. La diserte Mme Cappelle jure qu'Adolphe et Alexandre sont faits pour devenir amis. D'ailleurs, annonce-t-elle, ils feront plus amplement connaissance le lendemain, lors d'un déjeuner servi dans la forêt, lequel sera suivi d'un bref séjour au château de Villers-Hellon. Enchanté, Alexandre accepte le tout, sous réserve de reconduire « une amie » à Villers-Cotterêts.

Le lendemain, présent au rendez-vous, la première personne qu'il aperçoit de loin n'est autre qu'Adolphe de Leuven. Il le voit tenir d'une main un crayon, de l'autre des tablettes. Il s'approche :

« — Que diable faites-vous donc là ?

— Des vers…

— Des vers !… Vous faites donc des vers ?

— Mais oui, quelquefois… »

Ces vers d'Adolphe frappent Alexandre. Des vers alors qu'ils ont le même âge. Et lui, combien en a-t-il fait ? Aucun.

Rentré à Paris, Adolphe adresse des livres à celui qui est devenu son ami. Le *Louis IX* d'Ancelot et *Les Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne n'enchantent guère Alexandre mais, en 1820, la lecture de l'*Ivanhoé* de Walter Scott le bouleverse à ce point qu'il tente d'en tirer un mélodrame en trois actes. Vite il y renonce. C'est au-delà de ses possibilités.

Chaque retour d'Adolphe à Villers-Cotterêts sonne pour Alexandre l'heure du bonheur absolu. À travers les récits et confidences de son ami, il s'imagine ayant lui-même ses entrées dans les théâtres. Il croit avoir rencontré les gens célèbres cités par Adolphe : M. de Jouy qui termine sa pièce *Sylla* ; Lucien Arnault qui commence son *Régulus* ; Pichat qui rêve d'un *Guillaume Tell*.

À tout instant, Alexandre harcèle Adolphe de questions :

— Et Talma ! Et Mademoiselle Mars ! Et Mademoiselle Duchesnois !

Adolphe s'est déjà hasardé à esquisser quelques scènes de théâtre ; il propose à Alexandre d'écrire avec lui une pièce en un acte dont il propose déjà le titre : *Le Major de Strasbourg*. De l'apport de Dumas, ne subsisteront que ces deux vers.

Son cœur revole aux champs de l'Allemagne !
Il croit encore voir les Français vainqueurs.

Sous le ciel de Villers-Cotterêts, les deux jeunes gens s'essayent à composer un vaudeville, *Le Dîner d'amis*, et un drame, *Les Avencérages*. Ils s'entendent à ce point que le Suédois supplie son ami de le rejoindre à Paris. Ensemble, ils n'auront que des succès, c'est sûr. Alexandre n'en doute pas, mais comment faire ? Chez son notaire, il gagne deux fois rien et ne saurait où coucher si sa mère, bénéficiant d'un bureau de tabac arraché à l'administration par l'excellent M. Collard, ne lui donnait asile.

À Paris, Adolphe a emporté leurs deux pièces comme il l'eût fait d'un trésor. Il les propose à cinq théâtres. Toutes, elles sont refusées.

Pour pallier une si terrible déception, Alexandre se laisse entraîner par deux amis à Soissons. On y joue *Hamlet* dans l'adaptation d'un Ducis aussi peu fait pour traduire Shakespeare qu'un tambour de village pour jouer Mozart. Il sort vacillant de la représentation. De retour à Villers-Cotterêts, il ne peut se retenir d'interroger tous ses proches :

— Connaissez-vous *Hamlet* ? Connaissez-vous Ducis ?

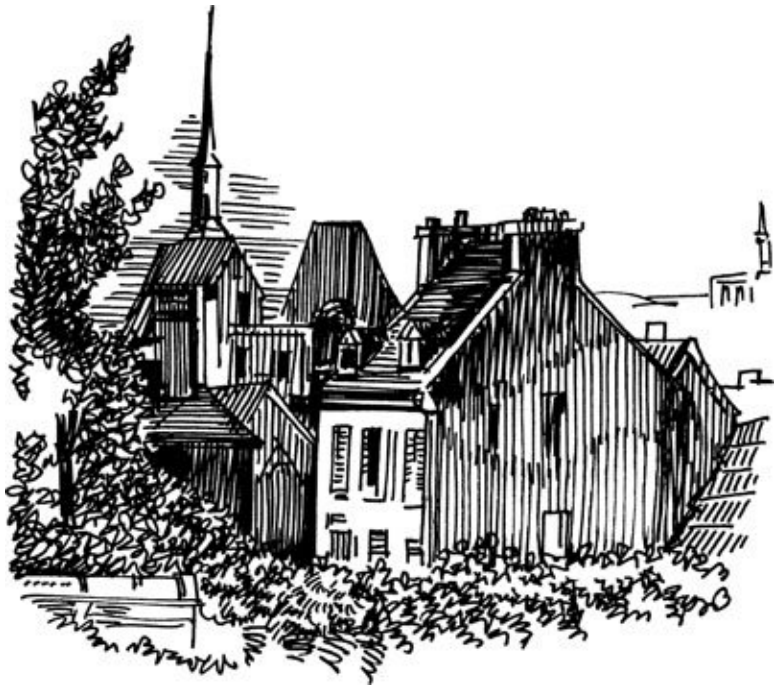
Il lui faut à tout prix lire ce chef-d'œuvre. S'en étant procuré le texte – en français –, il l'apprend par cœur. En trois jours, il le sait !

Des comédiens n'ayant à leur affiche que deux mélodrames viennent à propos s'installer à Villers-Cotterêts. Alexandre se présente, s'intéresse à leur métier, à leur passé, à leurs ambitions. Eux se confient : ils aimeraient bien monter une troisième pièce, mais il leur manque un acteur. « Pourquoi pas moi ? » Accepté, Alexandre apprend le rôle de Don Ramire dans *Hariadan Barberousse*. Sur les affiches répandues dans la ville, son nom figure en majuscules. Dumas affirmera que, pour le voir jouer, on est venu « de toutes les villes et tous les villages avoisinants, même de Soissons ». Nous ne demandons qu'à le croire.

Une fois de plus, voici Adolphe à Villers-Cotterêts. Il vient de se voir refuser une nouvelle pièce par M. Poirson, directeur du théâtre du Gymnase,

mais ne s'en enivre pas moins :

— J'ai pu la lire jusqu'au bout !



Que Dumas soit tenté de passer sur place du rêve à l'action ne peut étonner. Ces comédiens venus jouer à Villers-Cotterêts l'obsèdent. Pourquoi ne pas suivre leur exemple ? Encore faudrait-il trouver un théâtre ! Au premier étage d'une maison proche de l'auberge de l'Épée, il découvre l'esquisse d'une salle. Il persuade un marchand de bois de prêter des planches : on en fera une scène et des bancs. Faute de décors, on placera des fleurs et des arbustes venant de la forêt. Il convainc des jeunes gens et des jeunes filles de la ville de se faire acteurs. *Récit d'un témoin* : « Dumas nous était indispensable. Interprète, régisseur, professeur de maintien et de diction, c'est lui qui donnait aux acteurs l'intonation juste, ordonnait les entrées, réglait les mouvements nécessaires. Il indiquait les *mots* à souligner, précisait la direction d'un regard, l'étendue d'un sourire, bref nous donnait à tous la compréhension du rôle que chacun devait remplir[1]. »

J'aime à relire ces lignes de Dumas : « De Leuven fit une brèche à cette mémoire qui m'enveloppait et, à travers cette brèche, je commençai d'apercevoir comme un but sans forme dans un horizon infini.

« C'est alors que s'éveilla dans mon cœur une grande force qui peut tenir lieu de toutes les autres : la volonté ; une grande vertu qui n'est certes pas le génie, mais qui le remplace : la persévérance. »

1- *Cf.* A. Poumerol, « Une jeunesse inédite d'Alexandre Dumas ». *Bulletin de la Société historique régionale de Villers-Cotterêts*, 1905. Témoignage de Paillet.

Maquet, Auguste

Parmi les collaborateurs d'Alexandre Dumas, Maquet est le seul dont la postérité ait gardé le souvenir. À juste titre, d'ailleurs.

Alexandre Dumas s'en amusait : pourquoi n'aurait-il pas eu de collaborateurs puisque Napoléon avait besoin de généraux ? Il comparait son association avec Maquet à celle qui unissait jadis le peintre Raphaël et Jules Romain, son disciple : « À cette époque, l'art n'était pas restreint dans les limites où on se plaît à l'enfermer de nos jours ; on pouvait, quand on s'appelait Raphaël ou Michel-Ange, Titien ou Bartolomeo, avoir à côté de soi, sans perdre de son originalité personnelle, un autre peintre qui comprît vos pensées et les exécutât. »

Né, en 1813, d'un riche négociant de la rue Quincampoix, très tôt passionné de littérature, Auguste Maquet appartient au nombre de ces fanatiques qui, à la première d'*Hernani*, ont fait naître la terreur des classiques en acclamant, en la personne de Victor Hugo, la victoire du romantisme. À

l'époque, il fréquente Théophile Gautier, Gérard de Nerval et quelques autres. Trouvant son nom trop commun, il se fait appeler Augustus Mac Keat. Lors de la révolution de 1830, il prend d'assaut une caserne et rompt plus ou moins avec sa famille. À dix-huit ans, professeur suppléant de rhétorique au collège Charlemagne, il ne cache pas qu'il veut écrire.

Avec Gérard de Nerval, il compose une tragédie en un acte, *Lara ou l'Expiation*. Aucun théâtre n'en veut. Pas davantage d'*Un soir de carnaval*, sorti de la seule plume de Maquet. Conscient de l'amertume de son ami, Nerval montre le texte à Dumas, lequel consent à y jeter « un coup d'œil ». *Nerval à Maquet*, 7 décembre 1838 : « Dumas a récrit la pièce entièrement ; sur tes idées toutefois ; tu seras nommé. La pièce est reçue et plaît à tout le monde. » Rebaptisée *Bathilde*, elle est créée, le 14 janvier 1839, au théâtre de la Renaissance.

Vis-à-vis de Dumas, Maquet en est à l'adoration. S'adressant à lui comme à un grand frère, il lui confie qu'il a tiré une nouvelle des *Mémoires de Jean Buvat*. Personne n'en a voulu. Est-il voué à une éternelle malédiction ? Apitoyé, Dumas emporte le texte à Florence où il vit alors durant une partie de l'année. D'un immédiat élan de sa plume, il en fait un roman : *Le Chevalier d'Harmental*, qu'il propose au journal *Le Siècle*, spécifiant que le texte devra être signé Dumas et Maquet. Refus sans nuances d'Émile de Girardin : « Un feuilleton signé Alexandre Dumas vaut trois francs la ligne ; signé Dumas et Maquet, il vaut trente sous. »

Maquet en souffre-t-il ? Rien ne l'indique. Travailler avec un tel grand homme est pour lui un tel bonheur que le reste ne l'intéresse pas. Quant à la part que Dumas voudra bien lui consentir, il verra.

Il a vu. Bien plus d'argent qu'il ne l'aurait imaginé.

M. AUGUSTE MAQUET

Ce n'est qu'en juillet 1843, époque du retour définitif de Dumas à Paris, que les deux hommes décident de travailler ensemble. Durant les nombreux entretiens auxquels ils se sont livrés, Dumas s'est à ce point reconnu en harmonie avec Maquet qu'il croit avoir découvert son double. Un contrat, un accord sur les droits d'auteur ? À quoi bon ! Maquet se sent éternellement redevable du coup d'épaule que Dumas lui a offert. Ne supportant pas l'idée d'exercer un autre métier, il s'enchante d'écrire aux côtés d'un géant. Paradoxalement il a, lui aussi, trouvé son double.

Le 17 février 1845, devant les membres de la Société des gens de lettres, Dumas dévoilera la plénitude d'une collaboration restée jusque-là clandestine :

— Nous avons fait en deux ans, Maquet et moi : les *Mousquetaires*, 8 volumes. – La suite des *Mousquetaires*, 10 volumes. – *La Fille du Régent*, 4 volumes. – *La Reine Margot*, 6 volumes. – *Le Chevalier de Rouge-Ville*, 3 volumes. En tout, 42 volumes.

Lecteur d'aujourd'hui, ne vous laissez pas égarer. Le nombre de volumes de la période 1850 ne ressemble en rien à celui des années 1900, infiniment plus ramassé. Au XXIe siècle, des éditeurs font tenir le texte complet des *Trois Mousquetaires* en un livre de poche.

De chaque œuvre, Dumas choisit souvent le sujet, mais Maquet n'est pas en reste. Il se découvre artiste en plans. Gustave Simon a connu plusieurs de ceux-ci, « presque tous complets et conformes aux ouvrages publiés » : *Joseph Balsamo*, *Le Bâtard de Mauléon*, *Le Chevalier de Maison-Rouge*, *Le Vicomte de Bragelonne*, *Le Collier de la Reine*, *La Dame de Monsoreau*, *Les Quarante-Cinq*, *Ingénue*, *Ange Pitou*, *Catalina*, auxquels s'ajoute une grande partie du plan de *Monte-Cristo*.

Après le plan, justement, les deux hommes s'entretiennent longuement. Maquet prend de nombreuses notes. Rentré chez lui, il bâtit une première version qu'il livre sur de grandes pages blanches. Sur un vélin bleu, Dumas en retouche des pages entières, à moins qu'il ne les remplace totalement par d'autres de son cru : en particulier les dialogues, spécialité dont il est maître et qui occupe près d'une moitié de ses romans.

La part dominante de Dumas est démontrée par les lettres qu'il écrit à Maquet lors de leur rédaction commune de *La Reine Margot* :

À Auguste Maquet (Paris, début décembre 1844)

« Mon cher Maquet,

« Voulez-vous me donner la suite – Je crois que nous avons assez de politique ainsi : il faudrait rentrer dans le cœur de l'ouvrage.

« J'ai bien des choses à vous dire. Notre marché est terminé avec Béthune et Dujarrier – c'est immense de travail : nous renversons d'un seul coup la contrefaçon belge et nous réformons entièrement la librairie française.

« À vous.
« Alex Dumas »

À Auguste Maquet (Paris, début décembre 1844)

« Cela va bien jusqu'ici, malgré 6 ou 8 pages de politique. Mais nous reprenons l'intérêt et l'on avalera les susdites pages. »

À Auguste Maquet (Paris, 16 ou 18 décembre 1844)

« Que va-t-il arriver de Maurevel et de Mouy ? J'ai besoin de le savoir pour ne pas marcher tout à fait en aveugle.

« Quel parti tirez-vous du créancier de Coconas ? Faisons-le féroce : ne le faisons pas vil.

« Écrivez-moi un mot ce soir. La scène du Louvre est bienvenue. »

À Auguste Maquet (Paris, fin décembre 1844)

« Cela va très bien : mais je ne vois pas l'affaire de la clef, du billet que Marguerite envoyait à Mme de Sauves. Je n'ose marcher. L'avez-vous oubliée ou la gardez-vous pour un autre endroit ? »

À Auguste Maquet (Paris, fin janvier 1845)

« Charmant.

« Maintenant Catherine – Mme de Sauves – les préparatifs de l'assassinat de Henry par Maurevel – la chasse – les envoyés polonais – tout ce que vous trouverez à côté de cela. »

À Auguste Maquet (Paris, vers le 20 janvier 1845)

« page 62.

« La chasse est venue admirablement.

« C'est votre faute cher ami si nous n'allons pas plus vite. Depuis hier neuf heures je me croise les bras.

« À vous.
« A. Dumas »

« Ne serait-il pas urgent que nous nous entendissions sur les détails de la nuit – ou les tenez-vous ? »

À Auguste Maquet (Paris, fin janvier 1845)

« Il y aurait peut-être quelque chose de charmant à faire d'une nuit chez Marie Touchet.

« Cette figure gracieuse qui console un roi de sa puissance, qui est seul qui l'aime dans son royaume – le petit duc d'Angoulême dans son berceau – le roi qui oublie – Songez, rêvez, voyez.

« À vous.
« Alex »

À Auguste Maquet (Paris, vers le 20 février 1845)

« Cher ami,

« Je n'ai point de vos nouvelles. Qu'y a-t-il donc ? La plainte est déposée, la brochure sera saisie ce soir[1] – Soyez tranquille, nous aurons belle et bonne vengeance – et si un an de prison et 3 000 francs d'amende ne sont pas assez, eh bien nous lui donnerons encore un coup d'épée.

« Allons allons – seigneur Jules Romain un peu de courage quand on fait avec Raphaël *La Transfiguration* et tout seul *Les Batailles de Constantin* – on se moque de ce que dit un misérable comme Mr Jacquot. »

« Je suis complètement à sec – un coup de collier et notre volume sera fini le 6.

« À propos écoutez ceci :

— Charles a conservé le livre. Au retour de la chasse il a interrogé Henry qui lui a dit qu'il avait voulu quitter la cour parce qu'il avait peur, ayant échappé à deux tentatives d'assassinat, de succomber à la 3e.

« Enfin il a fait tout avouer à René – que le livre lui appartenait et que la Reine mère l'a pris chez lui.

« Par ce livre qui fait preuve, nous aurons plus tard une belle scène.

« À vous.

« J'attends J'attends J'attends.
« Peut-être passerai-je chez vous sur les deux heures[2]. »

La collaboration des deux hommes va produire des résultats prodigieux, quasiment invraisemblables.

Du 14 mars au 11 juillet 1844, *Le Siècle* publie *Les Trois Mousquetaires* puis, du 21 janvier au 28 juin 1845, *Vingt ans après,* suite des *Trois Mousquetaires*. Du 28 août 1844 au 15 janvier 1846, *Le Comte de Monte-Cristo* est publié dans *Le Journal des débats*. Du 31 mai au 6 juin 1846, *La Presse* publie les *Mémoires d'un médecin : Joseph Balsamo.*

De 1844 à 1846, faut-il croire que les deux collaborateurs ont écrit sans interruption ? Admettre que ni l'un ni l'autre n'ont eu besoin de sommeil ? Éliminons catégoriquement le soupçon d'autres collaborateurs anonymes. Ils ne sont que deux et, à deux, ne font qu'un. Ensemble ils produisent des chefs-d'œuvre.

Lecteur de Dumas depuis l'âge de onze ans, jamais il ne me serait venu à l'idée que *Les Trois Mousquetaires* et *Monte-Cristo* aient pu être écrits et publiés *en même temps*. Le jour où je l'ai découvert, j'en ai eu le souffle coupé.

Pour juger de la confiance que Dumas voue à Maquet, il suffit de lire ce qu'il a écrit de lui : « Maquet, mon ami et mon collaborateur, étant après moi l'homme qui travaille peut-être le plus au monde, sort peu, se montre peu, parle peu ; c'est à la fois un esprit sévère et pittoresque chez lequel l'étude des langues antiques a ajouté la science sans nuire à l'originalité. Chez lui, la volonté est suprême et tous les mouvements instinctifs de sa personne, après s'être fait jour par un premier éclat, rentrent, presque honteux de ce qu'il croit une faiblesse de l'homme, dans la prison de son cœur. Ce stoïcisme lui donne une espèce de raideur morale et physique qui, avec des idées exagérées de loyauté, constituent les deux seuls défauts que je lui connaisse. »

Pour démontrer que Maquet était le seul auteur de la fresque des *Mousquetaires*, un contempteur a placé sur deux colonnes le récit de la mort de Milady dans *Les Trois Mousquetaires* : à gauche, la version de Maquet ; à droite, le texte définitif revu par Dumas. Il voulait démontrer que « tout était dans Maquet ». C'est le contraire qu'il a prouvé.

Certains sont allés jusqu'à prétendre que Maquet écrivait l'ensemble de ce que signait Dumas, lequel ayant poussé la négligence et la paresse jusqu'à ne pas relire la prose de Maquet ! « Tout ce qui est exagéré est insignifiant. » L'absurdité du raisonnement est confirmée par ceux – beaucoup de gens – qui, de leurs yeux, ont vu Dumas écrire, se sont étonnés et enchantés de la rapidité de sa création et du bonheur qu'il en retirait. Jamais le style de Dumas ne s'est mieux retrouvé que dans ses *Mémoires*, monument qui, dans sa dernière édition, comporte deux mille six cent trente pages et deux cent soixante-quatre

chapitres[3]. Tout s'y mêle : la force d'évocation des lieux ; l'art de peindre les autres aussi bien que lui-même ; l'admiration ; l'émotion ; l'ironie ; la drôlerie. Personne n'a collaboré aux *Mémoires.* Personne.

L'importance de la collaboration de Maquet avec Dumas est considérable, mais ni plus ni moins – cela dépend des époques ou des occasions – que celle de Dumas avec Maquet. Certains ont proposé que les livres écrits en commun soient annoncés comme étant de Dumas-Maquet. Je ne suis pas contre. Aucun éditeur n'a suivi cette suggestion, sans doute pour les mêmes raisons avancées par Émile de Girardin qui payait volontiers trois francs une ligne de Dumas seul, mais trente sous une ligne éventuelle de Dumas-Maquet. Appelé à prononcer l'un des deux discours d'accueil au Panthéon de mon grand homme, j'ai tenu à rendre hommage à Auguste Maquet.

La collaboration a fait de Dumas et Maquet des amis intimes. Il leur arrive, entre deux livres, de voyager ensemble, de se rendre de Paris à Cadix ou encore à Trouville pour y rédiger plus aisément une œuvre nouvelle. Les retards de Dumas à régler ce qu'il doit à Maquet mettront longtemps à troubler cette union sans faille. *Dumas à Maquet* : « Je vais tâcher de finir le volume avec ce que j'ai. Demain avant une heure, vous aurez vos cinq cents francs. Piochez et quand j'aurai terminé, j'aurai quelque chose comme quinze cents francs à vous donner d'un coup. »

Cette fragilité financière inspirera à Maquet une proposition utile à connaître aujourd'hui :

4 mars 1845

« Cher ami,

« Notre collaboration s'est toujours passée de chiffres, de contrats. Une bonne amitié, une parole loyale nous suffisaient si bien que nous avons écrit un demi-million de lignes sur les affaires d'autrui sans penser jamais à écrire un mot des nôtres.

« Mais un jour, vous avez rompu ce silence ; c'était pour nous laver des calomnies basses et ineptes, c'était pour me faire le plus grand honneur que je puisse espérer ; c'était pour déclarer que j'avais écrit avec vous *plusieurs ouvrages* ; votre plume, cher ami, en a trop dit ; libre à vous de me faire illustre, non pas de me renter deux fois. Ne m'avez-vous pas déjà désintéressé quant aux livres que nous avons faits ensemble ?

« Si je n'ai pas de contrat de vous, vous n'avez pas de reçus de moi ; or supposez que je meure, cher ami, un farouche héritier ne peut-il venir, votre déclaration à la main, réclamer de vous ce que vous m'avez déjà donné ?

« L'encre, voyez-vous, veut de l'encre, vous me forcez à noircir du papier.

« Je déclare renoncer, à partir de ce jour, à tous droits de propriété et de réimpression sur les ouvrages suivants que nous avons écrits ensemble, savoir :

Le Chevalier d'Harmental,
Sylvandire,
Les Trois Mousquetaires,
Vingt ans après, suite des *Mousquetaires*,
Le Comte de Monte-Cristo,
La Guerre des femmes,
La Reine Margot,
Le Chevalier de Maison-Rouge,

« Me tenant une fois pour toutes bien et dûment indemnisé par vous d'après nos conventions verbales.

« Gardez cette lettre si vous pouvez, cher ami, pour la montrer à l'héritier farouche, et dites-lui bien que, de mon vivant, je me tenais fort heureux et fort honoré d'être le collaborateur et l'ami du plus brillant des romanciers français.

« Qu'il fasse comme moi.

MAQUET »

La création du Théâtre-Historique marquera un sommet dans la collaboration des deux hommes. Sans cesse, ils font représenter des pièces écrites en commun. Les recettes sont énormes et les droits d'auteur suivent (voir : Théâtre-Historique).

Un peu tard, Dumas fera en sorte que Maquet soit officiellement désigné comme coauteur des pièces. Il opère avec une réelle délicatesse. Au soir de la « première » de l'une de celles-ci, il interroge son ami :

— Votre mère est-elle dans la salle ?

Elle l'est.

— J'aimerais que vous la regardiez quand, après le lever du dernier rideau, l'auteur sera nommé.

L'événement se produit. Maquet regarde sa mère.

— La pièce qui vient d'être représentée devant vous est de MM. Dumas et Maquet.

Maquet ne peut s'étonner, mais Mme Maquet mère fond en larmes : c'est très bien ainsi.

Les dettes de Dumas ne cessent de s'accroître. À ce point que ses créanciers, furieux de toujours attendre, le mettront en faillite. Courant le risque d'être envoyé en prison, Alexandre s'exilera à Bruxelles. La collaboration Dumas-Maquet n'a plus de raison d'être.

Triste : Maquet intentera un procès à Dumas afin que soit reconnue sa propre paternité pour un certain nombre d'œuvres qu'il énumère. L'absence de contrat, dénoncée six ans plus tôt à Dumas – naturellement il n'a rien fait –, se retourne contre lui : il est débouté. Furieux, Dumas proclame : « Maquet est un homme avec lequel je ne peux plus avoir aucun rapport. » Dix ans plus tard, Dumas se contentera d'écrire à son ex-collaborateur : « Ne parlons plus du passé. »

Sous son propre nom, Maquet continue à publier. Plusieurs de ses ouvrages plaisent au public : entre autres *La Belle Gabrielle* et *La Maison du baigneur*. Élu président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, il réunira, en plusieurs volumes, son *Théâtre complet*, faisant suivre un tel titre d'une mention en très petits caractères : *en société avec Alexandre Dumas*[4].

Le 14 mai 1865, cinq ans avant la mort de Dumas, Henri Rochefort proposera une conclusion digne de l'homme d'esprit qu'il a toujours été : « M. Auguste Maquet a fait de très jolis romans sous le nom d'Alexandre

Dumas, quoique Alexandre Dumas n'ait jamais rien pu faire de bon sous le nom d'Auguste Maquet. »

Marie-Louise Dumas, sa mère

Fille de Claude Labouret, propriétaire, à Villers-Cotterêts, de l'auberge de l'Écu de France, Marie-Louise aperçoit de loin, le 15 août 1789, un dragon qui présente un billet de logement à son père. Un dragon ?

Rien de plus classique pour elle que les billets de logement. Pourquoi Marie-Louise – elle n'a pas vingt ans – s'approche-t-elle si vite ? Le militaire explique à l'aubergiste qu'il fait partie du détachement devant désormais assurer l'ordre dans la ville. La Bastille a été prise un mois plus tôt et nul ne sait trop où l'on va. De tout cela, Marie-Louise n'a cure : seul le dragon l'intéresse. Il est jeune – vingt ans, lui aussi –, incroyablement grand, et fort, et beau. D'ailleurs, les Cotteréziens, au moment où, à peine entrés dans la ville, les dragons défilaient vers la place du château, n'ont vu que lui : « Ce Noir-là eut tous les yeux sur sa personne. »

C'est vrai : il est mulâtre. Dans la cour de l'auberge, il vient juste d'apercevoir Marie-Louise, si jeune, si fine, si belle qu'il ne peut la quitter du regard. Quant à elle, la couleur de la peau du dragon ne la gêne nullement. Elle ignorera toujours que, pour un certain Stendhal, l'amour découle de l'admiration. Bientôt, elle écrira à une amie : « Il est très gentil. Il s'appelle Dumas. Ses camarades disent que ce n'est pas son vrai nom. Il serait le fils d'un seigneur de Saint-Domingue ou des environs. Il est aussi grand que le cousin Prévost, mais de plus belle manière. Tu vois, ma chère et bonne Julie, que c'est un beau garçon. » Son prénom ? Alexandre.

Si l'on s'en rapporte à l'écriture et l'orthographe, elle n'a reçu qu'une éducation limitée. Qu'importe à Alexandre : il la trouve belle. Follement amoureux l'un de l'autre, très tôt ils vont songer au mariage. M. Labouret s'y oppose.

À la fin de l'année, les dragons quitteront Villers-Cotterêts. Bientôt, ils seront jetés dans cette guerre déclarée par la France et qui ne s'achèvera qu'après Waterloo. Sanglots de Marie-Louise. Désespoir d'Alexandre.

Se reverront-ils un jour ?

Or, combattant superbe, Alexandre franchit tous les grades. Promu lieutenant-colonel, il en tire aussitôt la conséquence : il galope jusqu'à Villers-Cotterêts. Sous son bel uniforme, M. Labouret le reconnaît à peine mais consent aussitôt au mariage. Le 28 novembre 1792, marié, Alexandre s'en retourne faire la guerre (voir : Général Dumas, son père).

Marie-Louise ne connaîtra que six années réelles de vie conjugale. De la très courte présence de son époux qui a suivi le mariage naît, en 1793, Alexandrine-Aimée. Les séjours d'Alexandre auprès de son épouse et de sa fille reflètent exactement les rares périodes de paix que traverse la France : dix mois entre décembre 1794 et octobre 1795 ; quatre mois entre février et juin 1796 au cours desquels est conçue une autre fille, Louise-Alexandrine, qui mourra à l'âge de un an ; trois mois entre novembre 1797 et janvier 1798.

Prisonnier durant deux ans des Napolitains, traité abominablement par eux, Alexandre retrouve Marie-Louise et sa fille en 1801. Bien que très malade, le général démontre à son épouse qu'il n'a jamais cessé de l'aimer : sur-le-champ elle se trouve enceinte.

Neuf mois plus tard, elle accouche d'un petit garçon que l'on prénomme, lui aussi, Alexandre (voir : Berlick).

Elle avait tant voulu se marier ! Comment aurait-elle imaginé la quasi-solitude que lui a value sa rencontre avec un dragon ? Si elle n'avait reçu de ses parents une constante affection, si elle n'avait eu Aimée à dorloter, peut-être serait-elle morte de chagrin.

La retraite du général permet de vivre assez confortablement, on loue même Les Fossés, un petit château. Las, Marie-Louise voit s'aggraver sans cesse l'état de santé de son mari. Devenu adulte, Alexandre Dumas affirmera que son père souffrait des « premières atteintes d'un cancer à l'estomac, suite naturelle de l'arsenic qui lui avait été donné ».

Cette maladie, les médecins de Villers-Cotterêts ne parviennent pas à la soigner ; ils persuadent le général d'aller consulter le grand Corvisart à Paris. Malgré des propos en apparence optimistes, celui-ci ne peut que baisser les

bras. Quand le général Dumas meurt, en 1806, sa retraite meurt avec lui.

Alexandre n'a pas encore quatre ans. Il va grandir au bruit du canon. L'extraordinaire bouscule le quotidien. Un empereur tout-puissant met les rois à sa merci. Les songes des enfants « sont traversés de chevauchées lointaines, de bataillons aux innombrables pointes d'acier, de batailles, charges, dans un décor de mosquées et de pyramides, de burgs, de kremlins et de minarets[5] ».

Marie-Louise compte les années et s'arrête à celle, fatale, où son fils sera en âge de rejoindre l'armée impériale. Lui n'y songe jamais, heureux en des forêts qu'il croit siennes. Sent-il seulement que, peu à peu, sa mère et lui s'enfoncent dans la pauvreté ? Victime du marasme dans lequel la Révolution a jeté le commerce, M. Labouret a dû vendre l'Écu de France. Ses moyens se sont réduits. Marie-Louise ne peut plus guère compter sur lui.

D'année en année, leurs logements sont plus modestes. Si, de l'amitié de M. Collard, Marie-Louise n'avait, en novembre 1814, obtenu de l'administration un bureau de tabac, sans doute auraient-ils eu faim.

Dans *Le Pays natal*, œuvre parue en 1864, Alexandre se demandera pourquoi, durant les vingt premières années de sa vie littéraire, il a rayé Villers-Cotterêts de ses souvenirs : « Pourquoi tout ce monde de ma jeunesse me semblait-il disparu et comme voilé par un nuage, tandis que l'avenir vers lequel je marchais m'apparaissait limpide et resplendissant comme ces îles magiques que Colomb et ses compagnons prirent pour des corbeilles de fleurs flottant sur la mer ? »

La réponse est digne de la question posée : « Pendant les vingt premières années de la vie, on a pour guide l'espérance et, pendant les vingt dernières, la réalité. Du jour où, voyageur fatigué, on laisse tomber son bâton, où l'on desserre sa ceinture et où l'on s'assied au bord du chemin, de ce jour-là on jette les yeux sur la route parcourue et, comme c'est l'avenir qui s'embrume, on commence à regarder dans les profondeurs du passé… »

Les *Mémoires* de Dumas ignorent délibérément les humiliations dont sa mère et lui ont été victimes. Dans *Le Pays natal*, il ne les cache pas.

Reste que, dans cette famille, on s'adore. Ainsi en est-il de la mère pour le fils et du fils pour la mère. Si Marie-Louise quitte son enfant des yeux durant quelques heures, elle veut tout connaître du moindre de ses gestes, de la plus infime de ses conversations. Non contente de le questionner sans cesse, elle interroge autour d'elle ceux qui l'ont vu, ceux à qui il a parlé. La garde locale n'aurait pu mieux faire. Dès que son petit a rejoint la maison, elle s'apaise. Jusqu'à son adolescence, elle exigera de partager avec lui la même alcôve. Quand il en sera à ses premières amours et devra, de nuit, rejoindre l'élue, il imaginera d'incroyables manœuvres afin que sa mère ne se doute de rien.

Une angoisse prend le pas sur toutes celles de Marie-Louise : que fera son fils dans la vie ? Ses amis ne cessent de lui répéter :

— Ma chère, écoutez bien ce que je vous prédis : votre fils est un grand

paresseux qui ne fera jamais rien.

Poussant un soupir, Marie-Louise se tourne vers son fils :

— Est-ce vrai, mon pauvre enfant, ce qu'on me dit de toi ?

Le « pauvre enfant » répond toujours :

— Dame ! je ne sais pas, moi, ma mère !

Un déclic se produit quand, à l'âge de seize ans, Alexandre rencontre un officier de hussards, Amédée de la Ponce. L'ayant percé à jour, celui-ci le bouscule cordialement :

— Croyez-moi, mon cher enfant, il y autre chose dans la vie que le plaisir, que l'amour, que la chasse, que la danse et les folles aspirations de la jeunesse ! Il y a le travail. Apprendre à travailler, c'est apprendre à être heureux.

Personne n'a jamais tenu un tel langage devant lui. Alexandre ne cessera de répéter par la suite que, si le travail a pris une telle place dans sa vie, c'est par l'intervention de La Ponce. L'officier parle à la perfection l'italien et l'allemand, il propose à Alexandre de lui apprendre les deux langues. Au bout de deux mois, l'adolescent s'exprime presque couramment dans la langue de Dante. C'est loin d'être le cas pour l'allemand. Il devra se résigner à ne lire Schiller qu'en français.

Ayant vu son fils évoluer, Marie-Louise trouve un autre notaire à Crépy-en-Valois, qui accepte de l'engager. Alexandre a une belle écriture : donc, du matin au soir il copie.

Il surprendra toujours Marie-Louise : tout à coup, il lui apprend qu'il va passer deux jours à Paris afin d'y rejoindre Adolphe de Leuven.

Elle plonge dans le désespoir quand, au retour, il lui annonce sa décision irrévocable d'aller vivre dans la capitale. Prête à crier, à supplier, Marie-Louise feint d'entrer dans son jeu. Elle met à la disposition de son fils les seuls biens qui lui restent : trente arpents de terres et une maison en viager sur lesquels elle a pu emprunter quand l'argent manquait. En février 1823, les trente arpents sont vendus à la criée pour trente-trois mille francs ; la maison, à l'amiable, pour douze mille francs.

Quarante-cinq mille francs représentent alors une grosse somme. Est-on sauvé ? Pas du tout. Marie-Louise a si souvent emprunté sur ces arpents et cette maison que, les dettes éteintes et les frais payés, il ne lui reste que deux cent cinquante-trois francs. Quand Dumas en fera plus tard le récit, il précisera : « Comme quelques lecteurs optimistes pourraient croire que c'était de rente, je me hâte de dire que c'était de capital. »

Marie-Louise se retient de pleurer. Son fils ne peut que constater : « Depuis la mort de mon père, nous avions constamment marché vers l'épuisement successif de toutes nos ressources. La lutte avait été longue : de 1806 à 1823 ! Elle avait duré dix-sept ans ; mais, enfin, nous étions vaincus. »

Reste-t-il au moins quelque chose à vendre ? Alexandre se souvient soudain de ces gravures de Piranèse rapportées d'Italie par son père. On les estime à quatre cents francs, il les laisse pour cinquante. Il vend même à un

Anglais son chien Pyrame pour cent francs.

« — Eh bien, propose Dumas à sa mère, tu vas me donner les deux cent cinquante-trois francs ; je partirai pour Paris et, cette fois, je te promets de ne revenir que pour t'apporter une bonne nouvelle.

— Fais attention, mon pauvre enfant, c'est le cinquième de ce que nous avons que tu me demandes là. »

Elle hésite. Puis :

« — Fais ce que tu voudras. »

Pour se détendre les nerfs, Alexandre s'en va faire une partie de billard au café Camberlin. Il affronte tous les amateurs présents et tour à tour les écrase. Parmi eux, se trouve un certain Cartier qui – le destin encore ? – commandite la diligence de Paris. Dumas joue avec lui cinq heures de suite et lui gagne *six cents petits verres d'absinthe*. Changés en francs de l'époque, les six cents petits verres produisent quatre-vingt-dix francs, le prix de douze voyages à Paris.

— M. Cartier s'est chargé du voyage, expliquera Alexandre à sa mère.

Conséquence : il ne doit plus rien à Marie-Louise, pas même le transport des meubles.

Après une dernière visite aux tombes de la famille, plus longuement auprès de celle du général, Alexandre s'apprête à prendre la diligence qui, le samedi soir, part à dix heures de Villers-Cotterêts en direction de Paris. Serrés l'un contre l'autre, la mère et le fils se présentent au départ. Ils croient être seuls. Ils découvrent là beaucoup de monde, « toute la ville », prétendra Dumas. L'histoire des six cents petits verres d'absinthe a fait le tour de Villers-Cotterêts. Les Cotteréziens ont tenu à saluer le vainqueur.

Ultime question de Marie-Louise :

— Tu es donc résolu à me quitter ?

— Il le faut, ma mère ; d'ailleurs, sois tranquille, si nous nous quittons cette fois-ci, ce ne sera pas pour longtemps.

— Oui, parce que tu échoueras et que tu reviendras à Villers-Cotterêts.

— Non, ma mère, non ; parce que je réussirai au contraire et que tu viendras à Paris.

La diligence s'ébranle. Alexandre va sur ses vingt et un ans.

Dès lors, Marie-Louise guette chaque jour le facteur qui, en l'occurrence, est une femme. C'est à une visite éclair qu'elle a droit un soir. Elle est au lit mais reconnaît son fils à sa façon d'ouvrir la porte. Alexandre traverse la chambre en criant : « Victoire ! » Il explique qu'il a trouvé une place dans les bureaux du duc d'Orléans. Ce qui, aux yeux de Marie-Louise, entraîne une évidence : son fils va lui demander de le rejoindre à Paris.

Telle que nous la connaissons, il est probable qu'elle soit restée dans le doute. Son fils est fier d'avoir obtenu une place, oui, mais pour combien de temps ? Il faudra qu'il insiste beaucoup pour qu'elle se résolve enfin à gagner

la capitale. Elle cède son bureau de tabac, expédie ses pauvres meubles. Le 20 février 1824, la mère et le fils s'installent dans le même appartement – trois pièces-cuisine –, 53, rue du Faubourg-Saint-Denis. Marie-Louise assistera même – a-t-elle cru rêver ? – à la première représentation de *La Noce et l'Enterrement*, vaudeville de son fils, et de quelques autres.

Plus tard, publiant à ses frais ses *Nouvelles contemporaines* – il n'en vendra que six exemplaires –, il ne les dédiera pas moins à sa mère : « Hommage d'amour, de respect et de reconnaissance. »

Elle se fait quelques relations à Paris. Un jour, rendant visite aux Deviolaine, elle se trouve mal dans l'escalier. Avertis par le bruit de la chute, ses cousins la hissent, évanouie, jusque chez eux. Deviolaine se précipite pour avertir Alexandre.

À la Comédie-Française, heureusement située à deux pas du domicile des cousins, Alexandre assiste aux dernières répétitions de *Henri III et sa cour*. Dès qu'il voit paraître Deviolaine, il quitte tout. Il trouve sa mère allongée dans un grand fauteuil. Marie-Louise a repris connaissance mais ne peut plus s'exprimer. Ayant constaté que le côté gauche du corps était paralysé et insensible, Florent, médecin du Théâtre-Français, diagnostique une apoplexie et pratique une saignée.

Survient alors Aimée, sœur aînée d'Alexandre, venue spécialement à Paris pour assister à la première d'*Henri III et sa cour*. Elle s'effondre en larmes. Un appartement est vacant dans l'immeuble. Le frère et la sœur le louent précipitamment. Les Deviolaine y font porter un lit, on y couche Marie-Louise. Assuré que sa mère aura au moins l'un de ses enfants pour la veiller, Alexandre repart en courant pour le théâtre. Alors que le succès d'*Henri III et sa cour* se confirme de minute en minute, il s'évade une fois encore pour embrasser sa mère. Il ne reviendra dans sa loge qu'au moment où toute la salle, debout, l'acclame.

Henri III et sa cour fait provisoirement de Dumas un homme aisé. Il loue pour sa mère, rue Madame, un rez-de-chaussée avec jardin et engage une domestique autant pour la servir que la garder. Voyant s'aggraver son état de santé, il l'installera, rue de l'Ouest, dans un appartement plus proche du sien.

En juillet 1830, Paris s'inquiète des ordonnances liberticides signées par Charles X. Va-t-on se battre pour chasser le roi du pouvoir ? Le 26 juillet, Alexandre ordonne à son domestique :

— Joseph ! Allez chez mon armurier ; rapportez-en mon fusil à deux coups et deux cents balles du calibre 20.

Le lendemain matin, mardi 27, il se rend chez sa mère : « Il y avait deux jours que je ne l'avais vue, et je craignais qu'elle ne fût inquiète, surtout si elle avait appris quelque chose de ce qui se passait. Je la trouvai dans la plus parfaite tranquillité de corps et d'esprit ; aucun bruit de ce qui s'était passé n'était encore parvenu dans cette Thébaïde qu'on appelle le quartier du Luxembourg. Je déjeunai avec elle, je l'embrassai et je partis la laissant dans

cette douce quiétude. »

Désormais à demi grabataire, Marie-Louise attend chaque jour une visite de son fils bien-aimé. Même s'il ne reste que trois minutes, c'est pour elle du bonheur jusqu'au soir. Chaque dimanche, elle reçoit à déjeuner son petit-fils Alexandre alors en pension. De jour en jour, elle s'affaiblit. Les visites de son fils se font plus longues. Le jour vient où il ne peut plus douter : sa mère s'éteint. L'horreur. Il déteste toute mort, alors celle de sa mère ! Il appelle sa cousine Deviolaine au secours : peut-elle recevoir chez elle la mourante ? Bien sûr. Marie-Louise est-elle consciente quand elle rejoint le faubourg du Roule ?

Au duc de Chartres, futur duc d'Orléans, sans doute alors son ami le plus cher, Dumas écrit : « Au chevet de ma mère mourante, je prie Dieu de vous conserver votre père et votre mère. » Accouru, Chartres n'a pas le temps de descendre de sa calèche : Dumas se jette à ses genoux et pleure. Il mandera aussi le peintre Amaury Duval : « Ma mère se meurt, mon cher Amaury. Je n'ai pas de portrait d'elle, je compte sur votre amitié pour me rendre ce dernier service. »

Le 1er août 1838, ayant reçu l'extrême onction, Marie-Louise rend le dernier soupir. Elle a soixante-neuf ans.

Son fils la fera inhumer à Villers-Cotterêts. Auprès de son mari bien-aimé.

Mémoires d'un médecin

« Le fantôme monta lentement un à un et sans bruit les degrés, et s'enfonça dans les ruines ; l'inconnu le suivit du même pas tranquille et solennel sur lequel il avait toujours réglé sa marche, franchit un à un, à son tour, les degrés qu'avait franchis le fantôme et entra.

« Derrière lui se referma, aussi bruyamment qu'un mur vibrant d'airain, la porte du porche principal.

« À l'entrée d'une salle circulaire vide, tendue de noir et éclairée par trois lampes aux reflets verdâtres, le fantôme s'était arrêté.

« À dix pas de lui, le voyageur s'arrêta à son tour.

— Ouvre les yeux, dit le fantôme.

— J'y vois, répondit l'inconnu.

« Tirant alors avec un geste rapide et fier une épée à deux tranchants de son linceul, le fantôme frappa sur une colonne de bronze qui répondit au coup par un mugissement métallique.

« Aussitôt et tout autour de la salle, des dalles se soulevèrent et des fantômes sans nombre, pareils au premier, apparurent armés chacun d'une épée à double tranchant et prirent place sur des gradins de même forme que la salle où se reflétait particulièrement la lueur verdâtre des trois lampes et où ils

semblaient confondus avec la pierre par leur froideur et leur immobilité, des statues sur leurs piédestaux. »

Ces lignes sont tirées des premières pages de *Joseph Balsamo*. Elles donnent le ton. Le but d'Alexandre Dumas était de faire trembler.

« Celui qui était assis sur le siège du milieu se leva.

— Combien sommes-nous ici, mes frères ? demanda-t-il en se tournant du côté de l'assemblée.

— Trois cents, répondirent les fantômes d'une seule et même voix qui tonna dans la salle, puis presque aussitôt alla se briser sur la tenture funéraire des murailles.

— Trois cents, reprit le président, dont chacun représente dix mille associés ; trois cents épées qui valent trois millions de poignards. »

Cessez de trembler, lecteur. Si vous êtes abasourdi par cette inspiration inédite de notre auteur, souvenez-vous que sa plume est apte à le suivre là où il veut la conduire. N'oubliez pas, en outre, que, dans la vie, Alexandre se plaît à pratiquer l'hypnose. Grâce à des passes ou à son seul regard, il parvient à endormir ou réveiller tel ou tel individu. Il est même capable, en cas de douleur, de la faire disparaître.

Sous le titre *Mémoires d'un médecin* s'inscrivent plusieurs romans de Dumas : *Joseph Balsamo* (1846-1847) ; *Le Collier de la Reine* (1849) ; *Ange Pitou* (1851) ; *La Comtesse de Charny* (1852). Aux antipodes des mousquetaires assoiffés de lumière, ce Balsamo est doté d'un pouvoir hypnotique sans exemple. Au moment opportun, il l'utilise soit pour mettre des ennemis sous sa coupe, soit pour connaître les événements du futur. Son but : provoquer un bouleversement social qui changera le monde. Il agit par étapes : il place les sociétés secrètes sous son autorité ; il hâte la chute du système royal en suscitant la corruption au sein de la cour de Louis XVI.

L'aventurier italien Cagliostro (1743-1795), médecin occultiste mêlé étroitement au mouvement maçonnique, se sent à son aise au sein des intrigues de Balsamo. Notre Dumas en use volontiers. Dans la présente histoire, il le montre amoureux d'une Lorenza Feliciani qui ne lui rend pas la pareille. Quand elle est en état d'hypnose, elle l'aime ; à l'état normal, elle le déteste. Victime des pratiques d'une âme damnée de Balsamo, elle finira tragiquement. Balsamo hypnotise aussi une jeune fille, Andrée de Taverney, dans le but de faire d'elle la favorite de Louis XV. Elle plaît au roi, mais une soumission aussi absolue l'effraie : il refuse de la toucher. Toujours en état d'hypnose, la pauvre fille se donne à un certain Gilbert. Un enfant naît que le père emporte à sa naissance sans vouloir confier au frère d'Andrée où il a caché le bébé.

Dans le tome suivant : *Le Collier de la Reine*, on retrouve nombre de personnages de *Joseph Balsamo*, entre autres Andrée de Taverney qui, faisant partie de la suite de la reine – mais oui –, a maintenant rejoint la cour de Versailles. Ce n'est rien encore. Les personnages de *Balsamo* vont tout droit s'immiscer dans l'affaire du Collier. Cher Dumas, comme vous savez mêler les personnages vrais à ceux qui sortent de votre imagination !

Pour notre agrément, vous nous jetez dans *Ange Pitou*.

Quel est donc ce nouveau personnage ? Un jeune orphelin plein de feu qui s'est libéré de l'autorité ombrageuse de sa tante Angélique, fort riche par ailleurs.

Billot, fermier à Villers-Cotterêts, l'a accueilli. Ange Pitou s'aperçoit qu'il ne songe qu'à se venger d'un certain Isidore de Charny qui a rendu enceinte sa fille Catherine. Alors que le siècle des Lumières s'en prend à la monarchie, alors que la Révolution gronde déjà, Billot convainc Ange de l'accompagner à Paris. Les deux hommes s'y trouveront à point pour prendre la Bastille. Ils se battent comme s'ils n'avaient fait que cela dans leur vie.

Ces vainqueurs regagnent Villers-Cotterêts. Ange retrouve Catherine, fille de Billot, dont il tombe amoureux, mais celle-ci aime le jeune aristocrate Isidore de Charny, père de son bébé. Désespéré, Ange Pitou prend part à l'un de ces mouvements insurrectionnels qui émaillent l'histoire de ce temps. Il se couvre de gloire.

Dans *La Comtesse de Charny*, les derniers jours de la royauté attendent le lecteur. Se trouvent là tous les personnages que nous côtoyons depuis *Joseph Balsamo*. Ils participent aux journées d'Octobre, quand le peuple de Paris vient arracher la famille royale de Versailles. Dans la capitale elle-même, il est entendu que nos personnages croiseront Mirabeau, Danton, Robespierre, La Fayette, Lucile et Camille Desmoulins.

Quand Louis XVI, humilié, fuit Paris pour gagner l'étranger, qui va le faire poursuivre sur la route de Varennes ? Billot. Quel cadavre trouvera-t-on sur la même route ? Celui d'Isidore de Charny. Accouru trop tard à son chevet, son frère Olivier trouve sur lui une lettre qui lui avait été adressée par sa femme. Son contenu démontre un tel courage et une telle grandeur d'âme

qu'il va tomber, à peine rentré à Paris, aux pieds de la femme de son frère.

De son côté, Andrée de Taverney a retrouvé son fils Sébastien. La mère et l'enfant vivent quelques semaines d'un bonheur intense. Le 10 août 1792, le chef de la famille Charny trouve la mort en tentant de protéger Louis XVI au moment où il quitte les Tuileries assiégées par le peuple pour rejoindre l'Assemblée nationale.

Reste à savoir ce que vont devenir Catherine Billot et son enfant. Ange Pitou n'a pas changé : il aime toujours Catherine. Ayant hérité de sa tante Angélique, il pourra acheter au petit Isidore le château et la terre de Boursonne et, pour Catherine, la terre de Pisseleu qu'il gouvernera pour elle.

Ouvrons le contemporain *Dictionnaire de culture universelle* : « Jamais peut-être Dumas n'a déployé autant d'imagination, de fougue généreuse, d'intelligence et de subtilité dans l'intrigue, que dans cette série fameuse, digne maintenant de figurer dans l'histoire des lettres. »

On ne saurait mieux dire.

Mille et Une Nuits

En mourant, le général Dumas avait laissé une bibliothèque dont l'extrême variété suffisait à satisfaire sa vaste curiosité. À peine initié à la lecture, le petit Alexandre, avec un égal appétit, s'est empressé de dévorer ces livres qui lui semblaient tomber du ciel.

Cette bibliothèque, c'est son domaine, son bien. Quand sa mère lui demande de prêter un livre à une certaine demoiselle Pivert, vieille fille un peu simple, il rechigne. Sa mère insiste.

Une idée lui vient. Au sein des livres de son père, il choisit un volume dépareillé des *Mille et Une Nuits* qui contient *La Lampe merveilleuse* et rien d'autre.

Pendant huit jours, Mlle Pivert s'absorbe dans cette lecture. Elle rend le livre à Alexandre en le priant de lui prêter le volume suivant. L'enfant le lui promet pour le lendemain. Quand Mlle Pivert se présente, il lui remet le même livre qu'elle lit avec la même conscience et, il faut bien l'avouer, avec un nouveau plaisir. L'échange dure un an à peu près, période pendant laquelle Mlle Pivert a relu le même volume cinquante-deux fois.

Stupéfait mais refusant de le montrer, Alexandre ne peut s'empêcher de lui poser cette question :

— Eh bien, mademoiselle Pivert, cela vous amuse-t-il toujours, les *Mille et Une Nuits* ?

— Prodigieusement, mon petit ami, prodigieusement. Mais, toi qui es si savant, tu pourras peut-être me dire une chose…

— Laquelle, mademoiselle Pivert ?

— Pourquoi s'appellent-ils tous Aladin ?

Mon cher Delacroix

L'année 1832 commence à peine quand, ouvrant un journal, Dumas découvre que le Vésuve s'est réveillé et que l'éruption a tué beaucoup de monde. Il s'émeut, mais pas plus qu'un autre. On répète sa prochaine pièce, *Teresa*, c'est là surtout ce qui l'intéresse. Coïncidence fâcheuse : le roi Louis-Philippe donne un bal costumé auquel Dumas est convié. Il note : « Le bal fut splendide. Toutes les illustrations politiques y assistaient ; mais, comme il arrive toujours, toutes les illustrations artistiques et littéraires y manquaient. » Pas lui en tout cas.

Bocage, l'un de ses acteurs favoris, s'est approché de lui :

« — Voulez-vous faire une chose qui enfonce le bal des Tuileries ?

— Comment ?

— Donnez-en un, vous !

— Moi ! et qui aurai-je ?

— Vous aurez d'abord les gens qui ne vont pas chez le roi Louis-Philippe, puis ceux qui ne sont pas de l'Académie. Il me semble que c'est déjà assez distingué, ce que je vous offre là.

— Merci, Bocage, j'y penserai. »

Il y a pensé.

Le carnaval approche et les invitations multiples lancées par Dumas commencent à faire grand bruit. Chacun veut en être. Dumas avait pensé à une centaine de convives. D'ores et déjà, il sait qu'il faudra multiplier ce chiffre. De combien ?

Un peu tard, il songe à l'exiguïté de son appartement. À son adresse de l'époque, 40, rue Saint-Lazare, il ne dispose que d'une salle à manger, d'un salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail. Impossible d'y accueillir la foule annoncée. Comme nul n'en ignore, le cerveau de Dumas fonctionne à toute allure. « Heureusement, j'avisai, sur le même palier, un logement de quatre pièces, non seulement libre, mais encore vierge de décoration – à part les glaces qui étaient placées au-dessus des cheminées et le papier gris-bleu qui tapissait les murs. Je demandai au propriétaire la permission d'utiliser ce logement au profit du bal que je comptais donner. Cette permission me fut accordée. Maintenant, il s'agissait de décorer l'appartement. C'était l'affaire de mes amis les peintres. »

Les peintres : il les a toujours appréciés. Aux expositions, il accourait le premier et s'exclamait devant les toiles qu'il découvrait. De très loin, son préféré était Delacroix. D'admirateur il en était devenu l'ami, d'où : *Mon cher Delacroix*. Il n'oubliait rien : « Delacroix me demandait, il y a une quinzaine d'années :

— Dois-je aller en Italie ?

— Jamais ! lui répondis-je ; ou si vous y allez, n'y regardez que Le Titien, Paul Véronèse et Michel-Ange, mais allez en Flandre et en Espagne.

« Et, en effet, Delacroix est de la grande famille des Rubens et de Van Dyck, des Velázquez et des Goya, des Michel-Ange et des Véronèse.

« Non pas comme imitateur, entendons-nous bien. Delacroix est éminemment LUI.

« On ne retrouve dans Delacroix le souvenir d'aucun maître, pas même du sien.

« C'est que Delacroix n'est pas un talent, Delacroix est un génie. »

Pour son bal, Dumas veut Delacroix avant tout autre. Quelle catastrophe s'il était à l'étranger ! Or il est à Paris et il viendra. Quatre pièces sont à peindre ; se partageront la besogne : Louis et Clément Boulanger, Alfred et Tony Johannot, Decamps, Granville, Jadin, Barye, Nanteuil, Ziegler, tous ceux que Dumas désigne comme « nos premiers artistes ».

Chaque peintre reçoit d'Alexandre une mission précise : il devra s'inspirer d'un événement qu'apprécie Dumas. Delacroix hérite du roi Rodrigue après la défaite de Guadalete ; à Louis Boulanger revient une scène de *Lucrèce Borgia* ; à Clément Boulanger une autre du *Sire de Giac* ; à Tony Johannot, l'une de *Cinq Mars* ; Decamps montrera le mime Deburau dans un champ de blé émaillé de coquelicots et de bleuets ; Granville va peindre un orchestre entier sur un panneau de douze pieds de long sur huit de large ; Barye recouvre de lions et de tigres les supports des fenêtres. Tous les panneaux sont utilisés : sur l'un, Ziegler dépose une scène de *La Esmeralda.* Sur deux portes qui se font face, Nanteuil peint deux médaillons : l'un représente Victor Hugo, l'autre Alfred de Vigny.

Dumas édictant un véritable règlement, voilà qui est à peine croyable. Et pourtant ! « Les artistes, une fois à la besogne, ne devront quitter l'œuvre commencée que pour aller se coucher. Ils seront nourris et abreuvés. L'ordinaire est fixé à trois repas. »

Nourrir les artistes est une chose. Une autre est d'alimenter les invités. On en est sûr maintenant : ils seront plusieurs centaines et Alexandre a prévu de leur offrir à souper. Comme il le veut sans égal, il tâche d'en estimer le coût. Le total le fait chanceler : réunissant ses liquidités, il ne pourra jamais en payer le tiers.

Alors ? Dumas cherche – et trouve. Le souper sera à base de gibier. Et, ce gibier, il le tuera lui-même. Il a bien le droit d'user de ses dons ! Encore faut-il une autorisation. Il court chez M. Deviolaine, son parent si critique quand il n'était rien et devenu fier de son cousin depuis ses succès. Directeur des forêts, il signe aussitôt un permis de chasser dans celle de La Ferté-Vidame. L'autorisation ne s'applique pas seulement à Dumas mais également « à quelques amis » : ce sont Clerjon de Champagny, gentilhomme de cheval, et les peintres Tony Johannot, Géniole et Louis Boulanger. Tout ce monde se serre dans une immense berline dont Dumas affirme qu'il est propriétaire, « je ne sais plus comment ». On fonce vers La Ferté-Vidame mais, à mi-chemin, la neige force à ralentir l'allure. On pensait arriver à sept heures, c'est à minuit

que l'on rejoint l'auberge prévue. Couverte de neige, elle dort dans un profond silence. On frappe, on tape, on crie. Personne. Les occupants de la berline se sentent mourir de froid. Ils crient de plus belle. Aucune réponse. « À La Ferté-Vidame, dit Dumas, on se couche à dix heures l'été et à huit heures l'hiver. »

Ayant précédé Dumas et ses amis, déjà installé à l'auberge, Émile, son neveu, a « naturellement pris, en vertu de son droit de premier arrivé, la plus belle chambre de la maison ». Ayant seul entendu les coups frappés, il ouvre. « Il lui fut immédiatement signifié qu'étant à l'âge où l'on mange le pilon des poulets et la souris du gigot, il était naturellement aussi à l'âge où l'on prend les lits de sangle et les chambres froides. » L'échange une fois opéré, Alexandre va s'introduire voluptueusement dans le lit de son neveu. Un reste de feu brûle heureusement dans la cheminée.

Le lendemain matin, les poules de l'auberge se métamorphosent en gibier et la chasse commence. Alexandre ne peut qu'en être le roi. Dans la journée, l'équipe tue neuf chevreuils et trois lièvres, cependant que Dumas affiche son habituelle modestie : « J'avais, pour ma part, tué cinq chevreuils et deux lièvres. » Le lendemain, à l'aube, on reprend la route de Paris. On y arrive à la nuit tombante : « Nous rentrions dans Paris avec nos neuf chevreuils pendus à l'impériale de notre voiture, comme à l'étal d'un boucher. »

D'avance, Chevet, traiteur célèbre, a été convoqué. Dumas négocie avec lui un troc du genre de ceux qu'il a pratiqués lors de son premier voyage à Paris : il échange trois chevreuils contre un saumon de trente livres ; un autre contre une gigantesque galantine ; trois chevreuils seront rôtis par les soins de Chevet ; un autre sera dépecé et – la moindre des choses – distribué à l'ensemble des chasseurs.

De grands feux brûlent dans toutes les cheminées. Montés sur des escabeaux, les peintres en sont à leurs dernières touches. La conversation va bon train. Il ne manque que Delacroix. Seul Dumas ne s'en inquiète pas : son ami l'a prévenu qu'il arriverait à l'heure du déjeuner. La porte de l'appartement s'ouvre : Delacroix tient parole.

— Eh bien, où en sommes-nous ? demande-t-il.

Chacun des peintres lui montre son propre travail. Delacroix fait le tour des quatre chambres, s'attarde devant chaque peinture et « trouve le moyen, grâce au charmant esprit dont il est doué, de dire un mot agréable à chacun de ses confrères ».

Avec les autres, Delacroix déjeune. La dernière bouchée avalée, il se tourne vers le seul panneau vide. Alexandre lui rappelle ce qu'il aura à peindre :

— Vous savez bien : le roi Rodrigue après la bataille.

— Ainsi, c'est bien cela que vous voulez ?

— Oui.

— Quand ce sera à moitié fait, vous ne me demanderez pas autre chose ?

— Parbleu !

— Va donc pour le roi Rodrigue.

Delacroix empoigne ses pinceaux et ses brosses. « En un instant, et comme si l'on eût déchiré une toile, on vit sous sa main apparaître d'abord un cavalier tout sanglant, tout meurtri, tout blessé, traîné à peine par son cheval, sanglant, meurtri et blessé comme lui, n'ayant plus assez de l'appui des étriers, et se couchant sur sa longue lance ; autour de lui, devant lui, derrière lui, des morts par monceaux ; au bord de la rivière, des blessés essayant d'approcher leurs lèvres de l'eau, et laissant derrière eux une trace de sang ; à l'horizon, tant que l'œil pouvait s'étendre, un champ de bataille acharnée, terrible ; sur tout cela, se couchant dans un horizon épaissi par la vapeur du sang, un soleil pareil à un bouclier rougi à la forge ; puis, enfin, dans un ciel bleu se fondant, à mesure qu'il s'éloigne, dans un vert d'une teinte inappréciable, quelques nuages roses comme le duvet d'un ibis. »

On aime à l'apprendre : « En deux ou trois heures, ce fut fini. » Les autres peintres, en cercle autour de lui, « sans jalousie, sans envie, ont quitté leur besogne pour venir battre des mains à cet autre Rubens qui improvisait tout à la fois la composition et l'exécution ».

Le « règlement » prévoit qu'il faut se costumer. Parmi les invités, presque tous ont obéi. Il est temps que Dumas s'y conforme à son tour. Il passe dans sa chambre rejoindre Belle Krelsamer. Sur sa robe de velours noir, elle a ajusté une collerette empesée. Elle pose sur ses cheveux sombres un large feutre à plumes noires inspiré de celui d'Hélène Fourment, seconde femme de Rubens. Alexandre revêt pour sa part un justaucorps vert d'eau, broché d'or à la mode de François Ier.

Des salons monte un énorme vacarme. Une véritable foule se presse à la porte de l'immeuble et dans l'escalier. Deux orchestres installés dans chaque appartement jouent en même temps le même air. On compare les costumes : La Fayette a endossé le costume vénitien ; Rossini est en Figaro, Alfred de Musset en paillasse, Barye en tigre du Bengale, Eugène Sue en domino pistache. Les comédiens-français portent les costumes taillés pour eux lors de la création d'*Henri III et sa cour*.

M. Tissot, de l'Académie française, simule un malade ; Jadin s'est donc vêtu en croque-mort et le suit de salle en salle, répétant sans cesse : *J'attends !* « M. Tissot n'y tint pas : au bout d'une demi-heure, il était parti. »

On estime maintenant à sept cents le nombre des invités présents. À trois heures du matin, les deux chambres de l'appartement *bis* sont converties en salle à manger. On sert le souper. « Chose étrange ! Il y eut à manger et à boire pour tout le monde. »

Après le souper, de nouveau le bal.

À neuf heures du matin, les deux orchestres donnent l'exemple. Toujours jouant, ils dévalent l'escalier et ouvrent un dernier galop dans la rue des Trois-Frères où les suivent les derniers invités qui ont tenu bon.

Ultime commentaire d'Alexandre Dumas : « J'ai souvent songé, depuis, à donner un second bal pareil à celui-là, mais il m'a toujours paru que c'était chose impossible. »

Monte-Cristo

État civil

En 1857, Alexandre Dumas définit lui-même *L'État civil du comte de Monte-Cristo* :

« En 1841, j'habitais Florence. Or, en 1841, la colonie française à Florence avait pour centre la charmante villa de Quarto, habitée par le prince Jérôme Bonaparte et par la princesse Mathilde, sa fille[6].

« Le roi Jérôme me voua une amitié qu'il m'a conservée, j'espère, mais dont il peut dire que je n'abuse pas. »

Le roi Jérôme a un fils de dix-neuf ans, dénommé Napoléon et que, bien plus tard, on surnommera Plonplon. Dans quelques jours, il va rejoindre son père. Dumas ne le connaît pas encore mais grande est sa surprise quand Jérôme le lui « recommande ».

« — Vous me le recommandez, à moi, Sire ! Et à quoi puis-je lui être bon ?

— À lui apprendre la France, qu'il ne connaît pas, et à faire avec lui quelques courses en Italie, si tu en as le temps.

— A-t-il vu l'île d'Elbe ?

— Non.

— Eh bien, je le conduirai à l'île d'Elbe, si cela peut vous être agréable. Il est bon que le neveu de l'Empereur termine son éducation par ce pèlerinage historique. »

Engagé dans les innombrables travaux que nous lui connaissons, Dumas ne donne suite à sa promesse que le 27 mai 1842. Dans la calèche de voyage du roi Jérôme, Dumas et le prince Napoléon gagnent Livourne. À la recherche d'un bateau en partance pour Porto-Ferrajo, ils constatent qu'« il n'y en avait aucun, et ce qui était bien pis, c'est que l'on ne pouvait pas nous dire quand il y en aurait. Nous nous promenions donc, à peu près désespérés, sur le port lorsque, en passant en revue les petites barques à deux rameurs qui vont chercher les passagers à bord des paquebots, le prince s'écria :

« — Voyez donc cette barque, Dumas !

— Qu'a-t-elle de particulier ?

— Son nom.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Le *Duc-de-Reichstadt*. »

Lors de la naissance de son seul fils légitime, Napoléon l'a fait roi de Rome. Peu à peu, les Français ont préféré un diminutif né de leur cœur : l'Aiglon. Après que son père eut été envoyé à Sainte-Hélène, il a dû vivre avec sa mère à Vienne. L'empereur d'Autriche a décerné à son petit-fils le titre de duc de Reichstadt.

À un tel signe du destin, comment ne pas obéir ? La barque n'a pas de quille, c'est une coquille de noix mais, quand Alexandre et le jeune Napoléon demandent aux rameurs s'ils peuvent les conduire à l'île d'Elbe, la réplique les enchante :

— En Afrique, si c'est le bon plaisir de Leurs Excellences !

Les rameurs font de leur mieux, dressent, quand le vent s'y prête, une voile légère au bout d'un mât d'une fragilité inquiétante. Malgré leur bonne volonté, impossible d'aller plus vite.

En voyage, les gens bien nés emportent souvent un fusil de chasse. Dumas tire des oiseaux de mer. Le prince en fait autant : « Notre embarcation avait cela de commode que, lorsque nous avions tué une mouette ou un goéland, nous n'avions qu'à diriger la barque vers l'oiseau mort, étendre la main et le prendre. » Leur chasse les occupe à ce point qu'ils n'aperçoivent pas un gros nuage qui se forme sur la Corse et confirme bientôt sa réalité « par des éclairs magnifiques et par un majestueux roulement de tonnerre ».

Pendant près de trois heures, ils sont en grand danger. Quand le vent tombe, voyageurs et rameurs sont trempés jusqu'aux os. Les rameurs s'inquiètent des intentions de leurs clients. Leur priorité est-elle de sécher leurs vêtements ? Dans ce cas, où veulent-ils aller ? Ils interrogent Dumas.

— Cela regarde Son Altesse, répond-il.

— À Porto-Ferrajo, dit le prince.

Ils y abordent le lendemain et arpentent dans tous les sens la plus grande

des îles de l'archipel toscan. Là, en 1814, après son abdication, Napoléon a été assigné à résidence par les Alliés. Il n'y est demeuré que huit mois avant le fameux « retour ». Partout, on montre aux voyageurs les lieux où l'Empereur a vécu. Ils visitent la villa Napoléon de San Marino, résidence d'été de celui qui, naguère maître de l'Europe, s'est trouvé réduit à régner sur 224 kilomètres carrés.

Dumas et le prince quittent l'île d'Elbe. Ils s'attardent sur la petite île de Pianosa où abondent les lapins et les perdrix rouges. Plus loin, ils aperçoivent « un magnifique rocher en pain de sucre ». Pourquoi ne pas aller y chasser ?

« — Qu'y a-t-il donc là-bas ? demande Dumas aux rameurs.

— Des chèvres sauvages par bandes. L'île en est pleine.

— Et comment s'appelle cette île bienheureuse ?

— Elle s'appelle l'ÎLE DE MONTE-CRISTO.

« Ce fut la première fois et dans cette circonstance, écrira Dumas, que le nom de Monte-Cristo résonna à mon oreille.

« À mesure que nous avancions, Monte-Cristo semblait sortir du sein de la mer et grandissait comme le géant Adamastor. Je n'ai jamais vu plus beau manteau d'azur que celui que le soleil levant lui jeta sur les épaules. À onze heures du matin, nous n'avions plus que trois ou quatre coups de rames à donner pour aborder au centre d'un petit port. Nous étions déjà, nos fusils à la main, prêts à sauter à terre, quand un des rameurs nous dit : "Leurs Excellences savent que l'île de Monte-Cristo est en contumace ?" »

De la contumace, ils connaissent surtout les conséquences : tout voyageur ayant foulé une terre sous ce statut se voit forcé, à l'escale suivante, de rester cinq ou six jours en quarantaine. Conçue à l'origine pour lutter contre les maladies contagieuses, la quarantaine a longtemps mérité son nom : elle a duré quarante jours. Bien qu'elle soit réduite à quelques journées d'observation, le prince n'a aucune envie de s'y soumettre, Dumas non plus, les rameurs pas davantage.

« — Nous ferons tout simplement le tour de l'île, prononce Dumas.

— Dans quel but ? demande le prince.

— Pour relever sa position géographique.

— À quoi cela nous servira-t-il ?

— À donner, en mémoire de ce voyage que j'ai l'honneur d'accomplir avec vous, le titre de l'*Île de Monte-Cristo* à quelque roman que j'écrirai plus tard.

« Libre à chacun de chercher au *Comte de Monte-Cristo* une autre source que celle que j'indique ici… MAIS BIEN MALIN QUI LA TROUVERA. »

Ainsi s'achève *L'État civil de Monte-Cristo*, publié par Alexandre Dumas treize ans après le succès foudroyant de son roman.

Le secret

Au XIXe siècle, l'histoire de la famille Davy de La Pailleterie reste fort

inconnue. Qui sait que deux frères ont vécu en même temps à Saint-Domingue : Charles, le cadet, et Alexandre-Antoine, l'aîné ? Le cadet a développé des plantations de canne à sucre et de ce fait est devenu fort riche.

Comment aurait-on pu croire, à la cour de Versailles, que deux frères de bonne famille se fussent, si loin de leur Normandie natale, brouillés jusqu'à se haïr ? Pour fuir les invectives et peut-être les coups de Charles, l'aîné, sans argent, se cache en un lieu où nul ne peut le trouver. Il « fait » quatre enfants à une esclave noire d'une grande beauté, Marie-Césette du Mas ou Dumas.

Au fil des ans, l'île de Saint-Domingue s'est scindée en deux États indépendants. Le premier en monopolise le nom ; le second devient la république d'Haïti.

Il faut attendre le XXe siècle pour que des chercheurs s'interrogent quant au sort réservé, après avoir été vendus par leur père, aux quatre enfants d'Alexandre Davy de La Pailleterie. On ne peut guère identifier que l'un d'eux, racheté par son père et reconnu officiellement par lui sous le nom de Thomas Alexandre Dumas-Davy de La Pailleterie. Engagé plus tard dans les armées du roi, il poursuivra sous la Révolution une fabuleuse carrière militaire. (Voir : Général Dumas, son père.)

Faute d'un nom propre – on n'en donnait pas aux esclaves –, on ne connaît des trois autres que leurs prénoms : Jeannette, Marie-Rose et Adolphe. Ce dernier, né à Jérémie, sera père de deux enfants, Luséa et Dédamie Claire, laquelle épousera Valès Salès. De ce mariage naîtra un fils nommé Dumas Salès (1860-1929), suivi par Paul Salès, père de deux fils : Jean et Jacques Salès. Comment en savoir davantage ?

Je ne me suis jamais rendu à Saint-Domingue et ne cesse de le regretter. Ce n'est pas le cas de mon épouse, Micheline Pelletier – son nom de jeune fille –, qui, photojournaliste depuis l'âge de vingt ans, recueille à travers le monde des images reprises par quantité de magazines français aussi bien qu'internationaux. En 2002, quelque temps avant l'inhumation d'Alexandre Dumas au Panthéon, elle s'est intéressée aux lieux occupés, dès le début du XIXe siècle, par les Davy de La Pailleterie. Pourquoi ne pas les photographier et, en particulier, retrouver cette île de Monte Cristi, devenue Monte-Cristo, récemment tirée de son incognito ?

Quand Micheline s'envole une fois de plus, certains amis s'affligent volontiers : quoi ! elle te quitte encore ! Une telle inquiétude démontre que ceux qui l'expriment ne sont pas de vrais amis. Tout départ comporte un retour[7]. Au bout de trente ans, ce retour m'est toujours un bonheur. Ce n'est pas tout : j'ai droit non seulement aux photos de son reportage, mais à un récit qui m'enchante.

Cette fois, lecteur, c'est à vous qu'elle s'adresse :

« J'ai toujours été intriguée, au sujet de la source de son roman *Le Comte de Monte-Cristo*, par la phrase de Dumas : *bien malin qui la trouvera…* À l'occasion de son bicentenaire, je propose à *Paris Match* de m'envoler vers Saint-Domingue sur les traces de ses aïeux, les Davy de La Pailleterie, partis y faire fortune en 1732. Mon but : retrouver les descendants de l'esclave Marie-Césette du Mas et du marquis Alexandre-Antoine de La Pailleterie, parents du général Dumas et grands-parents de l'illustre écrivain, dont l'historien Gilles Henry a reconstitué la généalogie.

À peine arrivée à la frontière nord de Saint-Domingue et d'Haïti, je pars à la recherche de la plantation qui, je le sais, s'étendait au bord de l'Atlantique. Je m'installe dans un petit village de pêcheurs au pied du mont et face à l'île qui, au cours des temps et des occupations successives, ont porté le nom de Monte Cristo ou Monte Cristi. Pourquoi ? Parce que Christophe Colomb, en 1492, y a débarqué et, aussitôt, consacré le lieu au Christ.

J'avais devant moi, bien loin de celle que Dumas avait admirée en Méditerranée, *une autre* île de Monte-Cristo !

Le lendemain, dès l'aube, c'est en bateau puis à pied que je l'aborde : nul n'y habite. Seuls quelques marais salants sont exploités. Je ne pense plus qu'à la photo – la première – que je dois faire sans tarder. J'empoigne mon téléphone et commande un hélicoptère pour la fin du jour. D'en haut, l'île étant plate, elle n'en sera que plus photogénique[8] et je pourrai en cerner les contours. Ce confetti d'à peine un kilomètre de long a l'apparence d'une tortue.

Je repère sur la carte mon étape suivante. L'affaire se complique car je dois franchir la frontière pour me rendre à Jacquezy, en Haïti, où j'espère toujours retrouver les traces de la plantation de Charles Davy de La Pailleterie. Nous sommes en période de fortes tensions entre les deux parties de l'île. Ma sécurité n'est pas assurée. Amusé par ma quête, un tenancier de bistro, nommé Hervé, me conduira. Il dispose d'un 4 × 4 aux suspensions nécessaires pour résister aux routes haïtiennes.

Des traces du domaine où vécurent Charles de La Pailleterie et son frère Alexandre-Antoine au milieu du XVIII^e siècle, il ne reste rien. Charles y est mort. Alexandre, lui, a regagné la Normandie. Les années ont passé. Les idées de la Révolution française ont traversé les mers. À Saint-Domingue, le 22 août 1791, les esclaves se sont révoltés. Ils ont brûlé les bâtiments. Non loin, sur le rivage, des pêcheurs me montrent quelques pilotis enfoncés dans la

mer, au lieu-dit du “Quai aux esclaves”. Ils portent témoignage du négrier que devint Charles de La Pailleterie, oncle du général Dumas, après avoir frôlé la ruine. Ses bateaux ont sillonné les mers, important à Saint-Domingue les esclaves arrachés à l’Afrique.

Faute d’avoir pu photographier des lieux inexistants, je me préoccupe des archives qui ont pu subsister. Elles peuvent me livrer d’autres pistes. On me conseille de me rendre à Cap-Haïtien où, pendant trois cents ans, s’est implantée la congrégation des frères maristes : leurs archives étaient célèbres. Hélas, même constat : tout a brûlé à la fin du XVIIIe siècle.

Au détour d’une rue, la présence d’Alexandre Dumas me rattrape. Son nom s’étale en toutes lettres au fronton d’une école.

À la nuit tombée, un peu déprimée par ces vaines recherches, assise au bord de mon lit, mon regard s’arrête sur un annuaire. Comment n’y avais-je pas pensé plus tôt ? Je connais le nom des descendants d’Adolphe, fils de Marie-Césette Dumas, frère du général Dumas : Salès. Six d’entre eux figurent dans le bottin. Je les appelle un par un. Au troisième, la chance me sourit : une dame âgée me répond. Je lui demande si le nom d’Alexandre Dumas lui dit quelque chose.

— Bien sûr, me répond-elle en français, c’est mon arrière-arrière-grand-oncle. Mais je préfère vous passer ma fille, elle en sait plus que moi.

À celle-ci, je décline de nouveau mon identité. La réponse m’abasourdit :

— Micheline Pelletier ? Mais je vous connais, madame ! Je suis venue passer quelques jours avec ma mère mais j’habite New York. Je travaille à l’ONU. J’ai assisté, il y a deux mois, à l’inauguration de l’exposition de vos photos sur les prix Nobel de la paix.

Elle a droit de ma part à une foule de questions. À certaines, elle peut répondre, pas à toutes. D’où ce conseil :

— Si vous voulez des informations sur notre famille, le mieux est que vous vous adressiez à Jacques Salès, mon frère.

Dans quelle contrée lointaine, mon Dieu, va-t-elle m’expédier ?

— Où puis-je rencontrer votre frère ?

— À Paris.

— À Paris !

— Son cabinet d’avocat se trouve faubourg Saint-Honoré. »

S’achèvent ici les confidences de Micheline Pelletier, épouse Decaux.

Imaginez, lecteur, ma stupéfaction quand j’apprends qu’un descendant direct d’Alexandre-Antoine et de Marie-Césette vit à Paris. Je sollicite aussitôt un rendez-vous de Me Jacques Salès, avocat au barreau de Paris, docteur en droit des facultés d’Haïti et de Paris, président de la Harvard Law School Association. Le lendemain, je pénètre dans son cabinet. Me Salès est de haute taille, imposant et cordial. Il est loin de paraître ses soixante ans.

À peine informé des raisons de ma visite, Me Salès s’assombrit :

— Les Salès ne portent aucun intérêt à Alexandre Dumas et pas davantage à son fils.

— Puis-je en connaître la raison ?

— Parce que les Dumas ne se sont jamais préoccupés de leur famille restée à Saint-Domingue.

Objection, maître ! Un souvenir me vient opportunément à l'esprit :

— Un Dumas au moins a souhaité obtenir de vos nouvelles.

Doute prononcé de Me Salès qui cependant veut bien m'écouter développer mon information : en 1895, apprenant d'un ami comédien que celui-ci s'apprêtait à partir pour l'Amérique du Sud en tournée et qu'il ferait halte en Haïti, Alexandre Dumas fils l'a instamment prié de prendre des nouvelles de sa famille. Ce qui implique, pour ceux qui en douteraient encore, que les Dumas père et fils ont toujours su que le village de Jérémie était le lieu d'origine de leur grand-mère haïtienne. Le généalogiste Gilles Henry, auquel ce dictionnaire a fait appel plusieurs fois, a fourni une explication difficile à mettre en doute.

Tout passe par ce Rétoré dit Alexandre, seul des enfants de Marie-Césette à avoir été racheté et rappelé en Normandie par Alexandre-Antoine Davy de La Pailleterie. Quel choc d'être passé de Saint-Domingue au pays de Caux ! Quand il vient vivre auprès de son père, il a quatorze ans. Non seulement il se souvient, mais il est en âge d'analyser ce qu'il a vécu. Entre le temps où son père a quitté Saint-Domingue et celui où il l'a racheté par correspondance, une année entière s'est écoulée : l'enfant a cru devoir rester éternellement esclave. Pour juger de son état d'esprit, il faut savoir qu'il a reçu, en tant que fils préféré, une bonne éducation. Il connaît parfaitement l'histoire de son île. Il sait que Christophe Colomb a débarqué à Monte-Cristo, il sait aussi où se trouvaient les plantations de son oncle Charles. De quoi faire bouillir le cerveau d'un esclave intelligent.

Auprès de son père, il n'oubliera pas. Dans l'armée où il s'engagera, il n'oubliera pas davantage. Très amoureux, marié, comment ne raconterait-il pas les aventures de son enfance et de son adolescence à Marie-Louise, son épouse ? Lecteur, si vous en aviez traversé de semblables, les auriez-vous tues sur l'oreiller ? Lectrice, ayant reçu les confidences de votre mari, les auriez-vous cachées à votre fils ? Simples conjectures ? Ce sont pour moi des convictions. Je me range au nombre des « bien malins » qui ont discerné au *Comte de Monte-Cristo* une autre source que celle donnée par Dumas.

J'en veux pour preuve que, dans ses *Mémoires,* Alexandre Dumas écrit : « J'étais enfant… je me souviens avoir entendu raconter à mon père qu'un jour… » Suit une anecdote sur les caïmans à Saint-Domingue.

Fidèle à sa promesse, le comédien a rapporté non seulement des nouvelles mais, mieux encore, une photographie sur laquelle il figure en compagnie de descendants vivants de Marie-Césette. Hélas, à la fin de sa tournée, lorsque le messager regagnera Paris, il apprendra le décès d'Alexandre Dumas fils.

Abasourdi, Me Salès accepte mon invitation à visiter le château de Monte-Cristo, construit par Alexandre Dumas à Port-Marly. Les murs y sont tapissés des portraits de tous les Dumas, père, fils, enfants, épouses. Me Salès considère longuement la généalogie sur laquelle il va désormais figurer. Sur le livre d'or, il se déclare « bouleversé » par ces retrouvailles.

La tradition, en conclusion d'une panthéonisation, veut que, suivant de près le cercueil, le président de la République s'avance seul. Une exception néanmoins : s'il existe un parent du défunt, il est admis à accompagner le chef de l'État. Ni Dumas père, ni Dumas fils n'ont laissé de descendant officiel, mais nous sommes sûrs qu'un même sang a coulé dans les veines d'Alexandre Dumas et coule aujourd'hui dans celles de Me Salès.

J'en fais état auprès de l'Élysée. Une longue discussion, m'a-t-on dit, en a découlé. Conclusion : pour suivre le cercueil jusqu'à la tombe qui lui a été désignée, il doit s'agir d'un *descendant en ligne directe*.

Me Salès ne suivra donc pas le président Chirac en ce monument où la République accueille ses grands hommes, mais son épouse, ses enfants et lui-même prendront place dans la tribune officielle.

Le 30 novembre 2002, se sont trouvés face à face les descendants de l'esclave noire Marie-Césette Dumas et les cendres du plus aimé des écrivains français.

La genèse

« Vers 1843, rentré en France, je passai un traité avec MM. Béthune et Plon pour leur faire huit volumes intitulés *Impressions de voyage dans Paris*[9]. J'avais tout d'abord cru faire la chose tout simplement en commençant par la Barrière du Trône et en finissant par la Barrière de l'Étoile, en touchant de la main droite la Barrière de Clichy et de la main gauche la Barrière du Maine, lorsqu'un matin Béthune vint me dire, en son nom et au nom de son associé, qu'il entendait avoir tout autre chose qu'une promenade historique et archéologique à travers la Lutèce de César et le Paris de Philippe-Auguste ; qu'il entendait avoir un roman dont le fond serait ce que je voudrais, pourvu que ce fond fût intéressant, et dont les *Impressions de voyage dans Paris* ne seraient que les détails. Il avait la tête montée par le succès d'Eugène Sue. Comme il m'était aussi égal de faire un roman que des Impressions de voyage, je me mis à chercher une espèce d'intrigue… J'avais depuis longtemps fait une corne, dans *La Police dévoilée* de Peuchet, à une anecdote d'une vingtaine de pages intitulée : *Le Diamant et la Vengeance*. Tel que cela était, c'était tout simplement idiot ; si l'on en doute, on peut lire. »

J'ai lu.

Né en 1758, Jacques Peuchet a collaboré à cette *Encyclopédie* qui avait illuminé le siècle des Lumières. Archiviste de l'Administration des droits réunis sous Napoléon, il l'est toujours sous la Restauration, mais de la

préfecture de police. En 1838, il publie des *Mémoires historiques* en six volumes. S'y trouve notamment *Le Diamant et la Vengeance.*

Résumons. En 1807, un jeune cordonnier du nom de François Picaud est sur le point de se marier. Fréquentant le café d'un nommé Loupian, il a le tort de confier à trois de ses amis que sa promise vient d'hériter cent mille francs de son père.

Jaloux jusqu'à la haine, les soi-disant amis de Picaud le dénoncent comme agent anglais : crime inexpiable alors que l'Angleterre se proclame la première ennemie de la France. Picaud est jeté en prison.

Commencez-vous, lecteur, à comprendre ? Voici davantage.

Un prêtre italien, détenu en même temps que lui, tombe malade. Picaud le soigne comme s'il s'agissait de son frère. Se sentant près de la mort, le prêtre lui révèle l'existence, à Milan, d'un trésor qu'il est seul à connaître. Quand, en 1815, l'Empire s'effondre, on libère ceux qui ont été emprisonnés pour raisons politiques. Parmi eux, Picaud, prisonnier depuis sept ans. Il se donne aussitôt une mission : se venger.

Il se précipite à Milan, y trouve le trésor et, en même temps, les moyens d'aller jusqu'au bout de son projet. Successivement, il retrouve et assassine ceux qui l'ont dénoncé. Chaque cadavre a le droit à un numéro apposé sur un carton : NUMÉRO UN, NUMÉRO DEUX, NUMÉRO TROIS. Il n'y aura pas de NUMÉRO QUATRE car il s'agit d'un certain Allut, lequel a eu la chance de reconnaître Picaud, de le capturer et de l'emprisonner. Quand, affamé depuis deux jours, Picaud supplie qu'on lui donne à manger, Allut y consent à condition qu'il paye vingt-cinq mille francs chacun de ses repas. Plus avare que manœuvrier, Picaud refuse de verser un seul centime.

Tournons les pages des *Mémoires historiques* :

« Picaud hurla, se tordit sur le grabat, l'autre demeura impassible. Le misérable prisonnier passa le reste du jour et la nuit suivante dans les rages de la faim et du désespoir ; ses angoisses morales étaient au comble, l'enfer était dans son cœur. Ses souffrances furent telles qu'il fut pris du tétanos ; comme si ses nerfs avaient été déchirés, la tête se détraqua, le rayon de l'intelligence céleste qui l'animait fut étouffé sous ce soulèvement de passions extrêmes et désordonnées… Allut se désespérait en pensant que si Picaud mourait, aucun moyen ne lui restait de s'approprier l'immense fortune de sa victime… De rage, il le frappa lui-même et, s'enfuyant de ce lieu où il ne laissait plus qu'un cadavre, s'éloigna, quitta Paris, et passa en Angleterre. »

Il y vivra quelques années, de plus en plus hanté par le remords. En 1828, gravement malade, il appelle à son chevet un prêtre catholique et lui dicte les détails les plus exacts de l'horrible histoire. À peine rédigée, il en signe chaque page. Assuré de son repentir, le confesseur le réconcilie avec Dieu. Il sera enseveli chrétiennement.

Voilà qui ne suffit pas au confesseur. Il considère de son devoir d'expédier le document complet à la police de Paris. C'est là que Jacques Peuchet le découvrira et l'introduira dans ses *Mémoires historiques tirés des*

archives de la police de Paris[10].

Après avoir pensé le mal que l'on sait du *Diamant et la Vengeance*, Dumas a réfléchi. Certes, ce n'est qu'*une huître* – apparemment il ne les aime pas –, mais « au fond de cette huître, il y avait une perle ; perle informe, perle brute, perle sans valeur aucune, et qui attendait son lapidaire ».

La perle n'est autre que l'histoire d'un prisonnier innocent vendu par ses amis et qui, sorti de prison, se venge de ceux qui l'y ont envoyé. Reconnaissons un mérite à Dumas : il ne cache pas qu'il a lu *Le Diamant et la Vengeance.*

Il se libère néanmoins de Peuchet et montre un Dantès passant en prison par les multiples étapes que l'on sait. Le prêtre italien de Peuchet n'a guère d'existence, l'abbé Faria de Dumas transmet à Dantès son immense savoir. De l'aspect de la cellule, Peuchet ne dit rien. Dumas nous la peint avec tant de précision qu'aucun lecteur ne peut l'oublier.

De bonne foi, Dumas affirme en outre : « L'abbé Faria n'a jamais existé que dans mon imagination. » Il faudra attendre trente-six ans pour apprendre l'existence réelle de Faria. À cette date, le docteur Delgado, de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, publie un *Mémoire sur la vie de l'abbé Faria* qui l'éclaire tout entier : ordonné prêtre à Rome en 1781, professeur de philosophie à Marseille en 1811 et à Nîmes en 1812, il donne à Paris, en 1813, un cours sur « le sommeil lucide » puis un autre sur « la doctrine de la suggestion ».

Grand merci, docteur Delgado. Convenons pourtant que, comparé à celui de Dumas, le vrai ne nous intéresse en rien. Le nôtre surgit d'un souterrain creusé dans les pierres du château d'If et trouve là un marin sans la moindre culture. Le découvrant peu à peu – que de belles pages ! –, il le juge digne d'être informé par lui de l'histoire ancienne et moderne, de toutes les philosophies, de toutes les sciences, de toutes les langues. Par la seule force du raisonnement, Faria révèle à Dantès la vérité sur ceux qui l'ont envoyé en prison et – un comble – lui désigne les contemporains pouvant lui nuire ou l'aider s'il recouvre la liberté.

Il reste à Alexandre d'esquisser le plan du roman qu'il veut écrire : « Un seigneur très riche, habitant Rome et se nommant le comte de Monte-Cristo, rendrait un grand service à un jeune voyageur français et, en échange de ce service, le prierait de lui servir de guide quand, à son tour, il visiterait Paris. Cette visite à Paris, ou plutôt dans Paris, aurait pour apparence la curiosité ; pour réalité, la vengeance.

« Dans ses courses à travers Paris, le comte de Monte-Cristo devait découvrir ses ennemis cachés qui l'avaient condamné dans sa jeunesse à une captivité de dix ans.

« Sa fortune devait lui fournir ses moyens de vengeance. »

Sur cette base, le très impatient Alexandre se met aussitôt à écrire. Le voilà, peu de jours après, en possession d'un volume et demi[11] dépeignant les

aventures à Rome d'Albert de Morcerf et de Frantz d'Épinay, jeunes gens à mettre en scène avant l'arrivée du comte de Monte-Cristo à Paris.

Dumas n'est pas mécontent de lui. Il souhaite cependant recueillir l'opinion d'une personne en qui il a toute confiance. Il mande Auguste Maquet (voir : Maquet, Auguste).

Celui-ci accourt. Non seulement Dumas l'informe de ce qu'il a écrit, mais il résume ce qu'il lui reste à écrire. L'ensemble intéresse beaucoup Maquet. Il ne formule qu'une critique mais elle est essentielle :

— Je crois que vous passez par-dessus la période la plus intéressante de la vie de votre héros, c'est-à-dire par-dessus ses amours avec la Catalane, par-dessus la trahison de Danglars et de Fernand, et par-dessus les dix années de prison avec l'abbé Faria.

Agacé comme tout écrivain critiqué, Dumas réagit :

« — Je raconterai tout cela…

— Vous ne pourrez raconter quatre ou cinq volumes, et il y a quatre ou cinq volumes là-dedans.

— Vous avez peut-être raison ; revenez donc dîner avec moi demain, nous en causerons. »

Durant des heures, l'avis de Maquet obsède Dumas. Le lendemain à midi, quand Maquet vient dîner, il trouve le plan de l'ouvrage divisé par Dumas en trois parties distinctes : Marseille, Rome, Paris.

« Maquet croyait m'avoir rendu simplement un service d'ami. Je tins à ce qu'il fît œuvre de collaborateur. Voilà comment *Le Comte de Monte-Cristo*, commencé par moi en *Impression de voyage*, tourna peu à peu au roman et se trouva fini en collaboration par Maquet et moi. »

Le roman

Le lecteur est, dès l'abord, en mesure d'identifier les personnages principaux. Celui qui plaît le plus à Dumas est d'évidence Edmond Dantès : jeune, il se montre bon marin, bon fils, plein de courage. Jusque-là capitaine en second du *Pharaon,* il vient de passer capitaine et s'enchante d'épouser bientôt Mercédès, délicieuse Catalane.

Viennent ensuite les jaloux. Fernand Mondego, simple pêcheur, est secrètement amoureux de Mercédès ; Danglars, comptable à bord du *Pharaon*, supporte mal la promotion du capitaine en second ; le tailleur Caderousse, voisin de palier de Dantès, est tout simplement jaloux de lui voir plus d'argent que lui.

Les trois envieux imaginent ce qui d'abord ne doit être qu'une excellente blague : une lettre dénonçant Dantès comme agent bonapartiste. La haine de certains est telle que la farce se mue en dénonciation véritable. Elle sera envoyée à M. de Villefort, substitut du procureur. Celui-ci ne croit guère à cette délation, mais, maladivement ambitieux, il estime que l'arrestation d'un bonapartiste pourrait être utile à son avancement. Jamais jugé, Dantès fera quatorze ans de prison au château d'If. Admirons l'art avec lequel Dumas décrit les phases contradictoires par lesquelles passe le prisonnier : terrassé d'abord par l'injustice, il veut mourir. Une fois l'abbé Faria entré en scène, tout change. Non seulement l'espoir renaît, mais il sera parachevé par un tour de force : l'évasion.

Libre et titré de son propre chef comte de Monte-Cristo, Dantès ne sera plus guidé que par son obsession : se venger de ceux qui lui ont volé sa jeunesse. Plongeant dans l'âme de son héros, Dumas s'acharne à lui inculquer la haine que lui-même n'a jamais ressentie.

La première victime du comte de Monte-Cristo sera Fernand Mondego, l'homme qui a fini par épouser Mercédès. Au service d'Ali-Tebelin, pacha de Janina, Fernand a fait fortune en livrant son maître aux Turcs qui l'ont mis à mort. Ayant regagné la France, le traître se présente comme ayant tout risqué pour sauver le pacha. Le respect qui l'entoure désormais fait de lui un comte de Morcerf et, plus tard, un membre estimé de la Chambre des pairs. Sans apparaître jamais, Monte-Cristo fait en sorte que la vérité soit connue de la presse. Morcerf comparaît devant la Chambre des pairs. Il se défend habilement, mais l'accablant témoignage de Haydée, fille du pacha, ne laisse aucun doute quant à sa culpabilité. À la question du président : « M. le comte de Morcerf est-il convaincu de félonie, de trahison et d'indignité ? », les pairs unanimes répondent par l'affirmative. Rentré chez lui, Fernand se donne la mort.

Comment son fils Albert n'aurait-il pas compris le rôle qu'a joué le comte de Monte-Cristo dans la condamnation de son père ? Il le provoque en duel.

Cette Mercédès que Dantès a tant aimée connaît son habileté : dans un tel affrontement, son fils Albert sera tué. N'écoutant que son instinct de mère, elle surprend le comte de Monte-Cristo dans son hôtel particulier des Champs-Élysées.

Souvenons-nous :

« — Edmond, vous ne tuerez pas mon fils.

— Quel nom avez-vous prononcé là, madame de Morcerf ?

— Le vôtre ! Le vôtre que seule, peut-être, je n'ai pas oublié. Edmond, ce n'est pas Mme de Morcerf qui vient à vous, c'est Mercédès.

— Mercédès est morte, madame, et je ne connais plus personne de ce nom.

— Mercédès vit, monsieur, et Mercédès se souvient, car seule elle vous a reconnu lorsqu'elle vous a vu, et même sans vous voir, à votre voix, Edmond, au seul accent de votre voix ; et depuis ce temps, elle vous suit pas à pas, elle vous surveille, elle vous redoute, et elle n'a pas eu besoin, elle, de chercher la main d'où partait le coup qui frappait M. de Morcerf.

— Fernand, voulez-vous dire, madame ! Puisque nous sommes en train de nous rappeler nos noms, rappelons-nous-les tous.

« Monte-Cristo avait prononcé ce nom de Fernand avec une telle expression de haine que Mercédès sentit le frisson de l'effroi courir par tout son corps.

— Vous voyez bien, Edmond, que je ne me suis pas trompée ! Et que j'ai raison de vous dire : "Épargnez mon fils !"

— Et qui vous a dit, madame, que j'en voulais à votre fils ?

— Personne, mon Dieu ! mais une mère est douée de la double vue. J'ai tout deviné ; je l'ai suivi ce soir à l'opéra et, caché dans une baignoire, j'ai tout vu.

— Alors, si vous avez tout vu, madame, vous avez vu que le fils de Fernand m'a insulté publiquement !

— Oh ! par pitié !

— Vous avez vu qu'il m'eût jeté son gant à la figure si l'un de mes amis, M. Morrel, ne lui eût arrêté le bras.

— Écoutez-moi. Mon fils vous a deviné aussi, lui ; il vous attribue les malheurs qui frappent son père.

— Madame, vous confondez : ce ne sont point des malheurs, c'est un châtiment. Ce n'est pas moi qui frappe M. de Morcerf, c'est la Providence qui le punit.

— Et pourquoi vous substituez-vous à la Providence ? Pourquoi vous souvenez-vous, quand elle oublie ? »

Grave question, en effet.

Albert de Morcerf sera non seulement épargné mais protégé par Monte-Cristo. Villefort, alors procureur du roi, frappé de tous côtés par une main invisible, sombrera dans la folie. Quant à Danglars, un des plus riches banquiers de Paris, il sera ruiné.

À la fin du dernier volume, une fois sa tâche accomplie, le comte de Monte-Cristo dote la fille de Villefort, son tortionnaire, et lui fait épouser Morrel, fils de son bienfaiteur. Les jeunes gens savent qu'il vient de faire armer son bateau. Il va s'y embarquer en compagnie d'Haydée. Ils se précipitent pour l'embrasser.

Trop tard : le bateau s'éloigne déjà.

Telle est la fin du roman : « Les yeux des jeunes gens se fixèrent sur la ligne indiquée par le marin et, sur la ligne d'un bleu foncé qui séparait à l'horizon le ciel de la Méditerranée, ils aperçurent une voile blanche, grande comme l'aile d'un goéland.

— Qui sait si nous les reverrons jamais ? fit Morrel en essuyant une larme.

— Mon ami, dit Valentine, le comte ne vient-il pas de nous dire que l'humaine sagesse était tout entière dans ces deux mots : « *Attendre et espérer ! »*

Dumas ne donnera jamais de suite au *Comte de Monte-Cristo*.

1- Il s'agit du pamphlet de Jacquot de Mirecourt : *Fabrique de romans. Maison A. Dumas et compagnie.*

2- Édition Bouquins de *La Reine Margot*, Robert Laffont, 1992.

3- Collection Bouquins, Robert Laffont, 1989.

4- Calmann-Lévy, éditeur, 1893.

5- Hippolyte Parigot, *Alexandre Dumas père*.

6- Napoléon avait fait de Jérôme, le plus jeune de ses frères, un roi de Westphalie.

7- M. de La Palice.

8- Ceux qui souhaiteraient voir cette photo pourront consulter *Paris Match* à la date du 17 juillet 2002. Elle s'étale sur une double page.

9- Précédemment, Dumas a publié *Impressions de voyage en Suisse* et *Impressions de voyage dans le Midi de la France*.

10- Bormance et Levavasseur, t. V, 1838.

11- Répétons-le, les volumes de l'époque comportent beaucoup moins de pages que la moyenne de nos volumes actuels.

Napoléon à Villers-Cotterêts

Quittant l'île d'Elbe que les vainqueurs lui ont assignée, Napoléon, seulement escorté d'une poignée de grenadiers, débarque, en mars 1815, à Golfe-Juan. En vingt jours il reconquiert la France. De son Paris retrouvé, il propose à l'Europe une paix honorable et durable à laquelle il se rallie le premier. L'Europe n'y croit pas et mobilise contre lui.

Quand Alexandre Dumas, à treize ans déjà curieux de tout, capte une rumeur selon laquelle l'Empereur va passer par Villers-Cotterêts pour livrer son ultime bataille, il se précipite au relais de poste. Cependant que l'on change les chevaux de la berline, il observe de près ceux qui s'y trouvent : assis au fond, à droite, l'un d'eux arbore, sur son uniforme vert à revers blancs, la plaque de la Légion d'honneur. À n'en pas douter, c'est l'Empereur : « Sa tête pâle et maladive, qui semblait grassement taillée dans un bloc d'ivoire, retombait légèrement inclinée sur sa poitrine. » À sa gauche, est assis son frère, l'ex-roi Jérôme de Westphalie et, en face de lui, l'aide de camp Letort. Après un regard circulaire, Napoléon s'adresse au maître de

poste :

— Où sommes-nous ?

— À Villers-Cotterêts, Sire.

— À six lieues de Soissons, alors ?

— À six lieues de Soissons, oui, Sire.

Les chevaux sont attelés. La berline s'éloigne.

Le 20 juin 1815, vers sept heures, un courrier couvert de boue se présente au relais de Villers-Cotterêts. Il retient quatre chevaux pour une voiture qui le suit. Avidement, on l'interroge sur la bataille qui s'est livrée au nord et dont on ne sait rien encore. Il refuse de répondre.

Le jeune Dumas est là, plus encore avide de voir et savoir. « Dans un grondement sourd », la voiture approche. Quand elle s'arrête, le maître de poste s'avance et, visiblement, n'en croit pas ses yeux. Alexandre le saisit par le pan de son habit :

— C'est lui ? C'est l'Empereur ?

— Oui.

Comment oublierait-il ? Cet homme, il l'a vu dans une voiture toute pareille, un aide de camp auprès de lui et un autre en face. Rien de changé sinon que Jérôme a mission de rallier l'armée sous Laon. Quant à Letort, il est mort à Waterloo.

De la voiture tombe, de la même voix, la même question :

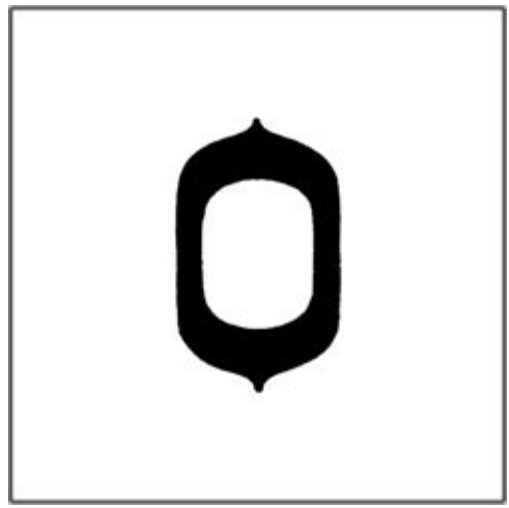
— Où sommes-nous ?

— À Villers-Cotterêts, Sire.

— Bon ! À dix-huit lieues de Paris ?

— Oui, Sire.

— Allez !



Œufs

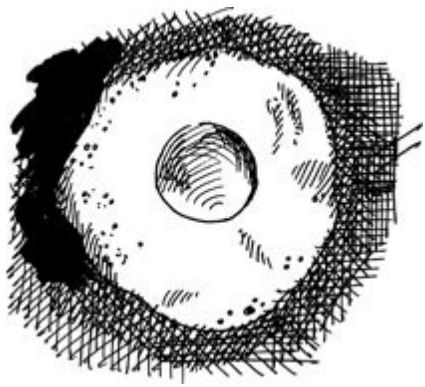
L'HOMME DOIT MANGER ASSIS

On trouve un tel ordre – c'en est un – dans la préface du fameux *Grand Dictionnaire de cuisine* que Dumas, gourmet exemplaire, petit-fils d'aubergiste, a porté en lui dès qu'il a disposé des moyens de fréquenter les hauts lieux de la gastronomie : « J'ai, de par le monde, trois ou quatre grands cuisiniers de mes amis, que je ménage pour collaborer, dans un grand ouvrage sur la cuisine, lequel ouvrage sera l'oreiller de ma vieillesse. » J'aime à croire qu'après un repas qui lui a beaucoup plu, il aura souvent convoqué le chef de cuisine pour lui extorquer l'une de ses recettes. On ne refusait rien à M. Dumas.

Quand, au cours de l'été 1869, Dumas commence à rédiger le *Grand Dictionnaire*, il est à Roscoff où son médecin l'a envoyé à cause du « bon air ». Usé, malade, il n'en écrit pas moins plusieurs heures chaque jour (voir : Vieil homme et la mer, le).

Ayant regagné Paris au début septembre, il semble qu'Alexandre ait poursuivi son travail puisqu'il ne fera remettre qu'en mars 1870 le manuscrit inachevé à son éditeur Alphonse Lemerre. Pour le compléter, celui-ci fera appel au cuisinier Villemot, à Leconte de Lisle et à un jeune homme alors fort inconnu : Anatole France.

Entre toutes les recettes dumasiennes, il fallait choisir. Arbitrairement, j'ai retenu celles qui concernent l'œuf, le plus ancien et le plus simple des aliments. Régalons-nous : « Presque tous les livres de cuisine vous conseilleront de faire votre provision d'œufs entre les deux Notre-Dame. […] La meilleure manière de les conserver alors est de les enterrer dans les cendres de bois neuf auxquelles on a mêlé des branches de genévrier, de laurier et d'autres bois aromatiques ; il est bon de mélanger avec cette cendre du sable très sec et très fin. […]



« Il y a des personnes pour lesquelles un œuf est un œuf ; c'est une

erreur ; deux œufs pondus à la même heure, l'un d'une poule qui court par les jardins, l'autre d'une poule qui mange de la paille dans une basse-cour, peuvent présenter une grande différence dans le goût et dans la sapidité[1]. »

Qu'aurait-il pensé, le pauvre Dumas, de l'élevage des poules en batterie ?

« Je suis de ceux, poursuit-il, qui veulent que l'œuf soit mis dans l'eau froide et cuise dans l'eau, échauffé peu à peu ; de cette façon, tout dans l'œuf est cuit au même point. Tout au contraire, si vous laissez tomber votre œuf dans de l'eau bouillante, il est rare qu'il ne se casse pas, puis il pourrait arriver que le blanc soit dur et que le jaune ne fût pas cuit. »

Suivent plusieurs pages de recettes : *œufs pochés sans jus de canard ; œufs brouillés ; œufs frits ; œufs au gratin ; œufs à la tripe ; œufs au beurre noir ; œufs sur le plat dits au miroir ; œufs à l'aurore ; œufs à la polonaise ; œufs à la provençale ; œufs en filets ; œufs farcis ; œufs à la béchamel ; œufs à la sauce Robert ; œufs à la pauvre femme ; œufs au blanc de perdrix ; œufs au blanc de poularde et au blanc de faisan.*

Je vous épargne la suite : elle compte trente-sept recettes de plus.

Ce que regrettent parfois les lecteurs d'aujourd'hui, c'est de ne pas trouver dans ce monument le dosage des ingrédients utilisés. Je m'en suis naguère entretenu avec Raymond Oliver, cuisinier de haut rang. Il m'en a sur-le-champ fourni la raison :

— À l'époque de Dumas, aucun cuisinier ne s'intéressait aux quantités. Ce n'était nullement, comme on l'a dit, pour protéger ses propres recettes, mais parce qu'il jugeait une telle comptabilité parfaitement inutile. Des cuisiniers attachés aux grands restaurants jusqu'à la simple ménagère, tout le monde connaissait ces quantités d'instinct.

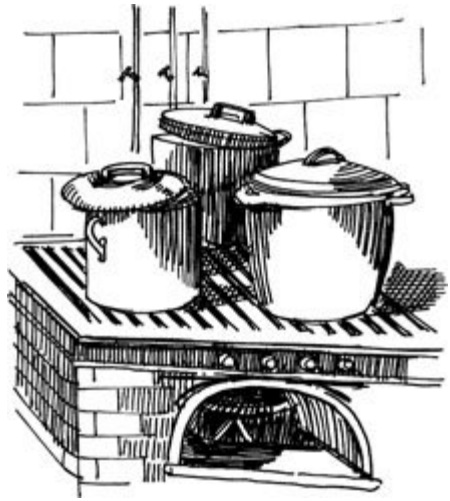
Laissant les œufs de côté, je me sentirais coupable de ne pas faire part au lecteur de la recette concernant les pieds d'éléphant :

« Prenez un ou plusieurs pieds de jeunes éléphants, enlevez la peau et les os après les avoir fait dégorger pendant quatre heures à l'eau tiède. Partagez-les ensuite en quatre morceaux dans la longueur et coupez-les en deux, faites-les blanchir dans de l'eau pendant un quart d'heure, passez-les ensuite à l'eau fraîche et égouttez-les dans une serviette.

« Ayez ensuite une braisière qui ferme bien hermétiquement, placez au fond de cette braisière deux tranches de jambon de Bayonne, mettez dessus vos morceaux de pieds, puis quatre oignons, une tête d'ail, quelques aromates indiens, une demi-bouteille de madère et trois cuillerées de grand bouillon.

« Couvrez bien ensuite votre braisière et faites cuire à petit feu pendant dix heures ; faites passer la cuisson bien dégraissée à demi glace en y ajoutant un verre de porto et 50 petits piments que vous aurez fait blanchir à grande eau et à grand feu pour les conserver très verts.

« Il est nécessaire que la sauce soit très relevée et de bon goût ; veillez surtout à ce dernier point. »



Simple question : attendu que les éléphants étaient alors dans le monde plus nombreux qu'aujourd'hui mais réduits en France à fort peu d'unités ; attendu que les malheureux pieds d'éléphant choisis par Dumas ne pouvaient que disparaître en dégorgeant pendant quatre heures, plus un quart d'heure, plus dix heures ; attendu que le parfum du jambon de Bayonne en avait sûrement annihilé le goût ; attendu que le madère et le porto avaient dû laisser les amateurs sur le carreau, n'est-on pas tenté de croire à l'une de ces farces dont le grand homme se délectait ?

Orient rêvé

Dans la liste des œuvres d'Alexandre Dumas, figure un récit intitulé *Quinze jours au Sinaï*, paru en 1839. J'ai longtemps regretté de n'avoir pu le lire.

Or, en 2004, j'ai enfin vu paraître en librairie ce livre guigné depuis tant d'années. Il s'intégrait à une collection baptisée *Heureux qui comme…*, où l'on rencontre, entre autres, *La Sicile* de Guy de Maupassant, *Pompéi* de Théophile Gautier, *Venise* d'Alfred de Musset, *Athènes* d'Alphonse de Lamartine[2]. Mon bonheur fut grand de retrouver dans *Quinze jours au Sinaï* le style inimitable des *Impressions de voyage*.

Ayant achevé ma lecture, j'ai pris connaissance de l'avant-propos que, malgré son nom, on ne lit en général qu'après. Signé par Émilie Capella, directrice de la collection, il commence ainsi : « Introuvable depuis longtemps, *Quinze jours au Sinaï* est le récit d'un voyage qu'Alexandre Dumas (1802-1870) n'a jamais fait. »

Jamais fait ? Qu'était donc ce que je venais de lire ? Qu'étaient donc ces descriptions si évocatrices et si lumineuses qu'en les découvrant je croyais

avoir ressenti ce qu'il avait éprouvé lui-même ? Lecteur, reconnaissez cette prose de Dumas : « Je sais que, dans le désert, quand on a souffert toute la journée de la chaleur, de la soif et de la faim ; quand on voit se soulever à l'horizon ces vagues de sable que le souffle du *khamsin* peut faire rouler sur vous ; quand on entend autour de soi le sauvage concert des hyènes et des chacals, ils ont une puissance suprême et solennelle. Pour moi, leur influence, jointe à la crainte des reptiles, me valut une des nuits les plus méditatives que j'eusse encore passées ; heureusement, nous devions arriver le lendemain au Sinaï, et cette espérance était un baume à toutes nos fatigues, un dictame à toutes nos douleurs. »

Tout cela était gravé dans ma mémoire. Et, tout à coup, on affirmait : « *Quinze jours au Sinaï* est le récit d'un voyage qu'Alexandre Dumas n'a jamais fait » !

J'ai continué à lire Mme Émilie Capella. Rappelant que Dumas avait écrit : « Mes aspirations étaient vers l'Orient splendide et non vers l'Occident brumeux ; vers l'Italie, la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Égypte », elle précisait : « Qu'à cela ne tienne, le prolifique écrivain rédige sa traversée du désert sans quitter Paris. »

J'aimerais vous connaître, chère Émilie Capella. D'abord pour vous dire que je trouve votre collection tout à fait remarquable, ensuite pour vous féliciter de votre art de ménager les suspenses. C'est par vous que j'ai appris

que, si Dumas était resté chez lui, d'autres avaient entrepris ce voyage. En juin 1830, le peintre Adrien Dauzats et le baron Taylor ont parcouru ce même territoire. Vêtu en Arabe, Dauzats a dessiné les paysages pour en garder le souvenir lorsqu'il en ferait des toiles. En 1831, il a exposé pour la première fois au Salon. Ami de Dauzats, Dumas n'a pu qu'admirer les témoignages superbes proposés aux Parisiens. La chance de Dumas vient aussi de son intimité avec le baron Taylor, lequel racontait mieux que personne.

Le sujet va non seulement frapper Dumas mais, durant plusieurs années, le hanter : en 1838, se jugeant suffisamment informé – on peut croire qu'il a aussi dû lire beaucoup –, il décide de partir pour le Sinaï *en esprit*. Le comble est qu'il ait osé se mettre en scène. Simple exemple : « Au point du jour, je m'éveillai et je sortis sans bruit de la tente, nourrissant la mauvaise pensée de choisir le plus petit des trois dromadaires. »

Quand il affirme : « J'avais déjà vu de ces plages arides, mais jamais dans une pareille étendue ; jamais non plus le soleil ne m'avait paru regarder la terre avec tant d'ardeur : ses rayons étaient visibles, et cette poussière altérait rien qu'à la regarder », n'est-ce pas toujours lui ? Ou encore : « Sous mon manteau, je me faisais à moi-même l'effet d'une tortue qu'on fait bouillir dans son écaille. » Il évoque même les hallucinations dont il a été victime : « C'était le sable enflammé, c'étaient les secousses du rude dromadaire, la soif dévorante, inhumaine, insensée ; la soif qui fait bouillir le sang, fascine les yeux… »

Le nom seul de Sinaï a toujours fait naître en moi des images tirées des Écritures. S'imposaient à ma mémoire : Moïse devant le buisson ardent, les Hébreux fuyant l'Égypte sous sa conduite. Sur le mont Sinaï, Moïse a reçu de Dieu les préceptes devenus les dix commandements.

En esprit, toujours, Dumas nous conduit jusqu'au couvent Sainte-Catherine dont il donne une description très réussie. Après s'être ému de l'accueil chaleureux réservé par les moines et des jours qu'il y avait passés, il en est venu au souvenir – très précis – de ce qu'il y a vécu : « Ces quatre jours furent employés à dessiner, à voir, à causer ; tout l'intérieur du couvent, tous ses alentours, toutes ses légendes vinrent se fixer en croquis ou en notes sur mon album de voyage ; ces quatre jours furent, je crois, les plus parfaitement remplis et les plus complètement heureux de ma vie ; il faut avoir goûté de la vie contemplative dans les pays orientaux pour comprendre cette espèce de vertige moral qui pousse l'homme à se précipiter de la société dans la solitude. »

Je sais bien que Dumas, en l'occurrence, aurait pu exciper de l'exemple Chateaubriand, mais tout de même il est allé très loin.

N'importe. Devant un tel exploit littéraire, je reste pantois.

Ours, bifteck d’

Au cours de son voyage en Suisse de 1832, Dumas n’a cessé de rechercher les lieux où l’on mangeait le mieux : l’obsession a duré autant que lui. S’étant arrêté à Martigny, il choisit l’auberge de la Poste.

À peine assis, il réclame le menu. Il croit avoir mal lu quand il découvre, au milieu de tous les mets, du *bifteck d’ours*. De l’aubergiste qui s’approche, il requiert une explication. Il l’obtient.

— C’est tout simple, répond celui-ci. Il y a quelques jours, un chasseur de ma connaissance a tué un ours. Ne sachant qu’en faire, il est venu me le proposer et je le lui ai acheté.

— Pour le faire manger à vos clients ?

— Ayant taillé un morceau dans le filet, je l’ai fait cuire et, l’ayant goûté, je l’ai trouvé excellent. J’ai jugé de mon devoir de faire partager mon plaisir.

Dumas a toujours voulu juger par lui-même. Il commande donc le bifteck d’ours. Au moment où on le lui apporte, il hésite un instant, se hasarde et… se régale. L’aubergiste le voit engloutir le bifteck tout entier et l’entend lui dire, la bouche pleine :

— C’est vrai qu’il est bon, très bon même, ce bifteck d’ours !

Parfaitement détendu, l’aubergiste juge l’instant venu de se confier à son hôte :

— Le plus drôle, c’est que cet ours a été tué au moment même où il achevait de dévorer un homme.

Les yeux de Dumas s’écarquillent. Un long silence. Enfin :

— J’ai donc mangé d’un ours qui avait mangé un homme ?

— C’est bien cela.

— Et vous ne m’en avez rien dit avant que je le mange !

— En général, je n’en dis rien.

— Pourquoi cette exception ?

— Parce que vous m’êtes sympathique.

Dumas ne veut pas en apprendre davantage. Il paye et se hâte, quasiment épouvanté, de regagner la voiture qui l’attend.

Quand il rédigera ses *Impressions de voyage en Suisse*, il racontera très exactement ce que je viens de relater de mon mieux. Pour le malheur du propriétaire de l'auberge, les *Impressions de voyage en Suisse* remportent un grand succès. Quelques jours après la sortie de la première édition, un client gagne l'auberge de la Poste et, tout naturellement, commande un bifteck d'ours.

— Nous n'en avons pas, se contente-t-on de lui répondre.

Rien de plus mais, lorsque la commande se renouvelle plusieurs fois par semaine, l'aubergiste croit devenir fou. D'autant plus – il faut absolument, lecteur, que vous le sachiez – que Dumas a totalement imaginé l'épisode de l'ours anthropophage. Le patron de l'auberge lui avait simplement raconté qu'on lui avait proposé un ours tué depuis peu et qu'il avait jugé opportun de l'inscrire à son menu. Dumas a dû prendre un plaisir extrême à extrapoler et raconter l'histoire d'un homme ayant mangé un ours ayant mangé un homme.

Dix ans plus tard, revenant de Gênes, Dumas s'arrête de nouveau à Martigny et, à l'ami qui l'accompagne, tient à montrer l'auberge qu'il a rendue fameuse. L'ami se souvient parfaitement de l'épisode. À peine dans l'auberge, avant que Dumas ait le temps de l'en empêcher, il hèle quelqu'un :

— Hé ! monsieur !…

Le maître d'hôtel accourt. L'ami montre Dumas.

— Voici mon compagnon qui dit qu'il s'arrêtera pour dîner chez vous si vous avez, par hasard, du bifteck d'ours.

Le maître d'hôtel repère l'aubergiste dans la salle et, d'une voix qu'il mesure peu, lance à son intention :

— Ces messieurs veulent du bifteck d'ours !

« J'ai vu bien des figures se décomposer dans ma vie ; j'ai vu ces décompositions arriver à la suite de nouvelles terribles, d'accidents

inattendus, de blessures graves… Je n'ai jamais vu décomposition de physionomie pareille à celle du malheureux maître de poste de Martigny.

— Ah ! s'écria-t-il en prenant ses cheveux à pleines mains, encore ! toujours !… Il ne passera donc pas un voyageur qui ne fasse la même plaisanterie ?

— Dame, j'ai lu, dans les *Impressions de voyage* de M. Alexandre Dumas…

— Les *Impressions de voyage* de M. Alexandre Dumas ! Mais il y a donc encore des gens qui les lisent ?

— Pourquoi ne les lirait-on pas ? hasarde Dumas.

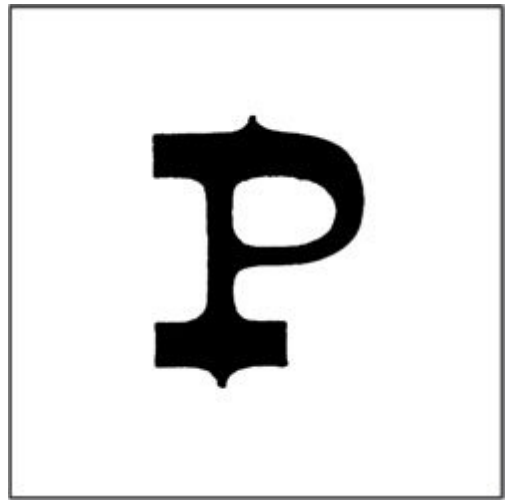
— Mais parce que c'est un livre atroce, plein de mensonges, et qu'on en a brûlé par la main du bourreau qui ne le méritaient pas comme celui-là… Oh ! M. Alexandre Dumas ! Je ne le rencontrerai donc pas un jour entre quatre yeux ? Il faudra donc que j'aille à Paris pour en finir avec lui ? Il ne repassera donc pas par la Suisse ? Il n'ose pas ! Il sait que je l'attends ici pour l'étrangler : je le lui ai fait dire. Eh bien, si vous le voyez, si vous le connaissez, redites-le-lui encore, redites-le-lui chaque fois que vous le rencontrerez, redites-le-lui toujours !

« Et il rentra chez lui comme un fou, comme un furieux, comme un désespéré. Pourquoi, au lieu de faire fortune avec une plaisanterie que j'ai risquée sur lui, a-t-il eu la niaiserie de s'en fâcher ? »

Un peu facile à dire, cher Dumas. Non ?

1- Sens du mot : qualité de ce qui est sapide. Sapide : qui a de la saveur.

2- Éditions Magellan.



Palier pour aimer

Au mois d'avril 1823, en ce Paris qu'il vient de rejoindre définitivement, Alexandre Dumas cherche à se loger. Il s'arrête enfin – que d'escaliers montés et descendus ! – au numéro 1 de la place des Italiens[1]. On lui propose une petite chambre au quatrième étage. Elle lui convient parfaitement : cent vingt francs pour une année. Voilà qui reste dans ses cordes ; du moins l'espère-t-il.

De son propre aveu, cette chambre n'est guère plus vaste qu'une alcôve. Tapissée de papier jaune, elle donne sur la cour. Aucun point d'eau : c'est alors le cas pour la majorité des Parisiens. Pour trouver de l'eau, Dumas se rend simplement sur le palier, là où l'étage entier se ravitaille.

Il y rencontre une jeune femme qu'il juge des plus accortes. Chaque jour désormais, chacun son pot à la main, ils se retrouvent. Il se nomme, ce qui ne dit absolument rien à la jeune femme qui, elle, répond au nom de Laure Labay[2].

Que sait-on de celle-ci ? Âgée de vingt-neuf ans, d'origine belge, elle est passée par Rouen avant de rejoindre Paris où elle dirige un petit atelier de

couture. Gabriel Ferry, qui l'a connue, la montre « de taille moyenne, blonde, blanche de peau, ayant un charme qui plaisait[3] ».

Nul ne sait précisément à quel moment les jeunes gens sont passés à des relations plus précises. Quand on connaît les habitudes amoureuses que Dumas fera siennes au long de toute sa vie, on a le droit de supposer que cela n'a pas dû tarder. Logiquement, les jeunes amants sont convenus de partager le même logis. L'exiguïté de la chambre d'Alexandre exclut qu'elle l'y rejoigne. C'est chez Laure qu'il s'installe.

Les vers par trop juvéniles qu'Alexandre fait imprimer, à la fin de 1823, dans *L'Almanach dédié aux demoiselles*, ne peuvent que s'appliquer à Laure :

Vous qui du matin de la vie
Respirez les légers parfums,
Suivez l'amour qui vous convie,
Fuyez les sages importuns.
Croyez-moi, le bonheur dispose
Ici-bas de bien peu d'instants
Car le plaisir est une rose
Qui ne se cueille qu'au printemps…

Quand ces vers paraissent, Laure se sait enceinte. La joie que manifeste Alexandre ne peut être mise en doute : il aimera toujours les enfants nés de lui.

Ce double bonheur aurait pu perdurer longtemps. Or, le 20 février 1824, Marie-Louise Dumas vient habiter l'appartement du faubourg Saint-Denis que son fils a loué pour elle. Elle le meuble avec le lit, la commode, la table, deux fauteuils et quatre chaises apportés de Villers-Cotterêts. Se voyant à la tête d'une somme totale de deux mille francs, elle se sait en mesure de ne rien demander à son fils. Elle se fait même une sorte de fierté à l'accueillir. Dans son esprit, une mère comme elle et un fils comme lui, réunis par la Providence dans une même ville, ne peuvent que vivre ensemble.

Comment ce fils pourrait-il refuser ? Sa mère serait capable de mourir sur-le-champ, là, devant lui. De l'enfant qui grandit dans le ventre de Laure et de Laure elle-même, il ne lui a rien dit. Bien des années s'écouleront avant qu'elle se sache grand-mère.

Mais Laure, justement ? Sa joie de vivre s'anéantit le jour même où son cher Alexandre lui révèle qu'il s'en va habiter chez sa mère. Bien sûr, il jure qu'il viendra la voir fréquemment. Et l'enfant ? Il lui promet d'être là le jour de sa naissance.

Qu'il ne puisse vivre que chez sa mère, Laure veut bien le comprendre : d'être née ouvrière l'y incite. Quel cataclysme, pourtant ! Il goûtait sa cuisine, il lui racontait sa journée. Il viendra sûrement lui faire l'amour. Et alors ? Rien ne ressemblera plus à ce qui a été. Une consolation peut-être : l'enfant ne sera qu'à elle.

Ledit enfant naîtra le 27 juillet 1824, le même mois que son père et, comme lui, sera prénommé Alexandre. Dumas tient ses promesses : il se montre ravi de faire sauter le bébé dans ses bras. Il le verra grandir avec un

vrai bonheur, découvrant vite, au milieu de ses multiples enfants naturels, que celui-ci ne peut que lui faire honneur. Le seul aussi à qui, durant sa petite enfance, il rendra des visites fréquentes. Celui auquel il s'attachera le plus.

Les liens entre les amants de palier, devenus amicaux, ne se briseront jamais : en décembre 1832, Laure Labay présente à la division des Beaux-Arts une demande de brevet de librairie. Non seulement Dumas soutient sa demande mais, une fois le brevet obtenu, il paye de sa bourse cette librairie. Le 26 mai 1864, l'une et l'autre seront présents au mariage de leur fils avec Nadejda de Naryschkine. Alexandre fils connaît un tel bonheur qu'il veut le faire partager à ses parents : pourquoi eux aussi ne se marieraient-ils pas ?

Le père n'est pas contre, mais Laure décline cette idée par trop romanesque. Une lettre d'elle à une amie explique parfaitement son refus : « J'ai passé la septantaine, je suis toujours dolente et je vis simplement avec une seule bonne. M. Dumas ferait éclater mon petit logement. […] C'est quarante ans trop tard. »

Laure mourra, le 22 octobre 1868, à l'âge de soixante-quatorze ans. Elle sera inhumée au cimetière de Neuilly.

Pensées et maximes

Choisies par Alexandre Dumas, elles sont précédées de l'avertissement que voici : « Dans mes moments de repos, de misanthropie peut-être, j'avais couvert les murailles de pensées et maximes qui, sans valoir celles de La Bruyère et La Rochefoucauld, avaient sinon leur mérite, du moins leur originalité. Je cueille les plus saillantes de cet espalier littéraire et je vous les offre. »

Les hommes admirent ce qu'ils aiment ; les femmes aiment ce qu'elles admirent.

La calomnie est le ver solitaire de la société, on n'arrive jamais à lui voir la tête.

Les hommes sont bien fous de faire des souscriptions pour élever des tombeaux aux contemporains illustres ; on n'a qu'à rassembler sur la tombe d'un homme de génie les pierres qu'on lui a jetées de son vivant, et il aura une pyramide qui dépassera celle de Chéops.

Les songes sont les oasis du désert du sommeil.

Les grands esprits et les poètes aiment dans leurs écrits beaucoup mieux

et beaucoup plus fort que dans la vie. Ils sont comme les États puissants qui acquittent leurs petites dettes avec de la monnaie, et qui règlent les grandes avec du papier.

Les rêves sont les signes auxquels on reconnaît un lit d'une tombe.

Je serais curieux de savoir lequel d'Adam ou d'Ève, trouvant le temps long, a demandé le premier à l'autre quelle heure il était.

Une chose qui m'humilie profondément est de voir que le génie humain a des limites, quand la bêtise humaine n'en a pas.

J'ai cessé d'aller dans le monde, parce que les gens du monde me rendaient plus bête, et que je ne les rendais pas plus spirituels.

La mort n'a qu'une faux, avec laquelle elle tranche la vie de l'homme d'un seul coup ; le malheur a une faucille, avec laquelle il scie notre force peu à peu, heure par heure, minute par minute, seconde par seconde.

L'amour a un flambeau, l'hymen a un flambeau, la mort a un flambeau.

Le flambeau de l'amour est de suif. Il jette une grande lueur, mais fond vite.

Le flambeau de l'hymen est de cire. Il brûle lentement et éclaire mal.

Le flambeau de la mort est de résine. Il fait si peu de flamme, tant de fumée, que l'homme ne voit pas où elle le conduit.

Porthos, la mort de

De novembre 1844 à 1847, Dumas habite à Paris rue Joubert, au numéro 10. Quand il se rend à Saint-Germain-en-Laye, sa nouvelle passion, l'appartement lui sert de pied-à-terre. Le plus souvent, son fils y demeure avec lui.

Rentrant de quelque course, le jeune homme croise le domestique de la maison qui l'avertit :

— Monsieur écrit.

Comme son géant de père a sans cesse la plume à la main, Alexandre fils s'autorise à pousser la porte de son cabinet. Installé à sa table de travail, son père lui tourne le dos. Un instant plus tard, le fils voit ce dos secoué de tremblements.

— Papa…

Son père se tourne lentement vers lui. Son visage est inondé de larmes.

Voilà un fils au comble de l'inquiétude : pleurer n'est pas dans les habitudes de son père :

— Un malheur ?

— Oui, un grand malheur : Porthos est mort. J'ai dû le sacrifier.

Depuis *Les Trois Mousquetaires,* depuis *Vingt ans après*, Alexandre fils vit en compagnie de Porthos, cet Hercule dont la force démesurée et la bonté n'ont d'égales que la simplicité d'esprit. Il sait que son père, tenant à donner une fin à l'épopée, achève *Le Vicomte de Bragelonne*. Nécessairement, Athos, Porthos et d'Artagnan devront mourir. Aramis seul survivra.

Le cadre : la forteresse de Belle-Isle, changée en place de guerre par le surintendant Fouquet et considérée comme imprenable. Pour se protéger des rancunes royales, Aramis a eu l'idée de sortir de son obscurité le frère jumeau

de Louis XIV pour le substituer à celui-ci. Il a même associé au projet le naïf Porthos, sans l'informer des graves dangers que comportait l'entreprise. Il a échoué. Le résultat était prévisible : Louis XIV lance toutes ses forces militaires à la recherche des conspirateurs. À Belle-Isle – Aramis le croit –, les deux fugitifs seront en sécurité. Il n'en est rien : la marine royale fait le siège de l'île tandis que l'armée envahit la forteresse. On n'y dispose plus que d'une unique sauvegarde : la grotte de Locmaria qui ouvre sur la mer. Les deux complices y disposent d'une barque et de rameurs. Par là, ils pourront s'évader. Venus repérer le site, Porthos et Aramis ne peuvent se le dissimuler : ils sont en grand danger. La troisième brigade qui les suit de peu commence à balayer de balles les moindres anfractuosités de la grotte.

Rien n'échappe au regard aigu d'Aramis : dans un renfoncement de la muraille, se trouve un baril de poudre de soixante à quatre-vingts livres auquel est attachée une mèche. Il le montre à Porthos :

— Ami, vous allez prendre ce baril dont je vais, moi, allumer la mèche et vous le jetterez au milieu de nos ennemis. Le pouvez-vous ?

— Parbleu !

En preuve de sa confiance, Porthos soulève le baril d'une seule main.

— Attendez, dit Aramis, qu'ils soient bien tous massés et puis, mon Jupiter, lancez votre foudre au milieu d'eux. Moi, je vais joindre nos Bretons et les aider à mettre le canot à la mer. Je vous attendrai au rivage ; lancez ferme et accourez à nous.

Porthos obéit. Il approche l'amadou de la mèche. Celle-ci s'enflamme. « Ce fut un court, mais splendide spectacle que celui de ce géant, le visage éclairé par le feu de la mèche qui brûlait dans l'ombre. »

Les soldats croyaient les ennemis du roi à leur portée. En découvrant le baril entre les mains d'une force de la nature, ils s'immobilisent. La mèche allumée les invite à un demi-tour brutal. Se voyant déjà morts, ils cherchent à s'enfuir.

Porthos veut maintenant gagner le dernier compartiment de la grotte. « Encore six de ses formidables enjambées et il était hors de la voûte ; deux ou trois vigoureux élans et il touchait au canot. Soudain, il sentit ses genoux fléchir : ses genoux semblaient vides, ses jambes mollissaient sous lui.

« — Oh ! oh ! murmura-t-il étonné, voilà que ma fatigue me reprend ; voilà que je ne peux plus marcher. Qu'est-ce à dire !

« À travers l'ouverture, Aramis l'apercevait et ne comprenait pas pourquoi il s'arrêtait ainsi.

— Au nom du ciel, Porthos ! Arrivez ! Le baril va sauter !

— Me voici, balbutia Porthos, en réunissant toutes ses forces pour faire un pas de plus.

« Mais il n'était plus temps : l'explosion retentit, la terre se crevassa ; la mer reflua comme chassée par le souffle de feu qui jaillit de la grotte comme de la gueule d'une gigantesque chimère ; le reflux emporta la barque à vingt toises ; on vit s'élancer une portion de la voûte enlevée au ciel comme par des

fils rapides ; le feu rose et vert du soufre, la noire lave des liquéfactions argileuses se heurtèrent et se combattirent un instant sous un dôme majestueux de fumée ; puis on vit osciller d'abord puis se pencher, puis tomber successivement les longues arêtes de rocher que la violence de l'explosion n'avait pu déraciner de leurs socles séculaires.

« Cet effroyable choc parut rendre à Porthos les forces qu'il avait perdues ; il se releva, géant lui-même entre ces géants. Mais, au moment où il fuyait entre la double haie de fantômes granitiques, ces derniers, qui n'étaient plus soutenus par les chaînons correspondants, commencèrent à rouler avec fracas autour de ce Titan qui semblait précipité du ciel au milieu des rochers qu'il venait de lancer contre lui.

« Porthos sentit trembler sous ses pieds le sol ébranlé par ce long déchirement. Il étendit à droite et à gauche ses vastes mains pour repousser les rochers croulants. Un instant, les bras de Porthos avaient plié ; mais l'Hercule réunit toutes ses forces et l'on vit les deux parois de cette prison dans laquelle il était enseveli s'écarter lentement et lui faire place. Un instant, il apparut dans cet encadrement de granit comme l'ange antique du chaos. Mais, en écartant les roches latérales, il ôta son point d'appui au monolithe qui pesait sur ses fortes épaules, et le monolithe, s'appuyant de tout son poids, précipita le géant sur ses genoux. Peu à peu Aramis vit le bloc s'affaisser. Les mains crispées un instant, les bras roidis par un dernier effort plièrent… La roche continua de s'abaisser graduellement.

— Porthos ! Porthos ! criait Aramis en s'arrachant les cheveux, Porthos, où es-tu ? Parle !

— Là ! là ! murmurait Porthos d'une voix qui s'éteignait. Patience ! Patience !

« À peine acheva-t-il ce dernier mot et l'impulsion de la chute augmenta l'apesanteur ; l'énorme roche s'abattit, pressée par les deux autres qui s'abattirent sur elle, et engloutit Porthos dans un sépulcre.

« En entendant la voix expirante de son ami, Aramis avait sauté à terre. Deux des Bretons le suivirent un levier à la main, un seul suffisant pour garder la barque. Les derniers râles du vaillant lutteur les guidèrent dans les décombres… Tout fut inutile, les trois hommes plièrent lentement avec des cris de douleur, et la rude voix de Porthos, les voyant s'épuiser dans une lutte inutile, murmura d'un ton railleur ces mots suprêmes venus jusqu'aux lèvres avec la suprême respiration :

— Trop lourd !

« Après quoi, l'œil s'obscurcit et se ferma, le visage devint pâle, la main blanchit et le Titan se coucha, poussant un dernier soupir.

« Avec lui s'affaissa la roche que, même dans son agonie, il avait soutenue encore !

« Les trois hommes laissèrent échapper le levier qui roula sur la pierre tumulaire.

« Puis, haletant, pâle, la sueur au front, Aramis écouta, la poitrine serrée,

le cœur prêt à se rompre.

« Plus rien ! Le géant dormait de l'éternel sommeil dans le sépulcre que Dieu lui avait fait à sa taille. »

À tort et trop longtemps, j'ai cru que le témoin unique de la mort de Porthos était Aramis. Mon erreur est patente : le seul fut Alexandre Dumas. Armé de sa gigantesque imagination, il a fait surgir du néant une réalité si puissante qu'elle s'est depuis, pour des millions de lecteurs, muée en évidence.

Postérité

Toute sa vie, Alexandre Dumas a cru qu'il ne survivrait que par son œuvre dramatique. Quant à ses romans, pensait-il, la postérité ne pouvait que les oublier.

Qui oserait jouer aujourd'hui *Antony* ?

Pourtant, Alfred de Vigny avait jugé que ce drame était « l'un des plus beaux qu'on puisse voir ». Il n'en doutait pas : Dumas occuperait « une page dans l'histoire du cœur ».

De son triomphe d'*Henri III et sa cour*, Dumas juge avec raison que « peu d'hommes ont vu s'opérer dans leur vie un changement aussi rapide que celui qui s'était opéré dans la mienne pendant les quatre heures que dura la représentation d'*Henri III* ».

Pour attribuer des dates à la disparition progressive des pièces de Dumas, il a suffi à Claude Aziza de se reporter aux programmes de la Comédie-Française. En 1895, *Henri III et sa cour*, œuvre née sous le toit du Français, disparaît de son répertoire. En 1912, c'est le tour d'*Antony* que le *Nouveau Dictionnaire des œuvres* (1994) considère pourtant comme « l'une des pièces les plus remarquables du théâtre romantique français ». En 1916, le couperet s'abat sur *Mademoiselle de Belle-Isle*, si bien accueillie à sa création.

À la fin du XXe siècle, trois pièces seulement ont été représentées à Paris : *La Tour de Nesle*, montée délibérément en parodie par Silvia Monfort ; *Les Trois Mousquetaires*, également en parodie ; *Kean*, adapté par Jean-Paul Sartre à la demande de Pierre Brasseur, plus tard mis en scène par Robert Hossein pour Jean-Paul Belmondo.

Rarement auteur s'est à ce point trompé sur lui-même : on ne joue plus ses pièces, mais ses romans font toujours de lui l'un des écrivains français les plus lus dans le monde.

Premier amour

Deux mots qui ne sortiront jamais de la mémoire de ceux qui l'auront vécu. De même que le cadre où cet amour s'est noué.

Pourquoi ne pas faire revivre ce printemps de Villers-Cotterêts tel que l'a vécu, en 1818, le jeune Alexandre âgé de quinze ans ?

« L'herbe perçait la terre, bravant le givre qui, chaque matin, en faisait un tapis d'argent ; mais, dès le commencement d'avril, ces arbres, si nus, si désolés, si morts commençaient à revêtir le velours cotonneux de leurs bourgeons. Les oiseaux endormis se réveillaient, voltigeant dans les branches, où bientôt ils devaient construire leurs nids. Puis, à partir de ce moment, chaque jour du mois, chaque heure du jour apportait son changement à ce grand réveil de la nature. Des marronniers, des tilleuls et des hêtres partaient les premières avant-gardes du printemps. Les pâquerettes étoilaient la pelouse ; les boutons d'or s'enrichissaient ; dans l'herbe, déjà haute, on entendait chanter les grillons. Les papillons, ces fleurs volantes qui éclosent dans les airs, venaient caresser les fleurs de la terre. Les beaux enfants sortaient de la ville avec des robes blanches et des rubans roses, et venaient se rouler sur l'herbe. Tout se peuplait, tout s'animait, tout vivait. Le printemps était arrivé sur les premières brises de mai et, dans la vapeur du matin, on croyait le sentir passer, secouant ses cheveux, et ranimant le monde au souffle de son haleine parfumée. »

En ce printemps de rêve, le jeune Dumas est occupé à lire *La Vie du chevalier de Faublas* dont on peut tout dire sauf qu'elle ait été un modèle de vertu. Il avouera : « Le titre ne me disait pas grand-chose mais les gravures m'en apprirent un peu plus. » Ce qu'il comprend le laisse pantois. « À compter de ce moment, je découvris en moi une vocation que je ne m'étais jamais reconnue ni même soupçonnée, celle de devenir un second Faublas. » Holà !

La fête traditionnelle de Villers-Cotterêts commence le jour de la Pentecôte. Chacun s'habille du mieux qu'il peut. Les finances de Marie-Louise Dumas l'empêchent d'acheter pour son fils des vêtements neufs. Parmi les habits de feu son mari, elle cherche ce qui pourrait lui convenir. Conservés par des sachets de camphre, ils restent en bon état. Las, quand Alexandre les endosse, ils sont beaucoup trop grands. Surtout, ils bafouent la mode. En 1818, seuls des obstinés du siècle précédent portent encore la culotte. Alexandre, adolescent bien de son siècle, aurait dû disposer « d'un col rabattu, d'une veste ronde et d'un pantalon garni ». Il n'en a pas les moyens : « J'étais vêtu comme un vieillard. »

Quand l'abbé Grégoire, dont Alexandre est l'élève, lui annonce qu'il a, pour la fête de Villers-Cotterêts, fait venir de Paris sa nièce Laurence accompagnée de son amie espagnole Vittoria, le jeune Dumas se sent fort mal à l'aise. On le lui a dit et redit : dès lors qu'elles sont parisiennes, les jeunes personnes sont redoutables.

Qui plus est, l'abbé compte attribuer Alexandre à sa nièce comme « cavalier » durant les trois jours de la fête, y compris pour le bal qui en

marquera l'apothéose. Pis encore :

— Tu feras danser ma nièce.

Sera-t-il à la hauteur ? Et puis, quand il se présentera vêtu de son habit bleu barbeau et de sa culotte de nankin, ne fera-t-il pas exploser de rire les Parisiennes ?

La veille de la Pentecôte, le rythme cardiaque d'Alexandre ne peut que s'accélérer quand le bon abbé lui présente sa nièce. Muet, il se contente de la regarder : aussi longue que mince, blonde de cheveux et surtout d'une élégance dont il n'a vu aucune équivalence à Villers-Cotterêts. Ah ! ces Parisiennes ! Le tour vient de l'amie Vittoria. Elle est dotée d'une poitrine étonnamment opulente.

On dîne, on propose à chacun une promenade dans le parc. L'abbé Grégoire veille : son élève se doit d'offrir le bras à Laurence, sa nièce. Alexandre se sent de plus en plus maladroit, donc ridicule. Quant à l'Espagnole, c'est au bras de la sœur de l'abbé qu'elle se pend. De temps à autre, les deux filles échangent un regard qui empourpre le front d'Alexandre.

On suit l'allée de marronniers chargés de fleurs jusqu'à un énorme « saut de loup » creusé à fleur de terre : en fait, un profond et large fossé. Les Cotteréziens l'appellent le *Haha*. Alexandre croit le moment venu, enfin, de briller : parmi les exercices corporels dans lesquels il excelle, il se targue de sauter mieux que personne.

— Vous voyez ce fossé-là ? lance-t-il à sa compagne forcée. Eh bien, je saute par-dessus.

Laurence s'amuse :

— Vraiment ?

— Il a quatorze pieds. Je vous réponds que personne n'en ferait autant.

— Bien sûr. À quoi cela pourrait-il servir ?

Il se souviendra : « Je me figurai que cette froideur venait de son incrédulité. »

— Vous allez voir !

Prenant son élan, il se retrouve bien au-delà du fossé. Sa fierté ne dure qu'un instant : en pliant les genoux, il a déchiré le fond de sa culotte. Épouvante. Seule issue : fuir, fuir le plus vite, le plus loin possible. Quand il parvient chez lui, il est hors d'haleine. Nul besoin d'explication : se saisissant d'une aiguille et de fil, sa mère répare l'outrage.

Le bal va commencer. Il bat son propre record de vitesse pour arriver à temps. La musique qu'il entend au loin sonne comme un glas. Faisant son entrée sur la piste en plein air, il voit Vittoria virevolter avec Miguet, son collègue chez M^e^ Mennesson. Laurence, elle, tourne au bras d'un certain Miaud, employé au dépôt de mendicité, plus élégant que quiconque. Le couple passe à la hauteur d'Alexandre. À la vue de sa tenue étrange, Miaud lui lance, goguenard :

— Voilà Dumas qui va refaire sa première communion ; seulement il a changé de cierge !

— En place pour la contredanse ! crie le ménétrier en chef.

Alexandre se précipite pour inviter Laurence. Il s'arrête dès qu'il voit un certain Fourcade, connu comme bon danseur, enlacer Vittoria.

Un murmure d'admiration accompagne les premiers pas de Fourcade. Pour mieux observer le style de son compétiteur, Alexandre néglige quelque temps d'inviter Laurence. Par bonheur, il apprend vite et retient aussitôt. Quand, à son tour, il entre dans la danse et entraîne Laurence sur la piste, une « bienveillante rumeur » s'élève du public :

— Joli couple, vraiment !

Cependant qu'Alexandre reconduit Laurence à sa place, elle s'exclame, ravie :

— Savez-vous que vous dansez très bien ? Où avez-vous donc appris ?

— Ici.

— Comment ? Ici, à Villers-Cotterêts ?

— Oui, ici, à Villers-Cotterêts.

Sur le ton d'un homme beaucoup plus sûr de lui, il s'enquiert :

— Valseriez-vous, par hasard ?

Elle ne valse pas, cela lui fait mal au cœur.

— Prenez Vittoria, elle adore la valse.

Il aborde l'Espagnole :

— Êtes-vous disposée à vous risquer ?

— Ma foi, oui, répond-elle en souriant.

Il se souviendra : « Si j'étais un danseur passable, j'étais un excellent valseur. L'Espagnole s'en aperçut au premier tour que nous fîmes et se livra tout entière, sentant qu'elle était soutenue et conduite. » D'ailleurs, au milieu de la valse, elle s'exclame :

— Mais vous valsez très bien !

— Vous me faites d'autant plus de plaisir que je n'ai encore valsé qu'avec des chaises.

Il explique : quand il a appris à valser, l'abbé Grégoire lui a défendu de prendre une femme dans ses bras. Seules les chaises ont été admises. Pour Vittoria, c'est trop : « Ma valseuse s'arrêta court ; je crus qu'elle allait suffoquer à force de rire. »

— Vous êtes un drôle de garçon, lui dit-elle après avoir repris son sérieux, et je vous aime beaucoup… Valsons.

Dumas : « C'était la première fois que je respirais une haleine parfumée, que je sentais des cheveux passer sur mon visage, que mes yeux s'arrêtaient, plongeant dans des épaules nues ; que mon bras enlaçait une taille rebondie, cambrée, mouvante. Je poussai une espèce de soupir frémissant et joyeux.

— Eh bien, qu'avez-vous ? demande sa valseuse.

— J'ai que je trouve qu'il est bien plus agréable de valser avec vous qu'avec une chaise. »

Tard dans la nuit, il rentrera chez lui, convaincu que sa vie vient de changer. Il peut plaire aux femmes. Si Vittoria a regagné Paris, Laurence doit

rester quelque temps encore chez son oncle. Il cherche toute occasion de se trouver avec elle. L'illusion durera quinze jours, jusqu'au moment où il recevra cette lettre :

« Mon cher enfant,

« Depuis quinze jours, je me reproche d'abuser, comme je le fais, de la complaisance que vous croyez devoir à mon oncle qui vous a fort indiscrètement prié d'être mon cavalier. Quelques efforts que vous fassiez pour cacher l'ennui que vous causent des occupations au-dessus de votre âge, je me suis aperçue des dérangements que je cause dans vos habitudes, et je me les reproche. Retournez donc à vos jeunes camarades, qui vous attendent pour jouer aux barres et au petit palet. Soyez, au reste, sans inquiétude sur moi ; j'ai accepté, pour le peu de temps que j'ai encore à rester chez mon oncle, le bras de M. Miaud.

« Recevez, mon cher enfant, tous mes remerciements pour votre complaisance et croyez-moi votre bien reconnaissante Laurence. »

Voilà de quoi foudroyer l'infortuné Alexandre mais aussi susciter sa colère. Il provoque Miaud en duel, lui laissant le choix des armes. En réponse, il reçoit une poignée de verges accompagnée de la carte de son « rival ». Tout Villers-Cotterêts est maintenant au courant. Dans les rues de sa ville natale, il se sent à tout instant raillé. À l'étude, Me Mennesson ridiculise son saute-ruisseau. C'est trop. En découle pour Alexandre une fièvre que le docteur Lécosse déclare cérébrale. Guéri et reprenant ses courses pour le compte de son notaire, son regard se porte désormais vers toutes les filles qu'il croise. À condition qu'elles soient jeunes et jolies.

Presque chaque jour, quittant l'étude de Me Mennesson, il passe devant une petite maison ornée de cette enseigne : *Mesdemoiselles Rigolot, marchandes de mode*. Là, les sœurs Marie-Louise et Adélaïde-Victoire Rigolot proposent des vêtures à la mode de Paris. Outre les patronnes, deux lingères y travaillent, la fort belle et très brune Aline Hardi et Aglaé Tellier, ravissante sous ses cheveux blonds.

La dernière va faire battre le cœur d'Alexandre[4]. Aglaé a dix-neuf ans, il en a quinze. D'elle, il dira : « Elle était rose et blonde. Je n'ai jamais vu plus jolis cheveux dorés, plus gentils yeux, plus charmant sourire ; plutôt gaie que triste, plutôt petite que grande, plutôt potelée que mince : c'était quelque chose comme un de ces chérubins de Murillo, qui baisent les pieds des Vierges, à moitié voilés par des nuages ; ce n'était ni une bergère de Watteau, ni une paysanne de Greuze, c'était quelque chose entre les deux, et participant des deux. Celle-là, on sentait qu'il était doux et facile de l'aimer, quoiqu'il ne fût point facile d'être aimé d'elle. Le bandeau que j'avais sur les yeux tomba, et je pus dire non seulement : *Je vis*, mais encore : *J'existe*. »

Il sait parfaitement qu'elle a fréquenté quelque temps un certain Richoux et qu'ils ont songé au mariage. Les parents du garçon, plus riches que ceux d'Aglaé, se sont opposés à l'union. Aglaé est libre. Elle a quatre ans de plus que lui mais quelle importance ? Il se sent en mesure d'« attaquer » : toute sa vie, l'attaque restera sa stratégie essentielle. S'y intègre le temps qu'il lui faut pour vaincre. En l'occurrence, ce sera six semaines.

Avec les Parisiennes, il a beaucoup appris. Impossible de leur comparer Aglaé : « Non, j'avais affaire à une jeune fille plus timide que moi qui prenait au sérieux mes semblants de courage. » Il en tire la leçon : « Cette fois, j'attaquais et l'on se défendait, et même on se défendait si bien que je compris bientôt que l'attaque était inutile, et qu'il y avait là une résistance sérieuse, qui pourrait céder peut-être devant un long et persévérant amour mais qui ne se laisserait pas vaincre par un coup de main.

« Ainsi commença pour moi cette première série de jours dont le reflet se prolonge sur toute la vie ; cette charmante lutte de l'amour qui demande sans cesse et qui ne se lasse pas d'un éternel refus ; cette conquête successive de petites faveurs, dont chacune, au moment où on l'obtient, vous remplit l'âme de joie, période matinale et fugitive d'une vie qui, pareille à l'aurore, plane au-dessus du monde, en secouant à pleines mains des fleurs sur la tête de tous les hommes et précède, noyée dans l'aube juvénile de la puberté, le soleil ardent des grandes passions. »

Le jour est venu où Aglaé a voulu partager une ivresse aussi joliment exprimée. Question : comment ces vibrants amoureux vont-ils trouver le moyen de se livrer à des ébats ? L'un et l'autre sont surveillés par leurs parents. D'une part, Marie-Louise Dumas exige de tout savoir de l'emploi du temps de son fils. De l'autre, comment Aglaé pourrait-elle recevoir Alexandre sous le toit de ses parents ?

Une chance inimaginable va être accordée aux jeunes amoureux par les parents d'Aglaé. Jusque-là, celle-ci n'avait jamais quitté la chambre de son enfance. Au fil des années et des naissances, la maison s'est trouvée trop pleine. Il fallait à tout prix disposer d'une chambre nouvelle. Or, à quelques mètres de là, dans le jardin, se trouvait un pavillon dont on ne faisait rien. Les parents l'ont meublé, Aglaé l'a occupé sans trop protester. À l'époque, de telles choses advenaient si rarement que nous oserions presque y voir un miracle de l'amour.

Tâchons, grâce à Dumas lui-même, d'esquisser ce qu'était la soirée des deux amoureux. L'habitude, à Villers-Cotterêts, était que, le soir, les jeunes gens d'un même quartier se réunissaient chez une même personne, souvent une mère de famille. La conversation allait bon train. Alexandre et Aglaé s'asseyaient l'un près de l'autre. À dix heures du soir, on se séparait. Chacun reconduisait chez elle la jeune fille dont il s'était fait le cavalier. On s'arrêtait devant la porte de la maison de l'aimée, laquelle accordait en général une demi-heure à son soupirant. Jusqu'à ce qu'une fenêtre s'ouvre à laquelle apparaissait la mère appelant, d'une voix agacée, sa fille à se coucher. La réponse était partout identique :

— Me voilà, maman !

Elle rejoint sa maison ; le garçon regagne la sienne. Ainsi en est-il pour tous les jeunes couples. À l'exception d'Alexandre et Aglaé. Et quelle exception !

De retour chez lui, Alexandre embrasse sa mère qui l'attend près de la

chandelle. Ils vont tous deux se coucher. Sachez, lecteur, qu'ils ne partagent plus la même alcôve. À la suite d'un combat acharné, le jeune Dumas a conquis le droit de disposer d'une chambre personnelle. Quand il est censé s'y être endormi, quand il est sûr que c'est le cas pour sa mère, il s'évade et retourne chez Aglaé. Béni soit le petit pavillon ! Il réintègre le toit maternel vers trois heures du matin. De temps à autre – ô joie ! –, il leur advient de passer ensemble une nuit entière.

Leurs amours vont durer trois ans. Que les parents ne se soient, durant trente-six mois, aperçus de rien paraît peu vraisemblable. Peut-être cet aveuglement contient-il une part de lucidité. Une jeune fille de ce temps doit nécessairement, pour être considérée, prendre un mari. Peut-être le père et la mère d'Aglaé – parents d'exception – ont-ils attendu que les rencontres amoureuses s'espacent pour présenter à Aglaé un éventuel mari, Nicolas Hanniquet, pâtissier-traiteur, de treize ans son aîné. Elle semble ne s'être guère fait prier pour accepter de l'épouser. D'elle-même, elle a dû comprendre que cette merveilleuse aventure était sans avenir.

De son côté, Marie-Louise Dumas participe à la manœuvre. Elle envoie son fils à Dreux chez son beau-frère Victor Letellier qui l'accueille pour un séjour de deux mois. Là, Alexandre aurait fait la cour à une « femme mariée ».

Quand, le 1er septembre 1821, il regagne Villers-Cotterêts, ses « amis » – le sont-ils vraiment ? – lui posent tous la même question :

— Tu sais qu'Aglaé se marie ?

Ils donnent même la date du mariage : 1er octobre. Ce jour-là, délibérément, Alexandre s'éloigne de Villers-Cotterêts : en ce cas, les parties de chasse sont bien commodes. Avec quelques amis, il dresse même, dans la forêt, une hutte pour y dormir. Après une chasse abondante, ils conviennent de festoyer. On parle beaucoup et très fort. Alexandre se tait. « Je fus tiré de ma rêverie par le son aigu d'un violon et par de joyeux éclats de rire. Violon et éclats de rire s'approchaient, et je commençai bientôt à entrevoir sous les arbres un ménétrier et une noce venant d'Haramont et allant à Villers-Cotterêts ; tout cela suivait un petit chemin de traverse, et devait passer à vingt pas de moi : jeunes filles à robe blanche, jeunes gens à l'habit bleu ou noir, avec de gros bouquets et de longs rubans ! » C'était la noce d'Aglaé.

Anticipons. En 1827, Dumas est parisien depuis quatre ans. Il vient de faire jouer sa pièce *La Noce et l'Enterrement* et une autre – *Christine* – occupe toutes ses pensées. Une nuit de septembre, sous la pluie, il erre sur le boulevard, près de la porte Saint-Denis. Comment agencer les personnages du sujet idéal dont il se croit détenteur ? Il rêve. Soudain, dans la nuit, des cris de femme, le bruit d'un affrontement. Comment douter qu'Alexandre Dumas ne se soit précipité ? Il voit une femme se débattre contre un agresseur qui cherche à lui voler son collier et un homme se défendant à coups de canne contre un second bandit qui s'en prend à lui. Dans l'instant, le premier

agresseur, jeté à terre, se trouve sous le genou de l'écrivain tandis que l'autre, épouvanté, disparaît dans la nuit. La garde qui patrouille dans chaque quartier de Paris intervient opportunément. À son sauveur, la femme balbutie des remerciements. Il semble à Alexandre que cette voix ne lui est pas inconnue. Il s'approche, reconnaît le visage : c'est celui d'Aglaé Tellier. L'homme à la canne n'est autre que son mari. Les patrouilleurs qui se sont saisis du bandit resté là comprennent mal les explications des trois autres personnes. Avec l'aisance dont ils usent traditionnellement, ils conduisent tout le monde au violon où le trio passera la nuit. Aglaé a droit à un lit de camp, son mari s'assoit près d'elle et la console de son mieux.

Alexandre gardera d'Aglaé le souvenir d'une femme « qui s'endort peu à peu sur l'épaule d'un autre, qui tutoie cet autre et qui paraît parfaitement heureuse ».

Premier argent

Louis XVIII vient de mourir. Le 29 mai 1825, Charles X, son frère et successeur, se fait sacrer à Reims. Non seulement Hugo et Lamartine assistent à la cérémonie, mais ils lui consacrent des vers éblouis qui leur vaudront d'être décorés de la Légion d'honneur.

Alexandre Dumas, lui, ne s'est en rien intéressé au couronnement. Parisien depuis deux ans, il copie inlassablement les textes qui, au Palais-Royal, lui sont confiés. Il pense toujours au théâtre : « Nous persistions bien à collaborer, de Leuven et moi ; mais tout cela n'avait aucun résultat ; ce qui nous faisait crier tout haut à l'injustice des directeurs et au mauvais goût des comités, quoique, tout bas, je rendisse justice à nos œuvres, m'avouant franchement à moi-même que, si j'étais directeur, je ne me recevrais pas. »

Il songe aussi à la nécessité d'accroître ses revenus : l'appartement loué pour sa mère coûte cher. Si les économies de Marie-Louise suffisent à son propre entretien, il ne peut oublier le sien et celui du petit Alexandre.

Il repousse l'idée de se séparer littérairement d'Adolphe de Leuven mais lui propose de s'adjoindre un auteur familier du théâtre. Pourquoi pas Rousseau et Romieu ? Ils peuvent se prévaloir de plusieurs vaudevilles à succès. Certes, on les sait grands buveurs. Aucun rapport (voir : Farces).

Les deux jeunes gens présentent d'abord leurs œuvres complètes à Romieu, lequel, lecture faite, décline toute collaboration. Pour appâter Rousseau, on le convie à un déjeuner au café des Variétés. Il boit plus qu'il ne mange mais ne promet rien. Les parents d'Adolphe doivent offrir le jeudi suivant un repas habituellement arrosé de champagne. Ils y invitent Rousseau. Le champagne le séduit mais il prévient : rien de ce qu'il a lu ne lui a plu ; les mélodrames sont tirés de romans trop connus, les vaudevilles s'inspirent d'idées qui traînent partout. Une première bouteille de champagne

l'apprivoise un peu. Après quoi, Alexandre narre une histoire de chasse qui le fait rire. Pourquoi ne pas en tirer un vaudeville ? Déjà, Rousseau en trouve le titre : *La Chasse et l'Amour*.

Une fois bue la troisième bouteille de champagne – surtout par Rousseau –, on convient que *La Chasse et l'Amour* se composera de vingt et une scènes. Les sept premières sont attribuées à Alexandre, les sept suivantes à Adolphe, les sept dernières à Rousseau. Chacun jure d'achever au plus tôt son travail. Le lendemain, Dumas livre ses sept scènes. Il faut une semaine à Adolphe pour achever les siennes. Rousseau ne livre rien. Au cours d'un nouveau dîner arrosé, les deux premiers lisent leurs scènes, Rousseau se contente de les entendre. Un couplet de Dumas émerveille Rousseau, surtout les deux derniers vers.

Ce couplet, le lecteur doit absolument le connaître :

La terreur de la perdrix
Et l'effroi de la bécasse
Pour mon adresse à la chasse,
On me cite dans Paris.
Dangereux comme la bombe,
Sous mes coups, rien qui ne tombe,
Le cerf comme la colombe.
À ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre ;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin.

En fait, Rousseau ne peut travailler seul. Les idées ne lui viennent que le verre à la main. Dumas le reconnaîtra : « Sous la plume de notre collaborateur, plus exercée que la nôtre, les phrases s'arrondirent, les couplets s'aiguisèrent, quelques étincelles jaillirent çà et là dans le dialogue et, au bout de huit jours, l'œuvre était accomplie. »

À quel théâtre va-t-on s'adresser ? Rousseau incline pour le théâtre du Gymnase. Il obtient une lecture à laquelle Dumas, cloué à son bureau, ne peut assister. À trois heures de l'après-midi, tête basse, Adolphe et Rousseau viennent lui rendre compte :

— *La Chasse et l'Amour* est refusée par acclamations.

Pourquoi ? Poirson, directeur du Gymnase, s'est montré scandalisé par le lièvre et le lapin.

Qu'Alexandre se rassure : Rousseau a demandé une lecture à l'Ambigu. Elle aura lieu le samedi suivant. Alexandre étant de nouveau cloîtré au bureau, les deux autres frappent à sa porte. Tout se résume en quatre mots :

— La pièce est reçue !

— Et mon « fameux lapin » ? s'inquiète Dumas.

— Il a été bissé !

Toujours soucieux de « ses sous », Dumas interroge Rousseau, seul compétent :

— Comment serai-je payé ?

Peut-être entend-il pour la première fois parler de droits d'auteur.

Suivent ces précisions : il recevra douze francs par représentation. S'y ajoutera le produit de six places dans la salle, soit six francs par soirée.

— Quand les toucherai-je ?

— Lorsque la pièce sera jouée.

— Ce qui veut dire ?

— Pas avant plusieurs mois.

La grimace de Dumas entraîne un nouveau conseil de Rousseau : il lui faut s'adresser à un certain Porcher, lequel, en prélevant bien sûr son pourcentage, avance aux auteurs le montant de leurs droits.

De la rencontre, il revient ayant cinquante francs dans sa poche. « J'ai éprouvé peu de sensations aussi délicieuses que le contact de ce premier argent gagné avec ma plume ; jusque-là celui que j'avais touché n'avait été gagné qu'avec mon écriture. »

La Chasse et l'Amour sera joué le 22 septembre 1825. Incontestable, le succès. Le nom de Dumas ne figure ni sur l'affiche ni dans le programme. « Je ne voulais, en réalité, jeter mon nom à la publicité qu'à la suite d'une œuvre importante. »

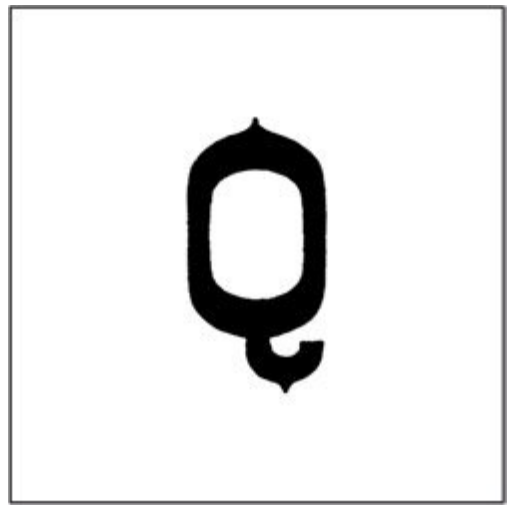
À une telle œuvre, il croit toujours.

1- Actuellement rue Boieldieu.

2- À l'état civil, Marie-Catherine-Laure.

3- Gabriel Ferry, « Souvenirs sur la mère d'un auteur dramatique », *Revue d'art dramatique*, 1887.

4- Dans ses *Mémoires*, il la nomme Adèle Dalvin.



Quarteron

Un salon où se trouve Alexandre Dumas. On traite de la question à la mode : quelle différence existe-t-il entre un nègre et un blanc ? Un « homme d'esprit » se tourne vers l'auteur des *Mousquetaires* :

— À propos, monsieur, vous devez bien les connaître, les nègres ?

— Vous avez parfaitement raison, monsieur. Mon père était un mulâtre, mon grand-père était un nègre et mon arrière-grand-père était un singe. Vous voyez, monsieur, que ma famille commence où la vôtre finit.

Joli – mais Alexandre n'en pense pas moins.

Son père étant un mulâtre, il reste, lui, un quarteron, appellation donnée au fils d'un mulâtre et d'une femme blanche. Provenant de l'espagnol *cuarteron*, le mot a surgi dans la langue française au début du XVIIIe siècle. Son fils Alexandre sera, lui, un octavon.

Enfant, à Villers-Cotterêts, les plaisanteries les plus grasses ne lui ont pas manqué. Doté d'une musculature formidable, il a toujours su se défendre. Parfois, un regard cinglant a suffi.

Le plus dur pour lui furent les insinuations qui l'ont accompagné dans son âge mûr et se sont poursuivies durant son existence entière. Pour que le lecteur le comprenne mieux, je l'invite à lire *Georges*, seul roman où Dumas aborde pleinement le problème. L'action se déroule à l'île de France, devenue depuis île Maurice. L'un des personnages principaux est un « riche planteur » nommé Pierre Munier, l'un de ces « mulâtres auxquels, dans les colonies, la fortune souvent énorme à laquelle ils sont arrivés par leur industrie ne fait point pardonner leur couleur ». Alors que l'île est menacée par les Anglais, Munier veut s'engager dans la garde nationale. On le lui refuse : c'est un nègre. Il ne s'en battra pas moins avec courage pour la défense de l'île.

Il lui reste tant d'amertume qu'il expédie en France ses deux fils Georges et Jacques. Ce dernier s'engage dans la marine et on le perd de vue. L'éducation dont Georges bénéficie à Paris fait de lui un homme de culture doté d'une réelle élévation morale. Quatorze années passent. Les Anglais l'ont emporté. Georges regagne son île natale dans le but – il ne s'en cache pas – d'y vaincre le « préjugé de couleur ». Georges et son père se jettent dans les bras l'un de l'autre, mais leurs retrouvailles sont troublées par l'arrivée de Jacques qui s'est fait… négrier.

Une jeune fille délicieuse, Sara, va contribuer à faire passer un tel événement à l'arrière-plan des préoccupations de Georges. Elle se baignait, un requin allait la dévorer. Il l'a abattu. Ils sont tombés amoureux l'un de l'autre. Georges demande sa main aux parents blancs qui la lui refusent : un mulâtre !

La révolte gronde parmi les esclaves de l'île. Laïza, esclave elle-même, propose à Georges de prendre la tête du soulèvement : l'esclavage une fois aboli, l'île Maurice sera indépendante. Analysant le roman, Noël Lebeaupin souligne que Dumas « reprend en les adaptant maints éléments de l'histoire familiale. Saint-Domingue fait place à l'île de France, colonie exotique dont la prospérité repose sur l'esclavage. Georges est de sang mêlé, comme Dumas et son père. […] Que tout cela se déroule dans une nature tropicale peinte avec lyrisme et voici un roman complet, avec un grand sujet ».

En 1843, lors de la publication de *Georges*, un critique prend tant d'intérêt à sa lecture qu'il publie deux articles, l'un dans le *Cabinet de lecture*, l'autre dans *Le Voleur*. La conclusion en est que « tous les hommes qui ont étudié l'état social des colonies, non dans les homélies de nos philanthropes et les fantaisies de nos romanciers, mais en faisant sur les lieux mêmes de consciencieuses observations, sont demeurés convaincus de cette vérité que la race mulâtre est inférieure à la race blanche, comme la race nègre l'est au mulâtre. Sans doute il peut y avoir des exceptions, l'auteur de *Georges* en est lui-même la preuve éclatante ; mais ces exceptions, extrêmement rares du reste, ne peuvent renverser un fait qu'une triste expérience vient chaque jour confirmer ».

Texte que Dumas n'a pu lire sans colère. Or, un an plus tard, sort le pamphlet d'un certain Mirecourt : *Fabrique de romans. Maison Alexandre Dumas et compagnie.* Non seulement l'auteur accuse Dumas d'avoir engagé

une véritable meute pour écrire ses livres, mais il s'en prend à son physique : « Il est assez connu. Stature de tambour-major, membres d'Hercule dans toute l'extension possible, lèvres saillantes, nez africain, tête crépue, visage bronzé. Son origine est écrite d'un bout à l'autre de sa personne ; mais elle se révèle beaucoup plus encore dans son caractère.

« Grattez l'écorce de M. Dumas et vous trouverez le sauvage… Effacez un peu le fard, déchirez un costume débraillé, ne faites pas le moindre cas de certaines façons Régence, ayez l'air sourd à un langage de ruelle, aiguillonnez un point quelconque de la surface civilisée, bientôt le nègre vous montrera les dents. »

Balzac trouve le pamphlet « ignoblement bête » tout en ajoutant : « mais c'est tristement vrai ».

Ceux qui méprisaient Dumas n'ont cessé de l'appeler « écrivain nègre ». En 1848, Théophile Gautier, qui aime tout en Dumas, se laisse aller à écrire : « Dumas est créole, à part toute allusion à sa peau. » Comme le constate Charles Grivel : « La restriction implique donc qu'on y a pensé. »

Nodier, qui l'adore, ne fait rien d'autre en lui lançant à la tête : « Ah ! vous serez toujours les mêmes, vous autres nègres. Vous aimez les verroteries et les hochets. »

Alexandre collectionne-t-il les décorations ? C'est nègre. Le tape-à-l'œil qui ne lui répugne pas : c'est nègre. Que son comportement le fasse remarquer : c'est nègre.

En 1868, vingt-cinq ans après *Georges*, Dumas publie *Histoire de mes*

bêtes, l'un de ses livres les plus heureux. Un chapitre s'intitule : « Un cocher géographe m'apprend que je suis nègre ». Explication : Dumas arrête un cabriolet. Aussitôt, le cocher engage la conversation.

— Que Monsieur me pardonne, mais la géographie m'a toujours intéressé. Puis-je me permettre d'interroger Monsieur : dans quel département Monsieur est-il né ?

— Je suis né dans le département de l'Aisne, répond Dumas le plus simplement du monde.

S'il ne reconnaît nullement Dumas, le cocher sait tout de l'Aisne. Un grognement approbateur de son client l'engage à parler de Soissons, de Laon et même de Villers-Cotterêts. Nouveau grognement. Encouragé, le cocher tient à citer les hommes célèbres qui sont nés dans cette ville : le général Foy, Collot d'Herbois, Albert Demoustier, auteur des *Lettres à Émilie sur la mythologie*, bien d'autres.

Dumas hasarde :

— Et Alexandre Dumas ?

Haussement d'épaules du cocher :

— Il n'est pas né à Villers-Cotterêts.

— Ah ! par exemple, voilà qui est un peu fort !

— Tant que vous voudrez : Alexandre Dumas n'est pas de Villers-Cotterêts.

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît ?

— Pour l'excellente raison qu'il est nègre.

« Je restai abruti », commentera Dumas. Sentiment qui ne le quittera jamais.

S'il faut en croire les *Choses vues* de Victor Hugo, rien n'avait changé sur ce chapitre à la fin du règne de Louis-Philippe : entre amis, « on causait nègres, émancipations, colonies, etc. Émile Deschamps faisait des calembours et disait qu'Alexandre Dumas ressemblait à un nègre. J'ai dit : "Moi aussi, je ressemble à un nègre !" Là-dessus on éclate de rire. J'ai riposté par ceci :

Quoique les Noirs ne soient pas blonds
Eux et moi nous ressemblons
Et sous le sens la chose tombe
Ils ont pour maîtres des colons
J'ai pour maîtresse une colombe. »

Hugo se réjouit de l'abolition de l'esclavage par la IIe République. Ce qui ne l'empêche pas de s'amuser des suites de l'événement. S'en rapportant aux cérémonies célébrées à la Guadeloupe, il note : « Au moment où le gouverneur proclamait l'égalité de la race blanche, de la race mulâtre et de la race noire, il n'y avait sur l'estrade que trois hommes. Un blanc, le gouverneur ; un mulâtre qui lui tenait le parasol ; et un nègre qui lui portait son chapeau. »

D'un tel état d'esprit, la caricature s'est mêlée assez rapidement. Il suffit d'exagérer les traits du visage de Dumas pour qu'on l'identifie aussitôt. Exemple : Dumas entre dans un salon accueilli par un enfant noir costumé en groom. « Tiens ! un nègre », dit le groom.

L'auteur de *Georges* (1843), de *La Tulipe blanche* (1850) et du *Meneur de loups* (1857) a-t-il écrit pour se « blanchir » ? L'hypothèse a été avancée. Est-ce par orgueil ou par sottise que le Blanc – parce qu'il est blanc – se juge supérieur au Noir parce qu'il est noir ? Même Alexandre Dumas fils – à son insu, on l'espère – est entré dans la danse :

— Mon père est si vaniteux qu'il monterait sur le siège de sa voiture pour faire croire qu'il a un nègre[1].

D'avoir gravi les Alpes *de Chamonix à la Grande Chartreuse*[2], après s'être hissé jusqu'au sommet du mont Blanc, le grand homme triomphe à bon droit : « J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle ni le chamois ; j'y étais venu seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté : tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir : j'étais le roi du mont Blanc, j'étais la statue de l'immense piédestal. Ah ! »

Doit-on considérer ce cri – on l'a fait – comme la revanche du Noir sur le Blanc ? Renchérir sur le passage de Dumas de la Forêt *noire* jusqu'au mont *Blanc* ? Haussons les épaules.

Je ne puis m'empêcher, pour finir, de citer ces quelques lignes de Paul Claudel. « Alexandre Dumas est bien ce que Villers-Cotterêts était capable de produire en fait de *nègre*[3]. »

1- Selon la princesse de Metternich.

2- Titre de l'une de ses œuvres.

3- *Journal*, décembre 1942.

Roman monstre

Il est advenu parfois à Dumas de se définir comme « le Juif errant de la littérature ». N'y cherchons aucune ironie. Déjà ce Juif errant le hantait au lendemain des Trois Glorieuses.

Durant son exil à Bruxelles, il y revient. Il sonde Anténor Joly, directeur du journal *Le Pays* : « Que diriez-vous d'un immense roman en huit volumes qui commencerait à Jésus-Christ et qui finirait avec le dernier homme de la création ? […] Ceci vous paraît fou mais demandez à Alexandre qui connaît l'ouvrage d'un bout à l'autre ce qu'il en pense[1]. » Le titre : *Isaac Laquedem*.

Pour Anténor Joly, il ne peut s'agir que d'un « roman monstre ». Ce n'est plus huit volumes qu'il faudra à Dumas, mais dix-huit !

Alexandre sait déjà ce que sera le début du roman : une longue description de la via Appia. Comment l'écrire sans l'avoir vue ?

Le 17 août 1852, il enlève à Paris Isabelle Constant, sa jeune maîtresse atteinte de phtisie, seul être à ses yeux « qui l'aime au monde » et qu'il « aime comme une fille ». Ce faisant, il déchaîne la colère de sa chère Marie à qui il

avait promis de faire le voyage en sa compagnie.

Pour gagner Rome, Isabelle et lui passent par Chambéry, Turin et Gênes. Leur arrivée, le 24 août, dans la Ville éternelle est marquée par une chaleur torride. Dumas rencontre les experts les plus renommés, ceux-là mêmes qui ont procédé aux dernières fouilles entreprises sur la via Appia. Ils les lui commentent et, sous la même chaleur, répondent à ses questions. À Paris, le projet se confirme : *Le Pays* annonce qu'il publiera bientôt une œuvre capitale d'Alexandre Dumas, une « puissante épopée qui promènera à travers les âges historiques la symbolique légende d'Isaac Laquedem ».

De son côté, Isabelle se chauffe au soleil : il faudra près d'un siècle pour apprendre que le soleil est fatal aux tuberculeux.

De retour, en octobre, à Bruxelles, Dumas calcule que, pour accomplir son projet, il devra utiliser au moins dix mille feuillets. A-t-il eu des collaborateurs ? Paul Lacroix s'est affirmé l'un d'eux. Daniel Zimmermann, biographe informé de Dumas, a retrouvé et publié le plan écrit par Lacroix : « Prologue-Préliminaire de la Passion. Société judaïque sous les Romains. La Madeleine. La Passion. Le Juif. » Cela continue jusqu'à l'Épilogue : « Le Nouveau Messie Siloë – le monde arrivé à la perfection s'attaquant à Dieu. Seconde Passion. Fin du monde par le froid et les ténèbres. Nouvelle création. Le Juif, dernier homme du vieux monde et premier du nouveau. » Est-ce là un plan ou une table des matières ?

Le livre *Isaac Laquedem* est resté longtemps introuvable. Publiant sa biographie de Dumas en 1995, Daniel Zimmermann n'en a découvert aucun exemplaire sur le marché, « sauf dans des éditions très anciennes et rares ». Quinze ans ont passé et, au moment où j'écris, le livre, abondamment réimprimé, se trouve aisément.

Jour important : Dumas présente son entreprise à la direction du *Constitutionnel*[2] : il s'agira d'« un drame religieux, social, philosophique, amusant surtout comme tout ce que je fais, chrétien et évangélique ». De sa part, quelle nouveauté ! Il énumère les personnages principaux : Jésus-Christ, Marie-Madeleine, Pilate, Tibère, Cléopâtre, les Parques, Prométhée, Néron, Poppée, Narcisse, Octavie, Charlemagne, Roland, Vitikind, Velléda, Merlin, la Fée Mélusine, Renaud, les trois fées, Thor, Odin, les Walkyries, le loup Fleuris, la Mort, le pape Grégoire VII, Charles IX, Catherine de Médicis, le cardinal de Lorraine, Napoléon, Marie-Louise, Hudson Lowe, Talleyrand, le Messie et l'Ange du Calice.

On imagine la direction du *Constitutionnel* comprenant mal à l'origine, passant peu à peu de l'ahurissement à l'accablement pour en venir à un réel intérêt. Quoi qu'il arrive, cela frappera le public.

En plein travail, Dumas ne cesse de s'informer. *Au conservateur du musée d'Artillerie* : « J'ai besoin que tu me dises si tu es bien sûr que le Christ parlait arabe[3].

« J'ai besoin que tu me dises si quelque chose reste comme force écrite du signe que Dieu imprima sur le front de Caïn et l'Ange sur le front du Juif errant – n'est-ce pas le Tau[4] ?

« Je commence mon juif demain matin. Il faut donc que tu me répondes poste pour poste. »

Le 25 novembre 1852, Dumas entame la rédaction de son livre. *À Millaud, propriétaire du* Constitutionnel : « Que ferez-vous de ce nouvel ouvrage ? Je n'en sais rien ; – mais laissez-moi vous dire ce que je voudrais que vous fissiez – *Isaac Laquedem*, c'est l'œuvre de ma vie, et vous allez en juger. Il y a vingt-deux ans que, croyant être prêt à exécuter ce livre formidable, je le vendis à Charpentier. Il devait faire alors huit volumes. Deux ans après, je le lui rachetai, ne me trouvant pas de force à lutter contre un pareil sujet.

« Depuis ce temps, au milieu de tout ce que j'ai fait, au fond de tout ce que j'ai fait, et j'ai fait sept cents volumes et cinquante drames, cette idée obstinée a vécu…

« Toujours impuissant à l'exécuter comme devrait être exécuté ce livre, j'ai du moins, depuis vingt ans, beaucoup appris d'art, de sciences, d'hommes et de choses. […]

« Ce que je désirerais de vous, c'est que vous expliquiez bien à vos lecteurs que je leur donne un livre qui n'a son précédent en aucune littérature ; un livre qui a besoin, comme tous les livres renfermant une grande pensée, d'être lu entièrement avant d'être jugé, la valeur du livre étant surtout dans l'immense ensemble que formeront six romans distincts, au milieu de six civilisations différentes, se rattachant au même sujet, poursuivant la même idée. »

Le 5 décembre 1853, il adresse au *Constitutionnel* la première partie de l'œuvre à paraître en feuilleton. Nul ne sera surpris que le récit s'engage sur la

via Appia.

Je m'en voudrais que ne soient pas mises sous les yeux du lecteur les premières pages du livre. D'emblée, nous nous trouvons « à trois lieues au-delà de Rome, à l'extrémité de la via Appia, au bas de la descente d'Albano, à l'endroit même où la voie antique, vieille de deux mille ans, s'embranche avec une route moderne âgée seulement de deux siècles, laquelle contourne les tombeaux et, les laissant à sa gauche, va aboutir à la porte de Saint-Jean-de-Latran ».

Treize pages plus loin surgit le personnage central du livre : Isaac Laquedem. « Au point du jour, il avait été vu sortant de Genzano. Avait-il couché dans ce village ? Avait-il marché toute la nuit, et traversé les marais Pontins pendant ces heures sombres où la fièvre et les bandits veillent dans l'humide solitude ?

« Nul ne le savait.

« C'était un homme de quarante à quarante-deux ans, d'une taille plutôt élevée que moyenne ; son corps maigre et osseux semblait fait à toutes les fatigues et prêt à tous les dangers. Il portait pour tout vêtement, avec un manteau bleu jeté sur son épaule, une tunique grise qui laissait voir ses bras robustes et ses jambes aux muscles d'acier ; les sandales dont ses pieds étaient chaussés semblaient avoir secoué la poudre de bien des routes et soulevé la poussière de bien des générations.

« Il avait la tête nue.

« Cette tête, brunie par le soleil et fouettée par le vent, était surtout la partie remarquable du voyageur inconnu ; elle présentait, dans toute sa beauté, dans toute sa puissance, dans toute son expansion, le type de la race sémitique : l'œil était grand, profond, expressif, et selon que le sombre sourcil qui le couvrait s'abaissait en l'ombrageant, ou se relevait en l'éclairant, voilé de mélancolie ou éclatant d'un feu sombre ; le nez, vigoureusement attaché au front, se prolongeait droit et mince dans sa ligne primitive, mais se recourbait à son extrémité comme le bec des grands oiseaux de proie. Autant qu'on pouvait en juger à travers les poils d'une longue barbe noire, la bouche, relevée dédaigneusement ou douloureusement aux deux coins, était grande, belle de forme, riche de dents blanches et aiguës ; la chevelure, abandonnée à toute sa longueur et noire comme la barbe, retombait jusque sur les épaules, pareille à celles des empereurs barbares qui régnèrent sur Rome, ou de ces rois francs qui firent invasion dans les Gaules et, de son cercle d'ébène, encadrait admirablement le visage, sous le bruni duquel la peau avait conservé quelque chose de la fermeté et de l'éclat du cuivre rouge ; quant au front, il était complètement couvert par les cheveux, et à peine un faible intervalle séparait-il leur extrémité de la naissance des sourcils ; intervalle, au reste, qui semblait ménagé exprès pour laisser voir une de ces rides profondes que la pensée creuse au front de ceux qui ont longtemps et beaucoup souffert. »

Ce style, Dumas l'a adopté d'emblée. Tout au long de l'ouvrage, il ne

s'en éloignera jamais.

Le jeudi saint de l'an 1469, la via Appia – ce n'est guère une exception – est aux mains de bandits. Isaac Laquedem s'y présente sans crainte : il se sait immortel. S'il gagne Rome, c'est avant tout pour rencontrer le pape. Or il le trouve occupé à laver les pieds de treize pèlerins. À la proposition qui lui est faite de s'associer à eux, Isaac se déclare « indigne de cet honneur ». Le pape le proclame aussitôt « marqué du signe de Caïn ».

Dumas ne recule devant rien : on retrouve Isaac sur le chemin du Golgotha. Jésus le supplie de lui donner un peu d'eau, de l'aider à porter sa croix et de s'asseoir un instant sur le banc qu'il a occupé précédemment. Isaac ne veut rien accorder à celui qu'il traite de magicien. Aussitôt, Jésus le condamne à errer sur terre jusqu'au Jugement dernier. Il fait de lui un *immortel*.

Le temps n'existant plus pour lui, Isaac va rencontrer à la fois Apollonios de Tyane, Médée, le centaure Chiron qui lui sert de monture. Il enfourche un sphinx pour aller au Caucase consulter Prométhée sur ce qui lui paraît primordial : l'anéantissement du feu. Pourquoi ? Il faut « que celui qui l'apporta aux hommes périsse dans cet élément ». Illogique, il fait couper toutes les forêts du Caucase pour y mettre le feu.

Enregistrons le voyage d'Isaac au centre de la terre où « l'air comprimé a, sous la pression des couches supérieures, acquis une densité plus forte que celle du mercure ». Il pénètre dans « une caverne de forme sphérique, sans issue, et éclairée par deux astres à la pâle lumière, dont l'un est appelé Pluton et l'autre Proserpine. Au milieu de cette caverne, il voit, assises sur des sièges de bronze, trois femmes ou plutôt trois statues de marbre occupées à accomplir une œuvre mystérieuse.

« La première fait tourner sous son pied un rouet de fer ; la seconde roule entre ses doigts un fuseau d'airain d'où s'échappent des milliers de fils de différentes couleurs plus ou moins vives, et de différentes matières plus ou moins précieuses ; enfin, la troisième, d'un mouvement lent et impassible, coupe incessamment l'un ou l'autre de ces fils avec des ciseaux d'acier. »

Pour Isaac, ces trois femmes – les Parques – existaient avant la création du monde. « Elles se nomment Lachesis, Clotho, Atropos. Lachésis file, Clotho tient le fuseau, Atropos tranche les fils. Tous les mondes sont soumis à leur empire ; le mouvement de sphère céleste et l'harmonie des principes constitutifs du monde leur sont dus ; le sort de chaque chose, le commencement de chaque créature, la fin de chaque être, a été prévu pour elles : richesses, gloire, puissance, honneurs, ce sont elles qui dispensent tout, ou qui refusent tout, selon la matière plus ou moins précieuse qu'elles emploient à tordre le fil de notre existence ; mais c'est la naissance, la vie et la mort qui sont particulièrement sous leur empire. » Autrement dit, chaque fois qu'Atropos coupe un fil, une vie s'achève.

Comme Isaac tient à faire revivre la défunte Cléopâtre, c'est aux Parques

qu'il est venu demander ce service. Le dialogue qui suit est du Dumas sans ressembler à du Dumas :

« — Puissantes déesses, dit-il, qui tenez dans vos mains, et qui nouez et dénouez le fil de la vie des hommes, je viens de la part de Prométhée, j'étends vers vous ce rameau d'or et je vous dis : "Il me faut le fil d'une personne qui a vécu et que je veux faire revivre."

— Comment as-tu traversé les eaux bouillantes, les laves et le feu ?

— Je suis immortel.

— Tu es donc Dieu ?

— Si c'est dieu que d'être immortel, je suis dieu.

— Comment te nommes-tu ?

— Isaac Laquedem.

— Voilà le fil de ta vie, dit Lachesis ; il est immortel en effet.

— Comment Jupiter t'a-t-il fait immortel sans que nous, les dispensatrices de la vie et de la mort, nous en soyons prévenues ?

— C'est que ce n'est point Jupiter qui m'a fait immortel.

— Qui donc ?

— C'est un dieu qui n'a rien de commun avec lui, et qui vient, au contraire, pour le détrôner ; c'est le dieu des chrétiens.

— Et d'où vient ce nouveau dieu ? De l'Inde ou de la Phénicie ?

— Il vient d'Égypte.

— Dans quelle Olympe habite-t-il ?

— Il est mort sur une croix.

« Les trois sœurs se regardèrent.

— S'il est mort, comment est-il dieu ? demandèrent-elles.

— Ses disciples prétendent qu'il est ressuscité trois jours après avoir été mis au tombeau.

« Les Parques se regardent une seconde fois.

— C'est donc pour cela, dit Lachesis, que je sens mon pied qui s'engourdit.

— C'est donc pour cela, dit Clotho, que je sens mes doigts qui se lassent.

— C'est donc pour cela, dit Atropos, que je sens ma main qui tremble.

« Puis toutes trois, secouant la tête d'un mouvement simultané :

— Ô mes sœurs ! mes sœurs ! murmurent-elles, du moment où l'on fait des immortels que nous ne connaissons pas, du moment où l'on tranche des existences que nous n'avons pas filées, c'est que quelque chose d'inconnu s'avance et s'apprête à nous remplacer.

« Isaac écoutait avec une profonde terreur ces lamentations des trois sombres divinités ; cette main du Christ qui l'avait courbé ne s'étendait donc pas seulement sur la terre, elle pénétrait donc encore jusqu'au centre du monde !

— Soit, dit-il, mais cela n'empêche point que vous ne me remettiez le fil que je viens chercher.

— Et quel est ce fil que tu viens chercher ? dit Atropos coupant avec effort celui que depuis quelque temps elle tenait entre ses ciseaux.

— Celui de Cléopâtre, reine d'Égypte, répond Isaac.

— Combien de fois veux-tu le renouer ?

— Autant de fois qu'il me plaira.

— Nous ne pouvons donner un pareil pouvoir à un homme, dirent ensemble Lachesis et Clotho.

— Qu'importe, mes sœurs, reprit Atropos ; qu'importe ce qui se passera parmi les humains, quand ce ne sera plus nous qui régnerons sur eux ! Cherche les deux bouts de ce fil, Clotho ; tu les trouveras entrelacés à celui d'Antoine ; seulement, celui de Cléopâtre est tissé d'or, d'argent et de soie, tandis que celui d'Antoine n'est que de laine et d'or. »

Clotho cherche avec peine, à l'extrémité de son fuseau, les deux bouts de ce fil. Elle les trouve et les remet à Isaac.

« — Tiens, voici ce que tu demandes. Quand tu voudras que Cléopâtre vive, tu noueras l'une à l'autre les deux extrémités de ce fil, et autant de fois dans l'avenir le destin le brisera, autant de fois nous te donnons la faculté de le renouer.

— Maintenant, si le dieu qui m'a maudit triomphe de vos dieux, ce ne sera pas du moins sans que j'aie lutté contre lui !

« Atropos secoue la tête d'un air de doute.

— Prométhée ne m'a-t-il pas raconté lui-même, dit Isaac, qu'en passant dans le camp de Zeus, il avait fait pencher la victoire de son côté !

— Oui, mais Zeus représentait le monde nouveau et luttait contre l'ancien monde… De même que les temps étaient révolus pour le règne de Chronos, de même les temps sont aujourd'hui révolus pour celui de Zeus. »

Lachesis et Clotho approuvent fortement :

« — Les temps sont révolus pour le règne de Zeus ! »

Ensemble, toutes les trois s'écrient :

« — Malheur ! malheur à nous ! le vieux monde se meurt ! le vieux monde se meurt ! »

Le but d'Isaac est atteint. Serrant contre lui le fil qu'il lui fallait, il s'éloigne.

Au moment où il va sortir de la caverne, il ne peut s'empêcher de se retourner.

« Alors, à la lueur mourante des deux astres qui les avaient éclairées jusque-là et qui semblait près de s'éteindre, il vit une chose étrange.

« Le rouet de Lachesis était arrêté, le fuseau de Clotho ne tournait plus, et les ciseaux d'Atropos étaient tombés de ses mains sur ses genoux.

« Le peu qui restait de vie dans les trois sœurs fatales venait de s'évanouir et, tout au contraire de Galatée, qui de statue était devenue femme, elles, de femmes étaient devenues statues. »

Je vous imagine, lecteur, posant ce livre et rester muet autant

qu'incrédule. Certes, les pages que vous venez de lire sont belles, mais aussi éloignées du Dumas que nous suivons depuis les premières pages de ce dictionnaire, au théâtre, au long de ses romans, voire dans sa correspondance. Partout son style se reconnaît, partout il nous retient, partout nous l'apprécions. Bien sûr, pour traiter ce sujet si totalement inédit, il s'est senti obligé de se donner un style aussi éloigné de lui-même que l'est celui de Boileau de celui de Pierre Benoit. Est-ce un piège qui s'est refermé sur lui ? Le fait qu'il ait entrevu l'existence de cette fresque dès les années 1830 ne peut être réfuté. Son sujet l'obsède jusqu'à le hanter, mais aussitôt la question se pose de ce style aux antipodes du sien. Un écrivain peut-il modifier à ce point sa manière ?

Que le lecteur se rassure : je me pose la même question que lui.

Transportons-nous maintenant aux dernières pages. On voit Isaac ressusciter Cléopâtre et lui donner comme programme de devenir la maîtresse du fils d'Ahénobarbus et d'Agrippine, Lucius-Domititius-Claudius Néron.

— Tu seras sa maîtresse et je serai son favori. Je me nomme Tigelin et tu t'appelles Poppée ! Viens !

L'ampleur et la force de la narration sont telles que le directeur du *Constitutionnel* s'inquiète : Dumas va-t-il pouvoir soutenir longtemps ce rythme fou ? Réponse de Dumas :

— Vous n'attendrez pas : je ne compose plus, je me dicte.

À la direction du journal *Le Mois*, il laisse entendre que Dieu lui-même lui dicte.

Le tirage du *Constitutionnel* confirme le succès. Or, au début du mois de janvier 1853, la direction du quotidien annonce brusquement à ses lecteurs qu'un « sentiment de haute convenance » l'oblige à supprimer les passages de son feuilleton concernant Jésus.

Les milieux catholiques ont fait leur œuvre. La censure a fait la sienne. D'autres journaux, tel *L'Univers*, vont plus loin : « Ce qui afflige dans l'infâme profanation que M. Dumas se croit permise, c'est moins le scandale, l'impiété et le sacrilège qu'elle renferme, que la stupidité de l'auteur, la satisfaction idiote qu'il manifeste et la candeur avec laquelle il souille l'éternelle et adorable vérité. »

Comment ne pas imaginer l'amertume et le désespoir de Dumas ? Il se défend, frappe à toutes les portes, place ses espoirs dans la personne du prince Napoléon qui jamais n'a oublié son voyage à l'île d'Elbe avec lui. L'auteur d'*Isaac Laquedem* comprend vite que Plonplon n'est pas en cour. Dans la famille Bonaparte, l'union sacrée n'est pas d'actualité. La publication du roman monstre ne reprendra jamais.

Isaac est mort. Dumas est orphelin.

1- Son fils ne peut connaître tout l'ouvrage car celui-ci n'est pas commencé.

2- *Le Constitutionnel* a racheté *Le Pays*.

3- Il parlait *araméen*.

4- Tau est la dix-neuvième lettre de l'alphabet grec.

S ainte-Hermine (Le Chevalier de)

« Nous voilà aux Tuileries, avait dit le Premier Consul Bonaparte à son secrétaire Bourrienne en entrant dans le palais où Louis XVI avait vécu son avant-dernière station, entre Versailles et l'échafaud, il faut tâcher d'y rester.

« C'était vers quatre heures de l'après-midi, dans la journée du 30 pluviôse an VIII (19 février 1800), que ces paroles avaient été prononcées. »

Telles sont les premières lignes du dernier roman d'Alexandre Dumas : *Le Chevalier de Sainte-Hermine*. Nous retrouverons Bourrienne au moment où il entre dans la chambre de Bonaparte afin, comme chaque matin, de le réveiller à sept heures. Poussant la porte dont il est le seul à posséder la clé, il ne voit dans le lit conjugal que Mme Bonaparte, seule et pleurant.

Très inquiet, il s'approche.

— Madame, serait-il donc arrivé quelque chose au Premier Consul ?

— Non, Bourrienne, non, répond Joséphine. C'est à moi que cela arrive…

— Quoi, madame ?

— Ah, mon cher Bourrienne ! Je suis bien malheureuse.

Bourrienne ne peut s'empêcher de rire.

— Je parie que je devine ce que c'est.

— Mes fournisseurs…, balbutie Joséphine.

— Refusent de vous fournir ?

— Si ce n'était que cela ! Ils menacent de me poursuivre ! Jugez un peu de ma confusion, mon cher Bourrienne, si un papier timbré tombait entre les mains de Bonaparte !

— Vous croyez qu'ils oseraient ?

— Je n'en suis que trop sûre.

— Impossible !

— Tenez…

Elle tire de dessous son oreiller une sommation au Premier Consul d'avoir à payer pour le compte de Mme Bonaparte une somme de quarante mille francs de gants.

— Diable ! fait Bourrienne, voilà qui est grave !

D'autant plus que Joséphine finit par avouer que ce n'est là qu'une faible part de ses dettes. Comme elle supplie Bourrienne de sonder Bonaparte avant qu'il en découvre l'importance, le secrétaire l'interrompt :

— Et s'il est de bonne humeur, si je lui parle de vos dettes, et s'il me demande à combien elles se montent, que lui répondrai-je ?

— Ah ! Bourrienne !

Elle se cache la tête sous son drap.

— C'est donc un chiffre bien effrayant ?

— Énorme !

— Combien, voyons ?

— Je n'ose pas vous le dire.

— Trois cent mille francs ?

Nouveau soupir de Joséphine, plus accentué que le premier.

— Je vous avoue que vous m'effrayez.

— J'ai passé la nuit à faire tous ces calculs…

— Et vous devez ?

— Plus de douze cent mille francs.

Si Bourrienne a bien révélé à Bonaparte l'ampleur de ce que devait son épouse, il n'a pas eu le courage de citer le chiffre de douze cent mille francs et s'en est tenu à six cent mille.

« On jugera, s'est souvenu Bourrienne, de la colère et de l'humeur du Premier Consul. Quoique je lui eusse avoué la moitié de la somme, il soupçonna bien que sa femme dissimulait quelque chose ; mais il me dit : "Eh bien ! prenez six cent mille francs ; liquidez les dettes de cette somme et que je n'en entende plus parler." »

On ne lira pas sans sourire le commentaire de Bourrienne :

« Ici j'aurais pu faire valoir la haute puissance de l'homme qui, s'étant mis au-dessus de la Constitution de l'an VIII, en faisant le 18 Brumaire, ne

craignait de se mettre au-dessus du tribunal de commerce en ne payant pas les dettes de sa femme ou du moins en ne consentant qu'à payer la moitié. »

L'histoire du *Chevalier de Sainte-Hermine* se révèle double : celle du récit qui court au long du roman, mais celle aussi de la disparition du manuscrit jusqu'au moment où Claude Schopp – quel plaisir j'éprouve à le citer encore ! – le fera revivre.

L'action d'abord. Elle est inscrite dans le long plan, sorte d'échantillon du roman lui-même, adressé par Dumas à la fin de l'été 1868 à Paul Dalloz, directeur du *Moniteur universel*. Je cite : « Hector de Sainte-Hermine est le dernier d'une noble maison du Jura (Besançon). Son père, le comte de Sainte-Hermine, a été guillotiné en faisant jurer à son fils aîné, Léon de Sainte-Hermine, de mourir comme lui pour la cause royaliste ; Léon de Sainte-Hermine est mort fusillé à la forteresse d'Harnem après avoir fait jurer à son frère cadet, Charles de Sainte-Hermine, de mourir comme lui pour la cause des Bourbons. Or Charles de Sainte-Hermine, chef des compagnons de Jéhu, a été guillotiné à Bourg-en-Bresse en faisant promettre à son troisième frère, Hector de Sainte-Hermine, de suivre l'exemple que lui avaient donné son père et ses deux frères aînés. »

C'est de cet Hector que le roman doit narrer le destin. Il s'est également affilié à ces compagnons de Jéhu dont Cadoudal est le chef. Fort amoureux d'une demoiselle de La Clémencière qui lui rend la pareille, il est sur le point de signer le contrat de son mariage quand on lui remet un billet : l'ordre d'aller, à l'instant même, rejoindre les compagnons de Jéhu dans la forêt des Andelys.

Participant à l'attaque d'une diligence, il est blessé et fait prisonnier. On le conduit à Fouché qui tient à tout connaître des compagnons de Jéhu. Sachant que l'attaque à laquelle il s'est livré lui vaudra la peine de mort, Hector supplie le ministre de la Police d'être fusillé sans que son nom soit prononcé. Or Fouché a été élevé avec le père d'Hector. Il le garde vivant. Le jour du sacre de Napoléon, se trouvant seul avec le nouvel empereur, il évoque le cas de Sainte-Hermine.

— Qu'on l'envoie à l'armée comme simple soldat, ordonne l'Empereur, qu'il se fasse tuer !

Il se bat si bien qu'il mérite le grade de capitaine. Après la bataille d'Eylau, le voici chef de bataillon. Durant la retraite de Russie, il guide le traîneau qui ramènera Napoléon en France. L'Empereur détache sa croix pour la lui donner.

— Pardon, Sire, je suis le comte de Sainte-Hermine.

Napoléon rattache sa croix.

Lors de la Restauration, Hector rejoint l'Empereur exilé à l'île d'Elbe. Il se trouve à ses côtés quand celui-ci rentre en France. Comme le maréchal Ney et beaucoup d'autres qui se sont ralliés à Napoléon pendant les Cent-Jours, Sainte-Hermine est jugé et condamné à mort. Durant toutes ces années,

Mlle de La Clémencière s'est réfugiée dans un couvent pour attendre le retour de celui qu'elle aime toujours. Elle le fait s'évader. Avec lui, elle part pour la Bretagne. Le texte de Dumas s'achève ainsi : « Hector se retrouve dans les bras de la femme qu'il aime encore, mais qu'il n'avait jamais osé espérer revoir. »

Le plan a joué son rôle. Dumas a signé avec *Le Moniteur universel* pour la publication du *Chevalier de Sainte-Hermine*. Le 1er janvier 1869, il livre au journal la totalité de la première partie et s'engage à remettre, sans interruption, le texte des autres parties. Quant à l'éditeur – Michel Lévy frères –, il ne pourra mettre à l'impression l'ensemble des volumes que deux mois après leur publication dans le *Moniteur*.

Dumas, fort malade, travaille sans relâche à *Sainte-Hermine*. Un archiviste du nom de Margri l'aide à se documenter pour les pages qu'il veut consacrer à Surcouf. Adolphe Goujon, l'ancien gérant de *L'Indipendente*, lui vient également en aide.

Le 15 janvier 1870, Dumas cherche encore à réunir une documentation qui, sans aucun doute, concerne ce roman auquel il tient essentiellement. Pourtant, son état de santé est tel qu'il ne peut pas l'achever.

Venons-en au mystère de la disparition du roman en librairie.

C'est après avoir lu, dans les *Mémoires* de Bourrienne, le long passage sur les dettes de Joséphine que Claude Schopp s'est mis en chasse. Selon son propre éditeur, il lui a fallu quinze ans pour résoudre l'énigme. Lui-même ne reconnaît que dix ans de recherches : « J'étais à l'époque l'unique lecteur vivant d'Hector de Sainte-Hermine. » De quel texte ? Celui du *Moniteur universel*. Il ne l'a pas trouvé dans les archives de ce journal : elles n'existent plus. Chercheur patenté, il ne pouvait ignorer que la Bibliothèque nationale est détentrice de tout ce qui a été publié. Au XXe siècle, l'intégralité des journaux a été fixée sous la forme de microfilms et dès lors accessible aux chercheurs. Sur le tout petit écran – que j'ai moi-même connu –, Schopp a constaté que la totalité de la première partie avait bien été publiée par *Le Moniteur universel* et qu'il en avait été de même des deuxième et troisième parties. Le dernier feuilleton paraît le 30 octobre 1869, suivi de ces quelques mots : *Fin de la troisième partie (la suite prochainement)*, auxquels s'ajoute la signature *Alexandre Dumas*. Faisant défiler les bobines du *Moniteur*, Schopp ne peut que noter : « Pour novembre-décembre 1869 : rien ; janvier-février : rien, et ainsi de suite. Désespérément rien. » Or la suite n'a jamais été imprimée par le Moniteur.

Raisonnons : si *Le Chevalier de Sainte-Hermine* n'a pas été publié en librairie par Michel Lévy, c'est soit que Dumas n'a pu le terminer, soit que la fin du manuscrit aura été égarée. Quand Schopp découvre que des fragments se trouvent en Bohême, il s'interroge : « Ces feuilles, loin de résoudre une énigme, en proposaient une, lancinante. Ce fragment de manuscrit ne supposait-il pas d'autres fragments, détruits ou conservés par des

collectionneurs jaloux ou ignorants ? »

Allait-il les chercher jusqu'à la fin de sa vie ? Le plus important n'était-il pas que le public puisse découvrir enfin le dernier roman de Dumas pour lequel l'auteur presque agonisant a su jusqu'au bout conserver – intact – son art de raconter ?

Qui nierait que le millier de pages laissé par Dumas méritait l'édition que l'on en a faite de nos jours[1] ? Le texte en a été établi, préfacé et annoté par Claude Schopp qui, en définitive, a rédigé la conclusion logique annoncée par le plan initial et qui manquait. Aucun lecteur ne peut discerner, entre le ton de Dumas et celui de son disciple, la moindre différence. Il est vrai que ce disciple s'est consacré tout entier à son dieu : Alexandre Dumas.

Sartre, Jean-Paul

À l'automne de 1953, une rumeur court le Paris littéraire et théâtral. On n'y croit guère. Quel théâtre, à cette date, aurait l'idée de reprendre *Kean*, pièce oubliée d'Alexandre Dumas ? Les secrétaires de rédaction eux-mêmes s'interrogent : comment cela s'écrit-il ? *Kean* ou *Kaen* ? Sans cesse on appelle le Théâtre Sarah-Bernhardt. Un peu lasse, la standardiste confirme : c'est le 14 novembre que sera donnée la première représentation de la pièce.

— Celle d'Alexandre Dumas ?

— Pas exactement.

— C'est quoi, alors ?

— Une adaptation.

— Par qui ?

— Par M. Jean-Paul Sartre.

Le Paris littéraire et théâtral sombre. Comment le maître à penser d'une génération a-t-il pu s'inspirer d'un tel répertoire et d'un tel sujet ? Les journaux explorent leurs archives : la pièce de Dumas a été représentée en 1836. Il y a cent dix-sept ans !

C'est par le théâtre que Jean-Paul Sartre s'est fait durablement connaître. Sa première pièce, *Bariona ou le Fils du tonnerre*, a été représentée en 1940. Volant vers un succès attendu et confirmé, ont suivi : *Les Mouches* (1943), *Huis clos* (1944), *La Putain respectueuse* (1946), *Morts sans sépulture* (1946), *Les Mains sales* (1948), *Le Diable et le Bon Dieu* (1951). Toutes célèbres, elles ramènent à ce « siècle de Sartre » défini par Bernard-Henri Lévy et rectifié par Michel Contat : « Ce n'est pas tant le vent de l'histoire qui traverse la scène de Sartre, c'est son souffle animal, celui qui a fouetté le siècle avec sauvagerie. »

À la veille de la première, comme tout auteur dramatique qui se respecte, Sartre a donné des interviews. J'ai pu en lire certaines. Presque chaque fois, des plaisanteries détournaient les questions. Je me suis souvenu aussi que toute représentation théâtrale comporte l'impression d'un programme. On apprend beaucoup en consultant le texte expliquant les intentions de l'auteur. Quoique non signé, il ne peut qu'être de Sartre : « Lorsque le célèbre Kean, de passage à Paris, jouait Shakespeare en anglais sur la scène de l'Odéon, Frédérick Lemaître lui faisait faire le tour des cabarets. Kean buvait et lui racontait sa vie ; Lemaître buvait et l'écoutait en pensant : "Il n'y a que deux acteurs au monde, lui et moi." Kean s'en retourna en Angleterre et, peu après, mourut. Frédérick Lemaître pensa : "Il n'y a plus qu'un seul acteur au monde" et, pour en mieux persuader le public, il conçut le désir insensé de s'identifier au mort. M. de Courcy, polygraphe en renom, reçut donc commande d'une pièce sur Kean dont Lemaître interpréterait le principal rôle. Et Alexandre Dumas ? Que vient-il faire dans cette histoire ? Je suppose qu'on ne le saura jamais : ce qui est sûr, c'est qu'il signa et toucha de l'argent ; la pièce figure aujourd'hui dans ses œuvres complètes avec sa seule signature. »

L'auteur du texte rappelle aussi que de très grands acteurs ont repris le rôle : entre autres Lucien Guitry au théâtre et Ivan Mosjouskine au cinéma. Il livre enfin l'explication d'un désir renouvelé tous les vingt-cinq ans à peu près : « Aujourd'hui, Kean, avec ses désordres, son génie et ses malheurs, a cessé d'être un personnage historique ; il s'est élevé au rang des mythes : c'est le patron des acteurs. Ce soir, si Pierre Brasseur a la chance que je lui souhaite, le miracle se reproduira qui, depuis cent ans, fait la fortune de la pièce : vous ne saurez plus si vous voyez Brasseur en train de jouer Kean ou Kean en train de jouer Brasseur. »

Un seul nom vient de nous éclairer : Pierre Brasseur.

Parlant de lui-même, l'auteur de l'adaptation se met fort peu en avant : « La tâche de l'adaptateur était modeste : il fallait ôter la rouille et quelques moisissures, bref nettoyer, émonder, pour permettre au public de prêter toute son attention à ce spectacle exceptionnel : un acteur dont le rôle est d'incarner son propre personnage. »

L'édition du *Théâtre complet*[2] de Jean-Paul Sartre nous apprend que celui-ci, en mars 1953, a séjourné à Saint-Tropez. Il y a rencontré Pierre Brasseur. Simone de Beauvoir le confirme dans sa *Force des choses*. En

présence d'un auteur dramatique d'un tel renom, Brasseur n'a pu qu'exprimer son irrépressible envie d'être Kean. Parti pour Rome en juillet, confie encore Simone de Beauvoir, Sartre a adapté *Kean* « en quelques semaines et en s'amusant beaucoup ».

Six semaines d'amour fou

« Rien au monde égale mon amour pour toi, mon Alexandre, si ce n'est les tourments que l'absence me fait souffrir ! »

Cette lettre à la tournure peu orthodoxe fut écrite à Dumas, le 13 octobre 1835, par Caroline Ungher, cantatrice hongroise née en 1803 et dont Dominique Fernandez, parfait connaisseur, nous informe qu'« elle eut parfois l'honneur d'être comparée à la Malibran ». Jugez-en : Beethoven la choisit pour créer la *Neuvième symphonie* et la *Missa solemnis* ; Bellini lui fait chanter sa *Norma* dans toute l'Europe ; elle interprète *Don Giovanni* de Mozart et l'*Otello* de Rossini ; Donizetti écrit pour elle le *Belisario*.

Alexandre Dumas lui a été présenté, alors qu'elle chantait *Don Juan*, au cours de la saison 1833-1834 : « Elle était une grande et belle personne de trente ans, parlant toutes les langues, ayant une très belle voix, mais surtout une voix admirablement dramatique. » Enivré par la représentation, notre Alexandre – trente-deux ans – s'est précipité pour faire part de son admiration à l'immense vedette.

Notre chance à nous, postérité, est que Dumas, hors ses inoubliables *Mémoires*, n'a cessé de rapporter un grand nombre d'événements de sa vie. Les périodiques qu'il a créés et dirigés, tels que *Le Mousquetaire*, *Dartagnan* ou *Le Monte-Cristo*, ont largement ouvert leurs colonnes à des articles signés Dumas : n'était-il pas chez lui ? Ce qu'il a dénommé lui-même *Une aventure d'amour* a été publié dans *Le Monte-Cristo*, « journal hebdomadaire de romans, d'histoire, de voyages et de poésie publié et rédigé par Alexandre Dumas seul », des 13, 27 octobre, 10, 17, 24 novembre, 1er, 8, 15, 22, 29 décembre 1859 et 12 janvier 1860. Dumas avait cinquante-sept ans.

En 1862, cette longue série d'articles paraîtra en volume chez Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, sous le même titre : *Une aventure d'amour*.

Ainsi connaissons-nous parfaitement la liaison de Dumas avec Caroline Ungher : « Nous nous étions sentis pris d'une telle sympathie l'un pour l'autre que, lorsque je lui avais tout simplement dit que je la trouvais charmante et que j'étais bien heureux qu'elle partît le lendemain, elle m'avait naïvement répondu :

— Quel malheur, au contraire !

— Mais, m'empressai-je de lui dire : en deux jours il y a quarante-huit heures ; en quarante-huit heures, deux mille huit cent quatre-vingts minutes ; c'est une éternité, quand on sait les mettre à profit.

« Mais elle avait secoué la tête et avait répondu :

— Non… En quarante-huit heures, j'aurais le temps de vous faire voir que vous me plaisez, mais pas celui de vous prouver que je vous aime.

« La réponse m'avait paru concluante ; je n'avais pas insisté. Je lui avais baisé la main en la quittant. Elle était partie pour l'Allemagne ; moi, j'étais parti pour l'Italie : nous ne nous étions pas revus. »

L'Italie, en effet. Il quitte Rome le 1er août 1835 pour Naples : « Elle ignorait que j'y fusse ; tandis que, moi, je savais ses succès, ses applaudissements, ses triomphes. Son nom était non seulement sur toutes les affiches, mais encore dans toutes les bouches.

« Je m'étais informé d'elle ; j'avais demandé où elle demeurait. On m'avait répondu : "Rue de Tolède", et l'on m'avait donné son adresse précise. J'allais courir chez elle, quand on m'avait arrêté par ces quelques mots :

— Vous savez qu'elle va se marier ?

« Vous comprenez quelle douche d'eau glacée on me versait sur la tête !

— Se marier ! Et avec qui ?

— Avec un de vos compatriotes, un jeune compositeur que vous connaissez bien certainement, qui fait de la musique en amateur : le vicomte Henri de Ruolz-Monchal.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je.

« Et rien, en effet, ne pouvait m'étonner plus que cette alliance.

« Mais comme les choses incroyables sont surtout celles auxquelles je crois tout d'abord, attendu qu'il faut qu'une chose incroyable soit pour que l'on dise qu'elle est, je demeurai étonné, mais convaincu.

« À partir de ce moment, je n'avais pas même eu l'idée de revoir Caroline ; si elle n'avait pas jugé à propos de faire attention à moi quand elle allait partir dans deux jours, à plus forte raison ne me connaîtrait-elle plus quand elle allait se marier dans huit jours.

« Peut-être, sans cette nouvelle, serais-je resté quelques jours de plus à Naples ; mais, tout au contraire, cela hâta mon départ. J'allai donc au port ; j'y louai le seul *speronare*[3] qu'il y eût, la *Madona del Pie di Grotta*, et je repris le chemin de mon hôtel. »

Son but est alors de se rendre en Sicile.

Or, sur le môle, qui va-t-il rencontrer ? Caroline et Ruolz-Monchal !

« Tous deux poussèrent un cri d'étonnement.

— Comment êtes-vous ici et comment ne le savions-nous pas ? me demandèrent-ils tous deux d'une seule voix.

— Pour la raison infiniment simple que tout le monde ignore que j'y suis, attendu la bienheureuse antipathie que Sa Majesté le roi de Naples professe pour votre très humble serviteur.

— Mais vous saviez que nous y étions, nous ? me dit Ruolz ; comment n'êtes-vous pas venu nous voir ?

— Je savais que madame y était et, hier au soir, à San Carlo[4], je lui ai payé mon tribut d'éloges.

— Et vous n'êtes pas venu me voir ? me dit à son tour Caroline.

— Non, et cela pour deux raisons.

— Je gage qu'il n'y en a pas de bonne dans les deux.

— Je gage qu'elles sont bonnes, toutes les deux, au contraire.

— Voyons !

— La première, c'est que, pour entrer au théâtre, il eût fallu dire mon nom ; qu'en disant mon vrai nom, c'est-à-dire Alexandre Dumas, j'étais pris à l'instant même et conduit à la police ; qu'en disant mon faux nom, Guichard[5], personne ne me reconnaissait, c'est vrai, mais pas vous plus que les autres, et que, par conséquent, je n'arrivais pas jusqu'à votre loge.

— Hum ! fit Caroline, je dois dire que si la première raison n'est pas tout à fait bonne, elle n'est pas non plus tout à fait mauvaise. Voyons la seconde.

— La seconde, c'est qu'ayant appris votre futur mariage, je n'ai pas voulu me jeter au beau travers de vos amours pour y être reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

— Et qui vous dit que vous eussiez été reçu comme cela ? »

Le lecteur sait combien je raffole des dialogues de Dumas, même quand ils se prolongent un peu trop. Je suis contraint ici d'interrompre ceux qui concernent les détails du mariage, l'église Sainte-Rosalie de Palerme où il devait être célébré, l'accident qui les a empêchés de prendre le bateau à vapeur de Sicile parce qu'il était en réparation. Etc.

« — Il a une roue cassée.

— Ah ! le maladroit ! Eh bien, faites comme moi, alors.

— Qu'avez-vous fait, vous ?

— J'ai loué un *speronare*. Allez au port en louer un autre.

— Nous en venons : il n'y en a plus ; un monsieur Guichard venait de fréter le seul qu'il y eut… Ah ! mais j'y pense ! s'écrie le vicomte.

— Quoi ? demande Caroline.

— Mais c'est lui, M. Guichard ; il vient de nous le dire.

— Sans doute, c'est moi.

— Cédez-nous votre bateau !

— Eh bien, et moi ?

— Vous partirez plus tard ; vous n'êtes pas pressé, vous ne vous mariez pas.

— Heureuse ignorance !

— Cédez-nous votre bateau !

— Et si l'on me reconnaît, et si l'on m'arrête ?

— Diable ! Cédez-nous-le tout de même.

— Il y tient !

— Attendez donc ! et nous vous donnons passage gratis pour Messine ou pour Palerme.

— Mais je ne vais ni à Messine ni à Palerme.

— Vous y viendrez ; pardieu ! le grand malheur !

— Justement, il manque à Caroline un témoin, vous lui en servirez.

— Que madame m'invite et je verrai ce que j'ai à faire.

— Vous l'entendez, Caroline ?

« Mais Caroline se taisait et, comme le sang lui montait au visage, elle devenait rouge jusqu'aux oreilles.

— Eh bien, fit le vicomte, vous ne dites rien ?

— Je n'ose.

« L'embarras de Caroline était ma vengeance ; je résolus de la pousser à bout. Pour la première fois, je fus rancunier.

— Eh bien, lui dis-je, j'accepte, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que c'est moi qui vous conduirai, qui vous prêterai mon bateau, qui vous déposerai sur la terre de Sicile.

— Top ! dit Ruolz, j'accepte.

— Oh ! murmura Caroline, c'est d'une indiscrétion.

— Dame, qui veut la fin veut les moyens et je veux la fin. »

On décide enfin de partir le lendemain matin à l'aube. Le vicomte se charge de passer à l'ambassade française, puis au ministère des Affaires étrangères. Il en rapportera les passeports. Il est déjà loin.

« Je pris le bras de Caroline que je sentis frissonner au contact du mien et je m'acheminai avec elle à Chiaja. Nous arrivâmes sans prononcer une seule parole, jusqu'à la jetée contre laquelle vient battre la mer.

« Puis nous nous arrêtâmes silencieux, les yeux noyés dans l'étendue.

« Au bout d'un instant, je poussai un soupir auquel Caroline répondit par un soupir.

— Je crois, ma chère Caroline, lui dis-je, que vous faites une grande folie tous les deux.

— Vous le croyez, me dit-elle, et moi j'en suis sûre… »

Surprise visible de Dumas que Caroline tient à dissiper. Henri de Ruolz s'est épris d'elle d'une façon insensée qu'elle ne s'explique pas encore. Certes, elle s'en est montrée touchée mais, ne lui rendant d'aucune façon la pareille, s'est abstenue de répondre à cette flamme soudaine. Or il lui a demandé d'être sa femme. Elle n'a pas cru, face à une telle passion, devoir opposer un refus. Et maintenant ils vont se marier. De quoi permettre à Dumas de philosopher : « Il faut qu'il y ait pour la pauvre créature qui se trouve en dehors des conditions générales de la société quelque chose de bien séduisant dans ces trois mots : *Soyez ma femme*, puisque toujours elle est saisie, non pas comme une balle au bond, mais avant même qu'elle ait touché la terre. Caroline était belle ; elle avait un talent plein de triomphes splendides et d'orgueilleuse joie ; elle gagnait avec ses talents cinquante mille francs par an dont, tout en menant une vie très large, elle dépensait à peine le tiers ; elle pouvait se laisser aller, sans que qui que ce fût au monde lui adressât un reproche, aux surprises de son cœur et même de ses sens ; jouir enfin de sa beauté, de sa fortune, de son intelligence dans toute la plénitude d'une liberté qui n'avait de comptes à rendre à personne.

« Henri, au contraire, avait une fortune nulle, un talent contesté et, tout charmant d'esprit, tout remarquable de manières qu'il était, ses avantages physiques n'étaient point assez grands, comme on l'a vu, pour combattre une certaine répulsion que Caroline ressentait pour lui. Eh bien, dès qu'il avait dit ces trois mots magiques : *Soyez ma femme*, le charme avait opéré. Et l'homme qui n'était pas assez sympathique pour devenir un amant avait été regardé comme suffisant pour faire un mari. »

On doit partir au lever du jour mais – « quand une femme est d'un voyage, si peu coquette qu'elle soit, on ne part jamais à l'heure[6] ». Il est donc huit heures, le 23 août 1835, quand les passagers, précédés par le capitaine du petit bâtiment, marchent vers le port. Ruolz chante à tue-tête l'air de *La Muette de Portici*, opéra d'Auber :

Le ciel est beau, la mer est belle.

« Notre petit *speronare* se balançait gracieusement. L'équipage, composé de dix marins et d'un mousse, fils du capitaine, nous attendait dans sa tenue de fête. Quatre d'entre eux se tenaient aux extrémités d'une planche jetée du bord sur le bâtiment, nous faisant double rang avec deux avirons.

« Caroline passa la première. Je remarquai qu'elle était très pâle et que la main qu'elle appuyait sur la rampe improvisée tremblait fort. Henri la suivait, léger et joyeux comme un pinson. Je venais le dernier.

« On rentra la planche dans le bateau, on leva l'ancre.

« Nos matelots se mirent à ramer avec un chant d'une douceur infinie, et nous commençâmes de glisser entre un ciel et une mer d'azur…

« Nous avions bonne brise, nous faisions deux lieues à l'heure, et il était probable que, plus nous avancerions vers la haute mer, plus le vent fraîchirait et, par conséquent, plus nous irions vite.

« Mais, contre ces prévisions – qui étaient du capitaine lui-même –, vers le soir, au contraire, le vent mollit et le mouvement du petit navire se ralentit visiblement. »

Il faut donc se préparer pour la nuit. À l'arrière du *speronare*, on a dressé une sorte de tente qui doit être la chambre de Dumas. Il y a fait porter un matelas de maroquin puis, après la décision de gagner Palerme – au moins cinq jours –, deux autres. Une fois en mer, Dumas se renseigne discrètement auprès de Ruolz sur le degré d'intimité où il se trouve à l'égard de sa future épouse. La conclusion étant « tout à l'honneur de la célèbre artiste », on a décidé que, la nuit venue, Henri et Alexandre tireraient chaque soir deux matelas hors de l'abri de toile et coucheraient sur le pont. La tente deviendrait la « propriété entière » de Caroline.

C'est compter sans la beauté de la nuit, sans les milliers d'étoiles semées dans le ciel, sans la douceur de l'air. Aucun des deux hommes ne songe à dormir et Caroline les rejoint bientôt.

« Un des matelots avait une espèce de guitare à trois cordes. Caroline la prit et chanta.

« Au bout de cinq minutes, capitaine et matelots faisaient cercle autour de nous. Au bout de dix minutes, ils s'étaient constitués en chœur et répétaient, avec l'admirable facilité musicale des peuples du Midi, les refrains des chansons ou des airs que chantait Caroline.

« Tout à coup, Caroline joua et chanta, sans transition, une de ses plus vives saltarelles.

« Ce fut un cri dans tout l'équipage. Pendant quelques minutes, le respect contint nos hommes, qui se contentèrent de se balancer sur un pied et sur l'autre ; puis, du balancement, on passa au trépignement et, du trépignement à la danse.

« Pendant ce temps-là, le navire, profitant d'un reste de brise, allait tout seul, à sa volonté, et comme un être intelligent.

« On dansa et l'on chanta jusqu'à une heure du matin.

« Enfin Caroline se retira dans la cabine ; nous nous couchâmes, Henri et moi, sur le pont. Les matelots descendirent par les écoutilles, et le pilote resta seul au gouvernail.

« Le vent faiblissait de plus en plus, la mer était calme comme un miroir, à peine sentait-on le mouvement du navire.

« On eût dit qu'il flottait dans l'air. »

Au lever du jour, le *speronare* n'a pas parcouru une lieue. Combien de temps cela va-t-il durer ? Cette question, tous les passagers se la posent. Le capitaine n'en sait trop rien, il conseille à Dumas de s'adresser au *prophète*, autrement dit le pilote Nunzio, vieux loup de mer naviguant depuis trente ans.

Dumas s'en charge :

« — Beau temps, prophète ? »

Regard de côté de l'interpellé.

« — Il faudra voir.

— Comment ! Il faudra voir ?

— Ce que cela durera.

— Ah ! Ah ! vous craignez une tempête ?

— Non, une bourrasque. »

Au cours de l'après-midi, l'azur du ciel s'efface progressivement. Le soleil disparaît sous des nuages qui suggèrent à Dumas les vapeurs des marais Pontins. Une tradition se perpétue : le plus jeune voyageur doit réciter l'*Ave Maria* en fin de journée. Le pilote prend dans ses bras le fils du capitaine – un enfant – et le met à genoux sur le toit de la cabine. Un gros nuage noir s'avance rapidement dans le ciel.

« De temps en temps, les matelots et même le capitaine tournaient les yeux du côté du nuage. La lune apparaissait ou plutôt transparaissait au milieu d'une vapeur blafarde, qu'allait bientôt recouvrir ce nuage qui s'avançait à grands pas. Par moments, ses flancs obscurs se lézardaient et un éclair courait comme un serpent de feu dans ces épaisses ténèbres. On n'entendait pas encore la foudre, mais on la sentait venir.

« Bientôt, à l'horizon d'où venait le nuage et paraissant marcher du même pas que lui, nous vîmes s'avancer une ligne d'écume. Enfin un souffle brûlant passa dans nos cordages et fit frissonner la seule voile qui, avec le foc, restât au bâtiment.

— Prenez deux ris ! cria le pilote à l'équipage.

« En même temps, le capitaine, s'avançant vers nous, s'adressa particulièrement à Caroline :

— Signora, et vous, seigneurs, nous dit-il, je n'ai point de conseils à vous donner ; mais, à mon avis, vous feriez bien de rentrer dans la cabine.

— Y a-t-il danger ? demanda Caroline d'un ton assez calme.

— Non ; mais nous allons avoir bourrasque, c'est-à-dire pluie et vent, et vous ne pourriez rester sur le pont où vous seriez, en quelques instants, trempés jusqu'aux os, et où, d'ailleurs, vous gêneriez la manœuvre.

« En ce moment, arriva par le travers du *speronare* une bouffée de vent si violente que le bâtiment se pencha sur le côté, et trempa le bout de sa vergue dans l'eau.

« En même temps, un éclair, pendant la durée duquel on vit aussi clair qu'en plein jour, fendit le ciel. »

— Rentrons, rentrons ! crie Dumas à Caroline.

Il la pousse dans la cabine, pousse Henri derrière elle et s'y glisse le dernier.

« À peine les rideaux étaient-ils retombés derrière moi qu'un effroyable coup de tonnerre éclatait et que le bâtiment éprouvait une telle secousse que Caroline tombait sur son matelas en jetant un cri, tandis que nous ne restions

debout, Henri et moi, qu'en nous cramponnant l'un à l'autre. »

Je me suis permis, pour condenser ce récit, de mêler ma prose ordinaire à celle, bouillonnante de force et d'images, du grand homme. Pour ce qui suit, je m'en voudrais de lui ôter un seul mot. Je préciserai seulement que Ruolz, terrassé par le mal de mer, est allé vomir à l'avant du navire. Seuls demeurent, dans la cabine secoués par les bonds et rebonds de la tempête, Dumas et Caroline.

« Nous nous trouvâmes en face l'un de l'autre, séparés seulement par un espace d'un mètre qui s'étendait entre nos deux matelas…

« Elle, appuyée sur son coude droit ; moi, sur mon coude gauche, nous regardant et nous souriant.

« La tempête allait toujours, augmentant de violence ; on entendait le piétinement des matelots, le craquement du mât et des agrès, les ordres brefs et saccadés de Nunzio.

« De temps en temps, Caroline demandait de sa voix claire et sonore :

— *Non c'è pericolo, capitano ?*

« Et, d'un endroit ou de l'autre, le capitaine répondait :

— *No, no, no ; siete quieta, signora.*

« Et un coup de vent plus violent, une lame plus forte, venant démentir la parole du capitaine, faisait pousser un petit cri à Caroline.

« Le mouvement du bâtiment, les grondements du tonnerre qui roulait sans interruption, les cris de *Burrasca ! sirocco ! mistrale !* qui retentissaient, enchaînés les uns aux autres, comme une annonce du danger que l'on avait à combattre, et comme un appel au courage des matelots, tout cela allait croissant et avec un accent de plus en plus inquiet.

« Caroline répétait presque machinalement la phrase :

— *Non c'è pericolo, capitano ?*

« Pendant ce temps, notre lampe jetait en pétillant ses dernières lueurs.

« Tout à coup, les cris *Burrasca ! burrasca !* redoublèrent. Le tonnerre éclata comme s'il tombait sur le petit bâtiment lui-même. Une vague énorme le souleva en le frappant en plein travers.

« Caroline perdit l'équilibre qu'elle ne conservait qu'à grand-peine sur son matelas et, glissant sur la pente du plancher, inclinée comme celle d'un toit, se trouva dans mes bras.

« La lampe s'éteignit.

— *Questa volta, c'è pericolo*, lui dis-je en riant.

« En effet, le péril était grand ; seulement, il avait changé de nature.

— Ah ! me dit Caroline en respirant, lorsque le péril fut passé, qui va se douter que, dans un pareil moment, vous ne soyez pas plus ému ! »

Lecteur, sachez-le bien : cette ligne de pointillés appartient en exclusivité à l'un des deux principaux acteurs : M. Alexandre Dumas. Je lui rends la parole :

« La tempête dura toute la nuit. Bienheureuse tempête ! Elle ne se

doutait guère que, parmi tous ceux qu'elle avait menacés de mort, il y avait un homme qui lui garderait une éternelle reconnaissance.

« Au matin du 25 août, le mer commençait de se calmer. J'avais remplacé Henri à l'avant du navire et je regardais en souriant ces montagnes qui nous soulevaient, ces vallées qui semblaient vouloir nous engloutir. Je respirais avec cette large haleine de l'homme jeune, fort et heureux.

« Je sentis qu'un bras se glissait sous mon bras et s'appuyait au mien.

« Je tournai doucement la tête et vit le doux visage de Caroline, tout baigné de langueur.

— *Il pericolo è sparito*, lui dis-je en riant.

— Chut ! me répondit-elle, et causons sérieusement.

— Comment sérieusement ?

— Mais oui, très sérieusement.

— Et Henri ?

— Il est brisé de sa nuit et dort tout trempé.

— Voilà ce que c'est que d'avoir le mal de mer, lui dis-je.

— Ne riez pas, vous me faites peine.

— Vraiment ?

— Sans doute, pauvre garçon !

— Bon ! Il est à plaindre !

— Vous ne savez pas comme il m'aime !

— Eh bien, qui lui dira jamais ce qui s'est passé ?

— Moi donc.

— Comment, vous ?

— Oui, moi, moi ; croyez-vous que je vais épouser Henri après ce qui s'est passé entre nous ?

— Diable ! C'est si grave que cela ?

— Mais oui, monsieur, c'est si grave que cela.

— Bon ! Un accident.

— Voilà justement où est le mal.

— Expliquez-moi cela.

— C'est que ce n'est pas tout à fait un accident.

— Bah !

— Tenez, du moment où je vous ai revu…

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai senti dans mon cœur qu'un jour ou l'autre je serais à vous.

— Vraiment ?

— D'honneur ! Dès lors, ce n'était plus qu'une affaire de temps et de circonstance.

— De sorte que cette nuit…

— Quand vous m'avez tendu la main…

— Vous avez deviné que le temps était venu et la circonstance urgente.

— Si vous riez, non seulement je ne vous dis pas le reste, mais je ne

vous reparle de ma vie.

— Dieu me garde de m'exposer à un pareil châtiment ! Tenez, je ne ris plus. Je vous regarde.

« Je ne sais quelle expression avaient prise mes yeux, mais sans doute rendaient-ils ma pensée.

— Vous m'aimez donc un peu ? me dit-elle.

— Je vous adore, tout simplement.

— Répétez-moi cela pour me consoler.

— Et vous, achevez ce que vous avez à me dire.

— Vous voyez bien que je ne ris plus.

— Eh bien, j'avais à vous dire que, cette nuit, je ne me suis pas si bien cramponnée à mon matelas que j'aurais dû le faire, et qu'il y a, dans l'accident qui m'est arrivé, un peu moins de roulis que vous ne pourriez le croire.

— Oh ! lui dis-je, que vous êtes bien l'adorable créature que j'avais pressentie dès Paris !

— Oui, me répondit-elle sérieusement, mais, adorable ou non, cette créature est une honnête femme. Entre Henri et moi, il avait été convenu qu'il ne serait jamais question du passé ; mais la tempête de cette nuit, c'est du présent ; j'ai donc manqué à ma parole, et ce mariage ne peut plus avoir lieu.

— Avouez que vous n'êtes pas fâchée d'avoir trouvé un prétexte.

— Voyons, seriez-vous fâché, vous, de passer un mois avec moi dans le plus beau pays du monde ?

— Non, car ce mois serait peut-être le plus heureux de ma vie.

— Eh bien, voici ce que vous allez faire en arrivant à Palerme.

— D'abord, je vous dirai que nous allons à Messine et non à Palerme.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le vent nous pousse à Messine et non à Palerme, et le capitaine vient de me dire que, si nous mettions le cap sur Messine, nous y serions demain au soir tandis que, si nous nous obstinons à aller à Palerme, nous y serions Dieu sait quand. »

Ils ont débarqué à Messine et, le 29 août, s'y sont séparés. Le temps presse : Caroline doit chanter à Palerme. Dumas serre, sans trop insister, la main d'Henri. Il embrasse Caroline qui lui dit tout bas :

— À Palerme.

Attention : si l'on en croit Dumas, il laisse son *speronare* dans le port en donnant l'ordre au capitaine de le rejoindre à Palerme. Louant voiture et chevaux, traitant avec un chef de bandits pour n'être pas arrêté en route, il rejoint Palerme par voie de terre en trois jours. Justement, il ne faut pas l'en croire.

En fait, le 30 août, il s'embarque sur le *speronare*, met cap au sud, fait escale à Catane, s'offre, les 2 et 3 septembre, une excursion à dos de mulet jusqu'au sommet de l'Etna. Le 4, il débarque à Syracuse, visite la ville les 5 et

6, navigue du 8 au 11, fait escale à Agrigente du 12 au 13. Il renvoie le *speronare* et, à pied ou à dos de mulet, traverse la Sicile de part en part jusqu'à Palerme. Nous sommes au 16 septembre.

Il court à l'hôtel des Quatre-Nations où est descendue Caroline. Il s'enquiert du succès qu'ont remporté ses concerts : énorme. Il prend une chambre au même étage que la sienne. Rentrant d'une répétition, elle lui tombe dans les bras. Rien ne compte plus à ses yeux que l'Alexandre de ses rêves. Sur le palier, ne voulant rien voir ni personne, en l'entraînant dans son appartement, elle crie :

— Je suis libre ! Je suis libre ! Oh ! comprends-tu ce qu'il y a de bonheur dans ce mot : libre, libre, libre.

Ainsi, les trois jours d'un amoureux fou avide de retrouver la femme de sa vie sont devenus, calendrier en main, les dix-huit jours d'un touriste qui ne veut rien manquer de ce que décrivent les guides de voyage.

Impardonnable, Dumas ? Décidément insupportable ? Beaucoup le penseront. Cherchons plutôt à expliquer. Une aventure d'amour comporte nécessairement deux partenaires[7]. Encore faut-il que leurs sentiments et désirs soient comparables. D'évidence, cela n'est pas le cas. Dès le moment où Caroline se donne, elle est pour toujours à son amant. Le lendemain matin, on le voit, lui, à l'avant du *speronare*, plus souriant que bouleversé.

Pour être vraiment juste, il faut relire le récit par Dumas de leur séparation : « J'avais vu Caroline dans *Norma*, dans *Otello*, dans *Don Juan*, je l'avais applaudie de toutes les forces de mes mains. Mais qu'elle était bien autrement belle, dans son vrai, dans son réel désespoir ! Chez moi, l'admiration le disputait à l'amour et, à mesure qu'elle s'éloignait de moi, les bras tendus vers moi, et que je m'éloignais d'elle les bras tendus vers elle, je lui criai :

— Je t'aime, tu es belle ! Tu es belle ! Je t'aime ! »

L'une, follement amoureuse, n'en recueille pas moins avec bonheur les applaudissements. L'autre, moyennement amoureux, ne connaissait pas encore la Sicile. Il s'est vu face à la possibilité de l'explorer. Il n'a pu y résister. La folle aventure d'amour n'en reste pas moins totalement vraie.

« Caroline m'avait promis un mois de bonheur dans le plus beau pays du monde ; elle me donna quinze jours de plus qu'elle ne m'avait promis. Après vingt ans, je dis : merci Caroline ! Jamais débiteur n'a payé comme vous intérêt et capital !

« Au bout de six semaines, il fallut se séparer. Quinze jours s'étaient passés en lutte désespérée. Chaque jour, j'avais dû partir ; chaque jour, cette résolution s'était évanouie au milieu des larmes.

« Chaque jour, je disais : je partirai demain.

« Enfin, le moment du départ arriva : je remontai sur mon bâtiment, Caroline ne le quitta qu'au moment où on levait l'ancre. Elle jouait le soir :

elle dut être sublime. »

Obsédé par l'image de Caroline, Dumas s'endort dans sa cabine. Le lendemain, vers sept heures du matin, le capitaine l'éveille :

— Une barque vient de sortir du port et se dirige de notre côté en faisant des signaux !

Alexandre s'élance sur le pont : il en est sûr, la barque lui apporte une lettre de Caroline. Il se trompe : Caroline elle-même est à son bord.

Reprenez la parole, ô grand Dumas ! Vous seul devez vous exprimer :

« Je ne sais pas si, dans toute ma vie, j'ai eu une joie aussi vive que celle que j'éprouvai lorsque je la sentis palpitante sur mon cœur. Elle riait, pleurait, criait de joie. Ô nature ! que tu es belle dans tes floraisons, soit que la femme aime, soit que la fleur s'ouvre !

« Les matelots battaient des mains.

— Oui, disait-elle, toute reconnaissante, oui, soyez tranquilles ; nous allons chanter, vous allez danser.

« Puis, se retournant vers moi, avec cette double passion tendre et furieuse à la fois de la gazelle et de la lionne :

— Et nous, nous allons nous aimer, n'est-ce pas ?

« Belle nuit, douce nuit, nuit trop courte, nuit dont la date est restée écrite au plus profond de mon cœur en lettres de feu !

« Le jour parut. Hélas ! Avec le jour, la brise se leva. On devait se quitter : Caroline jouait le soir.

« Elle voudrait tout braver pour rester encore une heure de plus. C'était impossible. Il fallut la prendre et l'emporter dans sa barque.

« La brise fraîchissait. Nous nous éloignions rapidement.

« De leur côté, les matelots de la barque faisaient force de rames. Ils craignaient qu'un trop grand vent ne les empêchât de rentrer au port.

« Elle, sans songer au danger, debout à l'arrière, secouait son mouchoir, et chaque mouvement de ce nuage blanc, qui allait s'effaçant de minute en minute, venait me dire : "Je t'aime !"

« Enfin la distance effaça tout ; la barque disparut.

« Je restai l'œil fixé sur le port, bien longtemps, certes, après que Caroline y fut rentrée.

« Je ne l'ai jamais revue. »

Comme j'aimerais en rester là. Je l'aurais fait si n'existaient pas des lettres de Caroline à Alexandre. Or elles figurent dans la collection de M. et Mme Jean Tainon. Elles démontrent l'inquiétude, puis la déception, puis le désespoir ressentis de jour en jour par Caroline – elle lui écrit chaque jour – du 4 octobre 1835 au 4 mars 1836. Les premières lettres sont marquées surtout par la tristesse logique d'une femme séparée de celui qu'elle aime et qui reste sûre de le revoir bientôt. Non seulement il n'y songe pas, mais il ne lui répond que rarement. Quand elle lui rappelle l'intensité de leurs caresses,

est-ce pour le faire revenir à elle ou se consoler un instant ? Une maîtresse « lâchée » ne ménage pas sa colère. Caroline ne s'est jamais sentie une maîtresse.

La dernière lettre que nous connaissions, celle du 4 mars 1836, commence ainsi : « Il y a presque *un mois* que vous avez pris la plume, la dernière fois, pour m'écrire deux lignes après votre retour de Rouen… Je ne puis plus douter que j'ai été bien prévoyante quand je vous ai laissé la liberté de disposer de mon avenir ; au moins vous n'aurez pas de remords car vous ne verrez pas mon chagrin et vous pourrez dire : "J'ai été sincère" ; pourtant j'aurais préféré deux paroles de vous et point ce silence qui m'instruit parfaitement mais qui prolonge mon agonie… Peut-être un jour direz-vous : "J'ai été Dieu pour elle car je l'ai bien châtiée parce qu'elle m'a bien aimée." Adieu, soyez heureux, voilà tout ce que je désire au monde. »

« Chagrin d'amour dure toute la vie », dit la chanson. En l'occurrence, elle a tort. Caroline Ungher se mariera avec un certain François Sabatier. Ceux qui la rencontreront en 1859 la verront parfaitement heureuse avec lui. Quant au comte de Ruolz-Monchal, il fera fortune, non pas en composant de la musique, mais en imaginant le ruolz, alliage de cuivre, de nickel et d'argent. Les couverts en ruolz seront bientôt sur toutes les tables, y compris celle de Napoléon III.

Société des Amis d'Alexandre Dumas

Souvenez-vous des *Dix mille lettres pour Dumas*.

Le soir même de mon message à la radio, une dame inconnue m'appelle pour m'informer qu'elle souhaite, avec deux autres personnes, créer un comité pour la sauvegarde de Monte-Cristo.

— J'habite la maison d'Alexandre Dumas fils, vous comprenez. Mon nom est Christiane Neave.

Il est huit heures du soir.

— Puis-je connaître votre adresse, madame ?

— Rue Champflour, à Marly-le-Roi.

— J'arrive.

Je sonne à la porte de cette maison où, pendant un quart de siècle, je passerai tant d'heures merveilleuses. Christiane Neave m'ouvre. Auprès de son mari, l'admirable Digby, le plus francophone des citoyens britanniques, j'ai la surprise de découvrir l'historien Georges Poisson, conservateur du musée de l'Île-de-France à Sceaux, et René Claude, président de « Paris et son histoire ».

Au courant depuis quelques jours du projet de destruction du château, le couple a déjà pris contact avec les maires des trois communes concernées.

Ceux-ci préconisent la création d'un Syndicat intercommunal ayant pour but le maintien du domaine dans son intégrité, la transformation du château en musée, mais aussi un classement qui assurera la préservation de l'un des derniers espaces verts de la région. Les interventions de Jean Béranger, maire de Marly-le-Roi et futur sénateur, auprès des autorités locales et nationales seront décisives.

Je m'associe d'enthousiasme à l'idée de créer ce comité pour la sauvegarde de Monte-Cristo.

Le 23 janvier 1971, la Société des gens de lettres nous ouvre l'hôtel de Massa où va se tenir une conférence de presse. Sont présents M. Albin Chalandon, ministre de l'Équipement et du Logement, M. Jean-Paul Palewski, président du conseil général et député des Yvelines, M. Pierre Chauvard, préfet des Yvelines. Chacun parle et témoigne de sa totale adhésion à la sauvegarde du château de Monte-Cristo. En confirmant que le Syndicat intercommunal, autorisé par l'arrêt préfectoral du 17 décembre, va acquérir le domaine de Monte-Cristo, M. Jean Béranger déchaîne un tonnerre d'applaudissements.

Coup de théâtre : les dix mille lettres ont été entassées dans trois grosses valises. Repérant la table à laquelle est assis le ministre Chalandon, nous les déversons sous les acclamations d'un public vibrant comme s'il participait à un meeting politique.

Le dernier mot est pour Christiane Neave. Elle annonce la fondation d'une Société des Amis d'Alexandre Dumas qui prendra le relais du comité de sauvegarde. Pour la présidence – sans m'en avoir averti –, elle propose mon nom à l'assistance. Celle-ci est priée de voter.

— À main levée ! crie le maire de Marly-le-Roi.

Ma présidence se poursuivra pendant vingt-six ans. Me succéderont mes amis Didier Decoin, secrétaire général de l'Académie Goncourt, Dominique Fernandez, de l'Académie française, puis Claude Schopp (voir : Infaillible Claude Schopp).

1- Éditions Phébus.

2- Bibliothèque de la Pléiade, 2005.

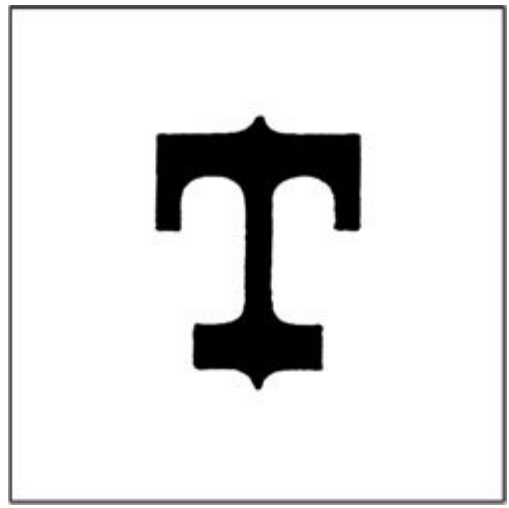
3- Petit bâtiment de la taille d'un chasse-marée.

4- Le Teatro San Carlo est le plus ancien théâtre lyrique d'Europe subsistant aujourd'hui.

5- Dumas voyage avec le passeport du peintre Joseph-Benoît Guichard, élève d'Ingres et de Delacroix.

6- Alexandre Dumas.

7- La Palice.



Talma

Affirmons-le d'emblée : Talma est l'homme que Dumas a le plus admiré.

Passant devant le Théâtre-Français lors de son bref séjour parisien de novembre 1822, une affiche lui a, le dimanche soir, sauté aux yeux : « Demain lundi, *Sylla*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Jouy. M. Talma remplira le rôle de Sylla. »

Quitter Paris sans avoir vu jouer le plus grand comédien de son temps serait un crime. Il ne le commettra pas.

Quand, le lundi matin à l'aube, Alexandre se réveille, c'est encore à Talma qu'il pense tout en se persuadant de la dure réalité : il n'a même pas de quoi se payer un billet pour applaudir *Sylla*. Par chance il se souvient : Adolphe de Leuven connaît Talma. Lui seul peut résoudre le problème. Il s'habille en hâte et court chez son ami.

Adolphe n'est pas encore levé. Il dort si fort qu'Alexandre doit hurler

pour l'éveiller :

« — C'est moi ! C'est bien moi ! Réveillez-vous ! Habillez-vous ! Nous allons chez Talma ! »

À onze heures, les deux amis sonnent à la porte de la demeure du grand comédien, rue de la Tour-des-Dames. Le valet qui les reçoit les informe sèchement : « M. Talma est à sa toilette. » Familier des lieux, Adolphe bouscule l'importun et file tout droit vers la chambre de Talma. « J'étais de la suite d'Adolphe, comme Hernani de celle de Charles Quint ; j'entrai naturellement derrière Adolphe. »

Talma est un spectacle en soi : « Quand, le torse nu, le bas du corps enveloppé dans une espèce de grand manteau de laine blanche, il prit un des pans de ce manteau qu'il tira sur son épaule et dont il se voila à moitié la poitrine, il y eut dans ce mouvement quelque chose d'impérial qui me fit tressaillir. »

Deux places pour la représentation de la soirée, tel est le souhait qu'exprime Adolphe. Tout sociétaire de la Comédie-Française a droit, chaque jour, à deux places. Talma signe un billet qui les accorde. Adolphe en profite pour présenter son ami ; Talma se souvient d'avoir rencontré le général. Il tend la main à Alexandre : « J'avais grande envie de la baiser. Avec mes idées de théâtre, Talma était un dieu pour moi, dieu inconnu c'est vrai, inconnu comme Jupiter l'était à Sélémé, mais dieu qui m'apparaissait le matin, et qui allait se révéler le soir.

« Nos deux mains se touchèrent. »

Né en 1763, François-Joseph Talma est fils d'un chirurgien-dentiste français installé à Londres. Familier de la langue anglaise, il fréquente volontiers les théâtres jusqu'au jour où la volonté de se faire acteur l'emporte. Regagnant la France, il est engagé à la Comédie-Française, mais à l'essai ; il y étudie les traditions en usage et le jeu des comédiens. Il débute, le 2 novembre 1787, dans le rôle de Séide de *Mahomet*.

Même dans de petits rôles, il plaît au public. Ce qui d'emblée l'a frappé, c'est que, depuis l'acteur Baron, émule de Molière, on interprète les pièces, quelle que soit l'époque où elles se déroulent, en costume de ville. De cette force de l'habitude, personne ne se montre choqué. Talma ne veut pas s'y résigner. Il estime que des costumes d'époque contribueront davantage à la vérité historique. Les modèles se trouvent dans presque tous les musées de Paris. Il se fait confectionner à ses frais des costumes inspirés de statues et de médailles antiques. Sans avoir prévenu personne, il entre un soir en scène vêtu d'une toge romaine en tout point conforme à la réalité.

Le public se montre surpris mais ne proteste pas. Pour leur part, les comédiens éclatent de rire. Mme Vestris demande si leur jeune collègue n'a pas jeté, par mégarde, les draps de son lit sur ses épaules. Il faudra à Talma une incroyable ardeur, un entêtement infini pour triompher de tels préjugés. Sans craindre d'être accusé de présomption, il affirmera que son exemple a

influencé tous les théâtres d'Europe. Rien n'est plus vrai.

Le rôle de Charles IX décide de son avenir. Tous les chefs d'emploi du Théâtre-Français l'ont refusé tant ils redoutaient d'incarner le responsable haï de la Saint-Barthélemy. La création qu'en fait Talma est d'une telle vigueur, d'une telle profondeur, d'une telle authenticité que la pièce bénéficie de trente-quatre représentations consécutives, nombre extrêmement rare à cette époque.

Il franchit la Révolution sans trop de dommages. Après le 9 Thermidor, il se lie avec le jeune général Bonaparte, alors en disgrâce. Sans poste, sans rémunération, le Corse a faim plus souvent qu'à son tour. Talma lui ouvre sa bourse. Quand la fortune aura changé de camp, il restera l'ami du Premier Consul puis celui de l'Empereur. En 1808, en le prévenant qu'il disposera d'un « parterre de rois », Napoléon l'emmène à Erfurt où il doit rencontrer le tsar Alexandre Ier. Les rois y sont en effet. Ne détestant pas les outrances, Napoléon a choisi la pièce qu'il faudra jouer : *La Mort de César*. De l'entendre crier plusieurs fois « Mort au tyran ! » laissera stupéfait le parterre en question.

Revenons à ce soir de novembre 1822 où, pour la première fois, Dumas a découvert, en chair et en os, l'objet de son admiration : « Quand je vis Talma entrer en scène, je jetai un cri de surprise. Qui n'a pas vu Talma ne saurait se figurer ce que c'était que Talma ; c'était la réunion de trois suprêmes qualités, que je n'ai jamais retrouvées depuis dans un même homme : la simplicité, la force et la poésie ; il était impossible d'être plus beau, de la vraie beauté d'un acteur, c'est-à-dire de cette beauté qui n'a rien de personnel à l'homme, mais qui change selon le héros qu'il est appelé à représenter ; il est impossible, dis-je, d'être plus beau de cette beauté-là que ne l'était Talma. Mélancolique dans *Oreste*, terrible dans *Néron*, hideux dans *Glocester*, il avait une voix, un regard, des gestes pour chaque personnage. […] Ô Talma j'étais un enfant lorsque, dans cette solennelle soirée où je vous voyais pour la première fois, vous entrâtes en scène, ouvrant du geste cette haie de sénateurs, vos clients ; eh bien, de cette première scène, pas un de vos gestes ne s'est effacé, pas une de vos intonations ne s'est perdue. […] Je vous vois encore franchir lentement, le sourire de l'ironie aux lèvres, la distance qui vous séparait de l'accusateur ; je vous vois encore lui poser la main sur l'épaule et, drapé comme la plus belle statue d'Herculanum et de Pompéi, je vous entends lui dire de cette voix vibrante qui va chercher les fibres les plus secrètes du cœur :

Je n'examine pas si ta haine enhardie
Poursuit dans Clodius l'époux de Valérie ;
Et si Catilina, par cet avis fatal,
Prétend servir ma cause ou punir un rival.

Ce soir-là, la toile tombe au milieu d'immenses bravos. Dumas se sent « étourdi, ébloui, fasciné ». Adolphe lui offre d'aller remercier Talma dans sa loge. Il en pousse la porte : « La loge du grand artiste s'ouvrit ; elle était pleine d'hommes que je ne connaissais pas et qui tous avaient un nom ou devaient en avoir un. Je restai à la porte, bien humble, bien rougissant.

— Talma, dit Adolphe, c'est nous qui venons vous remercier.

« Talma me chercha des yeux en clignant les paupières.

« Il m'aperçut contre la porte.

— Ah ! ah ! dit-il, avancez donc !

« Je fis deux pas vers lui.

— Eh bien, monsieur le poète, êtes-vous content ?

— Je suis mieux que cela, monsieur… Je suis émerveillé !

— Eh bien, il faut revenir me voir, et me redemander d'autres places.

— Hélas, monsieur Talma, je quitte Paris demain ou après-demain au plus tard.

— C'est fâcheux ! Vous m'auriez vu dans *Régulus*…

— Impossible ! Il faut que je retourne en province.

— Que faites-vous en province ?

— Je n'ose pas vous le dire. Je suis clerc de notaire…

« Et je poussai un profond soupir.

— Bah ! dit Talma, il ne faut pas désespérer pour cela ! Corneille était

clerc de procureur ! Messieurs, je vous présente un futur Corneille.

« Je rougis jusqu'aux yeux.

— Touchez-moi le front. Cela me portera bonheur !

— Allons, soit ! Alexandre Dumas, je te baptise au nom de Shakespeare, de Corneille et de Schiller !… Retourne en province, rentre dans ton étude et, si tu as véritablement la vocation, l'ange de la Poésie saura bien aller te chercher où tu seras, t'enlever par les cheveux, comme le prophète Habacuc, et t'apporter là où tu auras affaire.

« Je pris la main de Talma, que je cherchai à baiser.

— Allons, allons ! Ce garçon-là a de l'enthousiasme, on en fera quelque chose.

« Et il me secoua cordialement la main. »

Dans le corridor, Alexandre regarde Adolphe bien en face :

« — Soyez tranquille. Je viendrai à Paris, je vous en réponds ! »

Théâtre-Historique (Le)

Le 18 février 1846, Dumas nous surprend une fois de plus. Que l'on en juge par la lettre qu'il adresse au comte Duchâtel, ministre de l'Intérieur :

« Monsieur le Ministre,

« Pour la régularité à (*sic*) la demande qui a été adressée à Votre Excellence par Monseigneur le duc de Montpensier, j'ai l'honneur de solliciter de vous la permission d'élever et d'ouvrir un théâtre de drame, de comédie et de féerie sur le boulevard du Temple.

« Alex Dumas, marquis de La Pailleterie »

Tel pourrait être l'« acte de naissance » d'un nouveau théâtre que Dumas souhaite ouvrir à Paris, chose qui paraît presque impossible. Le privilège institué par Napoléon au début de son règne limitait à huit le nombre de théâtres parisiens. En 1846, Louis-Philippe en est à vingt.

Le vrai est que Dumas a dû supporter tant d'avanies des comédiens-français et des directeurs de toutes sortes qu'il s'est mis à rêver d'un théâtre qui lui appartînt en propre. Son but : « Transporter au milieu des classes populaires une littérature qui pût les instruire et les moraliser. »

Il s'est personnellement engagé à « donner exclusivement ses ouvrages dramatiques à ce théâtre, tant ceux qu'il devra composer à l'avenir que ceux qu'il a déjà donnés à d'autres théâtres dans le cas où ils rentreraient dans sa propriété […] et à donner sous son nom, chaque année, au moins deux ouvrages nouveaux, en cinq actes, se réservant la faculté d'en donner six au plus ».

À sa lettre adressée au comte Duchâtel, Dumas a joint celle d'un certain Hippolyte Hostein qui a dirigé les théâtres du Luxembourg et de la Porte-Saint-Antoine, lequel demande à être agréé « en qualité de Directeur du nouveau théâtre ».

L'association de Dumas et de Hostein permettra de contourner l'autorité de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques qui interdit aux directeurs de jouer leurs pièces dans leur établissement. Le seul directeur étant Hostein, Alexandre pourra monopoliser l'affiche.

Tout porte à penser que la lettre à Duchâtel sera présentée au roi Louis-Philippe. Or Dumas a démissionné des fonctions de bibliothécaire qu'il occupait en fin de parcours au Palais-Royal en des termes que l'on peut bien dire culottés :

« Sire,

« Mes opinions politiques n'étant point en harmonie avec celles que Votre Majesté a le droit d'exiger des personnes qui composent sa maison, je prie Votre Majesté d'accepter ma démission de la place de bibliothécaire.

« J'ai l'honneur d'être, avec respect… »

Problème : Louis-Philippe a bonne mémoire. On jure à Dumas que le duc de Montpensier, cinquième fils du roi, aime beaucoup ses livres. Comme on va représenter à l'Ambigu-Comique la pièce qu'il vient de tirer des *Mousquetaires* et de *Vingt ans après*, Alexandre invite ce prince de vingt et un ans à la première. Il vient. « J'étais dans une loge en face de Son Altesse, à qui je n'avais jamais eu l'honneur de parler, et je m'amusais, chose bien permise à un auteur, on en conviendra, à suivre sur le jeune visage royal, encore soumis aux impressions primesautières de la jeunesse, les différentes émotions bonnes ou mauvaises qui faisaient éclore un sourire sur ses lèvres ou

passer un nuage sur son front. » Il paraît heureux. Merci mon Dieu !

Accident imprévisible : alors qu'une goutte du sang de Charles Ier, décapité, doit – comme dans le roman – tomber sur la tête d'Athos caché sous l'échafaud, l'acteur incarnant ce rôle a cru devoir enduire d'un liquide rouge la moitié de son visage. Dumas voit Montpensier blêmir et se crisper sur son fauteuil. Déduction d'Alexandre : cette tête que l'on coupe et ce sang qui coule à flots n'ont pas manqué de rappeler au duc que Philippe Égalité, son grand-père, avait été guillotiné : « Je m'élançai hors de ma loge ; je courus à la sienne. Je demandai le docteur Pasquier qui était près de lui. Il sortit. "Pasquier, lui dis-je, annoncez de ma part au prince que demain le tableau de l'échafaud aura disparu." »

Touché par une telle réaction, Montpensier fait dire à Dumas de le rejoindre, à la fin du spectacle, dans sa loge. Paraissant avoir tout oublié, avec le sourire d'un spectateur comblé, il reproche à Dumas de se contenter d'une salle aussi modeste :

— Pourquoi n'avez-vous pas votre propre théâtre ?

Dumas répond que le gouvernement ne lui accordera jamais un tel privilège. Montpensier réplique qu'il en fait son affaire. Ce soir-là, 27 octobre 1845, le théâtre d'Alexandre est vraiment né. Le propriétaire futur s'est même promis de l'appeler Théâtre Montpensier.

Le 14 mars 1846, le comte Duchâtel autorise Hostein « à exploiter, sur le boulevard du Temple, un nouveau théâtre qui devra être ouvert, le 1er janvier 1847, sous le titre de Théâtre Montpensier ». Hostein en sera directeur pour douze ans. Une société au capital social d'un million cinq cent mille francs est fondée pour une durée de trente ans.

Celle-ci acquiert l'hôtel Foulon situé 86 et 88, boulevard du Temple ainsi qu'aux 75 et 77, rue des Fossés-du-Temple. Une fois détruits l'hôtel Foulon et le café de l'Epi-scié, cabaret installé à son rez-de-chaussée, on travaille très vite. Le 14 septembre 1846, l'architecte de la préfecture de police constate que « les travaux sont poussés avec beaucoup d'activité ».

Ce que l'on édifie n'est autre qu'un théâtre de deux mille places dont l'immense scène pourra accueillir les sujets les plus ambitieux. Qui l'expliquerait mieux que Dumas ? « Vous avez vu tomber l'hôtel Foulon, et vous verrez bientôt, sous l'habile ciseau de Klagmann, sortir de ses ruines l'élégante façade qui résumera en pierre mon immuable pensée.

« À défaut de ces grands maîtres que l'on nomme Corneille, Racine et Molière, et qui sont inhumés dans leur tombeau royal de la rue de Richelieu[1], nous aurons ces puissants génies que l'on nomme Shakespeare, Calderon, Goethe, Schiller ! Et *Hamlet, Othello, Richard III, Le Médecin de Son Honneur, Faust, Götz von Verlichingen, Don Carlos* et les *Piccolomini* nous aideront, escortés des œuvres contemporaines, à nous consoler de l'absence du *Cid*, d'*Andromaque* et du *Misanthrope*. Voilà notre prospectus de granit. »

Durant tout le mois de février 1847, Paris ne va bruire que de la première pièce jouée « chez Dumas » lors de l'inauguration, le 20 du même mois : ce sera *La Reine Margot*. Dans ses *Mémoires,* Hostein en a donné un récit qui laissera, à tort, le lecteur incrédule : « On vit des amateurs forcenés faire la queue, aux portes du théâtre, depuis la veille au soir du jour fixé pour l'ouverture. Ce fut une station de vingt-quatre heures ! Et on était en février ! Il est vrai que l'hiver se montrait clément. Vers dix heures du soir, les porteuses de bouillon commencèrent de circuler parmi les files en permanence. À minuit, arriva le tour des pains sortant de la fournée. Des marchands du voisinage eurent l'idée de vendre des bottes de paille fraîche sur laquelle on s'étendit voluptueusement. La nuit se passa en fête, en conversations joyeuses ; le bon ordre ne fut pas un instant troublé. Par intervalles, des chœurs – très harmonieux – se faisaient entendre. L'endroit était éclairé par des centaines de lanternes et par des lampions. C'était un spectacle animé des plus curieux. Au petit jour, eut lieu l'intermède du café au lait accompagné de petits gâteaux tout chauds. Quelques personnes de l'assistance arrêtèrent des porteurs d'eau qui passaient, et firent en public des ablutions permises. La nuit et la journée furent le triomphe des charcuteries à l'ail. L'air était saturé de cet arôme culinaire… Enfin les portes du théâtre s'ouvrirent et *La Reine Margot* commença… »

Il était six heures du soir. En présence du duc de Montpensier et de sa jeune épouse espagnole, elle allait s'achever à trois heures du matin.

Commentaire de Théophile Gautier : il faudra dans l'avenir, « quand on donnera des drames en quinze tableaux, précédés de prologues, suivis d'épilogues, ajouter sur l'affiche : *Et entremêlés de collations* ». Il se veut plus sérieux en dépeignant la salle que les architectes ont conçue en forme d'ellipse : « Figurez-vous un ovale en travers, un arc détendu dont la rampe serait la corde. » En connaissance de cause, il admire la décoration luxueuse de la salle : les fauteuils des galeries et les garnitures de loges sont en velours

grenat, les galeries à fond blanc, le rideau d'avant-scène rouge et or. Le *Courrier des spectacles* insiste sur les deux grands amphithéâtres qui ont été aménagés pour accueillir le public des classes moyennes : « Ils s'élèvent hardiment du fond de la salle, viennent couper les rangs des loges et présentent d'excellentes places. »

Les représentations se succèdent quasiment sans interruption. Tous les auteurs joués au Théâtre-Historique – à de rares exceptions près – sont connus ou célèbres : Honoré de Balzac, Alfred de Musset, Victor Hugo, Jules Verne figurent dans le peloton de tête. Le lecteur ne s'étonnera pas, j'en suis sûr, d'apprendre qu'Alexandre Dumas et son ami Maquet ont occupé à peu près la moitié des programmes. Bilan : trente-neuf pièces représentées en trois ans et huit mois (voir : Maquet, Auguste).

Pourquoi les représentations, si suivies, tant applaudies, se sont-elles interrompues ? Jean-Claude Yon répond : « L'histoire, en se faisant brusquement sur le boulevard et non plus sur la scène viendra porter un coup fatal à ces belles perspectives[2]. » Il est vrai que 1848 a peu à peu balayé les recettes des théâtres. Plaidant pour Alexandre Dumas devant la cour d'appel de Paris, Me Nogent-Saint-Laurens, avocat, le confirmera en ces termes : « En 1848, le Théâtre-Historique subit le sort commun : il fut menacé, il fut atteint dans sa prospérité. En 1850, les efforts continus de M. Alexandre Dumas n'avaient pu vaincre les malheurs du temps. Le théâtre était en détresse. M. Dumas en conçut un profond chagrin ; c'était son théâtre, le sien. […] Alors, M. Dumas fit un effort suprême ; de sa personne il se porta vers le théâtre menacé ; argent, démarches, il prodigua tout. On n'avait plus de directeur, il en trouvait. Il écrivait au ministre pour que le privilège fût donné. Bref, il entra profondément dans ses affaires et ses combinaisons administratives, afin d'empêcher la ruine dont il était menacé[3]. »

Ajoutons, vers la fin de l'aventure, l'incompétence de directeurs successifs. Le 16 octobre 1850, le théâtre est fermé et Alexandre Dumas mis en faillite.

Tour de Nesle (La)

Qu'une épidémie mémorable ait pu se trouver confrontée avec l'un des plus fameux mélodrames du XIXe siècle, voilà qui risque de surprendre le lecteur. Celui-ci a droit à une explication.

Parti de l'Inde, le choléra avait traversé la Perse, gagné Saint-Pétersbourg, s'était rabattu sur Londres d'où le mal avait fondu sur Paris. Dumas se rappellera le jour où, pour lui, il frappa son premier coup : « Le ciel était d'un bleu de saphir ; le soleil plein de force. Toute la nature renaissait avec sa belle robe verte et les couleurs de la jeunesse et de la santé sur les

joues. Les Tuileries étaient émaillées de femmes comme l'est une pelouse de fleurs ; les émeutes, éteintes depuis quelque temps, laissaient un peu de calme à la société et permettaient aux spectateurs de se hasarder dans les théâtres. Tout à coup, cet effroyable cri retentit, poussé par une de ces voix dont parle la Bible, qui passe dans les airs en jetant à la terre les malédictions du ciel.

« — Le choléra est à Paris ! »

De mars à octobre 1832, 18 400 décès sont recensés dans la capitale et 100 000 dans la France entière. Partout, les médecins s'efforcent à juguler l'épidémie. On saigne à tout-va. Les sangsues s'ébattent en vain sur les poitrines et les ventres. On prescrit l'opium, la belladone ou l'ellébore : le choléra tue toujours. Le pire : on commence à chercher des responsables. On les trouve : « Je vis de loin une de ces terribles exécutions. La foule se ruait vers la barrière ; on comptait les têtes par milliers ; chacun était une vague de cet océan irrité ; grand nombre de garçons bouchers avec leurs tabliers tachés de sang étaient mêlés à l'effroyable marée : chaque tablier, au milieu de tous ces flots, semblait une vague d'écume. Paris menaçait de devenir mieux qu'un grand charnier : il menaçait de devenir un immense abattoir. »

Comment sait-on que l'on est frappé ? Le cas de Dumas pourrait être donné en exemple. Un soir où il a convié quelques amis, il les reconduit sur le palier quand ses jambes se mettent à trembler. Alors qu'il rentre dans l'appartement, Catherine, sa femme de chambre, s'effraie :

— Oh ! Monsieur, comme vous êtes pâle !

Il se met à grelotter.

« — C'est drôle, j'ai froid.

— Ah ! monsieur, c'est comme cela que ça commence !

— Quoi, Catherine ?

— Le choléra, Monsieur.

— Vous croyez donc que j'ai le choléra, Catherine ?

— Oh ! pour sûr, Monsieur…

— Alors, Catherine, ne perdons pas de temps : un morceau de sucre trempé dans l'éther et un médecin ! »

Pour gagner sa chambre, Dumas doit s'appuyer aux murs. S'étant déshabillé en hâte, il s'enfouit aussitôt sous les draps et les couvertures.

Catherine reparaît : « La pauvre fille avait à peu près perdu la tête : au lieu de m'apporter un morceau de sucre trempé dans l'éther, elle m'apportait un verre à malaga plein d'éther. Quand je dis plein, c'est que, par bonheur, la main lui avait tremblé et le verre n'était plein qu'aux deux tiers.

« À plus juste titre qu'elle, je ne savais guère, de mon côté, ce que je faisais ; ne me souvenant plus de ce que je lui avais demandé, ignorant le contenu du verre qu'elle me présentait, je le portai à mes lèvres, et j'avalai d'un seul trait la valeur d'une once d'éther.

« Il me sembla que j'avalais l'épée de l'ange exterminateur ! Je poussai un soupir, fermai les yeux et tombai la tête sur l'oreiller. Jamais chloroforme n'avait produit un effet plus rapide. À partir de ce moment, et pendant les

deux heures que dura mon évanouissement, je n'eus plus conscience de rien ; seulement, quand je rouvris les yeux, j'étais dans un bain de vapeur qu'à l'aide d'un conduit mon médecin m'administrait sous mes couvertures, tandis qu'une bonne voisine me frottait, par-dessus les draps, avec une bassinoire pleine de braises.

« Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi en enfer, mais je n'y serai jamais plus près d'être rôti que je ne le fus cette nuit-là. Je passai cinq ou six jours sans pouvoir mettre le pied hors de mon lit ; j'étais littéralement roué.

« Tous les jours, on me remettait la carte d'Harel[4]. Seulement, à lui comme aux autres, on répondait que je ne recevais pas. »

Le même Harel n'a pas redouté, en pleine épidémie, de faire paraître l'affirmation que voici dans les journaux : « On a remarqué avec étonnement que les salles de spectacle étaient les seuls endroits publics où, quel que fût le nombre des spectateurs, aucun cas de choléra ne s'était encore manifesté. Nous livrons ce fait INCONTESTABLE à l'investigation de la science… »

Quand, enfin, Dumas se sent mieux, il reçoit Harel en premier. Il se réjouit d'en retrouver « la souriante et spirituelle figure ».

Obsédé par l'épreuve qu'il vient de vivre, c'est du choléra que le convalescent – à peine – lui parle d'abord.

« — Il est parti ! lance Harel dans un éclat de rire.

— Vous en êtes sûr ?

— Il ne faisait pas ses frais !… Ah ! mon ami, le bon moment pour lancer un drame !

— Vous croyez ?

— Il va y avoir une réaction en faveur des théâtres », affirme Harel en regardant Dumas droit dans les yeux.

Dumas a compris mais doute :

« — En conscience, suis-je en état ? J'ai une fièvre de tous les diables !

— Elle vous tiendra lieu d'inspiration !

— Mais, enfin, voyons, qu'est-ce que c'est que votre pièce ?

— Eh bien, je vais vous dire la vérité ! »

Elle se résume en peu de mots : un certain Frédéric Gaillardet, jeune homme de Tonnerre, lui a fait parvenir le manuscrit d'une pièce. Il n'a jamais fait de théâtre, le sujet est bon mais ce n'est pas écrit. Harel a confié le manuscrit au critique Jules Janin qui, depuis longtemps, grillait de faire du théâtre.

Dumas commence à s'intéresser :

— Alors ?

— Alors, c'est meilleur mais ce n'est pas plus jouable.

Harel croit Dumas seul capable de montrer aux spectateurs la reine Marguerite de Bourgogne essayant une robe magnifique dans son palais et les entraîner l'instant d'après dans une prison où l'on torture et assassine. Le drame romantique n'a pas franchi encore certaines limites. Pour *La Tour de Nesle*, il le devra.

Dumas n'est pas prêt à partager cette certitude. Il faut que Harel plaide longuement pour qu'il s'incline. Non sans inquiétude :

« — Et je n'aurai pas de désagrément avec le jeune homme de Tonnerre ?

— Un mouton, mon cher. »

Au moment de prendre congé, Harel interpelle « son » auteur :

— Soignez le rôle de George !

Mademoiselle George n'est autre que Mme Harel. Fière de ses épaules, de ses bras et de sa poitrine, elle est connue pour prendre un bain devant ses amis afin qu'ils admirent à loisir ses « seins de déesse ». À sa beauté s'ajoute la majesté. Harel informe Dumas que Mademoiselle George désire le rencontrer. Elle l'accueille amicalement. Affirmant sa joie d'incarner Marguerite de Bourgogne dans *La Tour de Nesle*, elle proclame sa conviction que ce sera pour quelques centaines de représentations. Leur entretien dure un long moment : Alexandre le confiera. Il permet à Mademoiselle George de lui montrer « quelque chose de si beau que je fus plus d'un quart d'heure à revenir dans le salon ». Récit de Dumas :

« J'allai me mettre à genoux devant elle et baisant ses belles mains :

— Dites donc, George, est-ce que nous aurons le ridicule, aux yeux de la postérité, d'avoir passé l'un près de l'autre sans que ces fameux atomes crochus dont parle Descartes aient respectivement fonctionné chez nous ?

— Taisez-vous, grande bête ! Allez conter toutes ces niaiseries à votre Dorval.

— Ah ! Dorval !… Pauvre Dorval, il y a un siècle que je ne l'ai vue !

— Bon ! vous avez été vous loger porte à porte avec elle.

— Justement ! Autrefois, nous n'avions qu'une porte entre nous ! Maintenant, nous avons un mur.

— Mitoyen ? »

La pièce du jeune homme de Tonnerre s'inspire de l'histoire de la reine Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis X le Hutin, et de ses deux sœurs, Jeanne et Blanche, lesquelles organisaient des orgies dans cet édifice planté en bord de Seine et dénommé tour de Nesle[5]. Les jeunes gens athlétiques recrutés dans un but qu'ils discernaient mal découvraient dans la tour trois femmes voilées. Ils n'avaient aucune peine à comprendre ce qu'elles attendaient. S'étant exécutés de leur mieux et attendant peut-être une récompense, ils voyaient, au petit matin, surgir des hommes armés qui les faisaient passer, à coups de poignard, de vie à trépas et les jetaient dans la Seine. Nul n'y échappait. Sauf un seul dont Villon a révélé l'identité : le capitaine Buridan.

Intuitif, il s'est jeté lui-même dans la Seine. Le plus étrange est que Marguerite et lui se connaissaient fort bien : elle en avait fait son amant quand Buridan était page du duc de Bourgogne. De leur liaison, des jumeaux étaient nés. La charmante reine avait donné l'ordre de les occire sans tarder. Au dernier moment, l'exécuteur désigné, saisi de remords, s'était dérobé. Les jumeaux avaient survécu sous les noms de Philippe et Gaultier d'Aulnay. Marguerite a tout ignoré.

Sorti vivant de la Seine, l'ambitieux Buridan peut faire quatre fois chanter Marguerite : 1. il peut révéler sa double vie ; 2. prouver qu'elle a été sa maîtresse ; 3. qu'il a eu d'elle des jumeaux qu'elle a voulu faire mettre à mort ; 4. brandir une lettre d'elle donnant l'ordre d'assassiner son propre père qui la menaçait du couvent.

« Holà, tavernier du diable ! » Cette réplique, dès que le rideau se lève, attend les spectateurs de *La Tour de Nesle*. Ils sont, avec Buridan, dans la

taverne d'Orsini. Les propos échangés font trembler. Ce n'est qu'un début. Les voici dans la tour que les Parisiens redoutent pour le seul fait qu'elle existe. Sont en scène Marguerite, reine de France, et ses deux sœurs. Dès qu'elles se voilent le visage, on sait à quoi s'en tenir. Dumas ne montre rien des orgies – la censure l'interdirait –, mais il les peint si bien en paroles que le spectateur croit y avoir participé. Malheureux jeunes gens que l'on jette morts à la Seine !

Les héros romantiques détestent entrer ou sortir par des portes ; Dumas le reprochera d'ailleurs à Hugo. Les cheminées ont leur préférence. Avec Buridan, la fenêtre passe au rang de vedette.

Gaillardet avait prévu cinq actes. Dumas divise en neuf tableaux son drame. Où entraîne-t-il maintenant le spectateur ? Au Louvre, dans les appartements de Marguerite. Buridan y parle comme un maître : « Il n'y a pas plus loin du Louvre à la porte Saint-Honoré que du Louvre à la tour de Nesle ! »

On le voit s'emparant du premier ministre, Enguerrand de Marigny, et lui-même être arrêté par Gaultier d'Aulnay, dernier favori de Marguerite. Son propre fils ! À sa décharge, la reine l'ignore. Le spectateur halète. Heureusement, il y a des entractes. Après l'un d'eux, on retrouve Buridan, ligoté et méconnaissable, dans le cachot d'une prison. Qui va le délivrer ? Marguerite ! Pourquoi, mon Dieu ? Elle veut jouir de sa victoire. Ici prend place une scène célèbre. On sent Dumas exulter au moment où il l'a imaginée. Buridan parle et aucun spectateur n'oubliera ce début : « En 1293, il y a vingt ans de cela, la Bourgogne était heureuse… Le duc Robert avait une fille, jeune et belle… Le duc Robert avait un page au cœur candide et croyant… »

Que pourra-t-elle refuser à ce Buridan qui sait tant de choses ? Elle le libère de ses liens. Debout, il la domine de son autorité, de sa supériorité, de sa force. Elle lui offre son bras.

— Où allons-nous ?

— Au-devant du roi Louis X qui rentre demain dans sa bonne ville de Paris.

Il voulait être premier ministre : il le devient.

Dernier tableau : ni Marguerite ni Buridan n'ont accepté le sort qu'ils se sont réciproquement accordé. La reine charge Orsini de la débarrasser de Buridan, mais celui-ci a déjà mobilisé des gens d'armes pour se défaire de Marguerite. Hors d'haleine, le spectateur attend la suite. Elle est digne de Dumas : tenus en respect par les soldats du roi, la reine et le ministre sortent de scène. Au capitaine qui commande l'escorte, revient le mot de la fin : « Il n'y a ici ni reine ni premier ministre. »

Huit cents représentations successives ne sont pas venues à bout de la passion des premiers spectateurs. Des générations entières ont fait leurs délices d'une histoire aussi parfaitement menée. Un mélo ? Bien sûr, mais il advient que certains soient aussi des œuvres d'art. Ni plus ni moins,

commente Daniel Zimmermann, « que l'histoire du type qui tue son père, épouse sa mère et se crève les yeux ».

D'emblée, Dumas a compris le sens qu'il fallait donner à « la lutte entre un aventurier et une reine, l'un armé de toutes les puissances de son génie, l'autre de toutes les puissances de son rang ». Il ne lui a fallu que deux semaines pour achever la pièce. À mesure que les scènes étaient écrites, Harel les distribuait et les *faisait répéter*. Les deux rôles principaux sont incarnés par Bocage et, comme prévu, Mademoiselle George.

Ayant bouclé sa dernière scène, Dumas croit de son devoir d'écrire à Gaillardet : « Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que vous restez seul auteur, que mon nom ne sera point prononcé ; c'est là une condition sans laquelle je reprendrais de l'ouvrage ce que j'ai été heureux d'y pouvoir ajouter.

« Si vous regardez ce que j'ai fait pour vous comme un service, permettez-moi de vous le *rendre* et non de vous le *vendre*. »

Rien de plus obligeant, de plus clair : Dumas abandonne à Gaillardet la propriété de la pièce avec les droits d'auteur qui en découlent. Aurait-il travaillé pour rien ? Ce n'est pas son genre. Hors les droits de Gaillardet, Harel doit verser à Dumas dix pour cent des recettes.

Notre Alexandre avait raison de s'alarmer : Gaillardet accourt de Tonnerre, crie qu'il ne veut pas de collaborateur et, si l'on insiste, qu'il enverra ses témoins à Dumas. Harel propose une transaction. La pièce sera annoncée comme étant de « MM. Gaillardet et *** ». Gaillardet consent.

Le 29 mai 1832, jour de la première représentation, Dumas dîne chez Mme Odilon Barrot, épouse d'un homme politique déjà connu. Comme le dîner dure, Dumas s'impatiente. Il finit par traîner de force les Barrot à la Porte-Saint-Martin. Les acteurs en sont à la moitié du second tableau. Les Barrot pourront donc entendre la tirade dite *des grandes dames* qui met la salle en ébullition. Dumas : « On sentait le grand succès ; il était dans l'air ; on le respirait. » Effet terrible : Marguerite démasque sa joue sanglante et s'écrie : « Voir ton visage, et puis mourir, disais-tu ? Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires… Regarde, et meurs ! » Quand, après cette orgie, cette fuite, cet assassinat, ces rires éteints dans les gémissements, cet homme précipité dans le fleuve, cet amant d'une nuit assassiné sans pitié par sa royale maîtresse, « on entendit la voix insouciante et monotone de l'avertisseur de nuit qui criait : "Il est trois heures ; tout est tranquille ; Parisiens, dormez !", la salle éclata en applaudissements ». Le succès s'était mué en triomphe.

Le lendemain, quelques amis de Dumas viennent chez lui le féliciter. L'un d'eux le prend à part.

« — Tu sais ce que Harel a fait ?

— Ce qu'il a fait ?

— Au lieu de procéder, comme cela se fait en mathématiques, du connu à l'inconnu, il a procédé de l'inconnu au connu.

— Je ne comprends pas.

— Au lieu de mettre : “MM. Gaillardet et ***”, il a mis : “MM. *** et Gaillardet”.

— Ah ! le malheureux ! s’écrie Dumas. Il va me faire une nouvelle querelle avec M. Gaillardet ; et ce qu’il y a de pis, c’est que, cette fois-ci, M. Gaillardet aura raison ! »

Un huissier se fait annoncer. Il est porteur d’une assignation devant le tribunal de commerce, exigeant que l’on en revienne à la formule « MM. Gaillardet et *** ». Harel refuse tout net. Il sait qu’il perdra le procès en première instance mais que toute la presse en parlera. Il faut que la France entière se persuade que Dumas est l’auteur de *La Tour de Nesle*.

Tout Paris – ou presque – saura aussi que, dans un périodique, *Le Musée des familles*, Gaillardet a publié un article sur l’histoire véritable de la tour de Nesle. Jusque-là rien à dire. Ce qui fait de nouveau bondir Dumas, ce sont ces lignes : « Il est inutile de rappeler que M. Gaillardet est l’auteur de *La Tour de Nesle,* drame moderne joué avec tant de succès et d’éclat à la Porte-Saint-Martin. » Dumas exerce son droit de réponse, précise la part exacte de chacun dans le drame. Un peu plus tard, on lui apprend que non seulement Gaillardet prend des leçons de tir mais qu’il a répliqué, dans *Le Musée des familles*, par une plainte amère contre « les voleurs de gloire et d’argent ». Le 14 octobre 1834, Dumas lui écrit : « Votre première lettre était une insolence. La seconde est une plaisanterie. Mercredi matin, mes témoins seront chez vous. »

Les témoins des deux adversaires fixent la rencontre à Saint-Mandé, le 17 octobre à midi. Alexandre a demandé l’épée, Gaillardet insiste pour le pistolet. Dumas, qui sait que son adversaire n’a jamais manié une épée, accepte. La nuit précédant le duel, Alexandre a beaucoup écrit : des conseils de vie à sa fille et à son fils auxquels s’ajoutent une vingtaine de lettres à sa mère, datées de semaine en semaine et, s’il perd la vie, qui lui seront prétendument envoyées d’Italie, l’une après l’autre.

Au jour choisi, à l’heure prévue, les adversaires sont sur le pré, en l’occurrence une allée du bois de Saint-Mandé, « droite et sans soleil ». Pendant que les témoins règlent les dernières conditions, Alexandre remet à Bixio, présent en tant que médecin, les lettres destinées à sa mère.

Selon les règles, les adversaires se placeront à cinquante pas l’un de l’autre et s’avanceront jusqu’à une distance de quinze pas. Soulié, l’un des témoins, donnera le signal en frappant trois fois dans ses mains.

Soulié s’exécute, Gaillardet s’élance comme un forcené jusqu’à la distance fixée. Dumas progresse sans hâte. Gaillardet tire sans atteindre sa cible. D’une inclinaison de tête, Dumas le salue – et tire. Lui aussi rate son adversaire. Les quatre témoins rédigeront le procès-verbal de la rencontre : « M. Gaillardet, arrivé à la limite, a tiré le premier ; M. Dumas a tiré le second ; aucun des coups n’a porté. M. Dumas a déclaré alors ne pas vouloir s’en tenir là, et exigé que le combat se continuât jusqu’à la mort de l’un des deux. M. Gaillardet a accepté ; mais les témoins ont refusé de recharger les

armes. Sur ce, M. Dumas a insisté pour qu'on rechargeât les armes ; mais les témoins, après en avoir longtemps délibéré et avoir tout tenté pour vaincre son obstination, n'ont pas cru devoir prêter leur assistance à une lutte qui ne pouvait manquer d'être mortelle.

« En conséquence, les témoins se sont retirés en emportant les armes, et cette retraite a mis fin au combat. »

(signé) FONTAN, SOULIÉ, MAILLAN, de LONGPRÉ

Pendant la suite des représentations de *La Tour de Nesle*, la pièce sera annoncée comme étant « de MM. Gaillardet et *** ».

Tournant décisif

Longtemps les Français n'ont connu Shakespeare que traduit en notre langue. En 1822, une compagnie londonienne avait bien tenté, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, de proposer ses plus grands auteurs en anglais. On était trop près de Waterloo pour que Paris lui réservât un bon accueil. Dès la première représentation (31 juillet 1822), les infortunés comédiens ont dû se replier sous les oranges, les pommes, les pierres, les œufs pourris, les croûtons de pain et même les fourneaux de pipe.

Il faudra attendre cinq années pour qu'une autre compagnie anglaise, sous la direction de Thomas Sauvage, se hasarde cette fois au théâtre de l'Odéon. On annonce les représentations pour les premiers jours de septembre 1827. Dumas les attend avec une réelle impatience : il connaît plusieurs des chefs-d'œuvre de Shakespeare par cœur, mais en français. Il tient surtout à voir *Hamlet*. Si l'on en croit son commentaire, il est comblé : « J'avoue que l'impression dépassa de beaucoup mon attente : Kemble était merveilleux dans le rôle d'Hamlet ; Miss Smithson adorable dans celui d'Ophélia. La scène de la plate-forme, la scène de l'éventail, la scène des deux portraits, la scène de folie, la scène du cimetière me bouleversèrent. » Impossible d'oublier : « Je comprenais la possibilité de construire un monde. » Et : « C'était la première fois que je voyais au théâtre des passions réelles, animant des hommes et des femmes en chair et en os. »

À ses impressions, il ne redoute pas d'associer la Bible : « Et, sur tout ce chaos, flottait l'esprit du Seigneur. »

Il applaudira aussi fort *Roméo et Juliette, Othello, Macbeth, Richard III, Jules César, Le Marchand de Venise* et *La Tempête*. « Il est impossible de se figurer ce qu'étaient la scène de folie d'Ophélia, la scène des adieux au balcon de Juliette, la scène d'empoisonnement dans les caveaux mortuaires, la scène de jalousie d'Othello, la mort de Desdémone. »

L'année 1827 marque le tournant le plus déterminant de la carrière d'Alexandre Dumas, auteur dramatique.

Trois Glorieuses (Les)

Le 30 avril 1827, Hussein, dey d'Alger, reçoit Deval, consul de France. Il lui reproche d'avoir conseillé au gouvernement français de refuser le remboursement d'une créance qui lui est due. Deval se tait. Hors de lui, le dey le frappe trois fois d'un coup d'éventail. La France réclame des excuses. En 1830, Charles X les attend encore. Demander raison au dey d'Alger ne manquerait pas de fortifier une popularité gravement en baisse.

Le 13 juin de la même année, l'armée française débarque à Sidi Ferruch. On se bat, on met le siège devant Alger. Le 5 juillet, les défenseurs capitulent. Grandi au son des victoires napoléoniennes, Dumas – vingt-huit ans – juge qu'il faut suivre le sujet de près. Depuis que la berline de Napoléon, à Villers-Cotterêts, avant et après Waterloo, s'est arrêtée sous ses yeux de treize ans, aucune occasion ne s'est présentée pour lui de toucher de si près à une guerre. Il demande son passeport pour Alger.

Disons-le : il a d'autres raisons de quitter Paris. Mélanie Waldor, longtemps sa maîtresse, s'est rendue en Vendée pour y accoucher d'un enfant de lui. Elle lui adresse lettre sur lettre, exigeant qu'il la rejoigne sur-le-champ. La comédienne Belle Krelsamer, maîtresse présente, vient aussi de lui annoncer qu'elle est enceinte. Mieux vaut décidément rejoindre Alger. Dans les traces encore brûlantes de l'affrontement, il ne manquera pas de puiser des sujets d'articles qui feront grand bruit. Et puis, quand on sent couler dans ses veines une part de sang africain, mettre pour la première fois le pied en Afrique, quelle tentation !

Belle veut l'accompagner. Il refuse. Elle insiste. Réellement amoureux d'elle, il transige : Belle l'accompagnera seulement jusqu'à Marseille. Alexandre dispose de trois mille francs, montant fort suffisant pour le voyage. Les malles sont bouclées, le jour et l'heure du départ arrêtés : le 26 juillet à cinq heures du soir.

Or, le 26 juillet à huit heures du matin, Dumas dort encore quand l'ami Achille Comte, professeur au lycée Charlemagne, fait irruption dans sa chambre :

« — Savez-vous la grande nouvelle ?

— Non.

— Les ordonnances sont dans le *Moniteur*… Partez-vous toujours pour Alger ?

— Pas si niais ! Ce que nous allons voir ici sera encore plus curieux que ce que je verrais là-bas ! »

Déjà sur pied, Alexandre hèle son domestique :

— Joseph, allez chez mon armurier ; rapportez-en mon fusil à deux coups et deux cents balles du calibre 20.

Les *Ordonnances* ! Depuis des semaines, on répète dans Paris que Charles X est occupé à les faire rédiger. On sait maintenant qu'il les a signées. La première bâillonne la presse : aucun journal ne paraîtra désormais sans une

« autorisation préalable ». La deuxième dissout carrément la Chambre des députés, accusée d'avoir « trompé et égaré » les électeurs. La troisième réduit presque à rien le nombre de ceux-ci.

Que savons-nous des opinions politiques de Dumas ? Ses amis Leuven sont bonapartistes et lui-même entretient des relations amicales avec l'ex-roi Jérôme, frère de l'Empereur, mais, quelques semaines plus tôt, il a offert un exemplaire de *Christine* à la duchesse de Berry. Ce qui demeure toujours, au fond de son cœur, c'est le souvenir du général Dumas, républicain.

Alexandre propose à son ami Comte d'aller prendre avec lui l'air de la rue. À dix heures du matin, cet air-là brûle déjà : les « journées glorieuses » qui vont suivre se vivront en pleine canicule. Comte ne peut se retenir de rire quand son ami jure que l'on va se battre. En fait, « la physionomie de Paris était aussi tranquille que si le *Moniteur*, au lieu de publier les ordonnances, eût annoncé l'ouverture de la chasse ». L'heure du déjeuner – on disait alors dîner – vient à point nommé. Dumas invite Comte à partager le sien :

— Où irons-nous ?

— Au troisième étage du n° 7 de la rue de l'Université.

Les *Mémoires* d'Alexandre aident à comprendre : « Le troisième étage du n° 7 de la rue de l'Université était occupé, à cette époque, par une très jolie femme qui avait bien voulu prendre à mon départ pour Alger un si vif intérêt, qu'elle devait me conduire jusqu'à Marseille. » Belle Krelsamer – le lecteur l'a reconnue – ignore tout des événements. Elle pleure quand elle apprend qu'il faut défaire la malle déjà pleine.

Va-t-on chasser le roi Charles X pour lui substituer une République ? Les pensées de Dumas se tournent normalement vers le duc d'Orléans pour lequel il travaille encore, et vers son fils, le duc de Chartres, devenu son ami. Au Palais-Royal où il se rend, on l'informe que le duc est à Neuilly dans sa propriété dont le parc occupe la même place que la ville du XXIe siècle. Au café du Roi, il rencontre Étienne Arago à qui le lie une solide amitié et qui lui révèle que, se sentant directement atteints, quarante-trois journalistes se sont rassemblés aux bureaux du *National* et ont adhéré à une proclamation rédigée par Thiers, lequel n'y est pas allé par quatre chemins : « Le régime légal est interrompu ; celui de la force est commencé… L'obéissance cesse d'être un devoir. » Cela s'achève ainsi : « Le gouvernement a perdu le caractère de légalité qui commande l'obéissance. » Les journalistes ont tous signé.

Le républicain Arago propose à Alexandre de l'accompagner à l'Institut où son frère François doit prononcer l'éloge du savant Fresnel. Sous le coup des ordonnances, François parlera-t-il ? Quand les deux amis pénètrent ensemble dans l'hémicycle, ils n'en doutent plus.

— Je t'assure, dit-il à son frère, qu'à la fin de mon discours ils penseront qu'il vaudrait autant que je n'eusse point parlé.

Après avoir résumé la carrière de l'illustre physicien, il passe en effet à une critique véhémente des ordonnances : « Ce ne fut pas un simple succès qu'obtint Arago, ce fut un triomphe. » Une nouvelle court : à la Bourse, le

3 % a perdu six francs.

Traversant encore une fois les jardins du Palais-Royal, Dumas y aperçoit des jeunes gens grimpés sur des chaises pour mieux déclamer à haute voix les ordonnances publiées par le *Moniteur*. « Cette imitation de Camille Desmoulins n'obtient pas un grand succès. » À onze heures du soir, il décide de rentrer chez lui. Non sans « avoir eu soin de donner de mes nouvelles au n ° 7 de la rue de l'Université ».

Le lendemain matin, 27 juillet, Alexandre court très tôt chez sa mère qu'il n'a pas vue depuis deux jours. Que pense-t-elle des événements ? Elle les ignore. Il déjeune avec elle, l'embrasse et part en la laissant « dans une douce quiétude ». Sautant dans un cabriolet, il donne au cocher l'adresse d'Armand Carrel, considéré comme l'un des chefs de la jeune opposition. À Dumas, Carrel confirme qu'il a signé le manifeste de Thiers mais qu'il ne saurait approuver une résistance armée. D'ailleurs, il a prévu de rester chez lui toute la journée pour travailler. Dumas réagit violemment : rester chez soi en un tel moment n'est pas tolérable de la part d'un homme comme lui ! Voilà Carrel convaincu. Il s'arme d'une petite canne de baleine et glisse dans ses goussets deux pistolets de poche. Ensemble, les voici sur les boulevards. Beaucoup de monde. Le bruit se répand que le journal *Le Temps* est mis à sac par un détachement de gendarmerie à cheval.

La foule réagit en se précipitant pour défendre le journal menacé. Dans ses rangs : Dumas et Carrel. La porte des bureaux du *Temps* est ouverte mais celle de l'imprimerie reste fermée. Vont s'affronter, d'une part Baude, l'un des rédacteurs du journal, de l'autre un commissaire de police. Le premier interdit que l'on touche aux presses du journal, le second déclare qu'il se trouve là « en vertu des ordonnances ». Mot malheureux qui fait rugir cette foule estimée par Dumas à deux mille personnes.

Derrière Baude se rassemblent peu à peu d'autres rédacteurs du journal, des employés, des ouvriers, en tout une trentaine de personnes. D'une voix forte, le commissaire de police exige : « Un serrurier ! Vite ! » Il ne doit pas habiter bien loin puisqu'il arrive aussitôt. D'une sacoche, il sort ses outils ; Baude, muni pour seule arme d'un code civil, lui lit la rubrique *Effraction.* Plutôt que de se mettre au travail, le serrurier s'abstient. La foule applaudit. Quand il s'en va, on l'acclame. Un autre serrurier, appelé d'urgence, se présente exprès sans outils : « On m'a volé mes crochets. »

— Tu mens ! s'écrie le commissaire. Arrêtez-le !

L'arrêter ? La foule s'ouvre devant lui. Dumas le voit « enveloppé de ses replis, entraîné dans son tourbillon ».

Pour connaître l'état d'esprit du cher Dumas à cette heure-là, mieux vaut se reporter encore à ses *Mémoires*. Il ne croit pas à une conspiration préméditée contre Charles X, mais il est sûr d'un sentiment universel, invincible : celui de « l'opinion publique, qui rendait les Bourbons solidaires de la défaite de 1815, et qui voulait venger Waterloo dans les rues de Paris.

Cette conspiration, elle était dans les yeux, dans les gestes, dans les paroles et jusque dans le silence des gens que l'on croisait, des groupes que l'on rencontrait, des individus isolés qui s'arrêtaient, hésitant à aller à droite ou à gauche, mais dont l'hésitation même semblait dire : "Où se passe-t-il quelque chose ? Où fait-on quelque chose ? Afin que j'y aille et que je fasse ce que l'on y fait." »

Sous la pression de gendarmes à cheval, la foule se retire par la place Louvois, l'arcade Colbert et la rue de Ménars. Elle scande :

— Vive la Charte !

Infaillible, la mémoire de Dumas : « Les hommes montaient sur les bornes, agitaient leur chapeau et criaient à Baude :

— Comptez sur nous ! »

Collés l'un à l'autre, Dumas et Carrel décident de se rendre au *National*. La veille au soir, la rédaction constatait amèrement que le peuple ne remuait pas. Cette fois, Dumas enregistre un *frissonnement* : celui « qui fait hâter le pas et blêmir les visages sans que l'on sache pourquoi ». Il l'attribue à la dispersion, à travers Paris, des quarante-trois journalistes qui, la veille, ont signé la motion de M. Thiers. « Chacun avait mis en mouvement son entourage ; or chaque individu de cet entourage, si infime qu'il fût, était agent lui-même et opérait sur des individus inférieurs à lui ; il en résultait que l'impulsion, une fois donnée, s'était communiquée des grands centres aux petits, que l'engrenage marchait et que l'on sentait trembler la société sous le clapotement d'une machine invisible. »

À sept heures du soir, Dumas et Carrel quittent *Le National*. Sur les boulevards, ils entendent « quelque chose comme une fusillade du côté du Palais-Royal. » Dumas propose à Carrel d'y aller voir.

— Ma foi, non ! Je rentre chez moi.

— J'y vais, moi.

Chacun s'éloigne de son côté. À quelques pas de là, Dumas rencontre, visiblement alarmé, le docteur Thibaut, une de ses relations :

— Un homme a été tué rue du Lycée, et trois autres dans la rue Saint-Honoré. Les lanciers chargent rue de Richelieu et sur la place du Palais-Royal.

Huit heures sonnent à l'horloge de la Bourse. Cherchant à s'engager dans la rue Vivienne, Alexandre voit la troupe s'y avancer « d'un pas régulier, tenant toute la largeur de la rue, et poussant devant elle hommes, femmes, enfants ». Les gens refoulés crient : *Vive la ligne !* Par les fenêtres ouvertes, les femmes agitent leur mouchoir en criant : *Ne tirez pas sur le peuple !*

Dressée devant le palais de la Bourse, une baraque en planches sert depuis quelque temps de corps de garde. Le régiment y laisse une douzaine d'hommes et disparaît du côté de la Bastille. À l'instant même, quelques gamins du quartier encerclent en riant la baraque. Ils crient : *Vive la Charte !*

« Tant que les gamins ne firent que crier, les soldats eurent patience ; mais, après les cris, vinrent les pierres. Un soldat atteint d'une pierre fit feu ;

une femme d'une trentaine d'années tomba.

« En un instant, la place fut évacuée, les lumières furent éteintes, les boutiques fermées. »

Seul le théâtre des Nouveautés est resté ouvert. Une douzaine d'hommes débouchent de la rue des Filles-Saint-Thomas. À leur tête, Dumas voit Étienne Arago, son idole, s'élancer vers le théâtre en clamant :

— Pas de spectacle ! Fermez les spectacles ! On égorge dans les rues de Paris !

Personne ne s'est occupé du cadavre de la femme tuée. Arago tonne :

— Portez ce cadavre sur les marches du péristyle, afin que tout le monde le voie. Je vais faire évacuer la salle.

Dumas presse Arago de questions.

— Que fait-on ? Qu'y a-t-il de décidé ?

— Rien encore. On fait des barricades. On tue des femmes et on ferme les théâtres, comme tu vois.

Dumas meurt de faim. Avec deux ou trois autres, il parvient à faire ouvrir les portes closes du café Gobillard. On les sert. Une heure auparavant ces gens ne se connaissaient pas. Un coup de feu retentit, suivi du cri « Aux armes ! ».

— Vous voyez, s'exclame Dumas, voilà le vrai drame qui commence !

On grimpe à l'entresol, on se précipite aux fenêtres : on se bat en effet. « Le corps de garde venait d'être surpris, enveloppé, attaqué par une vingtaine d'hommes. Une lutte s'accomplissait dans l'obscurité, lutte dont on ne distinguait que l'informe ensemble, et dont tous les détails échappaient. Les soldats furent vaincus et désarmés. On leur prit leurs fusils, leurs gibernes et on les renvoya par la rue Joquelet ; puis une quinzaine d'hommes se détachèrent, vinrent enlever le cadavre de la femme, toujours gisant sur les marches du théâtre, le placèrent sur un brancard et s'éloignèrent par la rue des Filles-Saint-Thomas en criant : Vengeance ! »

On a mis le feu à la baraque en bois. Le brasier éclaire la place.

À minuit, engagé dans la rue de l'Échelle, Dumas voit des ombres s'agiter. Il s'approche, il entend : *Qui vive ?* Il répond : *Ami*. « C'était une barricade qui s'élevait silencieusement et comme si elle eût été bâtie par les esprits de la nuit. J'échangeai des poignées de main avec les ouvriers nocturnes et je gagnai le Carrousel. Derrière la grille du château, on apercevait deux ou trois cents hommes campés dans la cour des Tuileries. Je pensai que cela devait être à peu près ainsi pendant la nuit du 9 au 10 août 1792. Je voulais regarder à travers la grille ; une sentinelle me cria :

— Au large !

« Rentré chez moi, j'ouvris ma fenêtre et j'écoutai : Paris semblait solitaire et silencieux ; mais cette tranquillité n'avait rien de réel ; on sentait que cette solitude était habitée, que ce silence était vivant. »

Comme l'avant-veille, Achille Comte fait irruption, le 28 juillet, dans la

chambre de Dumas. Ayant du mal à ouvrir les yeux, celui-ci murmure :

— Eh bien ?

— Oh ! cela marche, le quartier des écoles est en pleine insurrection.

En pleine insurrection ! Dumas saute à terre et, avant tout, court chez sa mère : « J'avais donné des ordres pour qu'elle restât dans l'ignorance [des événements] et ces ordres avaient été ponctuellement exécutés. » Après la mère, la maîtresse. Au 7, rue de l'Université, « je n'avais pas pu établir un cordon sanitaire comme chez ma mère ; là on savait tout. Je promis de regarder les choses en amateur, de ne me mêler de rien, et moyennant cette promesse, on me laissa sortir ».

Est-ce ne se mêler de rien que de se joindre au rassemblement qui, rue de Beaune, vient de se former devant la boutique d'un pharmacien nommé Robinet ? Tout le monde ne demande qu'à « marcher » mais personne n'a d'armes. Surgit de nouveau Étienne Arago qui – toujours là à point nommé – tonne :

— Pas d'armes ? Si vous n'en avez pas, il y en a chez les armuriers !

Considérant, en période d'insurrection, que la redingote ne peut que faire tache, Dumas rentre chez lui pour endosser son costume de chasse : « C'était, pour l'exercice auquel nous allions nous livrer, le costume le plus commode et qui surtout devait le moins attirer les yeux. » Les trois fenêtres de son appartement donnent sur la rue du Bac. Se penchant au-dehors, il voit et entend Arago – toujours lui –, secondé ici par son ami Gauja, appeler la population aux armes. À ce moment précis, surgissent, à l'entrée de la rue du Bac, deux gendarmes à cheval. « Que venaient-ils faire là ? Quel hasard les y conduisait ? Nous n'en sûmes rien. »

Les braves gens qui sont dans la rue poussent des cris d'effroi. Les gendarmes paraissent hésiter, mais seulement un instant : « Ils mirent la bride aux dents, tirèrent d'une main leur sabre, et de l'autre un pistolet. » La foule sans armes cherche un refuge, certains dans les allées, d'autres dans les boutiques ouvertes, d'autres encore dans la rue de Lille.

Arago et Gauja se sont embusqués aux deux coins de cette rue. L'un d'eux crie à l'autre :

— Allons ! Il est temps de commencer !

Les deux gendarmes l'ont-ils entendu ? Ils mettent leurs chevaux au galop et foncent. Arago et Gauja tirent, sans le savoir, sur le même : le voici agonisant. L'autre gendarme préfère rebrousser chemin.

Dumas a dévalé son escalier. Dans la rue, on le reconnaît. On l'assaille de questions :

« — Que faut-il faire ?

— Des barricades !

— Où cela ?

— Une de chaque côté de la rue de l'Université ; l'autre en travers de la rue du Bac. »

Il donne l'exemple, à l'aide d'une lourde pince, en commençant lui-

même à dépaver la rue. Les cris « Aux armes ! » se multiplient. Est-ce pour y répondre que trois soldats de la garde royale se profilent en haut de la rue du Bac ?

— Tenez, s'exclame Dumas à l'intention de ceux qui l'entourent, vous demandez des armes ? On ne peut être servi plus à point ; voilà trois fusils qui vous arrivent ; seulement, il faut les prendre.

Inconsciente, la foule se précipite sur les soldats. On songe à une image d'Épinal : un homme en habit de chasse, seul armé, tenant en joue trois soldats qui n'y comprennent rien.

— Mes amis, leur crie Dumas, donnez vos fusils, et il ne vous sera fait aucun mal.

Courte hésitation des soldats qui finissent par remettre leurs fusils aux civils. « Ils n'étaient point chargés ; de là était venue, sans doute, la facilité des pauvres diables à les rendre. »

Alexandre rejoint sa barricade. Un grand jeune homme blond demande à y travailler. Dumas lui tend sa propre pince qui échappe des mains du grand jeune homme blond et vient frapper Alexandre à la jambe. Confusion, regrets du coupable :

« — Je dois vous avoir fait grand mal !

— Ne faites pas attention, c'est sur l'os. »

Le grand jeune homme blond se présente : Bixio, étudiant en médecine[6]. Dumas et lui deviendront de grands amis.

L'un des centres de la rébellion se situe toujours au *National*. S'y rendant, Dumas aperçoit, rue de Richelieu, un régiment en place ; au-delà du Palais-Royal, une épaisse ligne de troupes ; sur la place elle-même, un escadron de lanciers. Il comprend aisément que ces troupes vont s'ébranler pour « nettoyer » la place de l'Hôtel-de-Ville où l'on commence à se battre sérieusement.

« L'esprit de haine allait grandissant encore : on ne se contentait plus d'effacer les fleurs de lys des enseignes, on traînait les enseignes elles-mêmes dans le ruisseau. » Charles X vient de nommer Marmont, duc de Raguse, commandant de la force armée de Paris. Le peuple le déteste : il a trahi Napoléon. « Cette nouvelle jeta peut-être cinq cents combattants de plus dans la rue. »

Il marche, le cher Dumas, il ne cesse de marcher. À la hauteur du pont de la Révolution, il s'immobilise : le drapeau tricolore flotte sur Notre-Dame ! « J'avoue qu'à la vue de ce drapeau que je n'avais pas revu depuis 1815 et qui rappelait tant de nobles souvenirs de l'époque révolutionnaire, tant de souvenirs glorieux de l'époque impériale, je sentis qu'une étrange émotion s'emparait de moi. Je m'appuyai contre le parapet, les bras tendus, les yeux fixes et mouillés de larmes. »

Puisque l'on se bat place de l'Hôtel-de-Ville, Dumas y court. Une fusillade nourrie l'attend. Il se trouve, sans l'avoir voulu, à la hauteur d'un groupe d'hommes, certains armés de fusils, d'autres de pistolets ou de sabres.

Ont-ils reconnu Dumas ? Son costume de chasse et son fusil les impressionnent-ils ? Ils se tournent vers lui :

« — Voulez-vous nous conduire ? Voulez-vous être notre chef ?

— Je le veux bien. Venez !

« Les tambours de la garde nationale commençaient à battre le rappel. Notre petite troupe faisait noyau : à la rue du Bac, j'avais cinquante hommes, deux tambours et un drapeau. » Une trentaine seulement sont armés de fusils. « À la hauteur de la rue Jacob, j'eus l'idée de leur demander s'ils avaient des munitions. Ils n'avaient pas dix cartouches entre eux tous ; ce qui ne les empêchait pas de marcher au feu avec cette naïve et sublime confiance qui caractérise le peuple de Paris dans les jours d'insurrection. »

On passe devant un armurier déjà dépouillé de toutes ses armes. Dumas l'interroge : où trouver des cartouches ? Réponse inimaginable : à la petite porte de l'Institut, rue Mazarine, *un monsieur* distribue de la poudre. Autour de Dumas, personne ne veut le croire. Il persuade son monde qu'il faut, malgré tout, y aller. C'était vrai ! « Nous trouvâmes, à la petite porte de l'Institut, *un monsieur* qui distribuait de la poudre. Chaque homme armé d'un fusil recevait douze charges de poudre ; tout homme armé d'un pistolet en recevait six. »

On décide de retourner à l'Hôtel de Ville. La chance n'a cessé jusqu'ici d'accompagner Dumas. S'est-elle transmise à ses hommes ? « Rien ne paraissait devoir s'opposer à notre marche, que hâtaient le bruit de la fusillade et celui du canon quand, en arrivant au quai aux Fleurs, nous nous trouvâmes en face d'un régiment tout entier. C'était le 15e léger.

« Nous nous arrêtâmes.

« Cependant, comme la troupe ne prenait pas vis-à-vis de nous une attitude agressive, tout en faisant faire halte à mes hommes, je m'avançai vers le régiment, le fusil haut, et indiquant par mes signes que je voulais parler à un officier. »

Un capitaine s'approche.

« — Que voulez-vous, monsieur ?

— Le passage pour moi et mes hommes.

— Où allez-vous ?

— À l'Hôtel de Ville.

— Pour quoi faire ?

— Mais pour nous battre.

— En vérité, monsieur Dumas, je ne vous croyais pas encore si fou que cela.

— Ah ! vous me connaissez ?

— J'étais de garde à l'Odéon un soir où l'on jouait *Christine* ; vous y êtes venu et j'ai eu l'honneur de vous voir.

— Alors causons comme deux bons amis. »

Ils le font et même longuement. Le capitaine veut savoir quand sera créé *Antony*.

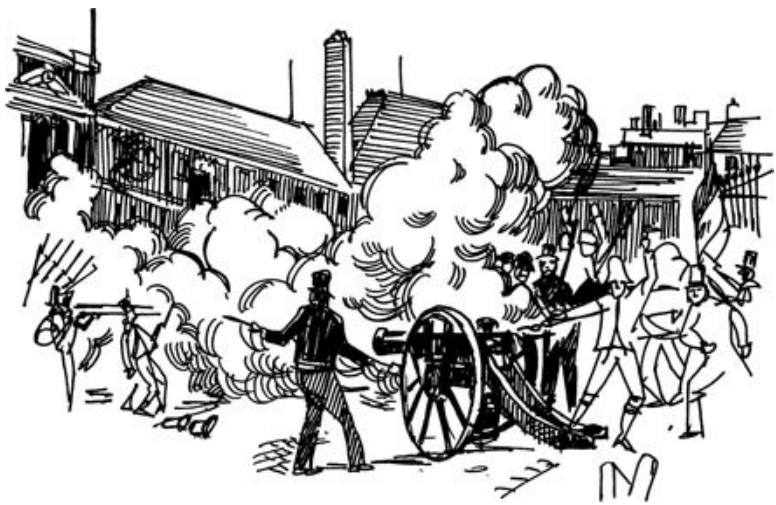
« — Quand nous aurons fait la révolution, attendu que la censure arrête ma pièce et qu'il ne faut pas moins qu'une révolution, m'a-t-on dit au ministère de l'Intérieur, pour que l'ouvrage puisse être représenté.

— Alors, j'ai bien peur, monsieur, que la pièce ne sorte jamais des cartons !

— À la première représentation, capitaine, si vous voulez des places, venez en prendre chez moi, rue de l'Université, 25 ! »

Les deux hommes se saluent. Le capitaine reprend sa place devant la compagnie et Dumas fait rapport de l'entretien à sa troupe. Elle décide qu'il faut en premier lieu se retirer hors de la portée des fusils. Bonne idée. Après ? Il faut gagner l'endroit où l'on se bat. Itinéraire : rue de Harlay, quai des Orfèvres, rue de la Draperie, rue de la Cité. On parvient au pont Notre-Dame.

« Nous arrivions au bon moment : on allait, par le pont suspendu, faire une charge décisive sur l'Hôtel de Ville. Seulement, si nous voulions en être, il fallait nous presser. Nos deux tambours battirent la charge, et nous nous avançâmes au pas de course. De loin, nous voyions une centaine d'hommes – qui composaient à peu près toute l'armée de l'insurrection – s'engager hardiment sur le pont, un drapeau tricolore en tête quand, tout à coup, une pièce de canon, braquée de manière à enfiler le pont dans toute sa longueur, fit feu.



« Le canon était bourré à mitraille. L'effet de la décharge fut terrible. Le drapeau disparut ; huit ou dix hommes s'abattirent ; douze ou quinze prirent la fuite.

« Mais, au cri de ceux qui étaient restés fermes sur le pont, les fuyards se rallièrent. Du point où nous étions, et abrités par le parapet, nous tirâmes sur la place de Grève et sur les canonniers, dont deux tombèrent.

« Ils furent remplacés à l'instant même ; et, avec une rapidité dont il est impossible de se rendre compte, la pièce fut rechargée, et fit feu une seconde

fois.

« Il y eut sur le pont un tourbillonnement effroyable ; beaucoup des assaillants devaient avoir été tués ou blessés, si l'on en jugeait par les vides.

« Un de nous cria :

— Au pont ! Au pont ! »

Deux précisions : 1° en 1830, ce pont n'est qu'une simple passerelle construite en 1828. Elle ne sera remplacée par le pont d'Arcole qu'en 1855 ; 2° notre Dumas se trouve, pour la première fois de son existence, au cœur d'une bataille particulièrement meurtrière. Il la narre de la façon la plus simple :

« Nous nous élançâmes aussitôt ; mais nous n'avions pas franchi le tiers de la distance que le canon tonna pour la troisième fois, en même temps que la troupe s'avançait sur le pont, baïonnette en avant.

« Après cette troisième décharge, vingt combattants à peine survivaient, une quarantaine étaient restés morts ou blessés sur le pont. Non seulement il n'y avait plus moyen d'attaquer, mais encore il ne fallait pas songer à se défendre : quatre ou cinq cents hommes nous chargeaient à la baïonnette !

« Par bonheur, nous n'avions que le quai à traverser pour nous trouver dans ce réseau de petites rues qui s'enfoncent au cœur de la Cité. Un quatrième coup de canon, en nous tuant encore trois ou quatre hommes, hâta notre retraite qui, dès lors, ressembla fort à une fuite.

« C'était la première fois que j'entendais le sifflement de la mitraille, et j'avoue que je ne croirai pas celui qui me dira qu'il a, pour la première fois, entendu ce bruit sans émotion. »

Dumas ne tente pas de rallier ses hommes ; à l'exception d'un de ses tambours retrouvé devant Notre-Dame, toute la troupe s'est dispersée. L'armée royale ôte déjà le drapeau tricolore qui flottait sur la tour de Notre-Dame et fait taire le bourdon de la cathédrale : il avait jusque-là dominé tous les bruits, y compris celui du canon.

À la fin de cette journée, Dumas marche encore, mais seul et amer. Il ne sait trop où aller. Le voici rue Mazarine. Il se souvient d'un ami qui y demeure : le peintre Lethière. Il sonne à sa porte. Non seulement on lui ouvre, mais on l'embrasse, on lui verse du tafia. Ce qui n'empêche pas Lethière d'estimer que l'insurrection a perdu le combat. Les plus connus de ceux qui y ont participé vont être contraints à quitter la France. Redoutant que son ami Alexandre n'en possède pas les moyens, il s'offre à lui prêter de l'argent. Quoique véritablement ému, Alexandre refuse : pour le moment, ses droits d'auteur le font vivre.

À la nuit tombée, il prend congé de ce merveilleux ami. Un nom – illustre ô combien – vient de lui traverser l'esprit : celui de La Fayette. Croit-il, lui aussi, que le bon combat est perdu ? Il court chez lui. La Fayette n'y est pas. « Je m'en allai fort désappointé, lorsque je vis venir, au milieu de l'obscurité, trois ou quatre hommes à pied. Dans celui du milieu, je crus

reconnaître le général. Je m'avançai. C'était lui. Il rentrait appuyé au bras de M. Carbonnel ; M. de Lasteyrie, je crois, venait derrière, causant avec un domestique.

— Ah ! général, m'écriai-je, c'est vous !

« Il me reconnut.

— Bon ! me dit-il, cela m'étonnait de ne pas vous avoir vu encore.

— C'est que vous n'êtes pas facile à voir, général.

« Et je lui racontai tout ce qu'avaient fait, pour arriver à ce résultat, Charras et ses amis.

— C'est vrai, dit-il, j'ai trouvé leurs noms, et j'ai recommandé qu'on les reçût s'ils revenaient.

— Général, je ne sais si les autres reviendront mais je doute que Charras revienne.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'on m'a dit qu'il avait été tué du côté de la Grève.

— Tué ? fit-il. Ah ! pauvre jeune homme !

— Il n'y aurait rien d'étonnant, général.

— Vous y étiez ?

— Mais oui !… seulement, je n'y suis pas resté longtemps.

— Et que comptez-vous faire demain ?

— Je vous avoue, général, que c'est la question que j'allais vous adresser.

« Le général s'appuya sur mon bras et fit quelques pas en avant, comme pour échapper à la surveillance de ses compagnons.

— Je quitte les députés, dit-il ; il n'y a rien à faire avec eux.

— Alors pourquoi ne le faites-vous pas tout seul ?

— Qu'on me *fasse faire*, dit le général, et je suis prêt.

— Puis-je répéter cela à mes amis ?

— Vous le pouvez.

— Adieu, général !

— Ne vous faites pas tuer…

— Je tâcherai.

— En tout cas, que les choses tournent d'une façon ou de l'autre, faites en sorte que je vous revoie. »

Logique, Dumas court chez Étienne Arago. « Toute la révolution était chez lui. » Il lui rapporte ce que La Fayette lui a dit.

— Allons au *National* ! s'écrie Arago.

On y est en train de mettre sur pied un gouvernement provisoire. Dumas ne songe plus qu'à rentrer chez lui. Après, n'en doutons pas, une visite à la jolie personne du 3e étage du n° 7 de la rue de l'Université.

Il se jette sur son lit. Quand il affirme qu'il s'est endormi aussitôt, on peut le croire.

Le lendemain 29 juillet, un appel répété deux fois – *Monsieur !*…

Monsieur !!…. Monsieur !!! – le réveille. Il grogne, se frotte les yeux.

« — Eh bien, Joseph, qu'y a-t-il ?

— Ah ! par exemple, Monsieur n'entend pas ?

— Comment veux-tu que j'entende, imbécile, puisque je dors ?

— Mais on se bat tout autour d'ici, Monsieur !

— Vraiment ? »

Joseph ouvre la fenêtre. Les coups de fusil paraissent en effet venir d'un point rapproché. Mais d'où ?

« — Du musée d'Artillerie. Monsieur sait bien qu'il y a là un corps de garde.

— Le musée d'Artillerie ! J'y vais.

— Quoi, Monsieur y va ?

— Vite, aide-moi… Un verre de vin de Madère ou d'Alicante… Oh ! les malheureux ! Ils vont tout piller. »

Constatons : le rebelle donne ici la priorité au défenseur du passé français. « Je me rappelais ces trésors archéologiques que j'avais vus, tenus, touchés un à un dans les études que j'avais faites sur Henri III, Henri IV et Louis XIII, et je voyais tout cela dispersé aux mains de gens qui, n'en connaissant pas la valeur, donneraient au premier venu des merveilles d'art et de richesse pour une livre de tabac ou un paquet de cartouches. »

S'approchant de la place Saint-Thomas-d'Aquin, il découvre une foule d'attaquants acharnés à envahir le musée d'Artillerie pour y trouver des armes. Chargés de la défense du musée, les soldats de l'armée royale les criblent de balles et logiquement les tiennent en échec.

Désormais maître en stratégie, Dumas entreprend le tour du musée. Il comprend vite que les maisons situées du côté opposé à l'entrée principale se révèlent d'une hauteur suffisante pour que l'on puisse grimper à l'étage supérieur et, de là, arroser de balles les défenseurs. Il court faire part de son plan de bataille aux attaquants. Ils y adhèrent. Une dizaine d'hommes gagnent avec lui la rue du Bac. À la porte du n° 35, Alexandre frappe sans provoquer la moindre réaction. Il frappe de plus en plus fort : la porte s'ouvre enfin. Dumas et les hommes armés qui l'accompagnent s'élancent vers l'étage supérieur. Par la fenêtre d'une mansarde, ils ouvrent le feu sur les soldats royaux. En dix minutes, ceux-ci ont perdu cinq ou six hommes. Le reste a déguerpi.

Dumas rejoint les insurgés à l'intérieur du musée. Il les implore :

— Pour Dieu, mes amis, s'écrie-t-il, respectez les armes !

— Comment, que nous respections les armes ? Il est bon, celui-là ! Nous ne sommes ici que pour les prendre, les armes !

L'évidence saute aux yeux de Dumas : « Ce devait être là le seul but de l'attaque, et il n'y avait pas moyen de sauver du pillage ce magnifique établissement. Je ne pensais donc plus qu'à prendre ma part des armes les plus précieuses. » Il s'élance là où il sait trouver des trophées de la Renaissance. Il se saisit d'un bouclier, d'un casque et d'une épée ayant appartenu à

François Ier. Il place le casque sur sa tête, le bouclier à son bras, l'épée à son côté. Au dernier moment, il hisse sur son épaule une arquebuse ayant été portée par Charles IX. Ployant littéralement sous le poids, il gagne difficilement son domicile : « Je tombai presque en arrivant au haut de mes quatre étages. Si c'étaient là le bouclier et le casque que portait François Ier à Marignan, et s'il est resté quatorze heures à cheval avec ce bouclier et ce casque, plus l'armure, je crois aux prouesses d'Ogier le Danois. »

Joseph ouvre de grands yeux :

— Oh ! Monsieur, qu'est-ce que c'est que toute cette ferraille ?

On se perd en conjectures sur la façon dont les informations, durant trois jours, ont circulé dans Paris. Qui, par exemple, informe Dumas que l'on se rassemble place de l'Odéon ? Pourquoi y court-il aussitôt ?

Là s'organise en effet une troupe de cinq cents à six cents hommes. Leur but est de prendre d'assaut le Louvre. Personne ne semble s'inquiéter de la disproportion immense qui existe entre ceux qui attaquent – armés de pistolets, de sabres, de baïonnettes, voire de simples bâtons – et l'armée royale flanquée des Suisses qui, pour se défendre, dispose de centaines de fusils et d'armes blanches sans omettre les canons. Ceux qui s'y trouvèrent ont évoqué le climat de vive gaieté qui, sous le soleil toujours accablant, régnait sur cette troupe improvisée. La canicule n'abdiquait pas.

On fond des balles, on distribue de la poudre et l'on crie beaucoup : les uns : « Vive la Charte ! » ; les autres : « Vive la République ! » ; d'autres encore : « Vive Napoléon II ! »

C'est par le pont des Arts que l'on doit attaquer le Louvre. À dix heures trente-cinq, on quitte la place de l'Odéon. Au moment où l'armée improvisée débouche sur les quais de la rive gauche, elle aperçoit le Louvre. Beaucoup de cœurs ont dû cesser de battre : « Sous le soleil de feu, le Louvre présentait un aspect formidable. » Dumas aperçoit, au-delà du pont, « un objet qui ne laissait pas que de m'inspirer quelque inquiétude, cet objet ressemblant fort à une pièce de canon en batterie ». Ce qu'il distingue aussi, ce sont les forces royales étalées de l'autre côté de la Seine : un régiment entier de cuirassiers derrière lequel s'assemblent les Suisses en habit rouge. Plutôt que d'aller à une mort certaine, Alexandre estime qu'il sera plus efficace en couvrant ses camarades. Il s'installe sur le perron central de l'Institut. Il appuie son fusil sur un lion de bronze.

Les plus jeunes – des gamins – foncent les premiers, les autres forment, dit Dumas, un véritable corps d'armée. Avec une louable franchise, il reconnaîtra : « Je dois avouer que je ne fis point partie du corps d'armée. »

Le canon tire une première fois. De nouveau, Alexandre entend siffler les biscaïens. Un deuxième coup de canon jette à terre ceux qui se sont engagés sur le pont. Deux d'entre eux, sachant nager, plongent dans la Seine. Le reste revient en courant et s'enfonce dans la rue des Petits-Augustins. Du troisième coup de canon, Dumas dira : « Si peu vaniteux que je sois, je puis

dire que ce troisième coup de canon fut tiré pour moi seul. » Une partie de la façade de l'Institut s'effondre sur lui. Engagées sur le pont, les troupes royales foncent. Quittant son lion de bronze, il ne reste à Alexandre que d'aller frapper, trempé de sueur, maculé de poudre blanche et du sang des blessés, à la petite porte de l'Institut. On lui ouvre.

Miracle ! Il reconnaît la charmante Mme Guyet-Desfontaines, fille de l'un des secrétaires perpétuels. Elle se récrie : que peut-elle faire pour lui ? Il meurt de faim et surtout de soif. La comédie prend le pas sur la tragédie. L'hôtesse débouche une bouteille de bordeaux que le réfugié absorbe d'un trait, à laquelle succède une immense jatte de chocolat qu'il engloutit. Ressuscité, il peut rentrer chez lui. Dès qu'il s'y trouve, il ôte sa veste pour changer – enfin – de chemise. De nouveaux cris dans la rue. Se penchant une fois de plus à sa fenêtre, il aperçoit Charras – il n'est donc pas mort – à la tête de sa troupe. Ils reviennent de la caserne de la rue de Babylone où ils se sont battus férocement. Pour déloger les Suisses, ils ont mis le feu à leur caserne. Leur but est maintenant de prendre les Tuileries.

Dumas remet sa veste ; la chemise propre attendra. Il rejoint la troupe de Charras au moment où, par le guichet du bord de l'eau, elle fait son entrée aux Tuileries.

Les Parisiens non combattants ont déjà investi le palais, plus par curiosité que par volonté de se battre : « Il y avait des centaines de femmes : d'où sortaient-elles ? » On les voit se récrier dans la salle du trône, s'étonner devant le cabinet de Charles X et s'exclamer en s'arrêtant devant le lit du roi. Alexandre découvre la salle des Maréchaux : « C'était la première fois que je voyais tout cela, et je ne l'ai revu qu'à la chute du roi Louis-Philippe, en 1848. » Le drapeau tricolore flotte de nouveau sur le Louvre : se hissant sur l'une des colonnades, un enfant de douze ans l'y a planté : « Cinquante coups de fusil avaient été tirés [sur lui], et il avait été assez heureux pour que pas un ne l'atteignît : pas un ne l'avait préoccupé ! »

Les événements se précipitent. Les soldats qui occupent la place Vendôme commencent à se rapprocher du peuple. Dumas s'enflamme : « La place Vendôme prise, c'était la rue de Rivoli occupée, c'était la place Louis-XV conquise, c'était, enfin, la retraite coupée sur Saint-Cloud et sur Versailles. »

Où s'informer du duc d'Orléans sinon au Palais-Royal ? Alexandre n'y trouve personne de connaissance. Quelqu'un hasarde : « Peut-être à l'hôtel Laffitte. » Au moment où Dumas va pénétrer dans la magnifique demeure de M. Laffitte, il en voit sortir, l'air pressé, Oudard, son supérieur depuis plusieurs années. Dumas l'aborde : que pense le duc d'Orléans de la situation ?

— Je n'aurai d'avis que demain.

Oudard apprécie trop Alexandre pour ne pas lui confier qu'il porte à Neuilly, où se trouve le duc, un message ainsi rédigé : « Entre une couronne et un passeport, choisissez. » L'écriture ressemble étrangement à celle de

M. Laffitte.

S'étant avec peine glissé au milieu de la cohue qui remplit les salons, il faut à Dumas chercher le maître de maison. Effondré dans un fauteuil, le voici : la veille, Laffitte s'est foulé la cheville. Chantre de toutes les oppositions, Béranger s'appuie sur le dossier. Un peu plus loin, s'agglutine un groupe compact de députés sans doute ressuscités d'entre les disparus. Depuis le début de l'insurrection, Dumas n'en a pas aperçu un seul. Les Parisiens non plus. Alexandre s'approche d'un homme autour duquel sont réunis des députés : La Fayette ! Il prête l'oreille : les députés sont en train de l'élire commandant de la garde nationale ! La Fayette n'a pas l'air mécontent :

— Mes amis, si vous me croyez utile à la cause de la liberté, disposez de moi !

Chacun comprend que le grand homme se voit déjà à la tête du mouvement insurrectionnel.

De tous les salons, s'élève le même cri immense : « Vive La Fayette ! » Il se prolonge dans la rue. Celui que l'on appelle volontiers *l'Américain* se tourne vers les députés :

— Vous le voyez, messieurs, on m'offre de prendre le commandement de Paris, et je crois devoir accepter.

« L'adhésion fut unanime. J'étais déjà dans l'antichambre, dans la cour, dans la rue, criant : "Place au général La Fayette qui se rend à l'Hôtel de Ville !" »

On offre un cheval au général. Il préfère gagner l'Hôtel de Ville à pied. Il a soixante-treize ans et il marche fort mal. « Tout ce qu'il y avait là d'hommes, de femmes, d'enfants fit cortège à l'illustre vieillard, que l'on honorait et glorifiait parce que l'on comprenait qu'en lui vivait la pensée de la Révolution. » Dumas, bien sûr, y compris. Il faudra une heure et demie pour aller de la rue d'Artois à l'Hôtel de Ville.

Pourquoi l'Hôtel de Ville, d'ailleurs ? L'explication coule de source : à sept heures du matin, les soldats qui l'occupaient l'ont évacué spontanément. Aussitôt prévenus, les journalistes du *National* ont estimé qu'il fallait tout de suite les remplacer. À neuf heures, Étienne Arago et Baude – le même qui a si bien défendu l'imprimerie de son journal – s'y installent. De sa seule initiative, Baude se déclare *secrétaire du gouvernement provisoire* et prend les décisions indispensables : ordres, proclamations et même décrets. Il fait le compte des fonds présentement à l'Hôtel de Ville et va jusqu'à convoquer les syndics de la boulangerie, déclarés aussitôt responsables de l'approvisionnement de Paris.

À trois heures et demie de l'après-midi, quand surgit La Fayette, l'Hôtel de Ville se place sous ses ordres.

« Je me doutais bien qu'Oudard était allé à Neuilly ; je croyais que la réponse ne se ferait pas attendre ; je résolus de passer la nuit à l'Hôtel de Ville. » Apprenant la présence d'Alexandre Dumas, Hippolyte Bonnelier, secrétaire de La Fayette, met à sa disposition un cabinet : « Sur la cheminée étaient des candélabres à cinq branches non garnis de leur luminaire. Je commençai par mettre dans ma poche la clé du cabinet ; je descendis, j'achetai cinq bougies, je remontai, je pris sur la table papier et crayon, je garnis mes candélabres, j'allumai deux bougies, et je commençai à prendre des notes sur ce que j'avais vu dans la journée. Mais je n'avais pas écrit quatre lignes que je sentis mes yeux qui se fermaient malgré moi. Je n'avais aucune raison pour lutter contre le sommeil ; je tombais de fatigue ; j'arrangeai deux fauteuils en manière de lit de camp et je m'endormis malgré le vacarme horrible qui se faisait autour de moi, sous moi et au-dessus de moi.

« Je me réveillai qu'il faisait grand jour. Je me regardai dans une glace,

et compris le besoin que j'avais de rentrer chez moi. Je n'avais pas changé de linge depuis trois jours ; je n'avais pas fait ma barbe depuis deux ; j'avais le visage couvert de coups de soleil et la moitié des boutons de ma veste de coutil détachés par la pesanteur des balles qui la tiraient d'un côté ; enfin, une de mes guêtres et un de mes souliers étaient couverts du sang du pauvre diable que j'avais aidé à soulever. »

Au moment où il décide de partir chez lui, il tient à saluer Bonnelier qui, d'un air mystérieux, lui glisse un papier dans la main. C'est un message d'Oudard : « Prenez-en une copie si vous voulez mais surtout n'égarez pas le mien. »

Dumas se met en devoir de copier mot pour mot le billet d'Oudard :

« Le duc d'Orléans est à Neuilly avec toute sa famille. Près de lui, à Puteaux, sont les troupes royales. Il suffirait d'un ordre émané de la Cour pour l'enlever à la nation, qui peut trouver en lui un gage puissant de la sécurité future.

« On propose de se rendre chez lui au nom des autorités constituées, convenablement accompagnées, et de lui offrir la couronne. S'il oppose des scrupules de famille ou de délicatesse, on lui dira que son séjour à Paris importe à la tranquillité de la capitale de la France et qu'on est obligé de le mettre en lieu de sûreté. On peut compter sur l'infaillibilité de cette mesure ; on peut être certain, en outre, que le duc d'Orléans ne tardera pas à s'associer pleinement aux vœux de la nation. »

Il est plus que temps d'aller saluer La Fayette à qui, d'évidence, la lettre était destinée. Alexandre le trouve en compagnie d'Étienne Arago. On parle surtout de poudre. Pour Arago, Paris n'en manque pas, mais La Fayette n'est nullement de cet avis. Il songe à Charles X replié au château de Saint-Cloud.

— Je vous donne ma parole d'honneur que, si Charles X revenait à Paris, nous n'aurions pas quatre mille coups de fusil à tirer !

Vexé, Arago s'éloigne. En compagnie de Bonnelier, Dumas se plante devant La Fayette :

« — Général, je vous ai entendu répondre à Arago que vous manquiez de poudre ?

— C'est la vérité ; seulement, j'ai peut-être eu tort de l'avouer.

— Voulez-vous que j'en aille chercher, de la poudre ?

— Vous ?

— Sans doute, moi.

— Et où cela ?

— Mais où il y en a… soit à Soissons, soit à La Fère.

— On ne vous la donnera pas.

— Je la prendrai.

— Comment ! Vous la prendrez ?

— Oui.

— De force ?

— Pourquoi pas ? On a bien pris le Louvre de force !

— Allons, rentrez chez vous ; vous êtes fatigué ; vous ne pouvez plus parler…

— Général, donnez-moi un ordre pour aller prendre de la poudre.

— Mais non, cent fois non !

— Décidément, vous ne voulez pas ?

— Je ne veux pas vous faire fusiller.

— Soit ; mais vous voulez bien me donner un laissez-passer près du général Gérard. »

Nouvelle hésitation de La Fayette. Puis :

« — M. Bonnelier, faites un laissez-passer pour M. Dumas.

— Bonnelier est occupé, mon général ; je vais le faire moi-même et vous le signerez tout de suite… Vous avez raison, je vais rentrer chez moi, je suis éreinté. »

Alexandre s'assoit à une table, rédige lui-même un laissez-passer daté du 30 juillet et le présente à La Fayette qui signe. Dumas remercie et, hors de la vue du général, ajoute de sa main : « À qui nous recommandons la proposition qu'il vient de nous faire. »

Bien sûr, il a choisi Soissons. Il s'arrête à Villers-Cotterêts. On acclame son cabriolet surmonté d'un drapeau tricolore. Chez Paillet, avec lequel il a été clerc de notaire, on se presse pour l'écouter. Ses exploits superbement contés – on peut lui faire confiance – le hissent à des hauteurs insoupçonnées. On lui déconseille cependant de se rendre à Soissons : la garnison reste royaliste ! Il refuse d'entendre. Après des aventures qui, dans ses *Mémoires*, se muent en morceaux de bravoure, il se présente enfin devant le chef de bataillon commandant de place de Soissons, le vicomte de Liniers[7]. Sa tenue n'a pas changé, il la dépeint lui-même : « Ma cravate en corde à puits, ma chemise de quatre jours, ma veste veuve de la moitié de ses boutons. » Pour décider le chef de bataillon à lui céder sa poudre, il le menace de deux pistolets. L'autre jure qu'il ne livrera jamais, à tout jamais, la poudre. Qui l'emportera ? La porte s'ouvre brusquement devant Mme de Liniers qui, voyant son mari en une position aussi périlleuse, le supplie :

— Oh ! mon ami, cède, cède ! C'est une seconde révolte des Nègres !… Souviens-toi de mon père et de ma mère, massacrés à Saint-Domingue ! Donne l'ordre, je t'en supplie…

M. et Mme de Saint-Janvier, père et mère de la vicomtesse, ont bien été égorgés, sous les yeux de leur fille, au cours de la révolte du Cap. « À mes cheveux crépus, à mon teint bruni par trois jours de soleil, à mon accent légèrement créole – si toutefois, au milieu de l'enrouement dont j'étais atteint, il me restait un accent quelconque –, elle m'avait pris pour un nègre, et s'était laissée aller à une indicible terreur. »

Ce sont trois mille cinq cents kilos de poudre que Dumas déposera à l'Hôtel de Ville de Paris.

Le duc d'Orléans, devenu roi des Français au soir même du retour d'Alexandre Dumas à Paris, lui lancera non sans un certain sourire :

— Monsieur Dumas, vous venez de faire votre plus beau drame.

Trois Mousquetaires (Les)

À l'entrée d'Artagnan, le lecteur aura rencontré Dumas cherchant de la lecture pour le long parcours qui l'attendait de Marseille à Paris et empruntant à la Bibliothèque de la ville l'ouvrage d'un certain Courtilz de Sandras, intitulé *Mémoires de Mr. d'Artagnan* : titre abusif du fait que d'Artagnan n'en avait laissé aucun.

Est-ce sur le bateau qui remontait le Rhône, dans la diligence qui roulait vers Paris, ou lors de son retour dans la capitale que l'idée est venue à Alexandre d'écrire un roman autour des thèmes et personnages qu'il venait à peine de découvrir ? Peu importe : cette idée, il l'a eue.

Du reste, Dumas ne s'est pas inspiré du seul Courtilz de Sandras. Dans les sources des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt après* ou du *Vicomte de Bragelonne*, on constate de nombreux emprunts aux Mémoires de la Grande Mademoiselle, à ceux de Pierre de La Porte, de Bassompierre, de Mme de Motteville, du comte de Brienne, du cardinal de Retz ou de La Rochefoucauld. À l'époque où Dumas écrit, ces textes sont accessibles à tout un chacun. De même en est-il de Tallemant des Réaux ou de la *Biographie universelle* de Michaud (1811-1830).

Il serait impardonnable, en ce qui concerne la formation d'Alexandre, d'omettre l'immense programme de lectures imposé au jeune Dumas par son sous-chef Lassagne lors de son entrée dans les bureaux du duc d'Orléans. De l'Antiquité jusqu'à l'histoire contemporaine, il devait tout lire. Il a obéi. L'ensemble s'est gravé dans sa mémoire : celle-ci était de bronze.

Des mémorialistes, Dumas reprend sans effort le langage et se glisse aisément sur leurs pas. Qu'il y ait ajouté l'optique du romantisme paraît évident. Jugez-en : « Il était minuit à peu près ; la lune, échancrée par sa décroissance et ensanglantée par les dernières traces de l'orage, se levait… La Lys roulait ses eaux pareilles à une rivière d'étain fondu… De temps en temps un large éclair ouvrait l'horizon dans toute sa largeur, serpentait au-dessus de la masse noire des arbres et venait comme un effrayant cimeterre couper le ciel et l'eau en deux parties. Pas un souffle ne passait dans l'atmosphère alourdie. Un silence de mort écrasait toute la nature ; le sol était humide et glissant de la pluie qui venait de tomber… »

Impitoyablement, les Mousquetaires et lord de Winter viennent de rappeler ses crimes à Milady et l'ont condamnée à mourir. Cette mort, ils n'ont pas voulu la donner eux-mêmes, d'où le recours au bourreau de Lille. Lisons encore : « On vit le bourreau lever lentement ses deux bras, un rayon de lune se refléta sur la lame de sa large épée, les deux bras retombèrent ; on entendit le sifflement du cimeterre et le cri de la victime, puis une masse

tronquée s'affaissa sous le coup. Alors le bourreau détacha son manteau rouge, l'étendit à terre, y coucha le corps, y jeta la tête, le noua par les quatre coins, le chargea sur son épaule et remonta dans le bateau. Arrivé au milieu de la Lys, il arrêta la barque, et, suspendant son fardeau au-dessus de la rivière :

« — Laissez passer la justice de Dieu, cria-t-il à haute voix.

« Et il laissa tomber le cadavre au plus profond de l'eau qui se referma sur lui. »

Dumas est parfaitement à l'aise dans le XVII^e siècle. Il s'enchante des libertés que s'accorde Mme de La Fayette. Pourquoi pas lui ? Personne ne conteste qu'il a donné le goût de l'histoire aux Français et ses lettres de noblesse au roman historique. Ce genre littéraire, comme on sait, comporte, parallèlement à des personnages réels, l'introduction de héros nés de la seule initiative de l'auteur. Ainsi Dumas – avec allégresse – a-t-il rectifié le destin d'une foule de personnages. Non seulement il n'en a pas éprouvé de remords, mais il en a montré de la fierté. L'histoire, dans tous ses romans, est-elle respectée ? Scientifiquement, sûrement pas. Par rapport au climat et aux sentiments profonds qui agitent les générations, bien davantage. Prenez la toile de fond de *Vingt ans après* : elle est singulièrement exacte. Les réactions des diverses classes sociales sont peintes avec une sûreté de jugement que l'historien d'aujourd'hui ne saurait renier. On sent, derrière ce travail, non seulement une sérieuse documentation – Auguste Maquet est passé par là –, mais un plaisir de résurrection, une jouissance de la découverte. Le langage du temps, croit-il fermement, s'accorde avec le sien. Il fait dire à son Louis XIII, mécontent de M. de Tréville : « Si c'est ainsi que vous faites votre charge ! » Il connaît si bien les *Mémoires* de La Porte qu'y trouvant le récit de l'enlèvement du valet de chambre d'Anne d'Autriche, il s'en inspire pour celui de Bonacieux. « Et pour couronner tout, constate Vivie G. Baad dans sa thèse de doctorat, il choisit dans les temps passés les époques d'agitation, les époques turbulentes, celles des faits extraordinaires, celles où sont réellement apparus des héros plus grands que nature mais en chair et en os[8]. »

Les Français admettaient un tel concept au théâtre. Dumas va l'adapter au roman. Nombreux sont ceux qui ont accusé l'auteur des *Trois Mousquetaires* de « trahir l'histoire ». Il ne la trahit pas, il en fait son bien. Dans le comportement des quatre mousquetaires, Hippolyte Parigot, déjà cité, découvre une certaine image de la France tant Dumas donne « de grâce, d'élégance, de décision, de vigueur et d'esprit chez ces jeunes hommes qui se joignent par l'épée avant d'être réunis sous la casaque ». Il s'érige en romancier national. Le Richelieu découvert sous la férule de l'abbé Grégoire, son professeur, se présentait quasiment comme un saint. C'est à cheval que le Richelieu des *Trois Mousquetaires* conduit le siège de La Rochelle. L'image que Dumas impose est celle d'un cardinal botté : celle-là même que retiennent nos historiens contemporains. Courtilz de Sandras esquissait seulement le voyage à Calais. Dumas imagine une fresque digne de Goya.

Quand j'ai ouvert pour la première fois *Les Trois Mousquetaires*, la préface proposée par Dumas m'a laissé stupéfait : effectuant des recherches à la Bibliothèque royale pour son *Histoire de Louis XIV*, il est tombé « par hasard », dit-il, sur les *Mémoires de Mr. d'Artagnan*. « Le titre me séduisit : je les emportai chez moi, avec la permission de M. le conservateur, bien entendu, et je les dévorai. » Il y renvoie ses lecteurs qui y trouveront « des portraits crayonnés de main de maître ». Il avoue sa surprise en découvrant d'Artagnan, dans le cabinet de M. de Tréville, face à « trois jeunes gens servant dans l'illustre corps où il sollicitait l'honneur d'être reçu ». Ils se nommaient Athos, Porthos et Aramis. Qui plus est, ils étaient frères ! Dès lors, Dumas n'aurait plus songé – il le jurait – qu'à élucider l'énigme que posait l'identité véritable de ces trois frères. Il aurait consulté la presque totalité des ouvrages contemporains. En vain.

« Au moment où, découragé de tant d'investigations infructueuses, nous allions abandonner notre recherche, nous trouvâmes enfin, guidé par les conseils de notre illustre et savant ami Paulin Paris, un manuscrit in-folio, coté sous le n° 4772 ou 4773, nous ne nous le rappelons plus bien, ayant pour titre : *Mémoires de M. le comte de La Fère, concernant quelques-uns des événements qui se passèrent en France vers la fin du règne du roi Louis XIII et le commencement du règne du roi Louis XIV*. » Notre Dumas, que je suppose jubilant, s'enferme dans un gros mensonge :

« On devine si notre joie fut grande lorsqu'en feuilletant ce manuscrit, notre dernier espoir, nous trouvâmes à la vingtième page le nom d'Athos, à la vingt-septième le nom de Porthos, et à la trente-et-unième le nom d'Aramis. »

Dumas va jusqu'à prétendre que son nouveau roman se trouve tout entier dans ce texte inédit : « La découverte d'un manuscrit complètement inconnu, dans une époque où la science historique est poussée à un si haut degré, nous parut presque miraculeuse. Aussi, nous hâtâmes-nous de solliciter la permission de le faire imprimer dans le but de nous présenter un jour avec le bagage des autres à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, si nous n'arrivions, chose fort probable, à entrer à l'Académie française avec notre propre bagage. Cette permission, nous devons le dire, nous fut gracieusement accordée ; ce que nous consignons ici pour donner un démenti public aux malveillants qui prétendent que nous vivons sous un gouvernement assez médiocrement disposé à l'endroit des gens de lettres.

« Or c'est la première partie de ce précieux manuscrit que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, en lui restituant le titre qui lui convient, prenant l'engagement, si, comme nous n'en doutons pas, cette première partie obtient le succès qu'elle mérite, de publier incessamment la seconde.

« En attendant, comme le parrain est un second père, nous invitons le lecteur à s'en prendre à nous, et non au comte de La Fère, de son plaisir ou de son ennui.

« Cela posé, passons à notre histoire. »

L'immense succès des *Trois Mousquetaires* a encouragé de nombreux

chercheurs à explorer à leur tour cette source remarquable. Ils se sont rendus à la Bibliothèque royale et ont demandé la communication des *Mémoires du comte de La Fère*. À mesure que la demande était réitérée, des conservateurs de plus en plus exaspérés répondaient qu'aucun manuscrit portant le n° 4772 ou 4773 ne figurait à la Bibliothèque. Comme on n'en trouvait aucune trace sous une autre cote, il fallait admettre que le manuscrit n'existait pas.

Qui étaient donc ces Athos, Porthos et Aramis présentés par Courtilz comme étant frères ? Ont-ils seulement existé ? L'auteur des faux *Mémoires* les a-t-il inventés de toutes pièces ?

Soyons rassurés : les historiens ont reconnu leur réalité. Le véritable Athos se nommait Armand de Sillègue d'Athos d'Autevielle. Né, vers 1615, au bord du gave d'Oloron, ce Béarnais descendait d'une famille de marchands enrichis, les Peyroton, ayant, contre espèces sonnantes, acquis une noblesse récente. Mousquetaire de la garde du roi depuis 1640, le véritable Athos meurt à Paris, le 21 décembre 1643. Le registre de la paroisse Saint-Sulpice précise que son corps a été découvert au Pré-aux-Clercs, lieu de multiples duels.

Porthos s'appelait Portau. Son prénom Isaac lui avait été donné par sa famille protestante. Né à Pau en 1617, il entre en qualité de cadet dans les gardes-françaises et s'y trouve encore lorsque d'Artagnan le rejoint en 1640. Ils font campagne ensemble. En 1643, il passe aux mousquetaires où il a pu rencontrer Athos, pour peu de temps du moins, car celui-ci meurt la même année.

Quant à Aramis, éternel indécis, oscillant entre l'épée et la soutane, il se nomme Henri d'Aramitz. Dumas le fera évêque de Vannes et général des jésuites, dignité incompatible avec le mariage, en 1650, du véritable Aramitz et les quatre enfants que lui a donnés son épouse. Retiré en ses terres du Béarn, il meurt vers 1674.

« Voyez à quoi tient la gloire, a dit un jour G. Lenotre, père de la "Petite Histoire" : c'est à un inconnu, Courtilz de Sandras, que les mousquetaires doivent cette universelle célébrité ; et Dumas, qui la leur a définitivement conférée, s'imaginait qu'ils n'avaient jamais existé ! »

Si d'Artagnan, Porthos, Athos et Aramis se sont définitivement inscrits dans notre mémoire, c'est que Dumas a accordé à chacun d'entre eux une personnalité telle que, pour peu que nous ayons quelque talent, nous pourrions les dessiner sur-le-champ. Répondez, lecteur : qui, lors d'un combat avec les gardes du cardinal, est appelé par l'un des mousquetaires « un enfant » ? Qui est à la fois fort comme un Turc et infatué de sa personne ? Qui est le plus respecté des quatre ? Qui mêle agréablement sa religion et ses amours ?

Le triomphe de l'ouvrage a obligé Dumas à se donner le bonheur de concevoir *Vingt ans après*, doté comme *Les Trois Mousquetaires* d'une conclusion définitive.

Quand Alexandre fils a connu l'intention de son père de compléter sa fresque par un troisième volet, il est allé lui confier son inquiétude :

— Malgré le secours de Mme de La Fayette qui te fournit le nom et les premières amours du fils d'Athos, comment t'y prendras-tu pour soutenir l'intérêt de ces nombreux livres[9] ?

— Eh bien, a simplement répondu Dumas, il arrivera au vicomte ce qui est arrivé au comte.

Le ton du *Vicomte de Bragelonne* va se révéler différent de celui de ses deux aînés. Ne l'oublions pas : il faut en accuser le problème du vieillissement des personnages qui s'est posé à Dumas. Fort jeunes au début, ils atteignent la quarantaine dans *Vingt ans après* et la cinquantaine dans *Le Vicomte de Bragelonne.* Spécialiste de cette trilogie, Marie-Christine Natta s'est amusée à chercher les signes de leur avance en âge : d'Artagnan reste le même ; les cheveux d'Athos virent peu à peu au blanc ; Aramis qui, dans *Les Trois Mousquetaires*, se fait aimer par les dames est, dans *Le Vicomte de Bragelonne*, frappé par la goutte, voire la gravelle, ce qui ne l'empêche pas, pour parvenir à Belle-Isle avant d'Artagnan, de s'engager dans une course effrénée laquelle, pour Dumas, « fait honneur à la cavalerie française » ; le colosse Porthos, à qui aucun adversaire ne résiste, ne cesse de grossir et sa voix, dans *Vingt ans après*, « tourne du baryton à la basse ». Les mousquetaires ont tous des dents blanches comme à vingt ans, chose exceptionnelle au XVIIe siècle. Celles de Porthos vieilli sont « un peu moins

blanches que la neige, mais aussi nettes, aussi dures et aussi saines que l'ivoire ». « Les belles dents des mousquetaires, précise Mme Natta, témoignent d'une santé inaltérable que les années n'entament pas. À cinquante-quatre ans, d'Artagnan ne s'est pas alourdi d'une once de graisse. Son corps est resté ce qu'il était, c'est-à-dire souple, nerveux, sec, tout en muscles, toujours au service du bretteur redoutable et du cavalier-centaure. Le temps n'a pas davantage diminué la force herculéenne de Porthos, il l'a simplement modifiée. La faiblesse de ses jambes est comme compensée par la force accrue de ses bras. Quant à Athos, il vainc Mordaunt, le fils de Milady, dans un terrible corps à corps, en le poignardant au milieu d'une mer houleuse et glacée[10]. »

Dumas lit ses dialogues à haute voix à mesure qu'il les rédige. De temps en temps, on l'entend rire aux éclats. Sans cesse il est tenté d'aller *au-delà du vrai*. Son fils raconte que, dans *Vingt ans après*, son père avait été à deux doigts de sauver – définitivement – Charles Ier. Ce que Dumas a écrit de Nodier s'applique à lui-même : « Nodier avait le privilège des hommes de génie ; quand il ne savait pas, il inventait, et ce qu'il inventait, il faut l'avouer, était bien autrement probable, bien autrement coloré, bien autrement poétique, bien autrement ingénieux, j'oserai dire, bien autrement vrai que la réalité. » Comment ne pas rappeler son commentaire lorsque Lamartine a publié son *Histoire des Girondins* ? « Il a haussé l'histoire à la hauteur du roman. »

Dumas aurait-il imaginé la trilogie des *Mousquetaires* si un changement considérable ne s'était, en une seule année, produit dans l'histoire de la presse ? Le 1er juillet 1836, deux nouveaux journaux paraissent : *La Presse* d'Émile de Girardin et *Le Siècle* d'Edmond Dutack. Jusque-là, les journaux s'adressaient surtout à des abonnés. Ceux-ci déboursaient en moyenne quatre-vingts francs par an, somme inabordable pour la plupart des Français. Les lecteurs étant peu nombreux, les éditeurs devaient se contenter de bénéfices approximatifs.

L'idée géniale est venue du publiciste Émile de Girardin. En décidant d'abaisser le prix de l'abonnement pour *La Presse* de quatre-vingts à quarante francs et en obtenant de Dutack qu'il agisse de même, il fonde la presse moderne. Pour maintenir l'intérêt de ce lectorat nouveau et, si possible, en accroître le nombre, Girardin a l'idée géniale de publier des *feuilletons*. La définition du mot par le Larousse est sans appel : « Œuvre romanesque publiée par épisodes successifs dans un journal. » Encore faut-il repérer des écrivains habiles à s'adresser à ce vaste public et cultivant d'instinct l'art d'accrocher les lecteurs dès lors que ceux-ci découvrent la formule *la suite au prochain numéro*. Qui, d'emblée, peut répondre à cette qualification ? Balzac semble s'imposer mais les directeurs s'inquiètent : ses romans comportent en leurs débuts de très longues descriptions qui ne manqueront pas de rebuter le public. *Exit*, Balzac. Peu à peu s'opère une sélection. Trois vedettes en tête :

Eugène Sue, Alexandre Dumas et Frédéric Soulié.

Bien que le trio soit payé à prix d'or, le résultat est patent : *Le Constitutionnel* comptait quatre mille abonnés ; ils deviennent vingt-quatre mille à la suite de la publication du *Juif errant* d'Eugène Sue. En 1838, *Le Siècle* publie *Le Capitaine Paul* de Dumas : cinq mille lecteurs nouveaux signent leur abonnement. Du même Dumas, suivront *Pierre le Cruel* (1841), *Le Chevalier d'Harmental*, *Le Corricolo* et *Ascanio* (tous les trois en 1843). Pour couronner le tout, *Les Trois Mousquetaires* (14 mars-11 juillet 1844)[11].

Méry – le vieil ami – résume la situation en quelques mots : « Si j'étais le roi Louis-Philippe, je ferais des rentes à Dumas, à Eugène Sue et à Soulié pour qu'ils continuent toujours les *Mousquetaires*, *Les Mystères de Paris* et les *Mémoires du diable.* Il n'y aurait plus jamais de révolution. »

Tout ce monde est payé à la ligne. Le lecteur ne peut que se souvenir de Grimaud, valet taciturne. Villemessant, alors directeur du *Figaro*, racontera plus tard s'être trouvé chez Dumas au moment où *La Presse* et *Le Siècle* annonçaient leur décision de ne plus payer comme *lignes* celles qui ne dépasseraient pas une demi-colonne. Alors que Dumas relisait devant lui l'un de ses manuscrits, Villemessant ne comprenait pas pourquoi il biffait des pages entières :

— Que faites-vous là, Dumas ?

— Eh bien, je l'ai tué.

— Qui donc ?

— Grimaud… Je ne l'avais inventé que pour les bouts de ligne. Il ne me sert plus à rien.

Ceux qui ont lu les *Mémoires* de Villemessant – c'est mon cas – savent qu'il raconte fort bien. Ce qui ne veut pas dire que nous sommes tenus de le croire.

La question a franchi les générations : pourquoi les trois mousquetaires étaient-ils quatre ? Quelques années avant sa mort, Dumas a livré l'explication du mystère :

« J'envoyai au journal *Le Siècle,* conformément aux conditions de notre contrat, six volumes intitulés *Athos*, *Porthos et Aramis*. Le journal s'empressa d'annoncer la publication de l'ouvrage ; mais, au bout de quinze jours à trois semaines, à ma grande surprise, je reçus une lettre du directeur des feuilletons, M. Desnoyer, qui disait textuellement : "Mon cher Dumas, le titre de votre livre et le nom bizarre des personnages qui le composent produisent un mauvais effet sur nos lecteurs. Certains pensent que c'est l'histoire des Trois Parques que nous allons leur proposer ; d'autres trouvent la fable un peu trop connue, et nous écrivent pour nous demander si vous avez reçu des informations nouvelles sur ces dames ; d'autres encore menacent de suspendre leur abonnement si nous ne fournissons pas d'explication sur cette incompréhensible trinité. Cherchez un autre titre, plus nouveau, plus populaire et qui, si possible, excite la curiosité du public. Vous savez bien que de nos

jours le titre entre pour moitié dans le succès d'un ouvrage. Pour ma part, je vous proposerais de baptiser votre ouvrage purement et simplement *Les Trois Mousquetaires*. Ce titre, entièrement français, nous débarrasserait des réclamations de nos anti-mythologues."

« Je lui répondis immédiatement : "Comme *Le Siècle* se trouve aussi intéressé que moi au succès de mon ouvrage, que *Le Siècle* affecte à celui-ci le nom qui lui plaira. Il ne sera pas très logique d'appeler l'ouvrage *Les Trois Mousquetaires* alors qu'ils sont quatre. Mais si le nombre trois plaît aux dieux, pourquoi ne pas donner satisfaction aux lecteurs du *Siècle* ? Il me semble qu'un tel titre, non seulement produira la moitié de l'effet recherché, mais obtiendra intégralement le *Credo quia absurdum*, comme disait notre collègue saint Augustin." »

Curieusement, j'ai lu *Vingt ans après* avant *Les Trois Mousquetaires.* J'avais quatorze ans. Dans notre demeure éphémère de l'Occupation, j'avais découvert quelques livres ; parmi eux a surgi *Vingt ans après.* Imprégné que j'étais de Dumas depuis mes dix ans, je l'ai lu d'un trait. Je n'ai plus songé ensuite qu'à me faire offrir ces jeunes *Mousquetaires* que je venais de voir vivre en la quarantième année de leur âge. Naturellement, j'ai lu *Bragelonne* à la suite des deux autres. Encore adolescent, étourdi par le panache et les prouesses des précédents, les duels, les pièges déjoués, les amours multipliées, j'avais trouvé plutôt languissante cette suite et, j'ose le dire, presque regretté de l'avoir lue. Un grand nombre d'années a passé. Un jour, mon ami Jean Dutourd m'annonce :

— Je viens de relire *Bragelonne*.

— Quelle idée ! C'est le moins bon.

Je n'oublierai jamais le regard de Dutourd et son cri :

— C'est le meilleur !

À mon tour, j'ai relu *Bragelonne*. Jean Dutourd avait raison. Dans le roman, les caractères des mousquetaires sont plus approfondis, l'ambiance générale est plus romantique dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Que Dumas ait choisi l'année 1661 marque une intuition rare : c'est en vérité le tournant du siècle ; la monarchie se transforme du tout au tout, Louis XIV décide d'être son propre premier ministre et de régner seul. Il fait arrêter Fouquet. Jean-Yves Tadié signale à juste titre que cet ensemble capital est celui que retiennent des historiens contemporains tels que Pierre Goubert.

De même que les trois mousquetaires, Bragelonne a existé sous le nom de Bragelongne, famille d'ancienne noblesse. Un Bragelongne avait été ministre des Finances d'Isabeau de Bavière. Dumas a repris l'orthographe fournie par Mme de La Fayette. Le nôtre ne s'appelait pas Raoul mais Nicolas. L'édition Folio classique nous offre son portrait anonyme : on l'y voit pensif, presque mélancolique. En haut et à droite, on peut lire une inscription qui nous reconduit à Dumas : « Nicolas de Bragelongne, chevalier baron de Surgères et Pignan, mort, en 1685, des suites du chagrin qu'il eut de

voir Mademoiselle de La Vallière, sa cousine, et qui lui avait été promise en mariage, passée dans les bras de Louis XIV. »

La publication des *Trois Mousquetaires* a presque absorbé la vie des Français. Quand le roman a paru en feuilleton, on a vu les habitants de villages entiers se porter à la rencontre du facteur, impatients de connaître au plus tôt le dernier épisode. Méry, l'ami de Dumas, a fort joliment commenté un tel enthousiasme : « S'il existe quelque part un autre Robinson Crusoé dans une île déserte, tenez pour certain que ce solitaire est occupé en ce moment à lire *Les Trois Mousquetaires* à l'ombre de son parasol fait de plumes de perroquet. »

1- Il s'agit bien sûr du Théâtre-Français.

2- *Le Théâtre historique d'Alexandre Dumas*, II.

3- *Le Théâtre-Historique d'Alexandre Dumas, directeurs, décorateurs, musique, correspondances, censure*, in *Cahiers Alexandre Dumas* édités par la Société des Amis d'Alexandre Dumas, décembre 2009.

4- Directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

5- Pour situer l'emplacement où s'élevait la tour de Nesle, on peut se camper devant la porte du palais de l'Institut de France que, bien plus tard, Mazarin a fait édifier.

6- Jacques Bixio, d'origine italienne, médecin, éditeur, journaliste et homme politique français (1808-1865).

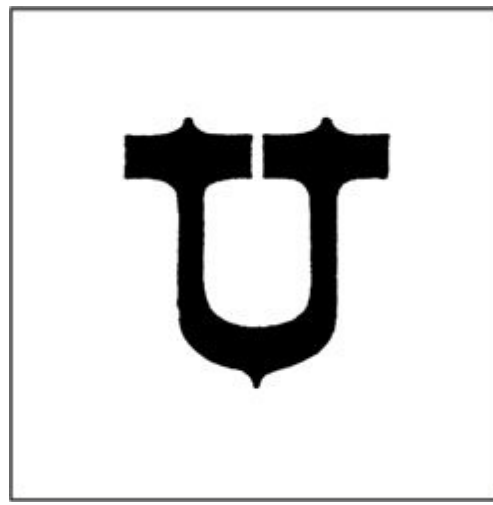
7- Faussement appelé, dans l'édition Cadot des *Mémoires*, comte de Linières.

8- *La Technique du récit dans l'œuvre romanesque d'Alexandre Dumas père*, 1973.

9- *Le Vicomte de Bragelonne* comporte à lui seul plus de volumes que les *Mousquetaires* et *Vingt ans après* ensemble.

10- Marie-Christine Natta, *Le Temps des mousquetaires*, 2005.

11- J'emprunte à Gilbert Sigaux ces utiles précisions. Préface de l'édition de la Pléiade des *Trois Mousquetaires*.



Ubiquité

En 1865, un journal de province rendant compte d'une conférence d'Alexandre Dumas imprimait : « Nous avons eu à La Rochelle une conférence d'Alexandre Dumas. Deux jours auparavant, Rochefort possédait ce Juif errant de la littérature ; ce soir, Saintes le fera passer sous l'arc de triomphe de Germanicus ; demain Cognac, Angoulême ou Saint-Jean-d'Angély lui ouvriront leurs portes. À quel besoin impérieux ou à quelle fantaisie montecristienne obéit le célèbre romancier en se livrant à cette pérégrination échevelée ? » Aux yeux de certains, une telle omniprésence se révélait donc condamnable.

Rappeler que Dumas aimait parler n'est rien d'autre qu'un pléonasme. Une chose est de passionner à table les convives d'un dîner ou, debout devant une cheminée, d'enchanter les hôtes de Nodier à l'Arsenal ; une autre est, du haut d'une tribune, de parler seul à un public. Longtemps Dumas n'y a même pas songé : le Second Empire première manière n'autorisait personne à s'exprimer sans être contrôlé par la censure. Comment celle-ci aurait-elle pu

superviser une conférence souvent improvisée ?

En 1860, les mœurs ont quelque peu évolué : deux personnages audacieux, Hippolyte Lissagaray et Albert Leroy, soutiennent que les sujets purement littéraires ou scientifiques, lesquels n'ont pas le moindre rapport avec la politique, doivent faire exception. À force de le démontrer, ils convainquent – en partie – le pouvoir : les orateurs pourront désormais s'exprimer dans une salle, à la condition que les sujets traités demeurent dans le cadre fixé et après que le ministre de l'Instruction publique *en aura donné l'autorisation*.

Les premières séances se tiennent dans une salle située au 7, rue de la Paix. Quelle sera la réaction du public ? Il vient. Comme les orateurs sont la plupart du temps dotés de talent, il revient. Parmi ceux-ci, Deschanel, professeur de l'Université dépossédé de sa chaire, se rend particulièrement populaire. Les autres se nomment Pelletan, Hébrard, Floquet, Pichat, Legouvé, etc. Ainsi, souligne *Paris Guide*, le public a-t-il « pris goût aux conférences ».

Longtemps, Alexandre Dumas est resté à l'écart d'un tel mouvement. Il a tant à faire ! Pour qu'il change, il faudra que la Société nationale des beaux-arts organise une exposition des œuvres de Delacroix. Admirateur inconditionnel du peintre, il s'est précipité parmi les premiers pour jouir une fois de plus des cent soixante et onze peintures et des cent quarante-cinq dessins du maître. Louis Martinet, directeur gérant de la Société nationale, n'ignore rien de cette passion débordante. Il propose à Dumas de prononcer une causerie sur le peintre. Le 26 octobre 1864, Dumas écrit à son fils : « Tu sais que je vais faire une causerie sur Delacroix dans la salle de l'exposition même de Delacroix. »

Soyons sincère : si sa prise de parole n'avait fait naître que des applaudissements de convenance, il n'aurait pas réitéré. Or, pendant de longues minutes, Dumas s'est entendu acclamer. Martinet le convainc aussitôt de rééditer la causerie une semaine plus tard. Elle soulève un enthousiasme identique.

De ce jour-là, Dumas a pris goût aux conférences. Le 1er mars 1865, il donne, cette fois dans la salle de concert des Beaux-Arts, une nouvelle causerie dont l'introduction est un programme :

« Décidé par le succès que vous avez bien voulu faire à ma causerie sur Delacroix à donner un certain nombre de soirées littéraires, j'ai un instant hésité sur le choix du sujet.

« Attaquerai-je l'Antiquité ? Resterai-je dans l'époque moderne ?

« Évoquerai-je les héros de Tite-Live, de Plutarque, de Suétone et de Tacite, en leur enlevant le prestige de deux mille ans à travers lesquels ils nous apparaissent ?

« Ou, laissant de côté l'histoire et rappelant tout simplement mes souvenirs, vous montrerai-je nos contemporains, en leur rendant prématurément, dans la louange ou dans le blâme, la justice qui leur sera

rendue par la postérité ?

« Quelques amis, consultés sur cette importante question, ont penché pour l'actualité, sans toutefois écarter à jamais le récit des anciens jours… Je me suis donc rendu à leurs conseils, et c'est parmi mes souvenirs dramatiques que vous allez avoir la bonté de faire un voyage avec moi.

« Nous retrouverons non seulement, en hommes et en femmes, les grands artistes, les grands poètes, les grands publicistes que vous avez applaudis et applaudissez encore, mais ceux qu'ont applaudis vos pères, astres qui ont eu leur aurore dans le XVIIIe siècle et, en se couchant, ont ébloui de leurs rayons la première partie du XIXe siècle. »

En 1865, Dumas prononce huit causeries à Paris : cinq traitent de souvenirs personnels, trois de ses voyages en Russie et au Caucase[1]. Pour deux autres, il sort de Paris : la première au casino de Cherbourg, la seconde à Lyon.

Le 24 mars, il est à Anvers, le 25 à Bruxelles mais, le 28 mars et le 5 avril, il parle de nouveau à Paris. Jalouse, la province le réclame à tout prix. Énumérons : Le Havre, Lyon, Saint-Étienne, Bordeaux, Rouen, Rochefort, La Rochelle, Saintes, Cognac, Angoulême, Limoges, Beauvais, Tours, Soissons, Reims, Lille, Valenciennes, Cambrai.

VILLE DE VALENCIENNES - SALLE DE SPECTACLE
Mercredi 21 et Vendredi 23 Mars 1866
A HUIT HEURES DU SOIR
CONFÉRENCES
DONNÉES PAR
ALEXANDRE DUMAS
au profit de la Société de bienfaisance des INCAS

Presque partout la presse l'encense. *L'Indépendant de la Charente-Inférieure* : « Alexandre Dumas s'est présenté tout simplement avec cet air ouvert, riant, bon enfant qui fait plaisir à voir. À son entrée, il a salué le public qui l'a accueilli avec une salve d'applaudissements. Dans une première partie, il nous a entretenus de sa famille, de son grand-père, M. Davy de La Pailleterie, de sa mère et de son illustre père, le général républicain Dumas. Il a fait avec verve et simplicité la biographie de ce dernier ; il a raconté ses combats, ses actions, ses paroles dans la campagne de 1796, et a trouvé d'heureux mouvements, qui ont été vivement applaudis. Il avait auprès de lui un verre d'eau, qu'il portait souvent à ses lèvres. »

Sans doute pour permettre au conférencier de respirer, on proposera au public un intermède de piano.

« Dans la seconde partie, Alexandre Dumas nous a parlé de lui, de ses voyages en Russie, au Caucase, à Rome, à Venise, à Naples ; de l'expédition miraculeuse de Garibaldi en Sicile, de la reddition de Naples et de la fuite de la famille royale. Il a été étincelant d'esprit et de gaieté. »

Remarque insolite de l'auteur du compte rendu : « Les nombreux portraits de Dumas le représentent beaucoup plus basané qu'il ne l'est. »

L'Argus soissonnais : « Ah ! pour le coup, vous l'avez vu, le cher et illustre maître ; bien mieux, vous l'avez entendu, acclamé, tenu durant trois heures dans le rond de votre lorgnette. Il était là, en cravate blanche et en habit noir, parlant, dialoguant tout seul, battant le briquet sur lui et se donnant la réplique, avec une grâce, un esprit à rendre jaloux les quarante Immortels. Quelle rondeur ! Quelle bonhomie ! On l'aurait cru en robe de chambre, les pieds dans ses pantoufles et les mains dans les poches, assis au coin du feu, entouré de quelques amis. Et il rit de si bon cœur ! Il a l'air de tant s'amuser de ses propres anecdotes que sa gaieté gagne la salle, l'échauffe et la met bien vite à l'unisson. »

La Meuse : « Dumas ne parle pas, ont dit quelques journaux, il lit. C'est là une double erreur. Il ne parle ni ne lit, il cause ; s'il lit quelquefois, ce sont quelques pages brûlantes ou quelques fragments de poésie où l'on retrouve toutes ses qualités d'écrivain. »

Très rarement Dumas tombe sur un contestataire, mais celui de *L'Écho rochelais et saintongeais* n'y va pas de main morte : « Nous le dirons nettement : quand on porte un nom illustre, et qui remplit le monde, qu'on a écrit soixante-quinze pièces, comédies ou drames, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre d'intrigue, et peut-être deux cents romans en possession d'une immense popularité ; quand on a été le familier d'une foule de princes, c'est, suivant nous, abdiquer la haute position qu'on a conquise par le génie et déplorablement descendre du piédestal de sa renommée que de venir se mettre en scène sous le patronage de directeurs de théâtre. […] Du moins, comptions-nous sur des récits vifs, piquants, animés par le geste, par la chaleur du sentiment, par l'éclair du regard. Non : c'est une causerie familière, mais froide. Parfois, sous sa forme empreinte de bonhomie, le trait part, la saillie spirituelle jaillit ; mais, en général, le débit est terne, monotone, hésitant, le *mot* fait défaut, l'*étincelle* reste ensevelie dans les veines du *caillou*. »

Dumas avait-il, ce jour-là, l'esprit ailleurs ? Surprenant tout de même, ce critique qui accable le conférencier et ne dissimule nullement que, depuis des lustres, les œuvres écrites par le même sont l'objet de son idolâtrie.

1- *Cahiers Alexandre Dumas*.

Véloce (Le)

L'aventure commence par un voyage entrepris en Algérie par le comte de Salvandy, ministre de l'Instruction publique de Louis-Philippe, et par l'écrivain Xavier Marmier. Depuis dix-huit ans, les Français occupent l'Algérie : on s'y bat moins et le pays est beau. D'où cette réflexion de Salvandy :

— Il est dommage que l'Algérie soit si peu connue ; comment la populariser ?

— Savez-vous, monsieur le Ministre, répond Marmier, ce que je ferais si j'étais à votre place ; je m'arrangerais de manière que Dumas fît le voyage que nous venons de faire et écrivît là-dessus deux ou trois volumes… Il aurait trois millions de lecteurs et peut-être donnerait-il à cinquante ou soixante mille d'entre eux le goût de l'Algérie.

— C'est une idée. J'y songerai.

Il fait plus qu'y songer. Il invite Dumas à dîner et ne perd pas de temps :

— Mon cher poète, il faut que vous nous rendiez un service.

— Un poète rendre service à un ministre ! De quoi s'agit-il ?

Salvandy développe son projet et propose dix mille francs pour les frais de voyage. La somme est d'importance, mais Dumas hausse les épaules :

— J'ajouterai quarante mille francs de ma poche et je ferai le voyage.

Le ministre en reste muet.

— Et c'est à mes frais que je me ferai accompagner par mon fils Alexandre, mon collaborateur Auguste Maquet et mon ami Louis Boulanger.

Le ministre apprécie.

— Je demande seulement un bâtiment de guerre pour naviguer le long des côtes de l'Algérie.

Le ministre suffoque.

— Ah ça ! Mais vous voulez que l'on fasse pour vous ce que l'on fait pour les princes !

— Tout simplement. Si l'on ne fait pour moi que ce que l'on fait pour tout le monde, il était inutile de me déranger ; je n'avais qu'à écrire à la direction des Messageries Maritimes et à réserver mes places.

— Soit, vous aurez votre vaisseau de guerre. Quand désirez-vous partir ?

— J'ai deux ou trois romans à finir. C'est l'affaire de quinze jours.

Apprenant que son ami Dumas veut à son tour conquérir l'Algérie, le duc de Montpensier l'invite à son mariage en des termes tels que l'invité ne peut se dérober. Il n'y songe d'ailleurs pas.

Victor Hugo aime bien Alexandre ; mais l'ensemble du projet le laisse rêveur : « On vient d'envoyer Alexandre Dumas en Espagne, comme historiographe du mariage de M. de Montpensier. Voilà comment ont été faits les fonds pour ce voyage. Le ministre de l'Instruction publique a donné quinze cents francs, pris sur les Encouragements et secours aux gens de lettres ; plus quinze cents francs pris sur les Missions littéraires. Le ministère de l'Intérieur a donné trois mille francs pris sur la caisse des fonds particuliers. M. de Montpensier a donné douze mille francs. En recevant la somme, Dumas a dit : Bon ! Cela paiera toujours mes guides ! »

Un jour d'octobre 1846, à six heures du soir, Dumas et ses trois invités prévus montent en chemin de fer. Peu de Français l'ont fait à cette date. Il ne déplaît pas à Dumas de figurer parmi les précurseurs : « La locomotive fit entendre son âcre respiration ; l'immense machine s'ébranla ; on entendit la grinçante trépidation du fer, les lanternes passèrent, rapides comme les torches de lutins pendant une nuit de Sabbat et, tout en laissant une longue traînée de feu sur notre route, nous roulâmes vers Orléans. »

À Madrid, le duc de Montpensier ouvre les bras à son ami et le convie au dîner offert en la salle des Colonnes ; Dumas s'en réjouit mais se plaint d'être placé entre « le plus laid des évêques et un simple chambellan », l'un et l'autre ne sachant pas un mot de français. Le quatuor assiste aux corridas, inconcevable nouveauté pour chacun : quarante-six taureaux sont mis à mort devant eux. Maquet s'évanouit à la vue du sang et Alexandre fils, écœuré,

demande un verre d'eau. Il se remet pour multiplier les aventures. À l'une des jeunes Espagnoles qui s'est montrée disponible, il adressera ces vers :

Pouvez-vous croire, belle enfant,
Que l'homme qui vous a connue
Vierge, amoureuse et demi-nue,
Peut oublier un instant
Quand, un instant, il vous a vue[1] *?*

On quitte Madrid, on laisse à Cordoue Alexandre fils retenu par l'une des agréables personnes précitée. Son père le remplace par le peintre Giraud et engage un certain Desbarolles en tant qu'interprète.

On traverse des provinces dont aucune ne ressemble à l'autre et des villes aux noms de rêve : Tolède, Grenade, Cordoue, Séville. Dumas trouve bien longue la route parcourue. Il ne se réjouit vraiment qu'une fois à Cadix, port qu'il décrit dans une lettre à Delphine de Girardin : « Cadix est la seule ville où j'ai vu des rues qui semblent aller au ciel. Comprenez-vous, madame ? L'extrémité de ces rues dont je parle aboutit au vide, et elles sont bornées par l'infini ; cet azur qui s'étend au bout de deux lignes blanches apparaît alors du bleu le plus excessif, le plus absolu, le plus intense. »

Le *Véloce,* une corvette, les attend. Il s'agit d'un vaisseau de ligne miniature, porteur d'une vingtaine de canons en une seule batterie sous le pont et de quelques canonnades – pièces tirant à balles – sur les gaillards.

Quel accueil Dumas, Maquet, Boulanger, Giraud et Desbarolles vont-ils recevoir des officiers et d'un équipage qui ne détestent rien tant que de se sentir au service de civils ? Or ils traitent Dumas comme s'il était un prophète envoyé par Dieu. C'est dans la joie que l'on met le cap sur Tanger.

Malgré la brièveté de la traversée, Maquet se distingue encore par son mal de mer. Dumas offre aux autres une étude raisonnée sur la coexistence difficile des Arabes et des juifs. On repart pour Gibraltar où l'on récupère Alexandre fils. Cap cette fois sur l'Algérie.

C'est dans la rade d'Alger que débarquent Dumas et les siens. Au camp de Djema R'Azouat, on leur montre des prisonniers français capturés par Abd el-Kader lors de la bataille de Sidi Brahim. Tout ému, Dumas écoute le récit

des souffrances que les malheureux ont supportées durant leur captivité. L'armée française, elle, n'a fait aucun prisonnier : « Les quatre ou cinq mille Arabes avaient été égorgés ou poussés à la mer. Nos soldats, furieux, ne faisaient aucun quartier. »

Visitant la ville, Dumas constate que « depuis le jour de sa chute aux mains des Français, Alger est bien changée ». Y serait-il venu avant la conquête ? D'un tel voyage, on n'a gardé aucune trace. « Toute la partie basse de la ville, à part la mosquée qui a tenu bon, est française ; les traces de la vieille ville, seulement, se retrouvent au fur et à mesure que l'on monte. » Le soir venu, Dumas et ses amis se voient proposer une « excursion sur les terres du Prophète ». Qu'est-ce à dire ? « C'était par une belle nuit de décembre, les nuits de décembre même sont belles à Alger. Nous avions avec nous un Arabe devenu français et un Français devenu arabe. » Cette marche nocturne n'est pas sans arrière-pensée : « Nous entrâmes dans quelques-unes de ces maisons dont on nous ouvrait les portes avec une hospitalité fort étendue ; mais aussi un peu intéressée. » Ils y trouvent des jeunes filles mauresques au « costume charmant » composé « d'un mouchoir brodé d'or ou d'argent roulé autour de la tête ; d'une veste de velours brodée d'or ou d'argent, de caleçons de satin brodé de la même manière et d'une chemise parfaitement transparente, laissant voir la gorge et une partie du ventre. Au reste toute pudeur est inconnue, toute vergogne absente. Bien peu de ces malheureuses étaient nées lors de la prise d'Alger : qui les a poussées à la prostitution ? La misère ».

Durant son court séjour, Dumas cherche – ce qui l'honore – à analyser les causes de cette misère. À l'arrivée des Français en Algérie, beaucoup d'autochtones se sont enfuis à l'étranger. Peu à peu, une partie d'entre eux, principalement les paysans, ont osé regagner leurs fermes et leurs champs mais, ayant englouti leur argent en exil, ils ne se sont plus trouvés à même de les exploiter. Ils ont dû vendre à vil prix. De là sont nées la misère et son corollaire : la prostitution. « Il est vrai que les filles mauresques se prostituent aux Français ; mais, qu'on ne s'y trompe point, elles ne se donnent pas. La haine existe de peuple à peuple. Entre l'Arabe et nous, tout est contraste. » Exemple cent pour cent dumasien : « Plus l'Arabe a de femmes, plus il est riche. Une seule femme suffit souvent à ruiner un Français. » Un autre : « Les femmes françaises marchent la figure découverte, et sont sans cesse dans les rues. Les femmes arabes sont prisonnières dans leurs maisons et, si elles sortent, ne peuvent sortir que voilées. L'Arabe, si la paix est troublée dans son ménage, y ramène la paix à coups de bâton. Le Français qui frappe une femme est déshonoré. »

Dumas constate néanmoins qu'une administration est en place et que les tribunaux chargés de se prononcer sur les différends qui opposent conquis et conquérants « sont équitables. Le drame est que la façon de les exécuter ne l'est pas ».

Il tient essentiellement à s'en ouvrir au maréchal Bugeaud qui « règne » sur l'Algérie. Il a inscrit la rencontre en tête de son programme. Or Bugeaud

vient de partir pour Oran. De sa vie, Dumas n'a été – ni ne sera – vexé à ce point.

Certes, il pourrait voyager en Algérie, perspective dont sa mission le charge essentiellement. Il s'en abstient : le voyage ne peut être organisé qu'en accord avec Bugeaud. Or personne ne peut lui dire quand le maréchal reviendra d'Oran.

Plutôt que d'attendre à Alger, pourquoi ne pas s'offrir une excursion en Tunisie ? Le pays n'est pas sous contrôle français et la mission confiée à Dumas ne le concerne en rien. Et alors ? Ce n'est pas si loin : Alexandre pourrait fréter une embarcation quelconque. Il n'y pense pas. Il s'embarque sur le *Véloce* qu'il estime resté à sa disposition. Ce qui n'est pas le cas.

À Tunis, il attend d'être reçu par le bey. Pardon, monsieur Dumas, Son Altesse le bey se trouve en visite officielle à Paris ! Son frère, le bey du Camp, couvre le visiteur de mille amabilités, mais celles-ci ne viennent pas du bey tout court. Ne sachant plus que faire, le cadet montre à Dumas le tombeau qu'il se fait construire. La coutume le veut : on tient, de son vivant, à connaître la demeure où l'on reposera.

Dumas est frappé par le talent de celui qui sculpte les pierres et le marbre du tombeau : un certain Younis. Au bey du Camp, il explique qu'il fait construire à Port-Marly un château qui sera – il le veut – d'une grande beauté :

— Tu fais faire à Younis ton tombeau, moi je veux lui faire faire une pièce entière. Ton tombeau ne sera habité qu'après ta mort, tu dois être naturellement le moins pressé. C'est donc à toi de me céder ton tour.

Le bey *bis* tient à son Younis. Une grosse somme d'argent le décide. Sur l'ordre de Dumas, le *Véloce* met le cap sur Alger où le maréchal Bugeaud attend, cette fois, le missionnaire. Comme tous ceux de son grade, il estime que l'argent du gouvernement doit être consacré avant tout à la défense du pays. La croisière en Tunisie lui déplaît fortement. D'où :

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur le preneur de vaisseau, peste ! Ne vous gênez pas ! Deux cent vingt chevaux pour vos promenades !

Réponse du tac au tac :

— Monsieur le Maréchal, j'ai calculé avec le capitaine que j'avais coûté au gouvernement, depuis mon départ de Cadix, 11 000 francs en charbon et en nourriture. Walter Scott, dans son voyage en Italie, a coûté 130 000 francs à l'Amirauté anglaise. C'est 119 000 francs que le gouvernement français me doit.

Bugeaud s'amuse et, dès lors, reçoit fort bien Dumas. Il l'invite à assister à l'investiture du cheikh El-Mokrali. Le résultat est clair : plutôt que l'Algérie, on lui montre surtout Alger.

Le *Véloce* mouille à quelques brasses de là. Prenant congé de Bugeaud, Dumas s'apprête à le rejoindre. Sèchement, on lui annonce qu'il n'a droit, pour regagner la France, qu'à un navire moins onéreux : l'*Orénoque*. Bugeaud

est passé par là.

Dumas n'écrira pas les deux ou trois volumes sur l'Algérie attendus par le gouvernement français.

Le 4 janvier 1847, quand on aborde à Toulon, Dumas se réjouit peu : « En France, m'attendent les petits ennemis et les longues haines. » Grand voyageur, il ne reverra jamais l'Algérie.

Vicissitudes de *Christine*

Le 4 septembre 1827, s'ouvre, à Paris, le *Salon annuel de peintures et de sculptures*. Grand amateur d'art, Dumas ne le manque jamais. Il passe de salle en salle, admire entre autres *La Naissance d'Henri IV* par Eugène Devéria qui, cette année-là, se révèle comme chef de file de la peinture romantique. Pourquoi tant de gens se bousculent-ils au même endroit ? Dumas s'approche : l'intérêt de cette foule s'explique par la force d'évocation émanant de deux bas-reliefs, œuvre d'une certaine Félicie de Fauveau. C'est surtout à celui qui montre – ô combien – l'assassinat de Monaldeschi sur l'ordre de la reine Christine de Suède que s'attache le public[2].

Le sujet frappe à ce point Alexandre que, ne sachant rien encore de l'histoire évoquée, il court chez son confrère et ami Frédéric Soulié dont il sait qu'il possède une *Biographie universelle*. Dumas se plonge dans les deux articles *Christine de Suède* et *Monaldeschi* ; du moins l'a-t-il toujours affirmé. Vérification faite, il n'existe aucun article *Monaldeschi* dans la *Biographie universelle*. Il faudra toujours pardonner au cher Alexandre. La simple logique a dû lui suggérer ce doublon.

À peine sa lecture achevée, il lance à Soulié :

— Sais-tu qu'il y a un terrible drame là-dedans ?

— Je crois bien.

L'histoire de Christine, reine de Suède de 1632 à 1654, n'est comparable à aucune autre. Ayant reçu une éducation exclusivement masculine, elle se fait, en 1650, couronner « roi ». Elle correspond avec toute l'Europe savante et parvient même à attirer Descartes à sa cour. Convertie au catholicisme, elle abdique en faveur de son cousin Charles et parcourt ensuite l'Europe.

C'est l'épisode qui oppose Christine à son écuyer Monaldeschi, devenu son amant à Fontainebleau, que Dumas veut traiter. Convaincue qu'il l'a trahie, elle le fait assassiner.

Un modèle de drame ? D'en être d'accord avec Soulié ne peut que toucher Dumas. En hommage à son aîné, il lui demande :

— Veux-tu que nous le fassions ensemble ?

Refus compréhensible de Soulié : il travaille lui-même sur Christine.

Quand Dumas est sûr de tenir son sujet, il s'y jette aussitôt et à fond. Ayant écrit le dernier vers de sa pièce, il se trouve, confiera-t-il, « aussi

embarrassé qu'une pauvre fille qui vient d'accoucher en dehors de tout légitime mariage. Que faire de l'enfant bâtard né en dehors de l'Institut et de l'Académie ? L'étouffer comme ses aînés ? C'était bien dur ! D'ailleurs, la petite fille avait une apparence de force qui lui donnait tout à fait l'air viable ; l'exposer, c'était bien ; mais il fallait un théâtre qui la recueillît, des acteurs qui la vêtissent, un public qui l'adoptât. Ah ! si Talma était vivant ! Mais Talma était mort et je ne connaissais personne au Théâtre-Français ».

Étant à son travail au Palais-Royal, Dumas se souvient tout à coup qu'il lui est arrivé de voir, en ces lieux, un homme à épais sourcils et long nez : ce n'était autre que le souffleur du Théâtre-Français, un certain Lassagne. Chaque mois, il apporte les quatre-vingt-dix billets que M. Oudard distribue aux ayants droit.

Alexandre le guette, ce souffleur, et met la main sur lui.

— Pouvez-vous, monsieur, me dire comment on obtient l'insigne honneur de lire devant le comité du Théâtre-Français ?

Le souffleur reste muet. Jamais on ne lui a posé pareille question. Enfin :

— Il faut déposer votre pièce chez l'examinateur ; mais il y en a tant de déposées avant la vôtre que, le moins que vous aurez à attendre, ce sera un an.

Un an !

— N'y a-t-il pas moyen d'abréger toutes ces formalités ?

— Sans doute, si vous connaissez M. le baron Taylor.

Dieu sait s'il le connaît ! Il hésite à lui demander un nouveau service. Peut-être Lassagne l'a-t-il rencontré, ce baron ?

— Non, mais Charles Nodier est son ami intime.

Peu à peu, tout revient à la mémoire d'Alexandre. Lors de ses débuts à Paris, assistant à la représentation d'une pièce intitulée *Le Vampire*, il s'est assis à côté d'un monsieur âgé d'une quarantaine d'années, les cheveux noirs, les yeux gris-bleu, la bouche fine, railleuse, spirituelle, une véritable bouche de conteur. Il le voit plongé, comme s'il était seul au monde, dans la lecture d'un petit livre. Le jeune spectateur tente en vain d'en découvrir le titre.

L'intérêt porté à sa lecture par le jeune homme n'échappe pas à son voisin. Le titre du livre n'est autre que *Le Pâtissier François*. Un fragment de conversation s'engage. Pour la première fois de sa vie, Alexandre entend prononcer le mot « elzévir ». On frappe les trois coups. Le voisin plonge de nouveau dans sa lecture. Le public attendait le vampire ; une certaine Malvina apparaît. Sa tristesse est patente : elle redoute de tomber des bras de l'Amour dans ceux de la Mort. L'ange de la lune s'approche d'elle :

— Explique-toi. Serait-il vrai que d'horribles fantômes viennent quelquefois ?…

Alexandre voit son voisin sursauter et crier, oui crier :

— *Vinssent ! Vinssent !*

La salle veut le faire taire. Furieux, l'ange de la lune reprend sa réplique :

— Serait-il vrai que d'horribles fantômes viennent quelquefois, sous l'apparence des droits de l'hymen, égorger une vierge timide et s'abreuver de son sang ?

— *Vinssent !*

Protestations de plus en plus nourries. Un certain Oscar entre en scène :

— La première heure du matin réveille les vampires dans leur sépulcre. Une fois que le retentissement du coup sonore a expiré dans les échos de la montagne, ils retombent immobiles dans leurs demeures éternelles après avoir porté la désolation dans vingt pays divers, toujours vaincus, toujours vivants, toujours plus altérés du sang qui conserve son effroyable existence !

— Comme c'est écrit, mon Dieu ! gémit le voisin d'Alexandre.

Un instant après, il réitère :

— Absurde !

À la fin du premier acte, il pousse un profond soupir.

— Peuh !

Alexandre ose s'étonner :

— Pardon, monsieur, vous avez dit tout à l'heure : « C'est absurde ! »

— Oui, je crois l'avoir dit ou, si je ne l'ai pas dit, je l'ai assurément pensé.

Plusieurs entractes ravissent le jeune Dumas : son voisin les meuble de récits où la science fait bon ménage avec le merveilleux. À la fin du dernier entracte, Dumas le voit s'éclipser.

Un instant plus tard, du fond de la salle, retentit un formidable coup de sifflet.

« À la porte ! », crie le théâtre entier. Le sifflet redouble de puissance. Alexandre en est sûr : ce n'est autre que son voisin. Plus tard, il apprendra son nom : Charles Nodier, et découvrira en lui l'un des esprits les plus clairvoyants, l'un des hommes les plus spirituels de son temps. Auteur d'œuvres très personnelles, il a bien fait jouer, en 1820, un mélodrame intitulé *Le Vampire*. Sept ans plus tard, il l'a sifflé. Il deviendra, pour le bonheur de Dumas, son ami.

Alexandre n'a pas revu Nodier depuis *Le Vampire*.

— Écrivez-lui, dit Lassagne.

— Il m'aura oublié.

— Il n'oublie rien ; écrivez-lui.

Lui rappelant les elzévirs et *Le Vampire*, il lui écrit. « Ce fut le baron Taylor qui me répondit ! Il m'accordait ma demande et fixait mon audition à cinq ou six jours de là. Il me demandait, en même temps, pardon de l'heure qu'il me fixait, mais ses nombreuses occupations lui laissaient si peu de temps que c'était à sept heures du matin seulement qu'il pouvait me recevoir. »

Le baron Taylor, Anglais naturalisé français, est désormais commissaire du roi auprès de la Comédie-Française. En tant que tel, il s'est révélé un défenseur inconditionnel de l'école romantique. À sa porte, au quatrième étage du 42 de la rue de Bondy, le très jeune et fort inconnu Alexandre Dumas sonne, à sept heures du matin : « Quoique je sois l'homme le moins matineux de Paris peut-être, je fus prêt à l'heure dite. Il est vrai que je n'avais pas dormi de la nuit. »

Il croit périr quand personne ne répond. Sans trop insister, il sonne une deuxième fois. On ne répond pas davantage. Une troisième fois. Enfin la porte s'ouvre. Une vieille bonne paraît.

« — Ah ! monsieur, confie-t-elle d'un air consterné, vous rendez un fier service à Monsieur le baron en arrivant. Il vous désire bien, allez !

— Comment cela ?

— Entrez, entrez !… Ne perdez pas une minute !

« Je me précipitai dans le salon et trouvai [au-delà] Taylor pris dans sa baignoire comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui lisait une tragédie : *Hécube*. Ce monsieur avait forcé la porte, quelque chose qu'on eût pu lui dire. Il avait surpris Taylor comme Charlotte Corday avait surpris Marat, et le poignardait dans le bain ; seulement l'agonie du commissaire du roi était plus longue que ne l'avait été celle du tribun du peuple. La tragédie avait deux mille quatre cents vers ! »

Apercevant Dumas, l'auteur d'*Hécube* se cramponne à la baignoire en criant :

« — Il n'y a plus que deux actes, monsieur ! Il n'y a plus que deux actes !

— Deux coups d'épée ! s'écrie Taylor. Deux coups de couteau ! Deux coups de poignard ! Choisissez, parmi les armes qui sont ici – et il y en a de toutes les espèces –, choisissez celle qui coupe le mieux et égorgez-moi tout de suite !

— Monsieur, répond l'autre, si le gouvernement vous a nommé commissaire du roi, c'est pour entendre ma pièce. Il est dans votre attribution d'entendre ma pièce, vous entendrez ma pièce !

— Voilà justement mon malheur ! s'écrie de nouveau Taylor en se tordant les bras. Oui, monsieur, je suis commissaire du roi, pour mon malheur !… Mais vous, et vos pareils, serez cause que je donnerai ma démission ; vous et vos pareils serez cause que je partirai, que je quitterai la France. On m'offre une mission en Égypte, je l'accepterai ; je remonterai les sources du Nil jusqu'à la Nubie, jusqu'aux montagnes de la Lune – et je vais chercher mon passeport.

— Vous irez en Chine si vous voulez ; mais vous irez après avoir entendu ma pièce.

« Taylor, comme un athlète vaincu, poussa un long gémissement, me fit signe de passer par la chambre à coucher et, retombant au fond de sa baignoire, pencha avec résignation la tête sur sa poitrine.

« Le monsieur continua.

« Je ne perdis pas un mot des deux derniers actes d'*Hécube* – Dieu est grand et miséricordieux : qu'il fasse paix à son auteur ! »

Sorti d'un bain froid, Taylor gagne en grelottant sa chambre où, pour tenter de se réchauffer, il s'enferme dans son lit.

— Voulez-vous que je revienne un autre jour ? demande Dumas.

Surprise du commissaire du roi : au moins celui-ci se montre compatissant. Il refuse. Dumas va donc lire entièrement le premier acte. À la fin, il s'arrête.

— Dois-je continuer ?

— Mais oui, mais oui, dit Taylor ; c'est, ma foi, très bien.

Dumas lit son deuxième acte. Taylor réclame le troisième, le quatrième, le cinquième. Après la dernière réplique de la pièce, il saute de son lit, annonce qu'il veut conduire sur-le-champ l'auteur de *Christine* au Théâtre-Français où il prendra son tour de lecture.

Comme Dumas saura le dépeindre, ce comité réuni, le 20 mars 1828, au complet ! « Hommes et femmes en grande toilette comme s'il se fut agi d'une soirée dansante, ces femmes coiffées en chapeau ou en fleurs, ces hommes en habit, ce grand tapis vert, ces regards de curiosité qui se fixaient sur moi, tout concourait à m'inspirer une émotion profonde. » Celle-ci se dissipera quand il refermera son manuscrit.

« J'ai vu peu d'ouvrages avoir à la lecture un succès pareil. On me fit répéter trois fois le monologue de Sentinelli et la scène de Monaldeschi. J'étais dans l'ivresse. On me reçut par acclamation.

« Je sortis du théâtre léger et fier, comme lorsque ma première maîtresse m'avait dit : "Je t'aime !" Je pris ma course vers le faubourg Saint-Denis, croisant tous ceux que je rencontrais et ayant l'air de leur dire : "Vous n'avez pas fait *Christine*, vous ! Vous ne sortez pas du Théâtre-Français, vous ! Vous n'êtes pas reçu par acclamation, vous !" Et, dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau, et je tombais au milieu ; je ne voyais pas les voitures et je me jetais dans les chevaux. En arrivant au faubourg Saint-Denis, j'avais perdu mon manuscrit, mais peu m'importait ! je savais ma pièce par cœur. » Rappel : elle est en vers.

La pièce n'a été reçue qu'« à corrections ». En de telles occasions, le comité désigne un « correcteur ». Ce sera l'académicien Picard, auteur de comédies, totalement hostile au romantisme naissant. Il conseille au Théâtre-Français de refuser la pièce. Rencontrant l'auteur, il l'interroge sur ses moyens de vivre. Il travaille dans les bureaux du duc d'Orléans ? Ne les quittez jamais, ces bureaux. Jamais !

Informé le premier, Taylor exige de voir le manuscrit. Il le trouve truffé de points d'exclamation. Parmi les deux mille vingt alexandrins, nombre sont biffés. À la dernière réplique : *Qu'on l'achève !* Picard écrit « impossible ». Taylor porte le manuscrit à son ami Nodier qui, en son âme et conscience, confirme : « *Christine* est une des œuvres les plus remarquables que j'ai lues depuis vingt ans. » Le 30 avril, le comité se réunit et reçoit de nouveau *Christine*.

Mademoiselle Mars sera Christine et Firmin, Monaldeschi. Dumas reprend confiance. À tort ! Le Théâtre-Français vient de recevoir, le 4 août, une autre *Christine de Suède* qui a pour auteur Louis Brault, ancien préfet. Dumas s'apprête à couvrir d'injures les comédiens-français quand le fils de Brault vient l'informer que son père est mourant. Doté de ce cœur que nous lui connaissons, Dumas s'efface. Pour rien, d'ailleurs : Brault meurt avant que sa *Christine* soit représentée et se change en échec. La *Christine* de Soulié, créée à l'Odéon, s'effondre elle aussi pour ne plus se relever. Une leçon pour Dumas : sans répit, il récrit sa pièce, imagine des scènes nouvelles et des personnages inédits.

Le moment paraît venu pour qu'il exige de la Comédie-Française qu'elle mette sa *Christine* en répétition. Elle y est prête mais, déchiffrant le manuscrit, les comédiens découvrent une version très éloignée de celle qu'ils avaient reçue. Ils vont délibérer pour savoir s'ils l'acceptent ou non. Pour Dumas, c'est trop !

Il reprend sa pièce et la porte à Harel, devenu directeur de l'Odéon. Pauvre théâtre dont on a dit longtemps qu'il était situé « au-delà du monde possible » !

En remettant à Harel le manuscrit de *Christine*, Alexandre tombe mal. La chute de la *Christine* de Soulié a coûté une fortune en costumes et en décors. Le directeur est sur le point de refuser celle de Dumas quand il songe,

en fait de décors et de costumes, qu'elle pourra peut-être le faire rentrer dans ses frais. Surtout, Mademoiselle George, son épouse, pourra retrouver le rôle qui lui plaisait tant chez Soulié. Certes, la véritable Christine avait trente ans au moment du meurtre de Monaldeschi et George en a quarante-trois, mais sa beauté, soutient Harel, reste intacte sous son aspect sculptural. Un journal n'a pas redouté d'imprimer : « Le cheval anglais qui a fait le tour du Champ-de-Mars en quatre minutes n'en a mis que cinq, hier, à faire le tour de Mademoiselle George. »

Harel n'est pas encore décidé : un terrible hiver s'est abattu sur Paris. Les théâtres ne peuvent qu'en pâtir. La Seine est gelée. Afin de ne pas se casser une jambe avant la première d'*Hernani*, Victor Hugo se rend aux répétitions en chaussons. Pour se rassurer, Harel suggère doucement à Dumas :

— Et si vous mettiez *Christine* en prose ?

L'intéressé jure que, dans ce cas, l'Odéon ne représentera jamais sa pièce. Harel renonce à la prose mais fait savoir qu'il entend, outre Mademoiselle George, conserver les autres acteurs de Soulié. Il va jusqu'à mander à Alexandre : « Ne vous préoccupez pas de cette idée que vous étranglez la pièce d'un ami. Elle est morte hier de sa belle mort. » Outré, Dumas renvoie la lettre à Soulié en ajoutant : « Mon cher Frédéric, lis cette lettre. Quel brigand que ton ami Harel ! » Réponse : « Mon cher Dumas, Harel n'est pas mon ami, c'est un directeur. Harel n'est pas un brigand, c'est un spéculateur. Je ne ferais pas ce qu'il fait mais je lui conseillerais de le faire.

« Ramasse les morceaux de ma *Christine* – il y en a beaucoup, je t'en préviens –, jette-les dans la hotte du premier chiffonnier qui passera, et fais jouer ta pièce. »

La censure s'en mêle. Un vers lui est intolérable :

C'est un hochet royal trouvé dans mon berceau !

On ne supporte pas davantage le passage où Christine expédie sa couronne à Cromwell, lequel la fait fondre. Dumas réagit : « Rappeler au genre humain, qui semblait avoir oublié l'aventure, que cet envoi a existé » n'est pas « une chose subversive et incendiaire », mais un service rendu à l'histoire. La censure baisse les bras.

Aux yeux de Dumas, sa pièce va prendre tout son sens : « Le romantisme, qui s'était emparé du Théâtre-Français, vient de franchir la Seine. »

La répétition générale est plus que prometteuse. Soulié vient embrasser Dumas :

— Tu tiendras un jour tout le théâtre ; et, alors, nous serons, nous autres, tes humbles serviteurs.

— Allons, cher ami, tu es fou !

— Non pas, je parle comme je le pense, sur l'honneur.

Baissant la voix, Soulié ajoute :

— Je sais qu'il y a une cabale organisée contre ta pièce. On doit, demain soir, te secouer d'importance.

Une cabale, vraiment ?

— Te reste-t-il cinquante parterres ?

— Oui.

— Donne-les-moi ; je viendrai avec tous les ouvriers de ma scierie mécanique, et nous te soutiendrons.

Le lendemain soir, au fond de la loge où il se dissimule, Dumas ne perd pas un seul « des incidents de cette terrible bataille qui dura sept heures et dans laquelle, dix fois terrassée, la pièce se releva toujours, et finit, à deux heures du matin, par mettre le public, haletant, épouvanté, terrifié, sous son genou ». Parmi les spectateurs, beaucoup ont assisté, cinq semaines auparavant, à la première d'*Hernani*. Ils sont là, classiques comme romantiques, s'affrontant une nouvelle fois. On siffle le monologue de Sentinelli mais l'arrestation de Monaldeschi est acclamée. La dernière réplique, jugée *impossible* par Picard, *Eh bien, j'en ai pitié, mon père… Qu'on l'achève !* provoque des bravos frénétiques.

Dumas l'a-t-il emporté ? Il ne le sait pas lui-même : « En somme, tout le monde sortait du théâtre sans qu'une seule personne pût dire si *Christine* était une chute ou un succès. » Il a prévu un souper chez lui. S'y rendent vingt-cinq de ceux qui ont vu la pièce, parmi lesquels Hugo, Vigny, Paul Lacroix, Boulanger, Achille Comte, Villenave. « Il y avait à changer, dans ma pièce, une centaine de vers *empoignés* à la première représentation, pour me servir du terme vulgaire mais expressif ; ils allaient être signalés à la malveillance et ne manqueraient pas de l'être de nouveau à la seconde représentation ; il y avait, en outre, une douzaine de coupures qui demandaient à être faites et pansées par des mains habiles et presque paternelles ; il fallait qu'elles fussent faites à l'instant même, pendant la nuit, afin que le manuscrit fût renvoyé le lendemain matin, et que les raccords fussent faits à midi, pour que la pièce pût être jouée le soir. La chose m'était impossible, à moi qui avais vingt-cinq convives à nourrir et à abreuver. »

La suite, Dumas l'a définie comme « une chose inouïe dans les fastes de la littérature » : « Hugo et de Vigny prirent le manuscrit, m'invitèrent à ne m'inquiéter de rien, s'enfermèrent dans un cabinet et, tandis que nous autres, nous mangions, buvions, chantions, ils travaillèrent… Ils travaillèrent quatre heures de suite avec la même conscience qu'ils eussent mise à travailler pour eux et, quand ils sortirent au jour, nous trouvant tous couchés et endormis, ils laissèrent le manuscrit, prêt à la représentation, sur la cheminée et, sans réveiller personne, ils s'en allèrent, ces deux rivaux, bras dessus, bras dessous, comme deux frères !

« Te rappelles-tu cela, Hugo ?

« Vous rappelez-vous, de Vigny ? »

Dès le lendemain matin, le libraire Barba s'annonce chez Alexandre. Il

offre douze mille francs du manuscrit de *Christine*. Après *Hernani,* Dumas vient de confirmer le triomphe du romantisme.

Vieil homme et la mer (Le)

Alarmés par le vieillissement rapide de Dumas, ses amis lui ont conseillé d'aller respirer l'air marin. Il passe l'été de 1869 d'abord au Havre puis à Roscoff où il se met bien entendu au travail : Lemerre lui a commandé un *Grand Dictionnaire de cuisine* dont ce gourmand rêve depuis toujours. En mars 1870, il en fera remettre le manuscrit à l'éditeur : inachevé. Je donne en mille le nom de celui qui lui donnera sa forme définitive : Anatole France.

L'air marin n'a nullement joué son rôle supposé : Dumas rejoint Paris dans un état qui effraie ses proches. *À Margri* : « Je souffre d'une maladie de cœur qui m'empêche de marcher. » *À Cherville* : « Nous n'irons plus aux bois, non point parce que les lauriers sont coupés, mais parce que je ne peux plus marcher, même au milieu des lauriers. » *À Alexandre fils* : « C'est vrai, ma main tremble, mais ne t'inquiète pas de cet accident qui n'est que momentané. C'est au contraire le repos qui l'a rendue tremblante. Que veux-tu ? Elle est tellement habituée à travailler que, quand elle m'a vu lui faire l'injustice de dicter au lieu d'écrire moi-même pour ne pas rester ainsi immobile, elle s'est mise à trembler de colère. »

Il a pu malgré tout se faire transporter aux obsèques de Lamartine. A-t-il pensé que, des « grands » du XIX^e^ siècle, ils n'étaient plus que deux : Hugo et lui ? En octobre, son fils l'accompagne à celles de Sainte-Beuve. George Sand, dont l'absence d'indulgence est une seconde nature, le trouve « à peu près gâteux, horrible à voir ».

Dans son appartement du boulevard Malesherbes – le dernier –, tout évoque les détresses qui l'accablent. Faute d'être payés, les domestiques s'en sont allés. Le mobilier a disparu : on dit dans l'immeuble qu'il l'a vendu pour payer son loyer. De l'ébéniste Van Loo, il a dû solliciter le don d'un lit « en bois de poirier noirci comme l'ébène, le plus simple de forme possible, ayant l'air d'un canapé dont il pourrait tenir lieu dans la journée ». Les derniers objets de valeur sont engagés au mont-de-piété.

Gabriel Ferry, l'un des amis qui persistent à le voir, le constate : « Le cerveau devint graduellement lourd, paresseux. Les idées n'y arrivaient plus que difficiles et brumeuses. » Sa seule chance : sa fille Marie qui ne le quitte guère. Séparée d'un mari de plus en plus fou, elle est entrée au couvent des Oiseaux, puis à celui de l'Assomption. N'y trouvant point ce qu'elle avait cherché, elle s'est adonnée à la peinture. Auprès de son père, elle enlumine successivement – non sans talent d'ailleurs – tous les murs. Elle ne peut nier être née Dumas : volontiers elle porte une tunique de laine blanche ; la tenue, affirme-t-elle, d'une prêtresse druidique. Elle aime à poser sur son front une

couronne de gui.

Catherine Labay vient de mourir à Neuilly. *Dumas fils à George Sand, 23 octobre 1868* : « Chère Maman, ma mère est morte hier au soir, sans aucune souffrance. Elle ne m'a pas reconnu. Elle n'a donc pas su qu'elle me quittait. Et puis, se quitte-t-on ?… »

L'argent ? Dumas refuse que l'on en demande à son fils devenu riche. Marie mendie quelques francs aux amis sur lesquels elle croit pouvoir compter mais, quand elle trouve porte close, elle va secrètement en chercher chez le grand frère.

Alexandre lit beaucoup. Son fils le trouve plongé dans un livre qu'il essaie de lui cacher.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Les *Mousquetaires*. Je m'étais toujours promis, quand je serais vieux, de me rendre compte de ce que cela vaut…

— Où en es-tu ?

— À la fin.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est bien.

Quelque temps plus tard, Alexandre fils trouve encore son père en train de se relire. Cette fois, c'est *Monte-Cristo*.

— Et qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça ne vaut pas les *Mousquetaires*.

Dumas reçoit au lit l'abbé Moret, une de ses anciennes connaissances, venu le féliciter pour le *Chevalier de Sainte-Hermine* qu'il suit dans *Le Moniteur universel*. Ce qui surprend Dumas :

— Vous êtes le seul qui en ait parlé ainsi. Nul ne m'en parle. Et je vois bien que je suis fini.

L'abbé proteste :

— Oh non ! Vous nous charmerez encore de longs jours.

— Non, non ! je le sens bien, la mort n'est pas loin.

— Ne parlons pas de cela, insiste l'abbé.

— Non, non, au contraire, parlons-en, il faut s'y préparer[3].

L'hiver 1869-1870 touche à sa fin. Dumas souffre d'un abcès à la bouche. L'intarissable discoureur ne peut plus s'exprimer. Le docteur Déclat, son médecin, s'en montre frappé : dans un tel cas, on ne dispose d'aucune médication efficace. Pourquoi ne pas faire confiance à l'air doux que l'on respire dans le Sud-Ouest ? Son patient accepte et fait choix de Saint-Jean-de-Luz. Marie et l'ami Adolphe Goujon l'accompagnent à la gare. Seul le dernier le suivra dans son équipée. Le 11 mars, par le train de une heure, ils arrivent à destination et descendent à l'hôtel de France. L'apprenant, des jeunes gens s'assemblent sous les fenêtres de l'hôtel pour faire entendre à Dumas le meilleur de leurs chants basques.

Le Courrier de Bayonne s'émeut : « M. Dumas a offert du champagne aux chanteurs ainsi qu'aux personnes de distinction qui étaient groupées autour de lui. » Le même journal informe ses lecteurs que, le 13 mars, à huit heures et demie du soir, « M. Alexandre Dumas s'est rendu à la salle de la Mairie, où les membres des cercles de l'Union et de l'International l'attendaient pour prendre le punch qu'il avait bien voulu accepter… Plusieurs toasts ont été portés à notre éminent romancier, auxquels il a répondu avec franchise. Le punch était abondant, le vin de champagne versé à flots et les gâteaux des plus délicats. M. A. Dumas s'est retiré vers dix heures, après avoir exprimé en fort bons termes le plaisir que la réception franche et fraternelle des Saint-Jean-de-Luziens lui avait procuré. »

On rêve : l'impotent du boulevard Malesherbes a-t-il recouvré tout à coup des forces à jamais perdues ? Le docteur Déclat aurait-il eu raison de compter sur le bon air de Saint-Jean-de-Luz ? Je ne parviens pas à le croire. Faudrait-il alors accuser *Le Courrier de Bayonne* d'avoir tout imaginé sans avoir rien vu ? Difficile : les témoins cités auraient exigé une rétractation. D'ailleurs, *Le Mémorial des Pyrénées* du samedi 12 mars confirme : « Les membres des cercles de l'Union et de l'International ont offert, mercredi soir, dans la salle de la Mairie, un punch au célèbre romancier. »

Lecteur, ne ménagez pas votre surprise. Le demi-ressuscité de Saint-Jean-de-Luz part pour Anvers ! Il s'est engagé depuis longtemps à y prononcer une conférence au profit d'accidentés nécessiteux. Prévue pour le 18 mars, il l'a fait reporter au 24. Le voici donc prenant un premier train, changeant plusieurs fois et se faisant hisser, le 24, à huit heures quinze, à la tribune de la grande salle du Cercle. Un journal local en français montre cette salle « littéralement bourrée d'auditeurs venus voir et entendre l'auteur de *Monte-Cristo*. Son apparition dans la salle fut accueillie par de longues salves d'applaudissements du public ». Il tient à faire savoir qu'il est très enrhumé et que sa lecture sera interrompue par des quintes de toux. Un journal en langue flamande regrette que l'écrivain ait tout à coup changé de sujet : au lieu de *César et Napoléon*, il a livré des « historiettes », passant de Jules Gérard, chasseur de lions, aux Kalmouks naguère rencontrés par lui. Autre plainte : *il lit* – et lit mal. Selon un troisième quotidien, *Le Journal d'Anvers*, les bénéficiaires des œuvres en faveur desquelles parlait M. Dumas « ont fait une recette magnifique. Sous ce rapport, succès inouï. Mais quant à la causerie, quel fiasco ! Dumas raconte sur le papier avec un charme qui n'a peut-être pas d'égal, mais comme conférencier c'est un endormeur ».

Tenez-vous bien, lecteur : le 29 mars, à Bruxelles, il prononce une nouvelle conférence. Cette fois, il livre au public le parallèle attendu entre César et Napoléon : « Il l'a fait avec art et, malgré son débit monotone, il a vivement intéressé son auditoire. » Sachez-le : « Après la conférence, un souper a été offert à M. Dumas, par la Commission du Cercle à laquelle s'étaient joints un grand nombre de membres de la Société. »

Le 12 avril, on retrouve Dumas à Biarritz. Le 24, il est à Madrid où il

descend à l'hôtel de *Las Cuatro Naciones*. Le 28, le journal *El Tiempo* annonce : « L'écrivain aurait le projet d'écrire un ouvrage sur les affaires d'Espagne. » Quelles affaires ? En septembre 1868, un complot militaire a chassé du pouvoir la reine Marie-Louise Isabelle qui a dû se réfugier à Paris. Depuis, l'Espagne cherche en vain son équilibre. En d'autres temps, cela aurait passionné Dumas et il se serait empressé d'en proposer des commentaires à ses journaux habituels. Il ne l'a pas fait.

Le 29 avril, au Théâtre-Royal de Madrid, il s'assoupit et dérange la représentation par des ronflements à la mesure d'un abdomen devenu énorme. Montrant une confusion extrême, il s'enfuit vers son hôtel. *La Epoca* annonce que Dumas « est resté sans sortir pendant quatre jours ».

Les notes qu'il a prises pendant le séjour à Madrid ont été conservées. Ainsi apprenons-nous que, le 6 mai 1870, il est allé visiter le théâtre des Bouffes Arderius et, plus tard, le théâtre de Lozoya : « Cette nuit, j'ai vu, dans cet immense théâtre, le drame *Sancho Garcia*. C'est une salle qui contient dix mille personnes. » Elle est construite « sur quatre donjons arabes. Une merveille ! ».

Le 8 mai, les électeurs français répondent à la question posée par plébiscite par Napoléon III : approuvent-ils l'évolution libérale de l'Empire ? Ce jour-là, Dumas assiste à une course de taureaux, en compagnie d'une marquise et d'une comtesse, « venues à mon aide pour me tirer d'affaire ». Nous respirons : il a besoin d'aide. Dumas s'étonnera plus tard de la réponse des Français au plébiscite : 7 358 300 oui et 1 572 300 non.

Le 15 mai, Dumas visite San Isidro, célèbre par son cimetière, et surtout lieu de pèlerinage : « Les veuves qui vont à San Isidro sont obligées de sortir de la niche un cadavre et de manger avec lui une salade et une côtelette dans une auberge dont le nom est : *Remember*. » Un cadavre ? Il ne peut s'agir que de celui du mari qu'elles ont perdu.

Dumas ne saurait se satisfaire de cette apparence de tourisme. Il pose rarement sa plume.

Le 29 juin, après un séjour d'un peu moins de deux mois, il quitte Madrid : le ministre de l'Intérieur, le maire de la ville et deux députés l'accompagnent à la gare. Où se rend-il ? À Biarritz où il s'installe.

Le 3 juillet, les journaux lui apprennent qu'« une députation du général Prim a offert la couronne d'Espagne au prince de Hohenzollern qui l'a acceptée ». Dumas ne peut qu'enregistrer l'ampleur et la violence des réactions françaises. On parle d'encerclement, de l'hégémonie des Hohenzollern, d'Espagne prussienne, de provocation et d'« humiliation nationale ».

Il est toujours à Biarritz quand, le 19 juillet, la France déclare la guerre à la Prusse. Il réagit d'autant plus violemment qu'il a publié dans le journal *La Situation* (20 août-20 novembre 1867) un long feuilleton intitulé *La Terreur prussienne*. L'histoire se charge de lui donner une suite. Est-ce pour écrire plus au calme qu'il part pour Bagnères-de-Luchon ? Ou pour dormir à loisir ?

Le 30 août, il retrouve le vide de son appartement du boulevard Malesherbes. Le vide aussi de sa bourse. *À son ami Lafontaine* : « J'arrive d'Espagne sans un sou, comme on arrive toujours. Je trouve Marie partie pour Trouville. Veux-tu me donner cent francs pour aller la rejoindre ? Hélas ! tous mes amis à cent francs sont morts, il n'y a plus que toi de vivant par bonheur. Je suis donc forcé de m'adresser à toi. »

La reprise d'*Antony* ne peut le surprendre : elle lui était annoncée de longue date. *À Sarah Bernhardt* : « Vous êtes à Paris depuis huit jours et je n'ai pas crié Hossanah sur les toits. Vous avez été voir *Antony* et je n'ai pas demandé si la pièce est selon votre cœur – en vérité je suis indigne de baiser, je ne dirai pas le bout de votre pied – je dirai le talon de votre botte. Je m'incruste de plus en plus dans mon fauteuil – ce qui veut dire, belle et chère Princesse de mon cœur et de mon âme, que vous seriez éblouissante si vous aviez le courage de monter mes quatre étages. »

La guerre ? Il la ressent de plus en plus douloureusement. Chaque bataille se traduit par une défaite française. Rentrée de Trouville, accourue embrasser son père, Marie l'a trouvé presque muet, enfermé dans son chagrin. De temps à autre, il répète : « Hélas ! je suis de ces désespérés qui disent *adieu. »* Napoléon III capitule à Sedan. Le 4 septembre, on proclame la République. La fallait-il à ce prix, cette république si chère à Dumas ?

De la quasi-paralysie de son père, Marie s'alarme. Les Prussiens manœuvrent pour investir Paris ; il faut absolument en éloigner le grand malade. S'impose le choix de la maison de vacances que Dumas fils possède à Puys, près de Dieppe. Marie s'assure que son frère s'y trouve, implore l'aide de Goujon mais aussi de Vassili, le plus fidèle des ex-domestiques. Le 12 septembre 1870, ils ne sont pas trop de trois pour transporter Alexandre à la gare Saint-Lazare, le hisser dans un wagon et l'accompagner jusqu'à Dieppe. Là, un fiacre emmène à Puys Alexandre et Marie. Brisé de douleur en découvrant l'état son père, Alexandre fils les accueille. *À son ami Souty* : « Mon père m'a été ramené ici dans un état qui ne laisse aucun espoir. La paralysie fait des progrès effrayants et, malheureusement, elle a commencé par la tête. »

En pénétrant dans la maison, le vieil homme n'en a pas moins lancé :

— Mon fils, je viens mourir chez toi.

Il a droit à la plus belle chambre. Aucune réaction quand on lui explique que, de là, il pourra voir la mer. Le lendemain, il ne dissimule pas sa joie en retrouvant Colette et Jeannine, filles d'Alexandre II, ses deux petites-filles. Chaque jour, désormais, il va entamer avec elles une partie de dominos. La jeune Olga, invitée russe de la maison, le fuit de son mieux, intimidée dès lors qu'on lui a parlé d'une célébrité. Quand elle sait qu'il dort, elle se glisse dans sa chambre pour tâcher de le voir sans être vue. Il advient qu'il s'éveille. Dans ce cas, il demande :

— Qui est là ?

Marie, qui le veille inlassablement, répond :

— C'est Olga.

— Qu'elle entre !

— Tu aimes donc Olga ?

— Je la connais à peine mais les jeunes filles, c'est de la lumière.

Lorsque le temps est propice, on le porte dans un fauteuil sur la plage. Je le vois ressentir le bruit des vagues comme des applaudissements. Un jour où il paraît un peu mieux, son fils lui demande s'il veut de quoi écrire. Il secoue la tête :

— Il n'y a pas de danger qu'on m'y reprenne. Je suis trop bien comme ça.

L'une des femmes de chambre s'occupe de lui avec autant de respect que de tendresse.

— Elle te trouve très beau, lui confie Alexandre.

Il n'a pas changé :

— Pousse-la dans cette idée !

Un jour, Dumas étonne son fils en le priant de voir ce qu'il y a dans le tiroir de sa table de nuit. Alexandre II y découvre deux louis de vingt francs. Son père s'amuse :

— Alexandre, tout le monde a dit que j'étais prodigue. Eh bien ! tu vois comme on se trompe ! Quand je suis arrivé à Paris, j'avais deux louis dans ma poche. Je les ai encore.

Le 28 novembre, dans la journée, Alexandre demande à se mettre au lit. Il ne se lèvera plus.

Un matin – le 4 décembre –, son fils le trouve absorbé.

— À quoi songes-tu, papa ?

— C'est trop sérieux pour toi.

— Pourquoi ?

— Tu ris toujours.

Le fils insiste. Une question, une seule :

— Alexandre, crois-tu qu'il restera quelque chose de moi ?

— Ça, papa, je te le jure !

Dans la nuit du 4 au 5 décembre, une nouvelle attaque d'apoplexie le frappe. C'est la fin. Sa fille Marie, très croyante, fait appeler l'abbé Andrieu, curé d'une paroisse de Dieppe, qui lui administre l'extrême-onction sans être assuré que le vieil homme en ait tout à fait conscience.

Alexandre fils à un ami : « Mon père est mort lundi soir à dix heures, ou plutôt il s'est endormi, car il n'a aucunement souffert. Il avait désiré se coucher le lundi précédent, au milieu de la journée ; depuis lors, il n'avait plus voulu et, à partir de jeudi, il n'avait plus pu se lever. Le sommeil était presque continuel. Cependant, quand nous lui parlions, il répondait clairement et en souriant. Il n'a commencé à être silencieux et indifférent que le samedi. Il ne s'est plus alors réveillé qu'une seule fois, toujours avec le sourire que vous lui connaissiez et qui ne s'est pas altéré un moment. Il a fallu la mort pour

l'effacer de ses lèvres. Mort, le type s'est modifié instantanément et les lignes sévères et graves ont repris le dessus.

« Sa raison, son esprit même n'a jamais été altéré… Pour vous donner une idée de la gaieté qu'il conservait encore, il disait une fois, après avoir joué aux dominos avec les enfants : "Il faudrait donner quelque chose à ces enfants quand ils viennent s'amuser avec moi car ça doit être bien ennuyeux pour eux"…

« Il avait une vraie passion pour Colette. Enfin, il se sentait si bien dans ce milieu paisible et confortable, qu'il avait si rarement trouvé dans sa vie errante, prodigue et dispersée, qu'il en jouissait par tous les pores… On nous annonce les Prussiens pour aujourd'hui à Dieppe ! Ainsi il aura vécu et sera mort dans le roman historique. »

Il avait soixante-huit ans.

1- *Péchés de jeunesse.* À Conchita.

2- Le bas-relief est actuellement exposé au musée de Poitiers.

3- Témoignage de Margri.

Waldor, Mélanie

Ceux qui, l'année de ses vingt-cinq ans, rencontrent Alexandre Dumas admirent – ou haïssent – cette force de la nature, ce colosse exubérant au teint basané.

Depuis peu, chaque dimanche, il brille dans ce salon de l'Arsenal où Charles Nodier l'a accueilli avec une chaleur remarquée. De huit heures à dix heures du soir, debout devant la cheminée, Nodier raconte des histoires. On ne sait jamais s'il invente ou s'il s'agit d'un souvenir vrai. Simplement il émerveille. À dix heures, il cède la place à sa fille Marie qui s'installe au piano. Ceux qui le souhaitent dansent, les gens graves poursuivent ailleurs leurs débats.

Les familiers se sont vite convaincus que le « nouveau » pouvait presque en remontrer, en tant que conteur, à son hôte. On aurait dû lui en vouloir, mais la vénération qu'il manifeste à Nodier annihile toute critique. Pour Dumas, Nodier savait tout, « et encore une foule de choses au-delà de tout ». Lui-même parlait aussi bien de Napoléon entrevu à Villers-Cotterêts que du

général Dumas son père, de Talma, de Mademoiselle Mars ou de Marie Dorval.

On imagine mal Dumas – surtout à cet âge – assistant à des conférences. Le 3 juin 1827, c'est pourtant le cas. Son ami Cordellier-Delanoue l'a conduit, rue de Valois, à l'Athénée où Mathieu Villenave donne un cours d'« Histoire littéraire de la France ». La salle est pleine, mais il n'est pas sûr qu'Alexandre ait longtemps écouté l'orateur. Il préfère promener son regard parmi le public. Soudain, il rencontre celui d'une jeune femme qui se garde de baisser les yeux.

Après la conférence, Cordellier-Delanoue entraîne Alexandre auprès de Villenave qui, au seul nom de Dumas, l'invite à prendre une tasse de thé chez lui. Dans une maison un peu triste plantée, rue de Vaugirard, au milieu d'un jardin, Mathieu Villenave présente à Dumas toute sa famille, y compris sa fille, Mélanie Waldor : celle-là même dont il a croisé le regard. Les Villenave et Dumas sympathisent. D'Alexandre, Mathieu écrira même à la princesse de Salm : « C'est un jeune homme d'un vrai talent, le fils du général Alexandre Dumas ; c'est un poète facile et brillant qui se croit romantique et qui ne l'est pas : il dit et ne lit jamais en public ; sa mémoire est prodigieuse ; elle a retenu trente ou quarante mille vers. » Parmi la parenté Villenave, trottine une petite fille de deux ans et demi. Apprenant qu'elle est la fille de Mélanie, Alexandre lui offre des friandises. Du coup, Mélanie se rapproche. Jolie et frêle, avec des yeux qui troublent infiniment Dumas, elle est mariée depuis sept ans avec un officier, alors capitaine. Elle ne l'a jamais aimé, lui reprochant de l'avoir courtisée « froidement ». À ses garnisons successives, elle préfère la tendre hospitalité de ses parents.

Dès la première heure, elle plaît à Dumas. Donc, il lui fait la cour à sa manière : la prenant brutalement dans ses bras quand personne ne les regarde, l'embrassant sans qu'elle puisse protester. Cela dure. Il lui écrit de plus en plus souvent. Il jure qu'il l'aimera toujours : « Ta journée d'hier ne sera-t-elle pas comptée parmi tes heureuses journées ? Il y a bien de l'azur dans un jour comme celui-là. Et puis je pense, et je me dis : "Demain, après-demain, toujours…" car je ne crains plus rien, oh non !… Mais j'avais besoin de cette confiance intime, de ces aveux complets, j'ai ta confiance, j'ai tes aveux, et toi aussi ! Tu es un être à part qui ne peut changer. […] Conçois-tu, mon amie, comme nous pourrons être heureux cet hiver dans l'isolement du monde, toujours certains que nous nous touchons du cœur, il y a quelque chose de divin à se dire : "Je pense à elle, je suis sûr qu'elle pense à moi" car j'irai partout où tu iras, je puis me faire présenter à peu près dans tous vos salons, et ils ne verront pas, tous ces sots indifférents, que je ne suis là que pour toi et avec toi. »

Le 22 septembre, un dimanche, trois mois après leur première rencontre, elle se donne enfin : « Oh ! toute la journée ensemble, que de bonheur, que de bonheur !… Je t'ai *dévorée*… Et il me semble que, quoique loin de moi, tu dois ressentir l'impression de mes baisers – mes baisers que, seul, je t'ai donnés ainsi. Oh ! oui, tu as, en amour, la candeur – et je dirais presque l'ignorance – d'une enfant de quinze ans. »

Ce premier temps des amours de Mélanie est troublé par l'angoisse de se voir découverte par ses parents. Tout changement apparent dans son emploi du temps susciterait leurs soupçons. Encadré par l'horaire de son travail de bureau et les repas pris avec sa mère, Alexandre ne peut modifier le sien. La rareté de leurs rencontres les enflamme tous deux.

Alexandre à Mélanie : « Tu pourras me dire, quand tu le voudras, fusses-tu sur mon cœur, que tu me hais, que tu me détestes – mais le toucher me révèle le contraire… »

Désormais, ils se voient chaque soir. Une chambre louée par Dumas, rue de Sèvres, abrite leurs ébats.

Imaginons le cri poussé par Mélanie qui se précipite dans la chambre en brandissant une lettre qu'elle lit aussitôt à Alexandre : tout heureux, le capitaine Waldor annonce à son épouse qu'une permission va lui permettre de la revoir bientôt. Bien sûr, elle sanglote. On le voit, lui, abasourdi.

Que signifie, aux retrouvailles du lendemain, le grand sourire d'Alexandre ? Il explique : il s'est rendu dans la journée au ministère de la Guerre, a rencontré un officier ami et a obtenu de lui l'annulation du congé de l'intrus. L'officier n'a pas hésité après que Dumas lui eut annoncé que, si Waldor regagnait Paris, il le tuerait à l'instant : Mélanie et Alexandre sont sauvés.

L'infortuné capitaine Waldor ne comprendra jamais pourquoi ses autorisations de permission seront désormais régulièrement supprimées.

La clandestinité ne peut survivre longtemps. Mélanie quitte le domicile paternel. Le couple s'installe rue Cassette, ensuite rue de l'Ouest. Intelligente et cultivée, Mélanie commence à s'intéresser de près à la carrière théâtrale de son amant. Elle n'apprécie guère *La Chasse et l'Amour*, et pas davantage *La Noce et l'Enterrement*. Est-ce sous son influence qu'il a écrit *Christine* ?

À la suite de l'immense succès d'*Henri III et sa cour*, c'est presque conjugalement qu'elle recevra les amis de son amant. Dumas la conduit même à l'Arsenal, chez Nodier. Depuis leur première rencontre, quatorze mois ont passé : quel parcours !

Mélanie ne se cache pas d'être jalouse, elle ne peut méconnaître que Dumas fréquente des actrices. Quand, à la fin du printemps 1830, elle se sait enceinte, elle s'enfuit à La Jarrie, propriété de ses parents en Vendée, afin d'y poursuivre sa grossesse sans témoin.

Antony vient d'être reçu à la Comédie-Française. *Dumas à Mélanie* : « Tu retrouveras bien des choses de notre vie dans *Antony*, mon ange, mais de ces choses que nous seuls connaissons. Ainsi, que nous importe ? Le public n'y verra rien. Nous y verrons, nous, d'éternels souvenirs. Quant à Antony, je crois que, personnellement, on le reconnaîtra, car c'est un fou qui me ressemble beaucoup… » Les amants sont convenus d'appeler Antony l'enfant qu'elle attend. Dumas lui a juré de la rejoindre bientôt. Chaque jour, à La Jarrie, Mélanie est sûre de voir paraître Alexandre.

Il ne vient pas : il a rencontré Belle Krelsamer, comédienne dont le talent et la beauté l'ont sur-le-champ subjugué : « Elle avait des cheveux noirs de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo. » Elle lui cède au bout de trois semaines.

Mélanie ignore tout de cette rivale, et son ventre s'arrondit. En juillet, pendant trois jours – les Trois Glorieuses –, Dumas se bat dans Paris pour que les Français se libèrent de Charles X. Après l'avènement de Louis-Philippe, La Fayette lui confie une mission en Vendée. Dumas en profite pour retrouver Mélanie. De la rencontre, on retient surtout qu'il lui a révélé sa nouvelle liaison avec Belle.

On s'étonne d'un comportement auquel rien ne l'obligeait. L'ayant beaucoup observé, la comtesse Dash en livrera le secret : « *Jamais il n'a su quitter une femme.* Ce que l'on refusera de croire, ce qui est véritable cependant, c'est la constance fabuleuse du grand romancier dans ses amours. Je ne dis pas sa *fidélité*, remarquez-le. Il établit une différence totale entre ces deux mots. »

Quand Dumas affirme à Mélanie qu'il l'aime toujours, il est sincère. Quand Mélanie pleure, quand elle laisse libre cours à sa colère, il ne comprend pas. La comtesse Dash : « Si les femmes ne lui avaient rendu le service de l'abandonner, il aurait encore toutes ses maîtresses, depuis la première. »

Hélas, le désespoir de Mélanie se change en une crise de nerfs qui, au

grand chagrin d'Alexandre, provoque une fausse couche. Les voici, dans ce malheur, unis derechef. Quand Dumas quitte Mélanie, il lui jure de rompre avec Belle. À Paris, il oublie son serment mais, écrivant à Mélanie, lui promet encore un enfant : « Oui, mon amour, j'y songe, à notre Antony. »

De cette Belle Krelsamer dont il partage chaque nuit le lit, il ose écrire : « Je ne crois pas du reste qu'il y ait en elle amour profond… La certitude que je veillerai toujours à son sort théâtral la consolera de tout… »

Désarroi compréhensible de Mélanie qui, regagnant la capitale, se rue chez… Belle Krelsamer. S'ensuit un échange de cris, de larmes, d'implorations : chacune jure qu'elle est seule à être aimée. Les coups sont évités de justesse. Le pire : Mélanie apprend que « la Krelsamer » est enceinte des œuvres de Dumas.

De cette scène, il s'effraie. Mélanie est capable de se donner la mort. Il court chez elle, tente de l'apaiser, promet de se séparer de Belle, s'engage à la voir désormais tous les jours. La lettre que Mélanie écrit à son médecin est des plus claires : « J'ai l'âme si brisée qu'il me faut vous écrire car vous, du moins, vous avez pitié de ce que je souffre… Hélas, je l'ai en vain attendu hier et avant-hier. Il m'avait promis de venir et je me fiais à son honneur, à défaut de son amour – car n'être pas venu, après la *crise* qui me l'avait rendu tel que je l'avais toujours connu, le meilleur des hommes. Oh ! n'est-ce pas avouer hautement qu'il m'a abandonnée et que la peur de ma mort l'a seule ramené ? Bon Dieu ! Que ne suis-je morte ? Cela viendra. »

Elle adresse au médecin une lettre *testamentaire* :

« Lundi 22, onze heures du matin. Je veux, avant son départ, obtenir
« mes lettres, pour les relire – et mon portrait.
« Notre chaîne et notre anneau.
« Sa montre que je lui achèterai.
« Sa médaille en bronze.
« *La Prière, le Lac, la Jalousie.*
« Son cachet *ecce labia*.

« Et si je meurs, que tout cela soit (hors le portrait) enterré avec moi au cimetière d'Ivry, près de la tombe de Jacques. Je ne veux qu'un marbre blanc ; le jour de ma mort écrit dessus, mon âge, puis au-dessous : *Sara di le o di morte* et aux quatre coins du marbre, ces quatre dates :

« Le 12 septembre, année 1827 [le jour où elle lui a avoué son amour].
« Le 22 septembre, année 1827 [date où elle s'est donnée à lui].
« Le 18 septembre, année 1830 [quand il est parti de La Jarrie].
« Et le 22 septembre, année 1830 [jour où elle a décidé de se donner la mort]. »

Elle ne se l'est pas donnée. À quoi bon ? Elle a compris qu'elle voulait avant tout être libre. Faute de divorce – il n'existe pas en ce temps –, elle obtient de Waldor une séparation de corps.

Elle entame une carrière littéraire, publie des romans, fait jouer une

pièce, collabore à plusieurs journaux, correspond avec Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Flaubert. En tant qu'écrivain presque officiel, elle recevra, en 1858, une subvention (cinq mille francs) de Napoléon III et, en 1869, une pension de six mille francs.

De Dumas, il ne lui reste que son fils Alexandre auquel, tout enfant, elle s'est profondément attachée. Alexandre II le lui rendra bien, d'ailleurs.

Quand elle apprend la mort de Dumas, c'est à lui qu'elle écrit : « Je pense à toi, mon cher Alexandre, en pensant à ton père que je n'oublierai jamais. Je relis souvent ta lettre[1] pour me retrouver avec ton père et toi, que je n'ai cessé d'aimer. […] S'il est un homme ayant toujours été bon et charitable, c'est bien certainement ton père. Son génie seul a égalé sa grande bienveillance et son désir continuel d'obliger les autres. Dieu l'a béni en lui donnant, au moment des affreux désastres de la France, une mort sans agonie au milieu de ses enfants ! Il n'a jamais connu l'immense, l'éternelle douleur de voir mourir ceux auxquels il avait donné la vie[2]… Je veux que tu saches que j'aurai, à te revoir et à causer avec toi, une joie presque maternelle. »

La lettre est du 20 avril 1871. Frappée par une fluxion de poitrine, Mélanie s'éteindra, le 11 octobre de la même année, à l'âge de soixante-quinze ans.

1- 18 octobre 1870.

2- Elle-même avait perdu sa fille Elisa née de François-Joseph Waldor.

Zorro et les Trois Mousquetaires

C’est à croire que ce film de Luigi Capuano n’a été réalisé en 1962 qu’en prévision du *Dictionnaire amoureux d’Alexandre Dumas.*

L’adversaire logique de d’Artagnan, incarné par Nazzareno Zamperla, ne pouvait être que le vengeur masqué.

Spécialiste de l’histoire du cinéma, Claude Aziza juge ce film « improbable ». On ne saurait mieux dire.

GORDON
SCOTT
JOSE
GRECI
MARIAGRAZIA
SPINA
Zorro
ET LES
3 Mousquetaires
EASTMANCOLOR
TOTALSCOPE
LUIGI CAPUANO

Chronologie

1802 (24 juillet) : naissance d'Alexandre Dumas à Villers-Cotterêts (voir : Berlick ; Marie-Louise Dumas, sa mère).

1806 (26 février) : mort du général Dumas, père d'Alexandre (voir : Général Dumas, son père).

1811-1813 : élève à l'école que dirige, à Villers-Cotterêts, l'abbé Grégoire (voir : Grégoire, Abbé).

1817 : clerc de notaire, à Villers-Cotterêts (voir : Clerc de notaire).

1819 : rencontre avec Adolphe de Leuven qui l'initie à la littérature (voir : Leuven, Adolphe de).

1822 : en novembre, se rend à Paris pour deux jours (voir : Deux jours à Paris).

1823 : s'installe à Paris. Loue une chambre place des Italiens et devient l'amant de sa voisine, la lingère Catherine Labay (voir : Palier pour aimer).

1824 : naissance (juillet) d'Alexandre, son fils, né de sa liaison avec Catherine Labay (voir : Fils).

1825 : 1re représentation (22 septembre) du vaudeville *La Chasse et l'Amour*, écrit en collaboration avec Adolphe de Leuven et Rousseau (voir : Premier argent).

1826 : 1re représentation (7 novembre) du vaudeville *La Noce et l'Enterrement* écrit en collaboration avec Lassagne et Vulpian.

1827 : découvre Shakespeare en langue originale lors des représentations d'une troupe anglaise à Paris (voir : Tournant décisif).

1828 : Dumas fait recevoir sa pièce *Christine* à la Comédie-Française

(voir : Vicissitudes de *Christine*).

1829 : représentation à la Comédie-Française (10 février) d'*Henri III et sa cour,* première pièce romantique (voir : *Henri III et sa cour*).

1830 : 1re représentation à l'Odéon (30 mars) de *Christine* (voir Vicissitudes de *Christine*). Juin : Belle Krelsamer devient sa maîtresse (voir : Harem romantique). Juillet : Dumas participe aux Trois Glorieuses (voir : Trois Glorieuses [Les]).

1831 : 1re représentation (10 janvier) de *Napoléon Bonaparte* (échec) et (3 mai) d'*Antony* (immense succès). Naissance (5 mars) de Marie, fille de Dumas et de Belle Krelsamer. Dumas la reconnaît en même temps que son fils Alexandre. Juillet-août : à Trouville avec Belle Krelsamer pour écrire *Charles VII chez ses grands vassaux* (voir : « Elle me résistait. Je l'ai assassinée ! » ; Charles VII à Trouville).

1832 : 1re représentation (29 mai) de *La Tour de Nesle*, succès considérable. Polémique avec Frédéric Gaillardet (voir : *Tour de Nesle [La]*).

1833 : son fameux grand bal costumé (30 mars) (voir : Mon cher Delacroix).

1834 : publie ses *Impressions de voyage en Suisse* (voir : En voyage).

1835 : Caroline Ungher devient sa maîtresse (voir : Six semaines d'amour fou).

1836 : 1re représentation (31 août) de *Kean* (voir : *Kean ou Désordre et Génie*).

1837 : chevalier de la Légion d'honneur. 1re représentation à la Comédie-Française (26 décembre) de *Caligula*, échec.

1838 : 1er août, mort de sa mère. En décembre, Gérard de Nerval lui présente Auguste Maquet qui sera son collaborateur (voir : Maquet, Auguste).

1839 : 1re à la Comédie-Française (2 avril) de *Mademoiselle de Belle-Isle*, immense succès.

1840 : épouse (5 février) Ida Ferrier (voir : Ferrier, Ida ; Il est marié, voilà !).

1841 : 1re représentation à la Comédie-Française (1er juin) d'*Un mariage sous Louis XV*, succès très moyen. Publie *Impressions de voyage dans le Midi de la France*, *Le Chevalier d'Harmental*.

1842 : fait visiter l'île d'Elbe au jeune prince Napoléon (voir : Monte-Cristo). Se sépare d'Ida Ferrier (voir : Il est marié, voilà !).

1843 : 1re à la Comédie-Française (25 juillet) des *Demoiselles de Saint-Cyr*, succès. Emprunte à la Bibliothèque de Marseille les *Mémoires de Mr. d'Artagnan*. Rentré à Paris, décide d'en tirer un roman original (voir : Artagnan, le vrai et le faux [d'] ; *Trois Mousquetaires [Les]*).

1844 : publie *Les Trois Mousquetaires* dans *Le Siècle* (14 mars-11 juillet), *Le Comte de Monte-Cristo* dans le *Journal des débats* (28 août 1844-15 janvier 1846), *La Reine Margot* dans *La Presse* (25 décembre 1844-5 avril 1845) (voir : *Trois Mousquetaires [Les]* ; Monte-Cristo).

1845 : publie *Vingt ans après*, suite des *Trois Mousquetaires*, *Le Chevalier de Maison-Rouge*, *La Dame de Monsoreau*. Assigne Mirecourt qui vient de publier le pamphlet *Fabrique de romans. Alexandre Dumas et Compagnie.* Le fait condamner (mai).

1846 : 1re à la Comédie-Française (1er avril) d'*Une fille du Régent*, échec. Assiste à Madrid (octobre) au mariage du duc de Montpensier. S'embarque à Cadix (21 novembre) sur le *Véloce*, bâtiment de guerre mis à sa disposition. Escales : Tanger, Alger, Tunis puis, de nouveau, Alger (voir : *Véloce* [Le]).

1847 : publie, dans *Le Siècle*, *Le Vicomte de Bragelonne*. Ouverture de son Théâtre-Historique (20 février) avec l'adaptation théâtrale de *La Reine Margot* : triomphe sans précédent (voir : Théâtre-Historique [Le]). Inaugure, à Port-Marly, son château de Monte-Cristo : six cents invités (voir : Château de Monte-Cristo).

1848 : se présente à la députation. Longue campagne électorale qui aboutit à un échec (voir : Député). Première au Théâtre-Historique (14 octobre) de *Catilina*, succès (voir : Théâtre-Historique [Le]).

1849 : publie les *Mémoires d'un médecin* dans *La Presse*. Le château de Monte-Cristo est vendu aux enchères (voir : *Mémoires d'un médecin* ; Château de Monte-Cristo).

1850 : ses créanciers le poursuivent. Le Théâtre-Historique déclaré en faillite (voir : Théâtre-Historique [Le]).

1851 : pour fuir la condamnation prononcée contre lui, part précipitamment pour la Belgique (10 décembre) (voir : Faillite).

1852 : à Bruxelles, s'installe à l'hôtel avant de louer une maison, boulevard de Waterloo. La comédienne Isabelle Constant, sa maîtresse, l'y rejoint et, plus tard, sa fille Marie. En juillet, il accompagne à Anvers Victor Hugo qui s'embarque pour Jersey. *Le Constitutionnel* commence à publier (10 décembre) son nouveau roman : *Isaac Laquedem* (voir : Faillite ; Roman monstre).

1853 : dès que le feuilleton d'*Isaac Laquedem* aborde Jésus, il est interdit. Tente en vain de faire lever cet ukase. Crée *Le Mousquetaire*, journal quotidien qui paraîtra jusqu'en février 1857 (voir : Journaliste).

1854 : terrassé par le suicide de Gérard de Nerval. Rencontre Emma Mannoury-Lacour qui comptera beaucoup pour lui (voir : Garibaldi).

1855 : publie un grand nombre d'articles dans *Le Mousquetaire* (voir : Journaliste).

1856 : publie *Les Compagnons de Jéhu*. 1re de *L'Orestie* (5 janvier), succès. Reprenant l'itinéraire de Louis XVI, refait la route de Varennes (mai) (voir : Historien, Dumas ?).

1857 : dernier numéro du *Mousquetaire*. Quelques semaines plus tard, fait paraître un hebdomadaire, *Le Monte-Cristo*. Voyages en Angleterre et en

Allemagne (voir : Journaliste).

1858 : départ (15 juin) de son long voyage en Russie et au Caucase (voir : En voyage).

1859 : retour à Marseille (10 mars). Entrevues avec Garibaldi. Sur le nouveau yacht, l'*Emma*, qu'il vient d'acquérir, parcourt la Méditerranée avec Émilie Cordier, dite l'« Amiral », et de nombreux invités. Rejoint Garibaldi en Sicile, regagne Marseille pour lui acheter des armes, le retrouve à Naples. Commence un long séjour dans cette ville (voir : Garibaldi).

1861 : rejoint à Paris Émilie Cordier, venue accoucher chez ses parents. Découvre sa fille, Micaëlla. Emmène Émilie en Italie (mai). Publie *Le Pape devant les Évangiles, l'histoire et la raison humaine*.

1862 : soutient sa fille Marie au cours du procès en séparation intenté par celle-ci à son époux qui frôle la folie.

1863 : début de la publication de *La San Felice* dans *La Presse* (15 décembre).

1864 : rencontre à Naples la Gordosa, cantatrice qui le suit à Paris (voir : Harem romantique). Fait jouer à Marseille *Les Mohicans de Paris* (octobre-novembre). Assiste au mariage (31 décembre) de son fils avec la princesse Naryschkine (voir : Fils).

1865 : entame une série de conférences en France et en Belgique (voir : Ubiquité).

1866 : voyage en Italie. À son retour à Paris, prend la direction littéraire du *Mousquetaire*. Décembre : début de sa liaison avec Adah Menken (voir : Harem romantique).

1867 : se fait photographier avec Adah Menken. Scandale. Publie *La Terreur prussienne* (voir : Vieil homme et la mer [Le]).

1868 : publie (4 février) un nouveau journal, *Dartagnan*. Il cessera de paraître le 4 juillet (voir : Journaliste).

1869 : sa santé se détériore sérieusement (avril). Du 25 juillet jusqu'au début septembre, s'installe à Roscoff pour rédiger son *Dictionnaire de cuisine* (voir : Vieil homme et la mer [Le]).

1870 : envoyé par son médecin à Saint-Jean-de-Luz, n'y recouvre pas la

santé. Se rend, fin avril, à Madrid. Fort bien reçu, il semble reprendre vie. Rentré à Paris (3 août), il fait savoir à un ami qu'il est « sans le sou ». À demi paralysé, ayant perdu peu à peu sa lucidité, est conduit par sa fille à Puys, près de Dieppe, où Alexandre Dumas fils possède une maison. Y entrant, il déclare : « Mon fils, je viens mourir chez toi. » Il s'éteint, au soir du 5 décembre, dans les bras de sa fille Marie (voir : Vieil homme et la mer [Le]).

Bibliographie sommaire

Audebrand (Philibert) : *Alexandre Dumas à la Maison d'Or* (1888).

Bassan (Fernande) : *Alexandre Dumas père et la Comédie-Française* (1972).

Bertière (Simone) : *Dumas et les Mousquetaires. Histoire d'un chef-d'œuvre* (2009).

Bibliothèque nationale, département des manuscrits, N.A.F. 11917, 24641, 24642.

Blaze de Bury (Henri) : *Alexandre Dumas père* (1885).

Cahiers Alexandre Dumas, édités par la Société des Amis d'Alexandre Dumas.

Charpentier (John) : *Alexandre Dumas* (1947).

Clouard (Henri) : *Alexandre Dumas* (1955).

Constantin-Weyer (Maurice) : *L'Aventure vécue d'Alexandre Dumas père* (1944).

Courmeaux (Eugène) : *Alexandre Dumas* (1886).

Dash (comtesse) : *Mémoires des autres. Souvenirs anecdotiques sur mes contemporains* (1896-1897).

Du Camp (Maxime) : *Souvenirs littéraires* (1882-1883).

Dumas (Alexandre) : *Mes Mémoires* (et toutes ses œuvres).

Fernandez (Dominique) : *Les Douze Muses d'Alexandre Dumas* (1999).

Ferry (Gabriel) : *Les Dernières Années d'Alexandre Dumas : 1864-1870*

(1883).

Gaillard (Robert) : *Alexandre Dumas* (1953).

Gautier (Théophile) : *Histoire du romantisme* (1874) ; *Portraits contemporains. Littérateurs, peintres, sculpteurs, artistes dramatiques* (1874).

Glinel (Charles) : *Alexandre Dumas et son œuvre. Notes biographiques et bibliographiques* (1884).

Grivel (Charles) : *Alexandre Dumas, l'homme 100 têtes* (2008).

Hamel (Réginald) : *Dumas insolite* (1988).

Hamel (Réginald) et Pierrette Méthé : *Dictionnaire Dumas* (1990).

Henry (Gilles) : *Les Dumas*. *Le secret de Monte-Cristo* (1999).

Hugo (Charles) : *Les Hommes de l'exil* (1874).

Hugo (Victor) : *Choses vues* (1887-1900).

Janin (Jules) : *Alexandre Dumas* (1871).

Lacouture (Jean) : *Alexandre Dumas à la conquête de Paris* (2005).

Lamy (Pierre) : *Le Théâtre de Dumas fils* (1928).

Lecomte (Louis-Henry) : *Alexandre Dumas (1802-1870). Sa vie intime. Ses œuvres* (1904).

Lenotre (G.) : « Alexandre Dumas père ; La conquête et le règne », *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1919.

Lippmann (Maurice) : « Deux années de sa vie », *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1924.

Lucas-Dubreton (J.) : *La Vie d'Alexandre Dumas père* (1928).

Maurois (André) : *Les Trois Dumas : Le Général, Alexandre Dumas père et fils* (1896).

Maurois (André) : *Les Trois Dumas* (1957).

Moser (Françoise) : *Marie Dorval* (1947).

Natta (Marie-Christine) : *Le Temps des mousquetaires* (2004).

Net (Mariana) : *Alexandre Dumas écrivain du XXIe siècle. L'Impatience du lendemain* (2008).

Parigot (Hippolyte) : *Alexandre Dumas père* (1902).

Peuchet (Jacques) : *Mémoires tirés des Archives de la Police de Paris,* 6 vol. (1838).

Peng (Youjun) : *La Nation chez Alexandre Dumas* (2003).

Pifteau (Benjamin) : *Alexandre Dumas en bras de chemise* (1884).

Samaran (Charles) : *D'Artagnan, capitaine des mousquetaires du roi, histoire véridique d'un héros de roman* (1912).

Sand (George) : *Correspondance*.

Schopp (Claude) : *Alexandre Dumas* (2002).

Schopp (Claude) : *Dictionnaire Alexandre Dumas* (2010).

Séché (Alphonse) et Jules Bertaut : *La Passion romantique :* « *Antony ; Marion Delorme ; Chatterton* » (1927).

Simon (Gustave) : *Histoire d'une collaboration ; Alexandre Dumas et Auguste Maquet,* documents inédits (1919).

Société historique régionale de Villers-Cotterêts : *La Jeunesse d'Alexandre Dumas* (2005).

Toesca (Catherine) : *Les 7 Monte-Cristo d'Alexandre Dumas* (2002).

Treich (Léon) : *L'Esprit d'Alexandre Dumas* (1926).

Tulard (Jean) : *Alexandre Dumas* (2008).

Villemessant (Hippolyte de) : *Mémoires d'un journaliste*, 6 vol. (1867-1878).

Zimmermann (Daniel) : *Alexandre Dumas le Grand* (1993).

DU MÊME AUTEUR

Louis XVII retrouvé (1947)
Letizia. Napoléon et sa mère (1949)
La Conspiration du général Malet (1952)
La Médaille militaire (1952)
La Castiglione (1953)
La Belle Histoire de Versailles (1954)
De l'Atlantide à Mayerling (1954)
Cet autre Aiglon : le Prince impérial (1957)
Offenbach, roi du Second Empire (1958)
L'Empire, l'Amour et l'Argent (1958)
L'Énigme Anastasia (1960)
Les Heures brillantes de la Côte d'Azur (1964)
Grands mystères du passé (1964)
Dossiers secrets de l'histoire (1966)
Grands secrets, grandes énigmes (1966)
Nouveaux dossiers secrets (1967)
Les Rosenberg ne doivent pas mourir, pièce (1968)
Grandes aventures de l'Histoire (1968)
Le Livre de la famille impériale, en coll. (1969)
La Belle Histoire des marchands de Paris (1971)
Histoire des Françaises, 2 vol. (1972)
Histoire de la France et des Français, 13 vol. en coll. (1970-1974)
Blanqui l'Insurgé (1976)
Les Face-à-face de l'Histoire (1977)
Alain Decaux raconte, 4 vol. (1978-1981)
Danton et Robespierre, pièce en coll. (1979)
Discours de réception à l'Académie française et réponse de M. André Roussin (1980)
L'Histoire en question, 2 vol. (1982-1983)
Victor Hugo (1984)
Les Assassins (1986)
Le Pape pèlerin (1986)
L'Affaire du courrier de Lyon, pièce (1987)
Destins fabuleux (1987)
L'Histoire de France racontée aux enfants (1987)
La Révolution française racontée aux enfants (1988)
La Liberté ou la mort, pièce en coll. (1988)
Jésus raconté aux enfants (1991)
Le Tapis rouge (1992)
Histoires extraordinaires (1993)
Mil neuf cent quarante-quatre (1993)
Nouvelles Histoires extraordinaires (1994)
L'Abdication (1995)
La Bible racontée aux enfants (1996)
Monaco et ses princes (1996)
C'était le XX^e siècle, tome I (1996)
C'était le XX^e siècle, tome II : La Course à l'abîme (1997)
C'était le XX^e siècle, tome III : La Guerre absolue (1998)
C'était le XX^e siècle, tome IV : De Staline à Kennedy (1999)
De Gaulle, celui qui a dit non, pièce en coll. (1999)
Morts pour Vichy (2000)
L'Avorton de Dieu, une vie de saint Paul (2003)

Tous les personnages sont vrais (2005)
La Révolution de la Croix, Néron et les chrétiens (2007)
Coup d'État à l'Élysée (2008)

DANS LA MÊME COLLECTION

Ouvrages parus

Claude ALLÈGRE
Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Yves BERGER
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS
Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Patrick CAUVIN
Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Malek CHEBEL
Dictionnaire amoureux de l'Islam
Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Bernard DEBRÉ
Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain DECAUX
Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas

Didier DECOIN
Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François DENIAU
Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain DUCASSE
Dictionnaire amoureux de la cuisine

Dominique FERNANDEZ
Dictionnaire amoureux de la Russie

Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)

Claude HAGÈGE
Dictionnaire amoureux des langues

Daniel HERRERO
Dictionnaire amoureux du rugby

Christian LABORDE
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFAURIE
Dictionnaire amoureux du golf

Michel LE BRIS
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves LELOUP
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul LOMBARD
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU
Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT
Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI
Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Pierre-Jean RÉMY
Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Pierre ROSENBERG
Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR
Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY
Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs

Robert SOLÉ
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux de la France

Trinh Xuan Thuan
Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

Jean TULARD
Dictionnaire amoureux du cinéma

Mario VARGAS LLOSA
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER
Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS
Dictionnaire amoureux de la justice (épuisé)

Pascal VERNUS
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX
Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Alain BAUER
Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie

Antoine de CAUNES
Dictionnaire amoureux du rock

Alain REY
Dictionnaire amoureux des dictionnaires